This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

74.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Printed in France.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

7254

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

VARIÉTÉS. — TOME III.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.

1823.

27-

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
235405B
ASTOR, LENOX AND TILDEN
FOUNDATIONS

LE

NIAIS DE SOLOGNE,

OU

IL N'EST PAS SI BÊTE QU'IL EN A L'AIR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR DORVIGNY,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Montansier, en 1803.

PERSONNAGES.

DUVAL.
Mme DUVAL, son épouse.
ANGÉLIQUE, leur fille.
LINDOR, jeune fat, } cousins.
GEORGET, }
LUCAS, jardinier de Duval.

La scène se passe chez Duval, dans un faubourg de Paris.

LE

NIAIS DE SOLOGNE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon, d'un côté est un bureau couvert d'un tapis et garni de cartons; de l'autre est une table à déjeûner.

DUVAL, LINDOR.

DUVAL.

Oui, mon cher Lindor, votre cousin Georget arrive aujourd'hui de la campagne; j'ai reçu une lettre qui me l'annonce, ainsi que le testament de feu votre oncle. Le défunt laisse tout son bien entre vous et le cousin, et il a fait deux parts de la ferme et de la manufacture de porcelaine. Son intention est que vous choisissiez à l'amiable ou que vous les tiriez au sort... mais, pour ne pas léser mes intérêts,

il a mis, pour condition expresse, que celui de vous deux qui aurait la manufacture, serait tenu d'épouser ma fille.

LINDOR.

Vous ne devez pas douter de mes sentimens pour elle.

DUVAL.

Et vous devez être sûr de ma préférence pour vous.

LINDOR.

Oui, mais mon cousin aura des yeux aussi, et je crains bien que ceux de la belle Angélique ne lui fassent préférer la manufacture.

DUVAL.

Tranquillisez-vous ; j'ai entendu parler de lui, et je sais que c'est un garçon très-simple, dont nous aurons fort bon marché.

LINDOR.

Je m'en rapporte à vos bontés pour moi ; car je n'ai que vous ici pour appui, votre épouse ne paraît pas m'y voir de bon œil ; parce que, fort de votre protection, que j'ai dû croire suffisante, je n'ai pas fait beaucoup de démarches pour captiver ses suffrages.

DUVAL.

Et vous avez bien fait, mon cher.

LINDOR.

Votre fille, de même, ne semble guère répondre à mon amour... mais j'ai confiance en vos promesses, et cela me soutient.

DUVAL, avec suffisance.

Et il ne vous en faut pas davantage... Outre l'autorité que je pourrais employer vis-à-vis d'elles, comme chef suprême de la famille, n'avons-nous pas, dans notre esprit, des ressources de reste pour les amener à notre but? Il ferait beau voir que deux femmes et un imbécile l'emportassent sur deux hommes de tête... et de mérite même; car, sans vous flatter, je vous en trouve beaucoup, et je m'y connais.

LINDOR, d'un ton fat et complimenteur.

Je n'ai pas eu, jusqu'ici, la prétention de m'en croire; puisque vous le pensez, je dois me persuader qu'il en est quelque chose, par respect pour vos lumières, que je sais aussi être très-étendues.

DUVAL, avec présomption.

Oh! de ce côté-là, nous ne craignons personne; ainsi, mon cher, attendons votre cousin Georget avec assurance, et nous saurons bien le décider, de façon ou d'autre, à se contenter du lot de la campagne. J'entends, je crois, ma femme, retirez-vous. Je vais lui

donner un petit avertissement préliminaire, afin qu'elle ait à disposer de sa fille selon nos désirs.

LINDOR.

Je vous laisse, et je remets entre vos mains le soin de mon amour et de mon bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DUVAL, Mme DUVAL.

DUVAL.

Ma chère femme, je crois devoir vous prévenir qu'il s'agit aujourd'hui d'une affaire conséquente pour nous; c'est du mariage de notre fille, un rival nouveau va venir la disputer peut-être à Lindor; mais je vous ai fait connaître mes vues sur le dernier, et je pense que cela doit vous suffire pour me seconder dans la préférence que je veux lui donner. J'ai déjà signifié à ma fille mes volontés à ce sujet; je vous engage à la déterminer à les suivre, et je me flatte que je ne trouverai d'obstacles, ni de votre part, ni de la sienne.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Mme DUVAL, piquée.

Et moi, je demande si c'est là la conduite d'un tendre époux. « Je vous ai fait connaître » mes vues ; j'ai signifié mes volontés, et je » me flatte qu'elles ne trouveront pas d'obs- » tacles ! » Oh ! quand un père, un mari parle de ce ton-là, je crois bien qu'une femme et une fille ont droit de se raidir contre le joug injuste qu'on veut leur imposer. Ah! mon cher époux! vous voulez nous traiter en esclaves! eh bien ! nous vous prouverons peut-être que, malgré toute la supériorité que vous vous croyez sur nous, les femmes ont encore du caractère, et je ne souffrirai pas qu'en vous alliant avec votre orgueilleux protégé, vous introduisiez encore un maître de plus dans la famille.

SCÈNE IV.

Mme DUVAL, ANGÉLIQUE.

Mme DUVAL.

Viens, ma fille, je suis chargée par ton

père, de t'engager à accepter pour époux ce fat de Lindor, ce jeune présomptueux, qui, fier de la protection de mon mari, croit t'honorer beaucoup en acceptant ta main, et qui n'a pas encore daigné nous faire la moindre prévenance d'honnêteté... Parle-moi franchement; quels sont tes sentimens pour lui ?

ANGÉLIQUE.

Ma mère, j'ai remarqué, avec autant de surprise et de mécontentement que vous, qu'il croit nous faire beaucoup d'honneur en s'alliant à notre famille.

Mme DUVAL.

Eh bien ! ma fille, voici le moment et l'occasion de nous venger l'une et l'autre, et de punir sa présomption ; son cousin, qui a les mêmes droits que lui sur l'héritage de son oncle, va venir ; ton père craint qu'il n'ait aussi des prétentions à ta main, et moi, je t'engage à les accueillir favorablement.

ANGÉLIQUE.

Je vous avoûrai que tout cela me met dans un grand embarras. Mon père me vante sans cesse l'esprit et le mérite de Lindor, et m'a assuré que son cousin n'était, au contraire, qu'un idiot et un imbécile.

Mme DUVAL.

Le portrait est sans doute outré des deux

côtés, mais, quand celui qui va arriver serait encore plus borné qu'on ne nous l'annonce, il serait encore préférable, pour toi, à un homme d'esprit fat et dédaigneux, qui n'aura d'autre désir que de faire peser sur toi le joug d'une autorité despotique. Vois, par moi-même, combien j'ai eu à souffrir, et combien je souffre encore avec ton père. Ah! plût au ciel que je lui eusse préféré un garçon simple et ingénu, comme est, dit-on, celui que nous attendons. Que mon exemple te serve de leçon, et pense, ma fille, que, si l'hymen est un lien mutuel de complaisance et de plaisirs, il est une chaîne perpétuelle de dégoûts et de douleur.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET.

GEORGET, lentement.

Ah! Madame, Mam'selle, je suis ben vot' petit serviteur par moi-même.

Mme DUVAL.

Votre servante, Monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

GEORGET.

Jarni, c'est ben putôt moi qui viens pour être au vôte à toutes les deux. Je viens de la

part de feu mon oncle qu'est mort, pour un testament, dont, ce qu'on m'a dit, que monsieur Duval était l'exécuteur.

Mme DUVAL.

Ah ! c'est donc vous qui êtes monsieur Georget ?

GEORGET.

Oui, Madame, Georget-le-Menu, comme on m'appelle cheux nous ; mais ici, Georget, vot' serviteur de tout mon cœur.

Mme DUVAL.

C'est trop poli à vous, et nous vous en remercions. (*Bas à Angélique.*) Vois, ma fille, si ne voilà pas plus d'honnêteté de sa part en deux mots, que nous n'en avons reçu depuis deux mois du spirituel Lindor.

ANGÉLIQUE, bas.

Il est vrai qu'il a l'accueil bien plus prévenant.

GEORGET.

Je vous dérange peut-être, Madame, d'être venu, comme ça, tout fin dret cheux vous ; mais, c'est le notaire qui m'a t'envoyé ; et comme je ne connaissais personne pour vous faire prévenir de mon arrivée, je viens faire la commission moi-même.

Mme DUVAL.

Et vous nous faites plaisir ; je suis l'épouse de M. Duval et voici sa fille ; et nous vous recevrons aussi bien que mon mari pourrait le faire.

GEORGET.

Ah ! vous êtes sa femme et sa fille ? oh ben ! je ne pouvais pas mieux tomber.

Mme DUVAL.

Dites-moi, Monsieur : savez-vous le contenu du testament de votre oncle ?

GEORGET.

Non, pas tout-à-fait, sinon qu'il nous donne tout son bien à partager entre moi et un cousin que je dois trouver aussi cheux vous, à ce que le notaire m'a dit.

Mme DUVAL.

Cela est vrai ; il a fait deux parts de son bien, et vous aurez à choisir de la ferme, ou de sa moitié sur une manufacture de porcelaine qu'il a ici en société avec mon mari.

GEORGET.

Ah ben ! oui ; mais, pour la manufacture, je ne m'en soucierais déjà pas trop.

Mme DUVAL.

Bon ! pourquoi donc cela ?

GEORGET.

D'abord, parce que je ne me connais pas à tout ça, et que je connais bien mieux la ferme de Pressigny, que mon onque avait achetée, parce que c'est-là que j'ai été élevé.

ANGÉLIQUE, avec intérêt.

Vous avez été élevé à la ferme de Pressigny?

GEORGET.

Oui, ma belle Demoiselle; et tout fluet que je suis resté, puisqu'on m'appelle comme je vous dis, Georget-le-Menu, c'est bien la grosse Marie-Jeanneton qui m'a nourri, dà?

ANGÉLIQUE.

Ah! ma mère! C'est aussi ma bonne nourrice.

GEORGET.

Oh! c'est singuyer, ça! vous avez tetté le même lait que moi! Eh ben! j'en suis ben aise. Nous sommes donc, comme ça, comme qui dirait frère et sœur.

Mme DUVAL, bas à sa fille.

Voilà qui se rencontre bien pour mon projet. (*Haut à Georget.*) Eh! quelle autre raison encore vous dégoûterait de la manufacture?

GEORGET.

C'est qu'on m'a dit que faudrait épouser une fille pour l'avoir ; et, ma fine, moi, je ne sais pas : mais je craindrais de prendre une demoiselle de Paris.

Mme DUVAL.

Pourquoi donc ?

GEORGET.

Parce qu'on dit, comme ça, qu'alles sont impérieuses, et qu'alles mènent leurs maris par le nez.

Mme DUVAL.

Elles ne se ressemblent pas toutes, et vous pourriez bien rencontrer.

GEORGET.

Oui, ça se pourrait ; mais y a de l'hasard à ça.... et moi, je ne suis pas hasardeux du tout. (*Avec une galanterie ingénue.*) Si c'était, par exemple, une demoiselle comme v'là c'te belle demoiselle là, qu'est ma sœur, je n'aurais pus de peur du tout, et je dirais bien vite, oui.

Mme DUVAL.

Bon ! qu'est-ce qui vous rassurerait sitôt vis-à-vis d'elle ?

GEORGET.

Parce que c'est pas le lait de la ville qu'elle a sucé, elle, qui rend les gens fiers ; c'est c'ti-là de la campagne, comme moi ; et par ainsi, alle doit être douce et bonne comme moi.... pas vrai, ma belle petite sœur.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, on ne m'a jamais fait le reproche d'être méchante.

Mme DUVAL.

Eh bien ! mes enfans, c'est comme un coup de la Providence, qui vous destinait l'un à l'autre... oui, mon cher ami, la fille qui doit accompagner le choix de la manufacture, est celle-ci même, votre sœur de lait ; et il ne tient qu'à vous de mériter de l'avoir pour votre partage.

GEORGET.

Oui dà ! oh ben, jarni ! je la choisis ; et, sans éplucher davantage les deux parts de la succession, je prends la manufacture, puisque c'est la main de Mam'selle qui en fait le gros lot. (*Il va pour lui prendre la main, madame Duval l'arrête.*)

Mme DUVAL, à Angélique.

J'espère, ma fille, que tu ne me démentiras pas dans la promesse que je fais à Monsieur.

ANGÉLIQUE, modestement.

Ma mère!...

GEORGET, l'interrompant.

Ah ben! je voudrais ben voir qu'alle refuserait un bon frère, le nourrisson de Marie-Jeanneton! je dirais donc qu'alle serait fière et qu'alle renierait son lait!... Allons, ma bonne petite sœur, puisque votre maman le veut ben, dites-moi ben vite oui aussi; et je m'en vas, tout de suite, trouver votre père pour que ça soit une affaire finie.

Mme DUVAL.

Oh! n'allez pas si vite; quand nous serions tous les trois d'accord, je dois vous prévenir qu'il y aurait encore des difficultés à lever.

GEORGET.

Bah? de queu part donc?

Mme DUVAL.

C'est que mon mari protége votre cousin, et qu'il veut lui donner la préférence sur vous pour ma fille.

GEORGET.

Et si votre fille veut me la donner, à moi? Je suis le maître de choisir d'abord, parce que je suis le plus aîné d'un an au-dessus de c't'aute cousin là, quoique je ne l'aie jamais vu.

Mme DUVAL.

Cela ne vous avancera pas davantage : le testament porte que votre choix doit se faire à l'amiable, ou bien que vous tiriez au sort ; et mon mari, ainsi que votre cousin, se fondent sur votre bonne foi et votre ingénuité, pour avoir décidé d'avance qu'ils vous tromperaient.

GEORGET.

Ah ! me tromper ! I me prennent donc pour un nigaud, pour croire qu'i me tromperont comme ça ? Mais c'est que j'ai des yeux, dà ! et de bons encore !

Mme DUVAL.

Pardon ; mais ils osent dire hautement que vous êtes extrêmement simple et sans malice, et c'est là-dessus qu'ils établissent leurs espérances.

GEORGET, riant, mais piqué.

Ah ! je suis simpe, moi ! et i croient ça !... Ah ben ! c'est ben le contraire de ce qu'on dit cheux nous ; car on m'y appelle encore pus souvent Georget-l'Éveillé, que Georget-le-Menu, voyez-vous.

Mme DUVAL.

Je vous dis tout cela pour vous prévenir ; ainsi, tenez-vous bien en garde, et comptez

d'avance sur les dispositions les plus favorables, tant de ma fille que de moi.

GEORGET, piqué.

Jarni! je suis bien aise de savoir que je suis simpe.... C'est que j'avons l'air comme ça, nous autres; mais i ne faut pas s'y fier, voyez-vous; car, comme on dit, je prenons les pièces de deux sous pour six liards... Ah ben! je les attraperai encore bien mieux, car je vas faire semblant d'être encore ben pus simpe qu'ils ne pensent, ça fait qu'ils se méfieront ben moins de moi, et que je verrai tout ce qu'ils ont dans l'ame.

Mme DUVAL.

Mais cela n'est pas si mal vu, et je commence à croire qu'ils pourraient bien être dupes de leurs préventions contre vous. Je vous recommande de la prudence, toujours, et de ne rien faire avec eux, sans me consulter auparavant, sur tout ce qu'ils vous proposeront.

GEORGET.

Oui, i faut faire, comme on dit, une clique entre nous trois; et pour qu'ils ne s'en doutent pas, j'ai mêmement l'envie de faire semblant de ne pas aimer votre fille.

Mme DUVAL.

C'est encore une bonne idée; cela fait qu'ils la tourmenteront moins.

GEORGET.

C'est ça.... jusqu'à ce que je trouve ma belle à damer le pion à mon cousin. Ainsi v'là qu'est dit. (*A Angélique.*) Et ne vous fâchez pas, Mam'selle, de tous les mensonges que vous m'entendriez dire contre vous, parce qu'i n'y aura pas un mot de vrai dans tout ça.

ANGÉLIQUE, riant.

Me voilà prévenue, et mes oreilles ne seront pour rien dans vos conversations.

GEORGET.

Au contraire, jarni! pus que j'en dirai du mal, et pus que ça sera signe que je vous aimerai.

ANGÉLIQUE.

Soit, je tâcherai de m'accoutumer à ces preuves d'amour là.

Mme DUVAL.

Je vois venir mon mari; ma fille, retirez-vous; je vais lui présenter votre futur.

GEORGET.

Au revoir, ma petite sœur, et soyez sûre que, malgré les malins, votre petit frère sera bientôt votre petit mari.

(Angélique s'en va.)

SCÈNE VI.

DUVAL, Mme DUVAL, GEORGET.

Mme DUVAL, à son mari.

Mon ami, voilà monsieur Georget que vous attendiez.

DUVAL, à Georget.

Ah! mon cher enfant, soyez le bien venu, j'avais beaucoup d'amitié pour votre oncle, et je pense que vous m'engagerez à n'en avoir pas moins pour vous.

GEORGET, affectant un air plus gauche.

Monsieur, ça vous plaît à dire... et, pour moi, je vous aimerai ben aussi, sans vous connaître, parce que, comme je dis, moi, j'aime tout le monde, déjà.

DUVAL, ironiquement.

Votre compliment est très-flatteur. (*Bas à sa femme.*) Oh! qu'il est imbécile!

Mme DUVAL, bas à son mari.

Oui, je m'en suis déjà aperçue.

DUVAL, à Georget.

Comptez-vous faire un long séjour dans ce pays?

GEORGET.

Moi! oh! non, ma fine, et sitôt que j'aurai fini les affaires de la succession de mon oncle, je m'en irai bien vite, car je m'ennuie déjà ici.

DUVAL, à part, piqué.

Oh! le grossier nigaud! va, tu m'ennuies déjà bien de même. (*Bas à sa femme.*) Je pense qu'un gendre comme celui-là ne vous flatterait guère?

Mme DUVAL, bas à son mari.

Il ne prévient guère en sa faveur. (*Bas à Georget.*) A merveille!

GEORGET, bas à madame Duval.

Oh! je lui en dirai bien d'autres.

DUVAL, à Georget.

Mais le testament ne vous tiendra pas longtems, et une fois votre choix fait, vous serez libre de prendre votre parti.

GEORGET.

Tant mieux! nous ne languirons pas. Mais j'ai un certain cousin dans le monde, il faut qu'il soit ici pour que je choisissions.

DUVAL.

Oh! vous le verrez bientôt, et j'espère que dans la journée votre affaire sera terminée avec

lui, (*A part.*) et que je serai débarrassé de toi.

GEORGET.

C'est ça que je demande... Ah ça! mais, dites-moi donc, Monsieur, qu'étiez l'ami de mon oncle, est-ce qu'en attendant ce cousin-là, je ne pourrais pas déjeûner ici, à compte sur la succession?

DUVAL.

Ah! vous m'y faites penser, et vous le demandez si poliment, qu'on ne peut pas vous le refuser. Je vais vous faire servir, et vous envoyer votre cher cousin.

GEORGET.

Oh! cher!... oui, pour ce qu'il me coûte, à la bonne heure; car il me prend la moitié de mon héritage; mais ça m'est égal, quand j'aurai mon autre moitié, je ne penserai plus à lui.

DUVAL, à part.

Quel original! il est encore plus bête qu'on ne me l'avait annoncé. (*Haut.*) Ah! dites-donc, Monsieur, comme vous me paraissez déterminé à vous en retourner tout de suite, ce n'est pas la peine que je vous fasse préparer une chambre?

GEORGET.

Oh! qui est-ce qui sait cela? je suis si

abîmé de cette diable de route, que j'aurai peut-être envie de me reposer, ainsi autant vaut-i que ça soit chez vous qu'à l'auberge.

DUVAL, à part.

Il ne lâche pas un mot qu'il ne dise une sottise. (*Haut.*) Bien de l'honneur que vous nous faites, de nous donner la préférence. Vous êtes donc fatigué du carrosse?

GEORGET.

Oui, du carrosse! c'est bien un roulier qui m'a amené! j'ai trouvé une guimbarde, où c' qu'y avait un grand panier dessus, tout en haut, avec de la paille, où c' que je me suis empaqueté dedans; et puis, pendant que le roulier dormait, et moi aussi, les cahots ont fait dégringoler le panier, et puis moi avec.

DUVAL.

Vous avez donc achevé votre somme dans une ornière?

GEORGET.

Bah! la secousse m'a bien réveillé, peut-être; et je me suis trouvé là avec le cou tordu, et les reins brisés, et puis un contre-coup dans les jambes, que je ne pouvais pas marcher avec.

Mme DUVAL.

Ah! mon Dieu! quel malheur!... comment avez-vous donc fait pour vous tirer de là?

GEORGET.

Eh bien ! j'ai crié comme un beau diable, tant que le roulier est revenu chercher son panier.

DUVAL.

Et il vous a remballé dedans ?

GEORGET.

Ça n'est pas vrai, je ne l'ai pas voulu ; mais il m'a rattaché sur un des chevals de devant, où c'que j'ai t'été encore si ben escoué et écorché tout du long, sous votre respect, que j'ai donné au diantre, les rouliers, les paniers, les chevals et votre peste de pays que j'ai t'eu tant de mal à venir chercher.

DUVAL.

Bien obligé pour tout ce monde-là..... Comme ça, vous avez fait un joli petit voyage ?

GEORGET.

Oh ! mais ce qui me console, c'est qu'on n'hérite pas tous les jours, et que je vas avoir de quoi me faire reposer.

DUVAL.

Vous avez raison. Ma femme, allez ordonner le déjeûner de Monsieur ; et moi je vais prévenir son cousin de sa bonne arrivée.

(Il sort.)

Mme DUVAL, bas à Georget.

Vous avez bien fait de demander une chambre, parce que l'affaire pourrait traîner plus long-tems que nous ne croyons.

GEORGET.

Je l'ai bien fait exprès, et je ne veux pas démarrer d'ici que quand nous aurons gagné le dessus.

(Madame Duval sort.)

SCÈNE VII.

GEORGET.

Ah! i me croyont bête, ces gens-là, c'est ce qui me tient au cœur; et je veux faire voir à ces beaux esprits de la ville, que les nigauds de la campagne peuvent encore quelquefois leur en revendre. Voilà déjà que je connais le père, et tout malin qu'il est, je le verrai encore venir c'ti-là, et je crais ben même que c'est lui qu' est déjà dupe avec moi; reste donc à connaître le cousin, et ça ne sera pas long, puisqu'il a dit qu'il allait me l'envoyer. Ah! le v'là apparemment.

SCÈNE VIII.

GEORGET, LUCAS, posant une cafetière, deux tasses et des serviettes.

LUCAS, posant le déjeûné et avançant la table.

Monsieur v'là vot déjeûné,

GEORGET, à part.

Ah ! i fait mine de ne pas savoir que c'est moi ; c'est déjà une finesse. Faut l'i faire voir que je n'en sommes pas la dupe. (*Haut.*) Eh ben ! mon cher cousin, vous faites semblant de ne pas me reconnaître ?... quoique vous ne m'ayez jamais vu, vous savez toujours ben que c'est moi ?

LUCAS, surpris et regardant de tout côtés.

Eh ben ! à qui donc qu'il en a, lui, avec son cousin ?

GEORGET, à part.

Bon ! je l'embarrasse déjà, voyez-vous. (*Haut.*) Allons, allons, embrassons-nous pour la première fois ; et pis, j'allons faire connaissance en déjeûnant ensemble.

LUCAS.

Eh ! mais, jarnigoi ! c'est donc à moi que vous parlez ?

GEORGET.

Pardine ! à qui dono, puisque je dis mon cousin ?

LUCAS.

Ah ! c'est que jusqu'à présent, je ne nous en connaissions pas de cousin.

GEORGET, à part.

I veut me voir venir; mais je vas bentôt savoir s'il a pus d'esprit que moi. (*Haut.*) Eh ! ni moi non plus, donc; mais puisqu'i faut que je partagions c'te succession-là de mon oncle, i faut ben que je vous reconnaisse.

LUCAS, bonnement.

Ah ! si vous voulez me reconnaître pour partager une succession, j'y consentons tout; mais savoir si le mort et les vivans s'accommoderont de tout ça ?

GEORGET.

Et pisque j'en suis d'accord, personne n'y peut trouver à redire. Mais, mon cousin, ne faites pas de finesse avec moi; allez, parlez, comme je fais, à la bonne franquette, et embrassons-nous pour commencer la connaissance.

LUCAS.

Soit, morgué ! embrassons-nous. (*Ils*

s'embrassent, à part.) V'là un homme de bonne amiquié.

GEORGET, s'asseyant.

Assoyez-vous donc.

LUCAS, s'asseyant.

Je le voulons ben itout.

GEORGET, assis.

Ah ça, dites-moi, cousin : dans vot' part de l'héritage est-ce la manufacture que vous voudriez choisir, ou ben si c'est la ferme?

LUCAS.

Eh! ventregué! je choisirons tout ce qu'on voudrait... Mais auparavant tous ces choisissemens-là, dites-moi donc, vous-même, par queu côté que je sommes cousin?

GEORGET, à part.

Ah! queu frime qu'i croi donc me faire, c'ti-là? mais je vas le mettre au pied du mur. (*Haut.*) Ecoutez donc, cousin, quoique je ne soyons qu'un nigaud de la campagne, je voyons bien que vous voulez vous rire de moi.

LUCAS, franchement.

Par ma fi! je ne savons pas d'où que vous êtes nigaud, si vous l'êtes; mais je sommes de la campagne itout, et mon maître, monsieur Duval, ne m'a pas du tout averti qu' vous

étiez mon cousin, ni que j'ayons d'héritage à partager.

GEORGET.

Comment ! vous n'êtes pas le neveu de monsieur Guillaume Géorget-le-Gros, natif de Sologne, qui vient de mourir?

LUCAS.

Non, morgué ! je sommes Lucas tout court, natif de Vaugirard ; je n'avons pas d'onque à Sologne, et je sommes tout bonnement le jardinier de monsieur Duval.

GEORGET.

Ah ! c'est une autre affaire ! (*A part.*) quiens ! moi qui croyais qu'i voulait m'éprouver, là. (*Haut.*) Oh ben ! je ne vous retiens pas, vous pouvez aller à votre besogne.

LUCAS, quittant son siége.

Bon, c'est-à-dire, que vous ne m'invitez pas à votre déjeûné, donc?

GEORGET.

Non pas, pisque vous n'êtes pas mon cousin.

LUCAS.

Ah ! i n'y a que pour les parens? (*A part.*) Je nous doutions ben que toute c'te politesse-là s'en irait en fumée. (*Haut.*) Eh ben, Monsieur, permettez-nous du moins l'honneur de vous servir, là, sans être de la famille. (*Il*

lui verse le chocolat.) Tenez, avalez-moi ça tout de suite ; car nos complimens de parentage l'ont déjà ben refroidi.

GEORGET.

Oh! oh! queu que c'est que ça?

LUCAS.

Diante! c'est du chocolat du déjeûné de Madame. I n'y a que des richards ou des héritiers qui boivent de ça.

GEORGET.

Ça n'a pas trop bonne mine, pourtant; c'est tout noir.

LUCAS.

C'est égal, allez; ça garnit ben un estomac.

GEORGET, boit, se brûle, et jette la tasse à terre.

Le diable t'emporte avec ta garniture d'estomac! tu me dis que c'est froid, et ça m'a rôti toute la langue.

LUCAS, ramassant les débris de la tasse.

Ah! jarnombille! v'là du profit pour la manufacture de porceline!

GEORGET.

Va-t'en bon vîte me chercher un autre déjeûné que ça...

LUCAS.

Eh ben! dame! queu que vous voulez donc avoir de mieux?

GEORGET.

Je veux du vin doux et un quartier de lard. Fais-m'en cuire tout de suite, et j'irai le manger à la cuisine

LUCAS.

Bon! comme ça, i ne faudra ni nape, ni serviette.

(Il emporte les restes du déjeûné.)

GEORGET, s'essuyant la bouche.

La peste soit du déjeûner de Madame! J'aime encore mieux c'tilà de nos valets de ferme.

SCÈNE IX.

GEORGET, LINDOR.

LINDOR, d'un air fat et empressé.

Mon cher cousin, soyez le bien venu.

GEORGET.

Et vous, le ben rencontré. (*A part.*) Ah! le v'là donc! jarni! je ne croyais pas avoir des pareus si ben attifés que ça, moi.

LINDOR, avec suffisance.

Je me félicite, mon cousin, du bonheur qui me procure l'avantage de faire connaissance avec vous.

GEORGET, à part.

Oh! oui! v'là un parlementage qu'est ben différent de c'tilà du jardinier. (*Haut.*) Mon cousin je suis ben enchanté aussi de ce que c'est vous que je vois là... mais, comme je ne suis pas encore estylé avec le biau monde, ça fait que je ne sais pas encore non pus comment répondre à l'honneur de votre politesse.

LINDOR, d'un air de protection.

Je ne vous demande que de l'amitié, et je vous offre la mienne avec bien du plaisir.

GEORGET, à part.

Oui, tu me l'offres; mais tu n'as pas envie de me la donner. (*Haut.*) C'est bien de la grâce que vous me faites; et d'abord que vous êtes le neveu de mon onque, quoique mon amiquié soit peu de chose, elle vous est due tout entière.

LINDOR.

Monsieur Duval m'a dit que vous ne vous trouviez pas à votre aise ici, et que votre intention n'était pas d'y rester long-tems.

GEORGET, à part.

Il voudrait déjà que je sois parti, et que je

lui laisse la manufacture. (*Haut.*) C'est vrai, cousin, que je suis plus sans gêne dans not' campagne; mais comme faudra faire un partage, si la manufacture me tombe, faudra ben que je m'accoutume par ici. (*A part.*) Voyons un peu comment qu'il va prendre c't' amorce-là?

LINDOR.

Mais, est-ce que vous auriez plus de goût pour ce partage-là que pour celui de la ferme?

GEORGET.

Dame! moi, je ne sais pas ce que peut valoir l'une et l'autre, ce n'est que ça qui me déciderait.

LINDOR, à part.

Déjà une preuve de gaucherie, de m'avouer cela, j'en saurai profiter. (*Haut.*) Je ne sais pas plus que vous, ce que vaut la manufacture; mais moi, si elle vous tente, je préférerais la ferme. (*A part.*) Il va croire qu'elle vaut mieux.

GEORGET, à part.

Vous voyez la malice! v'là un hameçon qu'il me tend aussi, lui; fesons semblant de l'avaler. (*Haut.*) Mon cousin, j'y allons de bonne foi, et si vous me laissiez le choix, je préférerais tout bonnement celle-là des deux parts qui vaudrait le mieux.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DUVAL.

DUVAL.

Eh bien! mes chers enfans? je suppose que, dans les dispositions favorables où vous êtes l'un pour l'autre, deux mots ont suffi pour vous accorder.

LINDOR.

Oh! oui, moi, d'ailleurs, je donnerai l'exemple à mon cher cousin, et je ne voudrai que ce qui lui fera plaisir.

GEORGET, à part, pendant qu'ils se font des signes.

Justement, c'est ce que je voudrais avoir qu'il voudrait avoir aussi, lui; il ne croit pas que je l'entende si bien.

DUVAL.

En ce cas, allez-vous en tous deux chez mon notaire, prendre les deux contrats, que je lui ai dit de préparer suivant les intentions du testateur. Mon cher Lindor, votre cabriolet est à la porte, conduisez-y votre cousin; vous acheverez de vous concilier en route. (*Bas à Lindor.*) Je veux l'éloigner pour achever de disposer ma fille en votre faveur.

LINDOR, bas à Duval.

C'est fort bien vu. (*A Georget.*) Venez, mon cousin.

(Il sort.)

GEORGET.

Ah ! pardine ! je le veux ben. (*A part.*) T' auras beau me faire faire du chemin avec toi, tu ne me promèneras toujours pas.

(Il sort après Lindor.)

SCÈNE XI.

Mme DUVAL, DUVAL.

DUVAL.

Voila les deux cousins qui vont chez le notaire prendre l'acte de leur accord ; ainsi, avertissez ma fille, qu'à leur retour, je compte la trouver disposée à terminer cette affaire.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

Mme DUVAL.

Sans doute, qu'elle nous convienne, ou non !... Toujours le même langage ! mais il

pourra se trouver dupe de sa confiance (*Elle appelle.*) Angélique !

SCÈNE XIII.

Mme DUVAL, ANGÉLIQUE.

Mme DUVAL.

Ma fille, voilà le moment décisif qui approche. Parle-moi vrai, as-tu senti la solidité de mes remarques sur les deux aspirans à ta main, et es-tu décidée entre le bel-esprit de l'un et la simple franchise de l'autre ?

ANGÉLIQUE.

Ma mère, je n'ai pas tant d'expérience que vous ; mais je crois que celui qui paraît m'aimer véritablement, est préférable à celui qui n'a que l'orgueil de me donner des lois ; et, quoi que l'on en dise, l'époux qui me donnera son cœur, je le dispenserai de me montrer de l'esprit.

Mme DUVAL.

C'est justement la disposition où je voulais te voir, mais garde-toi bien d'en rien témoigner. Je te donnerai moi-même l'exemple de feindre : la dissimulation est une vertu quand elle sert à empêcher une injustice.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DUVAL, GEORGET, revenant ensemble.

GEORGET.

Non, jarni pas!... Je ne suis pas si dupe que d'aller me juquer dans des boîtes comme ça, moi. Je n'ai pas des cous et des reins de rechange.

DUVAL, avec humeur.

Mais qu'est-ce que vous risqueriez donc dans ce cabriolet?

GEORGET.

Oh! ça m'est égal comme vous l'appellerez.. Mais je ne me croirais pas pus en sûreté dans c'te pet'ite cage-là, que dans le panier de mon maudit roulier.

Mme DUVAL.

Qu'est-ce que c'est donc que votre dispute?

DUVAL.

C'est Monsieur qui n'a pas voulu accompagner son cousin chez le notaire, il a peur dans un cabriolet.

GEORGET.

Eh ben! i n'y a pas de quoi, peut-être?

ah! jarni! qu'il aille au bout du monde, si i veut, dans ce petit trébuchet-là, il est élevé là-dedans apparemment, lui; mais moi, je n'y voudrais pas faire tant seulement le tour de votre cour.

DUVAL, avec humeur.

Vous êtes bien prudent! Il ne vous arrivera pas d'accident, car vous les prévenez de loin.

GEORGET.

Ah! dame, oui; c'est un proverbe de notre pays, ça : i vaut mieux les prévoir de loin, que de les pleurer de près... J'ai été roulé tantôt dessus le chemin, et je ne veux pas l'être dans la ville.

Mme DUVAL.

Monsieur n'est pas blâmable, et la prudence n'est jamais un défaut.

DUVAL, avec humeur.

Oui, sans doute, Monsieur a raison; mais, avec son agrément, je voudrais causer un instant avec ma fille; voudra-t-il me le permettre?

GEORGET.

Moi? ah! mon Dieu! qu'est-ce que ça me fait donc? si je savais ou c'qu'est ma chambre, j'irais me reposer pendant ce tems-là.

DUVAL, sèchement.

On n'a pas encore eu le tems de vous en préparer une ; mais, tenez, voici le jardin ; il y a des bosquets et des bancs de gazon ; allez-y faire un somme.

GEORGET.

Ah ! vous m'envoyez dormir ; eh ben ! vous ne me faites pas de peine, et je ferai d'aussi beaux rêves là, qu'à écouter vos conversations. Bonne nuit, Monsieur.

(Il s'en va.)

DUVAL.

Oh ! bonne nuit, vous-même, et ne vous réveillez pas de long-tems.

SCÈNE XV.

Mme DUVAL, ANGÉLIQUE, DUVAL.

DUVAL.

Il est aussi grossier qu'il est imbécile, et je crois bien que vous désirez, ainsi que moi, de vous en voir délivrés... La comparaison que vous en pouvez faire, ma fille, doit tourner à l'avantage de son cousin ; et je suppose aussi que vous en faites une grande différence.

ANGÉLIQUE.

Oh! oui, mon père.

DUVAL.

A la bonne heure... Avec l'un, vous seriez malheureuse; au lieu qu'avec l'autre, le bonheur et la tranquillité vous attendent.

Mme DUVAL.

C'est positivement ce que je viens de lui répéter encore.

DUVAL.

Et vous avez bien fait... Je suis charmé, ma fille, de vous voir raisonnable; car je viens pour vous signifier que, ce soir, mon intention est.... (*Voyant rentrer Georget.*) Le diable soit de l'homme! il ne nous laissera pas un moment tranquilles.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET.

DUVAL, brusquement.

Eh bien! Mais je vous croyais dans le jardin, et déjà dans votre premier rêve.

GEORGET.

J'en viens ben aussi; mais je n'ai pas osé y entrer tout-à-fait.

DUVAL.

Qu'est-ce qui vous a donc encore fait peur?

GEORGET.

Bah! fi donc! Monsieur; ce n'est pas beau à vous; quand on a chez soi des animals comme ça, on prévient le monde; on ne les envoie pas à la gueule du loup.

DUVAL.

Que voulez-vous dire?

GEORGET.

Eh! pardine! Je veux dire de ces deux grands diables de dogues, qui sont là, à l'entrée de votre jardin, qui vouliont s'élancer dessus moi, avec des crocs qui leux sortiont long de ça!... et le plus traite, c'est qu'ils n'aboyaient pas, encore; sans quoi, ça m'aurait averti de loin.

DUVAL, riant.

Et je crois, parbleu, bien, qu'ils n'aboyaient pas.

GEORGET.

Oh! oui! i n'y a, jarni, pas de quoi rire à ça... et pis encore, en m'en retournant pour passer de l'aute côté, j'ai vu, ben à teins aussi, un diable d'homme avec un fusil, qui me couchait en joue, comme pour dire: n'avance pas, ou t'es mort,

DUVAL, riant.

Ah! ah! ah! ah! Et il ne parlait pas non plus, pas vrai, celui-là ?

GEORGET.

Eh! mon Dieu! non. Toujours à la sourdine, comme les chiens; mais je n'ai t'eu que le tems de me sauver devant son amorce, et en courant bien vite, encore.

DUVAL, à sa femme.

La peste de l'innocent! C'est le chasseur et ses deux chiens en pierres peintes.

GEORGET.

Comment que vous dites? c'est des pierres, ça?... eh ben! c'est toujours pas honnête à vous de faire des frimes comme ça au monde; et du diantre si je remets les pieds dans votre jardin, encore.

DUVAL.

Vous êtes le maître... Mais, pour changer de conversation, dites-moi un peu, Monsieur, auriez-vous intention de vous marier?

GEORGET, à part.

Ah! v'là qu'i revient sur son lièvre. (*Haut.*) Moi, ma fine, non; je n'y ai pas encore pensé.. Pourquoi que vous me demandez ça?

DUVAL.

Mais, c'est que si vous preniez la manufac-

ture, ou qu'elle vous tombât en partage, vous seriez obligé de prendre une femme avec.

GEORGET.

Oh ! pour une femme, je dis... Au surplus, il faudrait savoir combien qu'elle vaut, cette manufacture.

DUVAL.

Ah ! ça n'est pas du solide et du gain sûr comme une ferme, au moins.

GEORGET.

Je le crais ben ; ça ne pousse pas, en arrosant, comme des petits pois, pas vrai ?

DUVAL.

Au surplus, venez avec moi ; le magasin est ici près, et vous verrez en quoi cela peut consister. Mais je vous préviens en ami que je ne crois pas que cette part-là vous convienne, et je ne vous conseille pas de la choisir.

GEORGET, à part.

Bon ! c'est signe qu'il faut que je prenne l'envers de ce conseil-là. (*Haut à Duval.*) Marchez le premier pour me montrer.. (*Duval passe.*) (*Bas à madame Duval.*) Ne vous inquiétez pas, allez, il ne m'engeolera pas.

(Il sort après Duval.)

SCÈNE XVII.

Mme DUVAL, ANGÉLIQUE.

Mme DUVAL.

Tu vois que ton père cherche à le dégoûter, pour te réserver à son favori; ainsi, cela nous excuse de ne pas mettre plus de bonne foi que lui.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LINDOR, des papiers à la main.

LINDOR.

Voila, belle Angélique, les contrats qui vont enfin fixer votre sort et le mien. Je n'avais pas, jusqu'à présent, beaucoup compté sur mon mérite pour décider votre cœur; mais la comparaison que vous devez faire du maussade rival que le hasard m'a amené ici, doit me flatter aujourd'hui d'une juste préférence.

Mme DUVAL.

Vous êtes trop modeste, Monsieur; vous n'aviez pas besoin d'une ombre au tableau,

pour faire ressortir la supériorité que l'on ne peut vous refuser ; et ma fille et moi, nous nous sommes toujours regardées comme très-honorées de votre recherche.

LINDOR, avec un dépit retenu.

Ce compliment est aussi trop flatteur.... Mais je veux toujours profiter de l'agréable espérance qu'il me laisse, et je vais retrouver M. Duval, pour qu'il se hâte de conclure à notre mutuelle satisfaction.

(Il sort en fesant un salut de protection.)

SCÈNE XIX.

Mme DUVAL, ANGÉLIQUE.

Mme DUVAL.

Ah ! ma fille ! que je te plaindrais, si tu étais l'épouse d'un pareil fat !

(On entend casser de la porcelaine derrière le théâtre.)

ANGÉLIQUE.

O ciel ! qu'entends-je ?

Mme DUVAL.

C'est quelque accident qui est arrivé dans le magasin. Voilà de la porcelaine de cassée..... Ton père va avoir de l'humeur ; retirons-nous,

ma fille, et attendons ce qui arrivera de tout ceci.

(Elles rentrent.)

SCÈNE XX.

DUVAL, GEORGET, revenant du magasin.

DUVAL, en colère.

Parbleu! vous êtes furieusement étourdi et maladroit, à peine vous avez mis le pied dans le magasin, et voilà déjà au moins pour cent écus de porcelaine au diable.

GEORGET.

Eh ben, dame! pourquoi que vous en empilez tant l'une sur l'autre; je n'en avais d'abord fait descendre que trois ou quatre; mais c'est que le restant a perdu l'équilibre.

DUVAL.

Bien heureux encore que cela ne soit pas tombé sur des objets de premier prix, car vous auriez fait pour plus de mille écus de déchet.

GEORGET.

Par la jarni! mille écus! comme vous y allez!. . Eh! mais, je réfléchis, moi; c'est

donc ben cher tout ça? et i doit y en avoir pour ben de l'argent dans c'te grande galerie-là... Et vous me disiez tout-à-l'heure que ça ne valait pas la moitié de la ferme, vous?

DUVAL, à part.

La peste du nigaud, avec ses réflexions! Il me paraît que l'intérêt donne de l'esprit aux plus imbéciles. (*Haut.*) Écoutez, je dis mille écus, cent écus, c'est une façon de parler. Ce n'est pas pour ce que cela coûte réellement; mais c'est pour l'embarras d'en refaire de pareille et de trouver à vendre, après; car, depuis quelque tems, il n'y a plus de débit de cette marchandise.

GEORGET.

Ah! oui; je vous entends. (*A part.*) Voyez-vous comme il se retourne?

DUVAL.

J'en prends toujours occasion de vous faire observer que ce serait un mauvais lot pour vous. Voyez la belle journée que vous avez déjà faite; votre tasse à déjeûner, et puis votre promenade au magasin... vous seriez ruiné en huit jours.

GEORGET.

Je crais ben, comme vous dites, que la ferme n'est pas si casuelle, mais nous ferons estimer tout ça par des experts, et pis je nous

arrangerons après à l'amiable; c'tilà qu'en aura de plus, en rendra à l'autre.

DUVAL, à part.

Diable! ce ne serait pas là mon compte.

GEORGET.

En attendant, je vas toujours voir à la cuisine si mon déjeûner, que vous venez de me rappeler là, est prêt.

(Il remonte doucement le théâtre.)

DUVAL.

A votre aise. (*A part.*) Et moi, je vais chercher Lindor, et lui faire part d'une idée qui me vient, pour engager celui-ci à préférer la ferme.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

GEORGET, revenant.

Dans tout ça, je vois déjà ben à clair qu'il veut me dégoûter de la manufacture; mais je ne sais pas encore si c'est à cause de la fille, ou ben à cause qu'elle est de plus de rapport que la ferme; et v'là ce que je voudrais savoir; comment que je m'y prendrai ben?... v'là le père qui revient avec mon cousin... i

parle de ça sûrement; car i sont bien action-nés. Si je pouvais les entendre sans qu'ils me voient, j'attraperais bien vite leur secret... Tiens! jarni! voilà une belle occasion; fourrons-nous sous cette table-là; eh! pourquoi pas? il est bien permis de guetter ceux qui veulent nous tromper, peut-être bien.

(Il se cache sous le bureau.)

SCÈNE XXII.

DUVAL, LINDOR, GEORGET, sous le bureau.

DUVAL.

Oui, mon cher Lindor, votre cousin, tout borné qu'il est, a eu la bonne idée de vouloir faire estimer les biens, et il faut empêcher cela; car un procès mangerait la moitié de la succession; et je vous l'avoue franchement, la manufacture rapporte au moins le double de la ferme.

GEORGET, avançant la tête par-dessous le tapis.

Oui-dà! c'est déjà bon à savoir.

DUVAL, à Lindor.

Mais je me suis avisé d'un moyen bien simple pour l'en dégoûter... c'est, dans une conversation amicale que vous allez avoir avec lui,

de feindre vous-même avoir beaucoup d'envie de la ferme ; il est si grossièrement intéressé, qu'il croira tout de suite que c'est le meilleur lot ; il la désirera, et alors vous aurez l'air de la lui céder par pure amitié.

GEORGET, à part, dessous le bureau.

Ah ! bon ! l'imbécile profitera encore de ça.

LINDOR.

C'est supérieurement imaginé, et je l'avais déjà pensé même. Oh ! nous viendrons aisément à bout de lui. Je suis seulement honteux, pour vous et pour moi, de ce que nous n'avons pas à lutter contre quelqu'un de plus fin.

GEORGET, dessous.

Oh ! je te rendrai encore ben mieux honteux que ça tout-à-l'heure.

DUVAL, riant d'avance.

Je vais vous l'envoyer ; il est à la cuisine, où il ne s'attend pas au plat qu'on lui prépare.

GEORGET, dessous.

Oh ! non ; il est si bête, ce garçon-là.

LINDOR, à Duval qui sort.

Et moi, je vous promets de l'avoir bientôt renvoyé à la ferme.

GEORGET, dessous.

Nous ne savons pas encore qui est-ce qui fera ce voyage-là de nous deux, va.

SCÈNE XXIII.

LINDOR, GEORGET, sortant à reculons de dessous la table, pendant le monologue de Lindor.

LINDOR, sur le devant, à part.

Ah! mon pauvre cousin! vous vous adressez à des gens plus malins que vous? vous auriez mieux fait de ne pas sortir de votre campagne... Quant à moi, je flatte le père, en laissant croire au bonhomme que je suis persuadé de la supériorité de ses lumières; mais, une fois le contrat signé et en possession du bien, je saurai m'affranchir de sa tutelle.

GEORGET, se présente à lui comme venant de dehors.

Ah! mon cousin, je suis ben aise de vous voir; je vous cherchais, pour en finir une bonne fois de notre héritage.

LINDOR.

Et j'avais la même intention; ainsi ce sera bientôt terminé.

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, DUVAL, des papiers à la main.

DUVAL.

Ah! le voici... Je suis charmé de vous trouver ensemble, mes bons amis... vous savez tous deux que votre oncle avait une entière confiance en moi, et que je fesais toutes ses affaires; en conséquence, il m'a laissé tous les papiers relatifs à sa succession et à ses biens; j'ai mis le tout en ordre, et voilà les deux parts faites d'avance. (*Il met les deux contrats sur les deux cartons.*) A présent, choisissez amicalement entre vous, et voilà deux contrats que vous signerez, d'après votre accord mutuel... L'un est l'acceptation de la ferme et la renonciation à la manufacture; l'autre est, au contraire, l'acceptation de la manufacture, avec l'obligation d'épouser ma fille. Voilà les deux lots séparés, avec les contrats dessus. Je vais prévenir ma femme et ma fille, pendant que vous vous déciderez; et je reviendrai signer aussi, quand vous m'avertirez.

(Il sort en fesant des signes à Lindor.)

SCÈNE XXV.

GEORGET, LINDOR.

GEORGET.

Dam! c'est parler on père, ça, et il paraît qu'il nous aime bien tous les deux.

LINDOR.

Vous le voyez, il y va franchement, et il ne montre aucune préférence entre nous.

GEORGET.

Oh! il a trop d'esprit pour ça, il sait ben que nos droits sont égaux... eh bien! mon cher cousin, parlez aussi franc que lui, vous. Laquelle des deux parts que vous choisirez?

LINDOR, d'un air de bonne foi.

Moi? oh! pour vous donner une preuve de ma franchise, je vous avouerai bonnement, comme je vous l'ai déjà dit, que, si vous me laissiez le choix, c'est la ferme qui me tente le plus.

GEORGET, à part.

Voyez-vous c'te franchise de fourberie? mais tu ne m'y tiens pas, va. (*Haut.*) C'est singulier que vous choisissiez cela; je croyais,

moi, que vous me l'auriez laissée, comme étant déjà accoutumé à la campagne.

LINDOR, à part.

Bon! le voilà qui mort déjà à la grappe.

GEORGET.

Au lieu que vous, qu'êtes déjà comme un monsieur de la ville, et qu'avez le bon tour pour plaire aux dames, vous seriez bien plus au fait pour épouser une fille de Paris que moi.

LINDOR, à part.

A merveille! je ne risque rien de le pousser. (*Haut.*) C'est justement par l'habitude que j'ai de la ville, que j'en suis dégoûté. Je ne vois partout que de l'embarras, des peines, de grandes dépenses à faire, et de la fausseté dans le commerce.

GEORGET, d'un air ingénu.

Ah! de la fausseté! il y a donc des traîtres quequefois dans les villes?

LINDOR.

Ah! je vous en réponds, allez, mon cher cousin, et qu'il faut bien de la prudence et de la finesse pour s'en garantir.

GEORGET.

Eh! bon Dieu! comment que je ferais donc pour me tirer de ça, moi qui suis si simple?

LINDOR, à part.

Bon, je lui fais peur, appuyons. (*Haut.*) Et puis, cette manufacture est si tombée à présent... les retards de paiemens, les banqueroutes qu'on risque d'essuyer, et jusqu'au désagrément d'avoir un associé.... Ce n'est pas que je doute de la probité de monsieur Duval; mais cet homme qui est accoutumé à mener cette entreprise-là tout seul, voudra toujours faire le maître; et cela ne m'accommoderait pas du tout.

GEORGET.

Ma fine, ni moi non plus.

LINDOR.

Au lieu que, dans ma ferme, je serai le maître tout seul, et toutes ces considérations-là me déterminent.

GEORGET.

Ah! jarni! et moi aussi... au diantre la porcelaine.

LINDOR, à part.

Ah! comme il est dupe! je n'ai plus rien à risquer. (*Haut.*) Ainsi, mon cher cousin, puisque vous m'avez assuré avoir de l'amitié pour moi, je vous en demande une petite preuve, c'est de me céder la ferme; en voilà le contrat que je vais signer, (*Il va prendre le papier.*) d'autant plus même que je vous

avouerai que la fille ne m'aime pas; et, par un principe d'honnêteté, je ne veux pas contraindre son inclination.

GEORGET, à part.

Il est tems de le prendre. (*Haut.*) Oh! dam! cousin, si c'est comme ça, je vous approuve à présent, et puisque vous me prenez par l'amitié, pour vous montrer que j'en ai pour vous, je vous fais ce sacrifice-là, et je consens que vous signiez le contrat de la ferme.

LINDOR, à part.

Ah! morbleu! m'y voilà pris! je ne m'attendais pas à celle-là.

GEORGET, le pressant.

Allons, mon cher cousin, signez donc. (*A part.*) Il y est bien de ce coup-ci.

LINDOR, à part.

Peste soit de ma finesse! comment me tirer de là, à présent? (*Haut.*) Mon cousin, je suis bien sensible à cette complaisance de votre part, et je ne sais, en vérité, comment vous en remercier.

GEORGET.

Pardine! moi, j'ai toujours cherché à faire plaisir à tout le monde, et un cousin qu'on trouve comme ça, mérite encore bien plus d'égards. Allons, signez tout de suite.

LINDOR, à part.

Le diable soit de l'invention de M. Duval! avec tout l'esprit qu'il se croit, il m'a fait faire là une fière sottise. (*Haut, d'un air contraint.*) Oui, vous me faites bien du plaisir, assurément, mon cousin... Mais je pense que nous devrions attendre M. Duval, et lui faire part de nos décisions.

GEORGET.

C'est inutile, puisqu'il a dit qu'il ne signerait qu'après nous; moi, je prends toujours cet autre contrat-là de la manufacture.

(Il le prend sur le carton.)

LINDOR, à part,

Je ne sais comment faire. Oh! mais, morbleu, je m'avise, il est si mal appris, qu'il ne saura peut-être pas lire, et cela me sauverait. (*Haut.*) Dites donc, mon cousin, je pense qu'il serait à propos de relire ensemble les contrats, avant de les signer.

GEORGET, le pressant.

Eh! non, c'est du tems de perdu; est-ce que nous ne savons pas bien ce qu'il y a dedans?

LINDOR.

C'est égal, cela se fait toujours; mais.... c'est que... vous ne savez pas lire, peut-être?

GEORGET, remarquant son air.

Moi? (*A part.*) Pourquoi qu'il me demande cela?

LINDOR, d'un air de bonhommie.

Eh! avouez-le moi.... ce n'est pas un crime... on sait bien qu'à la campagne...

GEORGET, à part.

Il y a encore queuque manigance là-dessous, sûrement; il faut voir. (*Haut.*) Eh ben! non, là, franchement, j'ai oublié de l'apprendre.

LINDOR, à part.

Tant mieux! je réponds de lui, à présent. (*Haut, avec satisfaction*) Eh bien! mon cousin, ici, à la ville, vous trouverez des maîtres pour vous l'enseigner, et vous prenez le bon lot... En ce cas, je vais signer pour la ferme et vous laisser la manufacture; ah! mais encore, comment signerez-vous? vous ferez donc une croix?

GEORGET.

Oh! par précaution, j'ai appris à signer mon nom, tant bien que mal; mais voilà tout ce que je sais.

LINDOR, le persiflant.

C'est bien heureux! cela va vous servir utilement; donnez votre papier, je vais vous montrer où il faut signer. (*Il lui prend le con-*

trat, et, en allant au bureau, il l'échange avec le sien qu'il présente à Georget avec la plume.) Tenez, mettez-là votre nom.

GEORGET, regardant le contrat avant de signer, à part.

Ah ! j'y suis. (*Haut.*) Toutes réflexions faites, mon cousin, je pense que vous avez plus d'esprit que moi, et comme tout-à-l'heure vous disiez, il serait plus poli d'attendre M. Duval, pour signer ensemble.

LINDOR.

C'est vrai, je vous l'ai dit. Eh bien ! tenez, voilà les affaires et les papiers comme il les avait placés lui-même. (*Il les remet dans le sens contraire.*) Et je vais l'appeler.

(Il va dans le fond appeler Duval.)

GEORGET, à part.

Oui, appelle-le; et moi je vais te retourner.

(Il remet vite les papiers à leur véritable place.)

LINDOR, avançant la tête hors de la porte du fond.

M. Duval !

GEORGET, s'étant éloigné du bureau.

En attendant que tu m'apprennes à lire, je vais peut-être t'apprendre à écrire, à toi.

SCÈNE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, DUVAL.

LINDOR, à Duval qui paraît.

Monsieur, nous sommes d'accord.

DUVAL.

J'en suis charmé, mes enfans; prenez donc lecture de ces papiers, et signez-les.

LINDOR, signant vite celui que Georget a mis à la place de l'autre.

Oh! mon cousin dit que ce n'est pas la peine. (*Bas à Duval.*) Signez vite, il ne sait pas lire, et j'ai changé les papiers.

DUVAL, bas à Lindor.

Fort bien. (*Il signe.*) (*Haut.*) Allons, en voilà déjà un. (*Présentant l'autre à Georget.*) A vous, cousin, et signez ce dernier-là.

GEORGET, signant.

Je le veux bien, mais je dis, ce n'est que par amitié pour mon cousin.

DUVAL.

C'est preuve d'une belle ame, et cela vous fera honneur. Allons, prenez chacun votre lot, et embrassez-vous comme de bons amis.

LINDOR.

C'est avec bien du plaisir.

GEORGET.

Et moi donc? vous voyez, cousin, de quel embarras que je me charge-là, pour vous. (*Il prend le carton de la manufacture.*)

LINDOR, le persiflant.

Oh! je vous en ai déjà marqué ma reconnaissance d'avance.

SCÈNE XXVII.

LES PRÉCÉDENS, Mme DUVAL, ANGÉLIQUE.

DUVAL.

Voici ma femme et ma fille qui viennent prendre part à votre mutuel consentement.

GEORGET, à la mère.

Oui, Madame, tout est arrangé: et, pour faire plaisir à mon cher cousin, c'est moi qui aurai l'honneur d'épouser Mademoiselle; en voilà le contrat signé de monsieur votre père, et voilà la dot de porcelaine que je vous apporte en mariage. (*Il montre son carton.*)

LINDOR, voulant le mystifier.

Vous vous trompez, cousin, ce carton-là

ne vous servira pas ; car voilà le contrat qui m'en assure la possession, ainsi que de la main de la belle Angélique ; mais voilà celui qui vous revient à vous. (*Il lui montre le carton de la ferme.*)

GEORGET, ricanant.

Bah ! c'est des contes ça. Vous, qui avez appris à lire avec les maîtres de Paris, lisez donc, à présent, cette signature devant ces dames.

LINDOR, lisant son papier.

Ah ! ciel ? étourdi ! qu'ai-je fait ?

DUVAL, inquiet.

Eh bien ? qu'y a-t-il donc ?

LINDOR, en colère.

Malheureux ! j'ai signé pour la ferme !

DUVAL.

Est-il possible ?

GEORGET, riant.

Et moi pour la demoiselle. (*Au père.*) Vous nous avez dit de prendre chacun notre lot, ainsi je m'empare du mien.

(Il prend la main d'Angélique. Lindor reste confondu.)

DUVAL, à sa fille qui se laisse prendre la main.

Eh ! quoi ? ma fille, vous ne dites rien ?

Mme DUVAL.

Elle suit vos ordres, mon mari ; vous lui avez toujours répété qu'elle épouserait votre associé dans la manufacture.

GEORGET.

Oui dà ; et je le suis au refus de mon cousin.

DUVAL, à Lindor, et à mi-voix.

Eh ! mais, morbleu ! vous disiez que vous aviez changé les papiers ?

LINDOR, avec dépit.

Oui, certes, je les avais changés, mais le diable, ou lui, les ont contrechangés depuis.

DUVAL.

Ah ! ventrebleu ! j'y vois clair, à présent, et c'est un complot qu'ils avaient tramé ensemble contre nous. (*A Lindor.*) Mon pauvre ami, malgré notre finesse, nous sommes pris, et il n'y a pas à s'en dédire ; pour moi, ce qui me pique le plus, dans cette aventure, c'est de voir deux personnes d'esprit, comme nous, dupes de deux femmes et d'un...

GEORGET, riant.

Eh ben ! achevez... d'un imbécile, comme vous avez déjà dit, d'un niais, pas vrai ? oui,

mais il est de Sologne, c'tilà, mais je ne m'en fâche pas, moi, et j'invite toujours mon cousin à ma noce... Et ça vous prouve qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine, et qu'on n'est pas toujours si bête qu'on en a l'air.

FIN DU NIAIS DE SOLOGNE.

VÉNUS PÉLERINE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FEU Mme DE BEAUNOIR,

Représentée, pour la première fois, aux Variétés, en novembre 1777.

NOTA. La notice sur madame de Beaunoir se trouve dans le tome sept des Comédies en prose, quarante cinquième volume de la présente collection.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.
VÉNUS.
IRIS.
ISFENDIAR, grand-prêtre du temple de l'Indifférence.
TERRIBILIS, vieux derviche.
INGÉNUUS, jeune initié.
IBRAHIM, père d'Ingénuus.
TROUPE DE DERVICHES.
TROUPE DE SACRIFICATEURS.

La scène est dans l'île de l'Indifférence.

VÉNUS PÉLERINE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un bois sombre et épais; dans le fond est la façade d'un temple gothique, sur le fronton duquel on lit :

TEMPLE DE L'INDIFFÉRENCE.

VÉNUS, IRIS.

(Vénus et Iris sortent chacune d'un côté opposé de la forêt.)

IRIS.

Je te trouve donc enfin, charmante Vénus.

VÉNUS.

C'est la jeune Iris!

IRIS.

Elle-même.

VÉNUS.

Et qui peut t'amener dans ces tristes lieux?

IRIS.

L'ordre de Jupiter qui te rappelle dans l'Olympe, et t'y conjure d'y ramener avec toi les Ris, les Amours et les Jeux.

VÉNUS.

Je reste sur la terre ; je renonce à l'Olympe pour jamais.

IRIS.

Voilà de l'humeur.

VÉNUS.

Ignores-tu les affronts, les injustices que j'y ai essuyés.

IRIS.

J'étais absente lors de ton aventure, quand ton bénêt de mari te surprit avec Mars.

VÉNUS.

Il eut la sottise de nous donner en spectacle à tous les Dieux.

IRIS.

Sans doute, tous envièrent la place de l'amant, en riant de l'époux.

VÉNUS.

Mais Junon, toujours jalouse, et la prude Minerve, prirent parti pour Vulcain, et crièrent au scandale, au point qu'elles arrachèrent à Jupiter un ordre qui me condam-

nait à suivre mon époux dans ses forges, et à n'en pas sortir de dix siècles.

IRIS.

Rester dix siècles auprès d'un époux; et quel époux encore? Toi, qui ne restais pas dix jours avec le même amant.

VÉNUS.

Un pareil arrêt me fit trembler, et je résolus de tout tenter pour m'y soustraire. A l'exception de Junon et de Minerve, tous les Dieux m'adoraient; toutes les jeunes Déesses me chérissaient: je m'adressai donc à la Nuit.

IRIS.

Elle est si brave personne, si complaisante.

VÉNUS.

Tu le sais aussi bien que moi, friponne; elle me couvrit de son voile, et me descendit incognito dans son char d'ébène sur la terre. Partout, je reçus l'encens des mortels; partout, je trouvai des temples élevés à la Beauté; tous les humains portaient mes fers en les adorant.

IRIS.

Je te trouve cependant en pays ennemi: j'ai parcouru toute la terre en te cherchant; aurais-je jamais dû penser que je retrouverais

la Beauté dans l'île de l'Indifférence : car ces lieux, ce bois, ce temple, lui sont consacrés.

VÉNUS.

Et c'est ce qui trouble mon bonheur, en ternissant ma gloire. Dans cette île, les femmes, esclaves, sont toutes réléguées dans le fond d'une vallée obscure ; il leur est défendu, sous peine de la vie, d'en sortir, et de pénétrer dans l'enceinte de ce bois.

IRIS.

Oh ! la vilaine île... Et comment ne périt-elle pas ?

VÉNUS.

Une fois chaque année tous les hommes se rendent à la vallée des Larmes; c'est ainsi qu'ils nomment eux-mêmes l'endroit affreux où la beauté, reléguée et méprisée, passe ses tristes jours ; ils y paient un tribut forcé à la nature, et plus encore au besoin qu'ils ont de laisser à cette île des habitans qui héritent de leur indifférence et de leur mépris pour leurs mères infortunées, auxquelles on les enlève inhumainement dès qu'ils en ont reçu le jour.

IRIS.

Et tu peux rester avec de pareils monstres?

VÉNUS.

J'ai juré d'exterminer le culte odieux qu'ils

rendent à l'Indifférence ; c'est dans son temple même qúe je veux renverser ses autels.

IRIS.

Ce projet est digne de toi, mon honneur et ma gloire y sont intéressés : permets-moi de tenter près de toi une si belle entreprise.

VÉNUS.

Très-volontiers.

IRIS.

Il me vient un scrupule.

VÉNUS.

A toi ?

IRIS.

A moi-même.

VÉNUS.

Je ne l'aurai pas cru...

IRIS.

Tu ne m'entends pas.... Nous sommes Déesses, tu es parée de cette ceinture brillante, à laquelle les Dieux mêmes ne peuvent résister ; notre victoire paraîtra donc plutôt due à notre puissance qu'à nos charmes.

VÉNUS.

Je ne te reconnais plus.

IRIS.

Pourquoi donc ?

VÉNUS.

Tu raisonnes d'un juste...

IRIS.

C'est l'effet de ton absence ; tous les Dieux depuis ta fuite sont d'un sage, d'une raison...

VÉNUS.

Et d'un ennui...

IRIS.

Je t'en réponds... Si tu veux donc m'en croire, ne paraissons aux yeux de ces vilains habitans que sous les traits de deux mortelles, et cachons notre Divinité, et surtout ta brillante ceinture, sous de simples habits de pélerine.

VÉNUS.

Ah ! friponne, tu voles mon fils : et ses bonnes fortunes sous ces habits, te donnent du goût pour ce déguisement.

IRIS.

Je n'en disconviens pas, et ta ceinture vaudra peut-être bien son cordon.

VÉNUS.

Je le souhaite... Que la beauté seule triomphe donc aujourd'hui : enfonçons-nous dans

l'épaisseur de ce bois; notre déguisement y sera bientôt fait.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

IBRAHIM, INGÉNUUS.

IBRAHIM.

Mon fils, mon cher fils, voilà ce temple heureux, où désormais vous allez passer vos jours.

INGÉNUUS.

C'est vous qui le voulez, mon père.

IBRAHIM.

Et je le veux pour votre bonheur. Que j'envie le sort que vous allez goûter! éloigné pour jamais du monde, et surtout des femmes que vous allez jurer de détester.

INGÉNUUS.

Hélas! mon père, je ne les connais pas; Comment pourrais-je les aimer? Comment pourrais-je les détester?

IBRAHIM.

Tremblez, mon fils, tremblez de les connaître.

INGÉNUUS.

Elles sont donc bien méchantes.

IBRAHIM.

Elles ne s'occupent nuit et jour qu'à faire du mal.

INGÉNUUS.

Et quel mal font-elles donc ?

IBRAHIM.

Quel mal ?... Elles sont fausses, perfides, trompeuses ; aussi les avons-nous toutes reléguées dans le fond d'une vallée obscure.

INGÉNUUS.

Et elles n'en sortent jamais?

IBRAHIM.

Celle qui oserait en sortirserait sur-le champ punie de mort.

INGÉNUUS.

Vous êtes donc plus méchans qu'elles, puisque vous les renfermez dans un lieu affreux, et que vous les tuez quand elles en sortent ?

IBRAHIM.

C'est ainsi que nos ancêtres nous l'ont ordonné.

INGÉNUUS.

Nos ancêtres ont pu avoir tort.

IBRAHIM.

Jamais, mon fils, jamais; pouvons-nous être plus sages que nos pères?

INGÉNUUS.

Mais dites-moi, mon père, en avez-vous jamais connu vous-même?

IBRAHIM.

Oui, mon fils.

INGÉNUUS.

Beaucoup?

IBRAHIM.

Une seule, et c'est celle qui t'a donné le jour.

INGÉNUUS.

Celle qui m'a donné le jour!... Je le dois à une femme?

IBRAHIM.

Oui, mon fils.

INGÉNUUS.

Vous a-t-elle jamais fait du mal!

IBRAHIM.

Je l'ai trop peu vue.

INGÉNUUS.

Ah! jamais; non, jamais elle ne vous en eût fait, j'en juge par mon cœur.

IBRAHIM.

Il vous abuse.

INGÉNUUS.

Non, mon père, non : une louve cruelle ne donne pas le jour à de tendres agneaux ; la simple colombe ne couve pas le barbare épervier... Une femme était ma mère, et je ne la verrai jamais ?

IBRAHIM.

Renoncez à ce désir profane ; soyez digne du bonheur qui vous attend.

INGÉNUUS.

Mon père.

IBRAHIM.

Eh bien ?

INGÉNUUS.

J'ai peine à retenir mes larmes ; je ne vous verrai plus ?

IBRAHIM.

Non, mon fils.

INGÉNUUS.

Je vous quitte pour toujours, mon père ; vous êtes vieux, vous êtes faible ; qui donc aura soin de vous dans vos dernières années ?

IBRAHIM.

Cachez-moi vos larmes et cette indigne

faiblesse : montrez-vous digne d'entrer dans ce temple, et de brûler l'encens sur les autels de l'Indifférence... Adieu... Ne me suivez pas.

SCÈNE III.

INGÉNUUS.

Il me quitte... J'ai perdu mon père pour toujours, et jamais je ne verrai ma mère.... Quels sont donc les sentimens inconnus dont mon cœur est agité ?... Puissante Indifférence, qui doit faire le bonheur de mes jours, rends donc le calme à mon ame, et pardonne si je frappe en tremblant aux portes de ton temple.

SCÈNE IV.

ISFENDIAR, TERRIBILIS, INGÉNUUS, TROUPE DE DERVICHES ET DE SACRIFICATEURS.

ISFENDIAR.

Profane, qui ose frapper aux portes de ce temple, que veux-tu ?

INGÉNUUS.

Me consacrer au culte de l'Indifférence.

ISFENDIAR.

En es-tu digne ?

INGÉNUUS.

Je le crois.

ISFENDIAR.

Quel est ton nom ?

INGÉNUUS.

Ingénuus.

ISFENDIAR.

Ton âge ?

INGÉNUUS.

Trois lustres et deux printems.

ISFENDIAR.

Ton pays ?

INGÉNUUS.

Cette île m'a vu naître.

ISFENDIAR.

Aucun lien ne t'attache-t-il sur la terre ?

INGÉNUUS.

Mon père vient de m'abandonner.

ISFENDIAR.

N'aime-tu aucune femme ?

INGÉNUUS.

Je n'en ai jamais vu.

ISFENDIAR.

Jure donc sur ce poignard une haine éternelle à tout ce sexe dangereux... Tu hésites?

INGÉNUUS.

Je le jure.

ISFENDIAR.

Prends ce fer, et rends-toi digne d'entrer dans ce temple.

INGÉNUUS.

Un poignard!... Et qu'en faut-il faire?

ISFENDIAR.

Tu vas, par trois fois, faire le tour de l'enceinte du temple, et tu en frapperas, sans pitié, toute femme qui serait assez osée pour souiller l'air pur que nous respirons.

INGÉNUUS.

J'obéirai.

ISFENDIAR.

Et vous, sage et austère Terribilis; vous, en qui l'âge et la raison ont amorti toutes les faiblesses de la nature, servez de guide à ce jeune initié, et ramenez-le digne de nous.

(Isfendiar et les derviches rentrent dans le temple dont les portes se referment.)

SCÈNE V.

TERRIBILIS, INGÉNUUS.

TERRIBILIS.

Allons, jeune homme, de la fermeté; parcourez exactement tous les détours de ce bois, et frappez de ce poignard toutes les femmes que vous rencontrerez.

INGÉNUUS.

Un mot, je vous prie, vénérable derviche, à quoi distingue-t-on une femme d'un homme?

TERRIBILIS.

A quoi?... Je n'en sais rien.

INGÉNUUS.

Vous voulez me tromper?

TERRIBILIS.

Non, je vous le jure sur ma barbe; jamais je n'en ai vu.

INGÉNUUS.

Jamais?

TERRIBILIS.

Jamais.

INGÉNUUS.

A quoi donc les reconnaîtrons-nous ?

TERRIBILIS.

Je ne sais... Mais d'après tout le mal qu'on en dit, il est aisé de nous en figurer la forme.

INGÉNUUS.

Vous avez raison.

TERRIBILIS.

La foudre produit des effets moins prompts et moins terribles qu'un seul de leurs regards.

INGÉNUUS.

Vous m'effrayez.

TERRIBILIS.

Cette boisson délicieuse, dont notre grand Prophète nous défend l'usage, est mille fois moins funeste à la raison.

INGÉNUUS.

Puisqu'elles sont si méchantes, elles doivent être hideuses ?

TERRIBILIS.

Sans doute.

INGÉNUUS.

Noires ?

TERRIBILIS.

Certainement.

INGÉNUUS.

Elles doivent avoir des griffes?

TERRIBILIS.

Oh! oui.

INGÉNUUS.

Elles doivent avoir...

TERRIBILIS.

Figurons-nous enfin tout ce qu'il y a de plus laid dans la nature, ce doit être une femme.

INGÉNUUS.

Je le crois.

TERRIBILIS.

Prenons chacun une route opposée pour ne pas les manquer. Allez par-là; moi, je parcourrai le côté gauche du temple. Quand vous aurez fait trois fois le tour de l'enceinte, nous nous réunirons ici pour rentrer ensemble... De la fermeté surtout.

INGÉNUUS.

Ce n'est pas le courage qui me manque.

TERRIBILIS.

Allez, mon fils, allez.... Ah! si je pouvais trouver une femme, que j'aurais de plaisir à la poignarder!...

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

VÉNUS, IRIS, en habits de Pélerine.

IRIS.

Les as-tu bien entendus?

VÉNUS.

Très-bien.

IRIS.

Et tu ne trembles pas?

VÉNUS.

De quoi?

IRIS.

De ces poignards levés sur notre sein.

VÉNUS.

Ils seront émoussés avant de nous frapper.

IRIS.

Je l'espère.

VÉNUS.

Je veux attendre ici ce jeune initié, et voir s'il me poignardera.

IRIS.

Que ne vas-tu plutôt chercher ce vieux derviche, il a l'air bien plus méchant.

VÉNUS.

C'est à toi que je laisse la gloire de l'adoucir : ta victoire en sera plus complète.

IRIS.

Dame Vénus, dame Vénus, tu ne l'entends pas mal; mais laisse-moi faire, puisque tu m'abandonnes le vieux, je vais m'en amuser comme il faut.

VÉNUS.

Éloigne-toi : nous nous rejoindrons ici.

IRIS.

Volontiers...

SCÈNE VII.

VÉNUS.

Je l'aperçois ; il s'avance.... Et pourquoi donc le trouble que j'éprouve en le voyant?.. Ses yeux sont ceux de Mars, sa bouche est celle d'Adonis ; il est charmant... Ah! quelle perte pour mon empire si l'Indifférence m'enlevait son cœur innocent... Reposons-nous sur ce banc de gazon, et feignons d'être accablée de fatigue. La jeunesse est toujours sensible.

SCÈNE VIII.

VÉNUS, INGÉNUUS.

INGÉNUUS, un poignard à la main, apercevant Vénus.

Ah ! ciel, où suis-je ? Que vois-je ? Quel objet charmant frappe mes yeux ? Quelle est donc cette belle créature que je ne connais pas ? Qui êtes-vous ?

VÉNUS.

Une femme.

INGÉNUUS.

Que dites-vous ?

VÉNUS.

Une femme infortunée, accablée de fatigue et de lassitude.

INGÉNUUS.

Ah ! ciel, une femme !... Vous me trompez.

VÉNUS.

Je vous dis la vérité.

INGÉNUUS.

Savez-vous le serment que je viens de prononcer ?

VÉNUS.

Non.

INGÉNUUS.

J'ai juré d'enfoncer ce poignard dans votre sein.

VÉNUS.

Pourquoi ?

INGÉNUUS.

Je ne sais : mais on dit que les femmes sont des monstres, qui ne s'occupent jour et nuit qu'à faire du mal.

VÉNUS.

On vous trompe.

INGÉNUUS.

Je le crois.

VÉNUS.

Quel mal puis-je vous faire ?

INGÉNUUS.

Je ne sais.

VÉNUS.

Voyez mes bras, examinez mes mains; sont-elles teintes de sang ?

INGÉNUUS.

Non.

VÉNUS.

Prenez-les... Elles sont faibles...

INGÉNUUS.

Dieu ! qu'elles sont douces !

VÉNUS.

Eh bien ! croyez-vous la faiblesse méchante ?

INGÉNUUS.

Oh ! non.

VÉNUS.

Voyez-vous la tendre tourterelle déchirer le sein des vautours ?

INGÉNUUS.

Non.

VÉNUS.

La tourterelle est notre image.

INGÉNUUS.

Elle est fidèle.

VÉNUS.

Ah ! nous le sommes aussi quand nous aimons.

INGÉNUUS.

Quand vous aimez !... Vous aimez donc ?

VÉNUS.

Nous ne respirons que pour l'amour.

INGÉNUUS.

Ah ! comme on m'a trompé !

VÉNUS, lui découvrant son sein.

Eh bien! aurez-vous le courage de me frapper; je suis sans armes, sans force, sans défense?... Voilà mon sein.

INGÉNUUS, troublé, jette loin de lui son poignard.

O ciel! ô ciel! je ne sais où j'en suis... Qui? moi!... je frapperais?..... Je me percerais plutôt mille fois...

VÉNUS.

Aidez-moi, je vous prie, à me relever; je suis bien lasse...

INGÉNUUS.

Reposez-vous sur moi...

VÉNUS.

Je vous fatigue peut-être?

INGÉNUUS.

Oh! non. Mais apprenez-moi donc, apprenez-moi, je vous en conjure, la cause des sentimens nouveaux que j'éprouve et que vous m'inspirez? Je tremble et je brûle tout-à-la-fois; je désire avec violence, et j'ignore ce ce que je désire.

VÉNUS.

Vous payez à l'Amour le tribut que lui doit tout être sensible; c'est l'Amour, c'est lui qui anime et vivifie toute la nature; c'est ce dieu

charmant qui dit à votre cœur qu'il faut aimer, et que sans la tendresse il n'est pas de bonheur. N'écoutez que lui seul.

INGÉNUUS, se jetant aux pieds de Vénus.

Oui, voilà la vérité. Écoute bien, charmante créature, que j'ignorais, que j'adore sans te concevoir encore ; écoute bien : je révoque à tes pieds le serment cruel que je viens de prononcer; j'en fais un nouveau de ne vivre que pour toi, de ne vivre que pour t'aimer, de ne te quitter jamais.... Promets-moi la même chose.

VÉNUS entr'ouvre sa robe de pélerine, et lui laisse voir sa ceinture.

Oui, je te le promets.

INGÉNUUS, apercevant la ceinture de Vénus.

Quel est donc ce nouveau charme, dont la vue seule porte le feu dans toutes mes veines ?

VÉNUS.

C'est ma ceinture.

INGÉNUUS.

Ah! sa vue seule me cause la mort; de grâce, dérobez-la à mes yeux; elle me brûle.. Mais non, non... que je la voie encore, et que je meure, je mourrai trop heureux!

VÉNUS, le relevant.

Eloignons-nous, charmant Ingénuus; ton

guide cruel vient à nous; il ne serait pas aussi sensible que toi; il me tuerait peut-être.

INGÉNUUS, ramassant son poignard.

Oh! ne crains rien, ne crains rien; on répandra jusqu'à la dernière goutte de mon sang, avant de porter sur toi une main téméraire.

VÉNUS.

Viens, suis-moi; je ne veux pas t'exposer.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

IRIS, TERRIBILIS.

TERRIBILIS, essoufflé, courant après Iris qui fuit et feint d'avoir peur.

Arrête, gentille pélerine, arrête; je ne veux pas te faire de mal.

IRIS.

Oh! non; tu veux me tuer.

TERRIBILIS.

Non, je te le jure sur ma barbe; je briserais plutôt mille fois mon poignard que de t'en frapper une; mais je tremble que tu ne rencontres ce jeune initié, il te percerait sans

pitié : souffre donc que je te dérobe à sa rage. Arrête donc...

IRIS, s'arrête, lui sourit, et lui passe doucement la main sous le menton.

Eh bien ! je me fie à toi, tue-moi si tu veux et si tu es assez cruel.

TERRIBILIS.

Moi, te tuer! J'en suis bien éloigné. Je ne sais où j'en suis. Ah! finis donc, méchante, finis donc; tu me fais trop de plaisir... Ta main brûle... Je sens renaître dans mon sein les étincelles d'un feu que j'ai trop long-tems ignoré... grâce, friponne, grâce...

IRIS.

M'aimes-tu ?

TERRIBILIS.

Je t'adore.

IRIS.

Il m'en faut une preuve.

TERRIBILIS.

Tu peux tout demander.

IRIS.

Je n'aime pas ce menton barbu.

TERRIBILIS.

Il fait toute ma beauté.

IRIS.

Il me déplaît... Si tu veux que je t'aime, il faut me permettre de te couper cette barbe.

TERRIBILIS.

Ah, ciel! que dira-t-on d'un derviche sans barbe?

IRIS.

Tout ce que l'on voudra; mais si tu veux m'abandonner ta barbe, je te promets deux baisers.

TERRIBILIS.

A pareil prix, je te donnerais ma vie; je te l'abandonne.

IRIS.

Je n'ai rien pour l'abattre.

TERRIBILIS.

Voilà mon poignard; prends-le : coupe-la, coupe-la vite.

IRIS.

Tu n'es pas reconnaissable.

SCÈNE X.

VÉNUS, IRIS, INGÉNUUS, TERRIBILIS.

VÉNUS.

Nous pouvons reparaître.

TERRIBILIS.

Nous sommes perdus; voilà ce jeune initié.

INGÉNUUS.

Rassurez-vous, Terribilis ; mon sein renferme un cœur aussi sensible que le vôtre... Voilà mon excuse.

IRIS.

Veux-tu bien que je te présente mon esclave tondu ?... T'ai-je bien secondée ?

VÉNUS.

Je suis contente de toi.

TERRIBILIS.

Quel est donc cette charmante pélerine ?

IRIS.

C'est ma compagne.

TERRIBILIS.

Qu'elle est belle !

INGÉNUUS.

Votre compagne est charmante; mais ce n'est pas vous.

TERRIBILIS.

Écoutez-moi .. Nous avons tous les deux faussé nos sermens pour vos beaux yeux; je ne m'en repens pas. J'ai perdu ma barbe, mais si nous étions surpris ensemble, je pourrais bien perdre encore davantage. La loi est inflexible; elle condamne à la mort le derviche qui a la moindre faiblesse pour une femme : son sang doit arroser l'autel sur lequel il brûlait l'encens. Voilà le sort qui nous est destiné; mais ce qu'il a de plus cruel encore, nous aurions le malheur de vous le voir partager. Profitons de ce moment; fuyons à jamais ces lieux cruels; retirons-nous tous les quatre dans la vallée des Larmes, elle sera pour nous celle du bonheur, si toutes les femmes vous ressemblent.

VÉNUS.

Non; il nous faut une preuve plus forte de votre amour : il faut nous introduire dans ce temple.

TERRIBILIS.

Dans ce temple ?

IRIS.

Oui, et à l'instant.

TERRIBILIS.

Y pensez-vous ?... Vous voulez donc périr ?... Votre mort et la nôtre sont certaines.

VÉNUS.

N'importe... Sans cette preuve nous ne croirons pas à votre amour.

INGÉNUUS.

Obéissons-leur... Périssons, puisqu'elles le veulent : heureux, du moins, de mourir ensemble.

(Terribilis va pour ouvrir les portes du temple ; dans ce moment, le Grand-Prêtre en sort, suivi d'une troupe de sacrificateurs.)

SCÈNE XI.

VÉNUS, IRIS, ISFENDIAR, INGÉNUUS, TERRIBILIS, TROUPE DE SACRIFICATEURS.

TERRIBILIS.

Ah ! ciel ! c'est fait de nous.

ISFENDIAR.

Grands Dieux ! que vois-je ? Deux femmes !... Malheureux, voilà donc comme vous avez tenu vos sermens ? Vous allez tous périr.

INGÉNUUS, le poignard à la main.

Arrêtez, cruels! vous avez exigé de moi des sermens au-dessus de mes forces; vous m'avez fait jurer d'abhorrer ce que j'ignorais: il fallait donc me donner un cœur comme les vôtres. Je mérite la mort selon votre loi cruelle, et je m'y soumets; mais que vous ont fait ces deux infortunées, ces deux charmantes créatures? Permettez qu'elles s'éloignent, qu'elles vivent heureuses, ou je les défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

ISFENDIAR.

Qu'on les charge de fers.

(Les sacrificateurs s'avancent pour saisir Vénus et Iris.)

INGÉNUUS, se précipite au-devant d'eux.

Monstres, n'avancez pas.

VÉNUS.

Ne vous révoltez pas, Ingénuus; laissez-nous enchaîner sans crainte; ils ne verseront votre sang ni le nôtre.

(Les sacrificateurs les enchaînent.)

INGÉNUUS.

Tu peux charger de fer ces beaux bras, et tu restes insensible.

ISFENDIAR.

Rentrons dans le temple, et allons tout préparer pour leur supplice.

(Isfendiar rentre dans le temple avec les sacrificateurs qui conduisent Vénus, Iris, Terribilis et Ingénuus enchaînés.)

SCÈNE XII.

Le théâtre change et représente l'intérieur du temple de l'Indifférence ; ce temple est sombre et d'une architecture lourde et gothique. Au milieu est un autel de fer, sur lequel on lit ces mots :

A L'INDIFFÉRENCE.

ISFENDIAR, TROUPE DE DERVICHES.

ISFENDIAR.

Sages et austères Derviches, qui, jusqu'à ce moment, avez su garantir vos cœurs de toute faiblesse, redoublez aujourd'hui d'insensibilité : deux femmes se sont échappées de la vallée des Larmes, deux femmes ont osé profaner cette enceinte sacrée ; je les ai fait charger de fers ; on va les amener au pied de cet autel, sur lequel tout leur sang doit couler. Gardez-vous bien de les regarder ; que vos yeux restent attachés sur la terre ; la vue d'une femme est mille fois plus dange-

reuse que celle du basilic : n'écoutez ni leurs plaintes, ni leurs cris; que vos cœurs soient aussi durs que le rocher sur lequel est bâti ce temple. Je plongerai ce fer dans leur sein ; seul je me charge de les frapper.

SCÈNE XIII.

VÉNUS, IRIS, ISFENDIAR, TERRIBILIS, INGÉNUUS, TROUPE DE DERVICHES, TROUPE DE SACRIFICATEURS.

(Les sacrificateurs amènent Vénus, Iris, Terribilis et Ingénuus enchaînés.)

IRIS.

Ah! ciel! quel vilain temple, qu'il est sombre et triste, que son architecture est lourde et gothique ; il se reconnaît aisément pour le temple de l'Indifférence... Eh! quoi! vous baissez les yeux? Regardez-nous, regardez-nous ; nous ne sommes pas si laides.

TERRIBILIS.

Vous êtes charmante ; je vous ai donné ma barbe sans regret : mais si vous aviez voulu suivre mes conseils, je ne serais pas mort pour vos beaux yeux.

INGÉNUUS, à Vénus.

Je vous aurais donné sans regret mon sang et ma vie; mais vous voir partager mon malheureux sort... Cette idée me désespère.

VÉNUS.

Rassurez-vous, Ingénuus; vous m'êtes trop cher pour que je permette qu'on répande une seule goutte de votre sang.

ISFENDIAR.

Traînez cette profane à l'autel.

(Les sacrificateurs conduisent Vénus à l'autel. Ingénuus tombe évanoui dans les bras de ceux qui le tiennent enchaînés.)

INGÉNUUS.

Monstres...

ISFENDIAR, levant sur Vénus la hache.

Puissante Indifférence, reçois de mes mains cette victime.

(Dans ce moment la robe de Pélerine, qui cachait Vénus, tombe à ses pieds, et laisse voir la Déesse dans tout son éclat et parée de sa brillante ceinture.)

VÉNUS.

Frappe donc si tu l'oses... et si tu le peux.

ISFENDIAR, troublé et laissant tomber la hache.

Qu'ai-je vu? Grands Dieux! Où suis-je?

235405B

VÉNUS.

Que celui de vous qui se sent maintenant sans désir relève cette hache terrible, et qu'il vienne en frapper mon sein.

(Isfendiar et tous les Derviches se prosternent aux pieds de Vénus.)

ISFENDIAR.

Tu nous vois tous à tes genoux; nous jurons tous de n'adorer que toi... Qui donc es-tu ?

SCÈNE XIV.

(Le temple de l'Indifférence se change en un Temple brillant : l'autel de l'Indifférence s'abime; à sa place il s'en élève un autre de fleurs, sur lequel deux colombes se caressent, et sur lequel on lit :)

A LA BEAUTÉ.

(L'Amour descend du ciel sur un nuage brillant, qui forme l'arc-en-ciel.)

LES PRÉCÉDENS, L'AMOUR.

L'AMOUR.

Reconnaissez Vénus, la reine des Grâces, et ma mère; elle vient d'abolir votre culte cruel. C'est sur cet autel que désormais vous

brûlerez l'encens ; c'est toi, jeune Ingénuus, qui présideras à mes sacrifices ; change les mœurs de ce peuple barbare, et qu'à ton exemple tous les mortels rendent hommage à la beauté.

{ Vénus et Iris remontent au ciel avec l'Amour. }

FIN DE VÉNUS PÉLERINE.

LES
TÊTES CHANGÉES,

COMÉDIE-PARADE EN UN ACTE,

PAR FEU Mme DE BEAUNOIR,

Représentée, pour la première fois, aux Variétés, le 7 août 1783.

PERSONNAGES.

TANTOMÉLIUS, } philosophes adeptes.
TANTOPÉJUS, }
NADINE, élève de Tantopéjus.
AZOR, élève de Tantomélius.
ARAMINTE, vieille coquette.
URANIE, jeune savante.
L'ABBÉ POMPON.
UN MARQUIS.
THERSITE, critique.

La scène est à Paris, dans la maison de Tantomélius.

LES
TÊTES CHANGÉES,

COMÉDIE-PARADE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le cabinet d'étude de deux philosophes. On y voit beaucoup de creusets, de fourneaux et d'alambics. Dans le fond, sur une armoire, est une très-grande bouteille de verre, dans laquelle Nadine est supposée renfermée.

NADINE, AZOR.

AZOR.

Nadine n'est plus dans sa chambre, en vain on la cherche partout; où est-elle? Qu'est-elle devenue? Nadine!

NADINE, sans être vue.

Azor!

AZOR.

J'entends ta voix, et je ne te vois pas.

NADINE.

Mon cher Azor!

AZOR.

Où donc es-tu ?

NADINE.

Sur cette armoire, dans cette grande bouteille que tu vois, près du fourneau.

AZOR.

Qui donc a pu t'y renfermer?

NADINE.

Mon tuteur.

AZOR.

Tantopéjus?

NADINE.

Lui-même.

AZOR.

Comment cela? Pourquoi?

NADINE.

Je ne sais. Ce matin, il est rentré de plus mauvaise humeur encore qu'à l'ordinaire. Après avoir maudit long-tems le genre humain, il me dit : ma chère fille, vous êtes jeune, jolie, sans expérience; vous avez un cœur excellent, un esprit doux et facile; enfin, tout ce qu'il faut pour être malheureuse : ces monstres, qu'on appelle des hommes, ne vous verront pas plutôt, qu'ils chercheront à vous

enlever à ma tendresse; ils vous tromperont, Nadine; ils vous trahiront. J'y vais mettre bon ordre : en disant ces mots, il a tracé autour de moi, avec sa baguette, un cercle magique. Aussitôt je me suis trouvée renfermée dans cette bouteille, dont il m'a déclarée que jamais nul mortel ne pourrait me faire sortir... Mais ma voix s'éteint, je ne puis plus me faire entendre. Adieu, mon cher Azor; adieu pour jamais.

SCÈNE II.

TANTOMÉLIUS, AZOR.

(Tantomélius porte une longue robe blanche nouée par une ceinture d'argent. Sa tête est couronnée de roses, et il tient à sa main une baguette d'ivoire.)

AZOR, sans voir d'abord Tantomélius.

Ma Nadine! Elle ne m'entend plus. Ah! que ne puis-je briser ce maudit verre!... O mon Maître, mon ami, mon second père! Tu es bon, toi, tu ne t'occupes qu'à faire du bien; accorde-moi la grâce que je vais te demander.

(Il se jette à ses pieds.)

TANTOMÉLIUS.

Relève-toi, mon fils, relève-toi.

AZOR.

Nón; je reste à tes pieds, jusqu'à ce que tu m'aies promis de ne pas me refuser.

TANTOMÉLIUS.

Je te le promets.

AZOR.

Sur ce que tu as de plus cher?

TANTOMÉLIUS.

Sur mon cœur.

AZOR.

Ton ami, si peu fait pour l'être, le cruel Tantopéjus vient d'exercer son pouvoir tyrannique sur Nadine.

TANTOMÉLIUS.

Que veux-tu dire?

AZOR.

Tu vois bien cet immense bocal de verre?

TANTOMÉLIUS.

Eh bien?

AZOR.

Nadine y est renfermée.

TANTOMÉLIUS.

Est-il possible!

AZOR.

Dans un des accès de son humeur noire,

Tantopéjus a déclaré à Nadine qu'il craignait que les hommes ne la trompassent un jour ; et pour la soustraire à ce péril imaginaire, il l'a renfermée ainsi.

TANTOMÉLIUS.

Il faut qu'il ait prévu quelque malheur.

AZOR.

Non, non ; il n'a rien prévu. Mais pourquoi perdre inutilement un seul instant ? Rends la liberté à ma Nadine ; tu le peux, et tu me l'as promis sur ton cœur.

TANTOMÉLIUS.

Je t'ai fait une promesse indiscrète ; tu connais l'amitié qui m'unit à Tantopéjus. Depuis notre plus tendre enfance, nous ne nous sommes jamais quittés. Nos peines, nos travaux, nos succès, nos découvertes, tout nous est commun. Veux-tu que je brise pour toi des nœuds si sacrés ? Veux-tu que, sans raison, je détruise l'ouvrage de mon ami.

AZOR.

Veux-tu laisser Nadine ainsi captive ?

TANTOMÉLIUS.

Laisse-moi savoir, avant tout, de Tantopéjus, quelle raison a pu le déterminer à la traiter ainsi, laisse-moi tenter sur son cœur tout le pouvoir de l'amitié. Je l'entends.

AZOR.

Que je le hais !

TANTOMÉLIUS.

Plains-le ; mais garde-toi de le haïr.

SCÈNE III.

TANTOPÉJUS, TANTOMÉLIUS, AZOR.

(Tantopéjus est habillé d'une longue robe noire et couleur de feu, nouée par une ceinture d'or. Il porte sur sa tête une couronne de verveine, et tient à sa main une baguette d'ébène Une épaisse et courte barbe noire lui couvre la moitié du visage.)

TANTOMÉLIUS.

Bonjour, mon ami ?

TANTOPÉJUS.

Bonjour.

AZOR.

Où est Nadine ?

TANTOPÉJUS.

Où elle est !

AZOR.

Je le sais.

TANTOPÉJUS.

Pourquoi donc me le demandes-tu ?

AZOR.

Tu lui ravis sa liberté ?

TANTOPÉJUS.

Je la mets à l'abri des dangers qui menaçaient son innocence et sa jeunesse.

AZOR.

Ces dangers sont tous imaginaires. Tu savais combien j'adorais Nadine ; tu savais qu'elle m'aimait, que l'hymen le plus heureux devait nous unir, et tu me l'enlèves ? Barbare. n'as-tu donc sur elle que les droits d'un tyran ?

TANTOPÉJUS.

Ah ! jeune homme, si tu l'aimais véritablement, si, comme moi, tu connaissais les hommes, tu me remercierais de l'avoir soustraite aux monstres qui l'environnaient.

AZOR.

Crains tout de mon désespoir.

TANTOPÉJUS.

Le tems et mes conseils l'adouciront.

AZOR.

Tes conseils!...Méchant, si tu ne me rends ma Nadine, tu n'es plus qu'un monstre à mes yeux.

TANTOPÉJUS.

Voilà ton élève, Tantomélius; c'est un homme. Depuis son enfance, je veille sur ses jours; je le comble de bienfaits; je prévois jusqu'aux dangers qui peuvent le menacer: je me sépare pour lui de ma fille, et voilà comme il reconnaît mes bontés. Je suis un monstre à ses yeux! Et toi, tu n'es qu'un homme.

AZOR.

Je ne sais si ta science t'a mis bien au dessus de l'humanité. Je ne suis qu'un homme, moi, soit; mais je porte un cœur, un cœur sensible et brûlant; et toi...

TANTOMÉLIUS.

Retirez-vous, Azor.... Je le veux. Je vous l'ordonne.

(Azor sort.)

SCÈNE IV.

TANTOPÉJUS, TANTOMÉLIUS.

TANTOPÉJUS.

M'ÉTAIS-JE trompé, Tantomélius, lorsque je t'ai prédit qu'un jour nous nous repentirions tous deux d'avoir adopté Nadine et Azor? Tu

vois quel est le fruit de nos soins, je suis obligé d'enfermer Nadine; et, ton Azor, ton cher Azor, m'insulte et me menace.

TANTOMÉLIUS.

Je ne veux pas l'excuser; il t'a manqué, sans doute il a tort. Mais peux-tu te plaindre de Nadine?

TANTOPÉJUS.

Non.

TANTOMÉLIUS.

Et cependant tu lui prépares le sort le plus cruel.

TANTOPÉJUS.

Elle ne sera ni trompée, ni séduite.

TANTOMÉLIUS.

Je le crois bien.

TANTOPÉJUS.

Enlevée au monde, elle ignorera ses fausses maximes, ses principes horribles.

TANTOMÉLIUS.

Elle en sera plus tôt trompée. Crois-tu qu'il sera bien difficile de séduire une jeune personne qui n'aura jamais rien vu que par le trou d'une bouteille.

TANTOPÉJUS.

Ricz : vous voilà bien fier d'avoir trouvé un

mauvais jeu de mot. Est-ce ainsi que raisonne un philosophe, un sage?

TANTOMÉLIUS.

Parlons sans nous fâcher. Tu as ta philosophie; moi, j'ai la mienne. Ma sagesse est gaie, et me rend heureux; la tienne est triste, chagrine, et empoisonne tes jours. Lequel de nous deux a raison?

TANTOPÉJUS.

Donne-moi donc, si tu veux que je rie, une ame aussi peu sensible que la tienne : tout est affreux.

TANTOMÉLIUS.

Tout est au mieux.

TANTOPÉJUS.

Jette les yeux sur cette ville immense. Quelle est, dis-moi, la vertu qui y est respectée? Je n'y vois partout que faiblesse ou méchanceté. On n'y parvient qu'à force d'intrigue et de bassesse. La cabale écrase le talent : on brave tout, on ose tout, on ne rougit plus de rien; et ce que les hommes avaient de plus sacré, est relégué dans la classe des préjugés.

TANTOMÉLIUS.

Modères-toi.

TANTOPÉJUS.

On peut pardonner les ridicules ; il faut tonner sur les vices. L'intérêt est le seul Dieu qu'on encense ; tout est devenu calcul. Le financier calcule le besoin de l'État. Ce n'est plus l'amour, ce ne sont plus même les mœurs qui unissent deux époux ; c'est le calcul. Le marchand calcule une faillite. Le laboureur calcule la grêle qui ravage le champ de son voisin, et qui le réduit à la mendicité ; et le mendiant même calcule le morceau de pain noir qui manque au malheureux qui meurt de besoin à côté de lui : voilà les hommes : voilà ton siècle.

TANTOMÉLIUS.

Et voilà, j'espère, ton cœur bien soulagé C'est donc à moi maintenant à défendre ce pauvre siècle qui te paraît si affreux. Je ne m'amuserai pas à faire assaut de raison contre toi, l'indignation te donne trop d'éloquence ; je veux te convaincre par des faits.

TANTOPÉJUS.

Par des faits ?

TANTOMÉLIUS.

Oui, mon ami. Ces hommes que tu dis si méchans, ne sont réellement que ridicules, et leurs ridicules mêmes tiennent à si peu de chose, qu'avec un très-léger changement je

veux que tu sois obligé d'avouer qu'il sont très-raisonnables.

TANTOPÉJUS.

Comment, tu veux que je trouve raisonnable ce petit collet, qui, bravant le respect qu'il doit à son habit, racle sur une guittare une chanson équivoque, ou conduit impudemment une jeune nymphe dans le boudoir d'un sot Crésus?

TANTOMÉLIUS.

Oui.

TANTOPEJUS.

Cette coquette au cœur blasé, au teint fané, qui tous les jours change d'amans, sans en pouvoir trouver un seul qui l'estime, et qui, en affichant l'inconséquence, ose parler sentiment, et vanter sa sensibilité?

TANTOMÉLIUS.

Oui.

TANTOPÉJUS.

Ce militaire, qui parfile une épaulette aux pieds d'une nouvelle Omphale, qui lui choisit ses rubans, et lui noue ses nœuds?

TANTOMÉLIUS.

Oui.

TANTOPÉJUS.

Ce traitant si lourd, si grossier, qui, ou-

bliant les couleurs que portait son père, parle de ses ancêtres, et tutoie impudemment le grand Seigneur, qui s'abaisse jusqu'à lui escroquer son or ?

TANTOMÉLIUS.

Oui.

TANTOPÉJUS.

Vous me feriez, je crois, mourir d'impatience, avec vos *oui*.

TANTOMÉLIUS.

Il ne s'agit pas de se mettre en colère. c'est par des faits que j'ai promis de te convaincre.

TANTOPÉJUS.

Me convaincre ?

TANTOMÉLIUS.

Écoute-moi : veux-tu m'accorder la liberté de Nadine, si je parviens à te faire convenir aujourd'hui même que le monde va le mieux possible, que les hommes sont au mieux possible, et que tout est arrangé pour le mieux ?

TANTOPÉJUS.

C'est ce que tu ne me prouveras jamais.

TANTOMÉLIUS.

En ce cas, que risques-tu de me promettre la liberté de Nadine ?

TANTOPÉJUS.

Eh bien! soit.

TANTOMÉLIUS.

Tu m'en donnes ta parole?

TANTOPÉJUS.

Oui.

TANTOMÉLIUS.

Voilà ma condition : Tu me présenteras cinq originaux, les plus ridicules que tu pourras trouver.

TANTOPÉJUS.

Cette recherche-là ne me coûtera ni grands pas, ni longue peine.

TANTOMÉLIUS.

Je le crois. Tu me les amèneras; et si après un très-léger changement, tu conviens qu'il sont très-raisonnables, ou tels qu'ils doivent être, tu délivres Nadine, et consens à l'unir à Azor, auquel tu pardonneras son emportement.

TANTOPÉJUS.

Il est déjà tout oublié.

TANTOMÉLIUS.

Eh bien! va choisir tes originaux.

TANTOPÉJUS.

Les choisir!.. Je vais descendre à ta porte,

et les cinq premières personnes qui passent, je te les amène; je suis bien certain que ce seront cinq êtres ridicules.

TANTOMÉLIUS.

Tu leur diras qu'un philosophe, nouvellement arrivé dans cette Capitale, distribue *gratis* la sagesse.

TANTOPÉJUS.

Tu veux éluder la gageure?

TANTOMÉLIUS.

Pourquoi?

TANTOPEJUS.

Si tu promets la sagesse, pas une ame ne voudra monter ici; annonce plutôt le bonheur.

TANTOMÉLIUS.

Annonce ce que tu voudras. Donner la sagesse, c'est véritablement donner le bonheur. Va vite; je vais préparer mon opération.

(Tantopéjus sort.)

SCÈNE V.

TANTOMÉLIUS, AZOR.

TANTOMÉLIUS, appelant.

Azor!... Azor!...

AZOR.

Me voici. Eh bien ! mon ami ?

TANTOMÉLIUS.

Dans un instant, Nadine te sera rendue. Tantopéjus même consent à vous unir.

AZOR.

Tantopéjus !

TANTOMÉLIUS, lui donnant un anneau qu'il porte à son doigt.

Il t'a déjà pardonné ton emportement. Prends ce talisman.

AZOR.

Pour délivrer Nadine ?

TANTOMÉLIUS.

Écoutes-moi bien, et point d'impatience, ni d'étourderie : tu vas entrer dans ce cabinet.

AZOR.

Oui.

TANTOMÉLIUS.

Tu toucheras de cet anneau le front de chaque personne qui soulèvera cette portière.

AZOR.

As-tu besoin de tout cela pour me rendre Nadine ?

TANTOMÉLIUS.

Fais ce que je te dis ; fais-le bien exacte-

ment ; ton bonheur et la délivrance de Nadine en dépendent. Entre, et laisse-moi.

(Azor sort.)

SCÈNE VI.

TANTOMÉLIUS.

O toi, qui le premier, dérobant le feu du ciel, sus donner une ame à un vil morceau d'argile, Prométhée, seconde mon projet, et ne t'offenses pas si j'ose réformer ton ouvrage imparfait.

SCÈNE VII.

TANTOPÉJUS, LE MARQUIS, TANTOMÉLIUS.

LE MARQUIS, en botte, en frac, gilet à la Marlborough, un fouet à la main, mais coiffé élégamment.

Tu dis donc, vieux docteur en *us*, que je dois trouver ici le bonheur ? Parbleu ! si j'avais su cela plus tôt, je n'aurais pas tant crevé de chevaux pour courir après lui.

TANTOMÉLIUS.

Vous avez eu tort. Qui se tourmente trop à chercher le bonheur, le trouve rarement.

LE MARQUIS.

Voilà précisément ce qui m'est arrivé ce matin, chez Aspasie; j'étais pourtant céleste, en vérité. Deux superbes chevaux fesaient voler le char léger qui me portait. Quels chevaux, mes amis!.... Vous ne concevez pas !...

TANTOPÉJUS.

Qu'Aspasie n'ait pas été plus sensible à leur éloquence.

TANTOMÉLIUS.

Eh! qu'importe à l'amour ce faste éblouissant!

LE MARQUIS.

L'ingrate! elle m'a fait manquer...

TANTOMÉLIUS.

Votre fortune?

LE MARQUIS.

Non.

TANTOPÉJUS.

A vos amis?

LE MARQUIS.

Bagatelle.

TANTOMÉLIUS.

Vos devoirs?

LE MARQUIS.

Ce ne serait rien. La cruelle m'a fait manquer une course...

TANTOPÉJUS, vivement.

Contre les ennemis de l'État?

LE MARQUIS.

Non, mes amis, non. Une course de chevaux ; la plus belle course ! Mais c'en est fait, je renonce à Thaïs, à Fatmé, à Zulime, à Aspasie même ; je la troque, enfin, contre un jokei.

TANTOMÉLIUS.

L'une vous a fait courir ; vous allez faire courir l'autre.

TANTOPÉJUS.

Eh quoi ! c'est par ce ton frivole, c'est par un futile bon mot que tu veux réformer une tête aussi légère?

TANTOMÉLIUS.

Ne faut-il pas parler à chacun son langage ?

TANTOPÉJUS.

Un philosophe n'en connaît qu'un : celui de la vérité.

TANTOMÉLIUS.

Un vrai philosophe...

LE MARQUIS.

Grâces, Messieurs, grâces. N'allez pas, je vous en supplie, me régaler d'une tirade philosophique ; j'en suis excédé. C'est un engouement universel : c'est au point qu'Arlequin et Janot ne parlent plus que par sentence, et que moi-même je me pique aussi de penser...

TANTOPÉJUS.

Les chevaux.

LE MARQUIS.

Charmant ! Je voudrais l'avoir dit. Mais laissons cela. Je suis venu chercher ici le bonheur, et, soit dit sans vous offenser, le mien n'est pas très-grand de vous entendre. Allons, dispensateurs de la félicité, comblez, énivrez-en mon ame ; je ne la demande que pour la répandre.

TANTOMÉLIUS.

Chaque mortel a du bonheur une idée différente. Levez cette draperie légère ; regardez dans ce cabinet, et choisissez vous-même l'espèce de bonheur auquel votre ame aspire.

LE MARQUIS.

Voyons un peu cela.

(L'Orcheste joue l'air : CHANGEZ-MOI CETTE TÊTE. Le Marquis paraît coiffé en Jockei, ayant sur ses épaules une pélerine de livrée.)

TANTOPÉJUS.

Nous allons voir ton beau secret.

TANTOMÉLIUS.

Et tu vas convenir que mon homme est tel qu'il doit être... Paraissez donc, Marquis.

LE MARQUIS.

Bah! Marquis! Je nous appelons Zéphir.

TANTOMÉLIUS.

Ne perdez pas de tems, Zéphir; la course vous attend.

LE MARQUIS.

Ah! pardi, pardi, vous m'y faites songer. Faut que j'allions toute à c't'heure, abreuver, panser et peser nos chevaux. Adieu.

(Il sort en courant, et imitant le trot des chevaux.)

SCÈNE VIII.

TANTOPEJUS, TANTOMÉLIUS.

TANTOMÉLIUS.

Eh bien! Tantopéjus?

TANTOPÉJUS.

Excellent, pour figurer dans une écurie.

TANTOMÉLIUS.

J'ai donc gain de cause, puisqu'avec un léger changement j'ai fait d'un méchant petit-maître un très-bon palfrenier.

TANTOPÉJUS.

Soit pour celui-là.

TANTOMÉLIUS.

Les autres ne me couteront pas plus de peine.

TANTOPÉJUS.

C'est ce que nous allons voir.

SCÈNE IX.

TANTOPÉJUS, URANIE, ARAMINTE, TANTOMÉLIUS.

(Araminte et Uranie sont toutes deux en petites robes; mais Araminte est en grande coiffe noire, et Uranie en chapeau très-élégant.)

TANTOPÉJUS.

Entrez, Mesdames, entrez sans crainte; voilà le savant que je vous ai annoncé.

URANIE.

Il est tant de faux savans qui usurpent ce nom, et qui ne sont véritablement que des charlatans.

TANTOMÉLIUS.

Quand vous nous connaîtrez, vous nous rendrez plus de justice.

ARAMINTE.

N'êtes-vous pas plutôt deux amans déguisés qui cherchez à m'attirer ainsi dans le piége.

TANTOPÉJUS.

Deux amans ! Eh ! de qui ?

ARAMINTE.

De moi, sans doute.

TANTOPÉJUS.

De vous ! N'avons-nous pas des yeux ?

ARAMINTE.

Cet homme est un peu brutal.

URANIE.

C'est pourtant un savant.

ARAMINTE.

Eh ! c'est vous qui donnez le bonheur ?

TANTOPÉJUS.

Non : c'est mon ami.

ARAMINTE, se tournant du côté de Tantomélius.

Tant mieux... Vous annoncez, Monsieur, ce que vingt fois par jour on me demande, et ce que, sans être peut-être aussi habile que

vous, je donnerais certainement bien plus aisément.

TANTOPÉJUS.

Pourquoi donc venir le chercher ?

ARAMINTE.

C'est que je suis originale, mais très-originale, et que je viens vous faire une demande bien singulière, et à laquelle certaitainement vous ne vous attendez pas.

TANTOMÈLIUS.

Cela se peut.

ARAMINTE.

Malgré cette coiffe épaisse, dont je cherche vainement à cacher mes attraits, je suis jeune, vous le voyez; je suis belle; tout le monde le sait. Voyez, Messieurs, le jeu brillant de cette prunelle, la finesse de ce sourire, la légèreté de cette taille, et les contours moëlleux de ce bras; voilà ce qu'on appelle des grâces. Eh bien! Messieurs, ma beauté m'est à charge, elle fait mon tourment.

TANTOMÉLIUS.

Je ne conçois pas....

ARAMINTE.

Sans cesse entourée d'amans enflammés, je ne peux faire un heureux, sans désespérer mille cavaliers plus aimables les uns que les

autres. Je n'ose laisser parler mon cœur; et toujours attentive à mes moindres mouvemens, il faut que je cache tout ce que mes yeux ont de vif et de tendre. Rendez-moi la tranquillité, rendez-moi le bonheur.

TANTOMÉLIUS.

Comment cela, Madame?

ARAMINTE.

Les jours me paraissent des siècles; la vie est trop longue.

TANTOPÉJUS.

Il faut vous tuer.

ARAMINTE.

Non pas, Monsieur, mais mettez-moi, s'il vous plaît, dans un âge de maturité; avancez l'instant où mes lis et mes roses se flétriront.

TANTOMÉLIUS.

Quel âge avez-vous donc?

URANIE.

Ma tante a soixante ans.

ARAMINTE.

Vous êtes une sotte. Apprenez que les années ne vieillissent qu'une beauté commune, et que Ninon, à quatre-vingt-dix ans, inspirait encore des passions.

URANIE.

Ce fut à son esprit, ma tante, à son esprit seul qu'elle les dût. L'esprit, le savoir, voilà le vrai bonheur : n'est-il pas vrai, Messieurs?

TANTOPÉJUS.

Seriez-vous donc raisonnable?

TANTOMÉLIUS.

Cet éloge est vrai, mais il ne devrait pas sortir d'une aussi jolie bouche.

URANIE.

Vous m'outragez, Monsieur.

TANTOMÉLIUS.

En vous disant que vous êtes jeune et jolie?

URANIE.

Eh! pourquoi voulez-vous m'humilier?

TANTOMÉLIUS.

Mon dessein, sûrement, n'est pas de vous déplaire.

URANIE.

Eh bien! écoutez-moi, et ne me regardez pas.

TANTOPÉJUS.

Elle est aussi timbrée.

ARAMINTE.

Elle a raison. Il est si cruel d'être adorée!

URANIE.

Mais qu'il est beau d'être admirée ! de voir autour de soi les hommes surpris et envieux, se dire : la voilà cette nouvelle Sapho qui fait la gloire de son siècle et l'honneur de son sexe!

TANTOMÉLIUS.

Avez-vous déjà des droits à l'immortalité ?

URANIE.

Ah ! j'en aurai, sans doute, un jour. Je n'ai fait encore que deux romans moraux, une tragédie, trois proverbes et deux drames, mais je trace dans ce moment un poëme épique...

ARAMINTE.

Tout cela, à l'aide d'un tas d'animaux dont elle infecte ma maison. Mademoiselle refuse sa porte aux hommes les plus aimables, pour s'enfermer toute une journée avec un pédant. Vous vous donnez, ma nièce, vous vous donnez dans le monde un ridicule horrible. Quels propos ne tient-on pas sur ce jeune abbé qui vous apprend la physique ? sur cet aimable docteur qui vous enseigne les élémens de la chymie et de l'histoire-naturelle ? On ne vous passe pas même votre vieux maître de latin et de philosophie. On doute de tous vos ouvrages, et l'on dit : elle n'est que l'éditeur des pensées des autres ; et si chacun, dans ses œuvres, reprenait ce qui

lui appartient, il ne lui en resterait que les titres et la table des chapitres. Voilà, ma nièce, voilà ce que tout le monde dit.

URANIE.

Eh! que m'importe le monde et ses sots propos! C'est pour les siècles à venir que je veux vivre; ce sont eux qui me vengeront de l'injustice de mes contemporains, et puisqu'il faut, par de longs travaux, par des veilles et des soins acquérir de nouvelles connaissances, rendez-moi, pour unique bonheur, rendez-moi mon premier printemps.

ARAMINTE.

Vieillissez-moi, Monsieur.

URANIE.

Rajeunissez-moi.

TANTOPÉJUS.

Eh bien! avec tout ton pouvoir, peux-tu de ces deux folles, faire deux êtres raisonnables?

TANTOMÉLIUS.

De toutes mes opérations, ce sera la plus aisée, et tu verras que je ferai même d'une pierre deux coups.

TANTOPÉJUS.

Comment cela?

TANTOMÉLIUS.

Mesdames, vous êtes venues chercher ici le bonheur, je vous l'ai promis, et je vais vous tenir parole.

ARAMINTE.

Vous m'allez vieillir ?

URANIE.

Vous m'allez rajeunir ?

TANTOMÉLIUS.

Je vais vous rendre heureuses. Voulez-vous bien lever cette portière ?

ARAMINTE.

Cette portière ?

TANTOMÉLIUS.

Oui, Mesdames, et regardez toutes deux ensemble dans ce cabinet.

(L'orchestre joue l'air : CHANGEZ-MOI CETTE TÊTE. Araminte reparaît avec la tête d'Uranie, et Uranie avec la tête d'Araminte.)

URANIE.

Ah ciel ! quel changement, ma tante ?

ARAMINTE.

Ah ! ma pauvre nièce !

URANIE.

Vous avez toutes les grâces de la jeunesse, et tout l'éclat d'une beauté naissante.

ARAMINTE.

Est-ce bien toi? Mais, tu es une femme de soixante ans.

URANIE.

On ne vous en donnerait pas plus de seize.

ARAMINTE.

Est-il possible?

TANTOMÉLIUS.

Consultez cette glace, Mesdames.

TOUTES DEUX.

Ah! ciel!

ARAMINTE.

Vous êtes un monstre, Monsieur; vous me jouez un tour perfide. Je vous prie en grâce de me vieillir, et vous me rendez toute la fraîcheur de mon printems. Comment voulez-vous qu'à présent je résiste aux amans qui vont sans cesse m'assiéger.

TANTOMÉLIUS.

Eh bien! Madame, si demain, à pareille heure, vous ne m'avez pas encore pardonné la petite espiéglerie que je viens de vous faire, revenez, je reparerai ma faute.

TANTOPÉJUS.

Elle ne reviendra pas.

URANIE.

Je pourrais me fâcher aussi; mais, ma foi, vous êtes un homme charmant; vous avez mieux senti que moi-même ce qu'il me fallait. Je pourrai donc, tout à mon aise, cultiver les sciences?

TANTOMÉLIUS.

Oui, Madame, vous pouvez à présent, sans craindre les mauvais propos, vous enfermer avec ce jeune abbé qui vous enseigne la physique, recevoir à toute heure votre maître de latin, de philosophie et votre aimable docteur, et vos ouvrages ne passeront plus pour avoir été dictés par l'amour.

URANIE.

Vous êtes un homme divin, et je veux vous dédier mon premier ouvrage.

ARAMINTE.

Vous êtes un méchant; mais je vous pardonne.

URANIE.

Combien le nombre de mes admirateurs va s'augmenter!

ARAMINTE.

Ah! que je vais avoir de soupirans nouveaux!

URANIE.

Allons écrire.

ARAMINTE.

Allons donc plaire.

SCÈNE X.

TANTOPÉJUS, TANTOMÉLIUS.

TANTOMÉLIUS.

Eh bien?

TANTOPÉJUS.

Tu triomphes; mais je vais avoir mon tour.

TANTOMÉLIUS.

Tu crois?

TANTOPÉJUS.

Ta victoire jusqu'à présent a été facile, je ne t'ai présenté qu'un ridicule petit-maître, une vieille coquette, une jeune originale; mais je viens de voir monter un homme, dont l'œil louche et le front livide annoncent un vice fortement exprimé.

TANTOMÉLIUS.

J'en viendrai à bout aussi facilement que des autres.

TANTOPÉJUS.

C'est ce que nous allons voir... Approchez, Monsieur, approchez; voilà le philosophe qui donne le bonheur.

SCÈNE XI.

TANTOPÉJUS, THERSITE, TANTOMÉLIUS.

THERSITE.

Il le promet.

TANTOMÉLIUS.

Et je tiens ce que je promets.

THERSITE.

Nous verrons.

TANTOMÉLIUS.

Qui êtes-vous ?

THERSITE.

Rien.

TANTOMÉLIUS.

Quel est votre état ?

THERSITE.

Je n'en ai pas.

TANTOMÉLIUS.

De quoi vivez-vous ?

THERSITE.

Du bien des autres.

TANTOPÉJUS.

Vous le prenez.

THERSITE.

Je fais plus, je le dénature.

TANTOPÉJUS.

Vous êtes faux-monnoyeur ?

THERSITE.

Encore mieux.

TANTOMÉLIUS.

Comment cela ?

THERSITE.

Le faux-monnoyeur cherche à conserver la pièce qu'il veut altérer ; moi, je défigure celle sur laquelle je travaille.

TANTOMÉLIUS.

Je ne vous entends pas.

TANTOPÉJUS.

Tu as donc bien peu de pénétration. Il n'est

rien, il vit du bien des autres, il le dénature, il le défigure. C'est un critique.

THERSITE.

Vous l'avez dit.

TANTOMÉLIUS.

Je me fesais une autre idée de ce mot. J'ai cru, jusqu'à ce jour, qu'un critique était un homme de lettres, instruit, éclairé, idolâtre des talens, dont les conseils désintéressés étaient le résultat du goût et de la raison; qui, rendant hommage au génie, l'avertissait de ses écarts, sans chercher à diminuer ou ternir son éclat; qui se plaisait à applanir la route du temple de mémoire, sous les pas du talent naissant qui y entrait pour la première fois; qui se tenait à côté de lui, non pour le décourager, mais pour le soutenir dans les pas difficiles, pour écarter de lui les ronces et les épines qui bordent cette route, et l'avertir des précipices que lui dérobent des fleurs trompeuses; ainsi, jadis Boileau conduisit et plaça Racine dans ce temple fameux.

THERSITE.

Il en est encore qui ressemblent à ce portrait, mais ce n'est pas moi.

TANTOMÉLIUS.

Vous ne vous vantez pas?

THERSITE.

Eh ! pourquoi me vanterais-je ? Je ne travaille pas pour la gloire, mais pour avoir du pain ; je sais que mon nom doit périr avec moi ; et n'ayant pas le talent de faire une feuille de papier, j'en salis tous les jours une rame.

TANTOPÉJUS.

Quel infâme et méprisable métier !

THERSITE.

On me méprise, je le sais ; mais on me craint.

TANTOPÉJUS.

Comme le serpent qu'on écrase.

THERSITE.

Mais dont on redoute le venin. Je suis l'ennemi de tout ce qui s'appelle homme de lettres ; j'ose tout juger.

TANTOPÉJUS.

Sans connaissance, sans talent ?

THERSITE.

Je n'en ai pas besoin. Le public est toujours du côté de la méchanceté. Un mauvais calembourg écrase un trait de génie, et la plus plate parodie va lui faire oublier les larmes délicieuses qu'il a versées sur le fruit de la sensibilité.

TANTOPÉJUS.

J'oublie presque son horreur, quand il peint si bien son siècle. Tu m'inspires le mépris, mais tu me plais.

THERSITE.

C'est le cri public. Je me venge du mépris par la causticité. Je mords, je déchire....

TANTOPÉJUS, à Tantomélius.

Regarde-le ; ce monstre amphibie : la noirceur de son ame est passée sur son front pâle et livide... Poursuis donc.

THERSITE.

Je trempe ma plume dans le fiel et dans la boue. Je vis de chutes, la jalousie me dessèche, le succès me tue, et tour-à-tour une pistole ou un bâton délient ma langue, et sont les dieux qui m'inspirent.

TANTOPÉJUS.

Eh bien! Tantomélius, me feras-tu voir la nécessité de cet être vil et méprisable? Est-il en ton pouvoir de me prouver qu'il est nécessaire à la nature?

TANTOMÉLIUS.

Je te tiendrai tout ce que je t'ai promis. Il déshonore les Muses, parce qu'elles sont sœurs, et ne sont pas rivales; il déshonore les gens de lettres qui doivent se chérir, se respecter

et se soutenir; mais je puis en faire un homme tel qu'il doit être.

TANTOPÉJUS.

Tu changeras donc son cœur?

TANTOMÉLIUS.

Non; car il n'en a pas.

TANTOPÉJUS.

Qu'en feras-tu donc?

TANTOMÉLIUS.

Tu vas voir (*A Thersite.*) Vous êtes venu chercher ici le bonheur?

THERSITE.

Non.

TANTOMÉLIUS.

Pourquoi donc êtes-vous monté?

THERSITE.

Pour surprendre ton secret, le décrier, s'il est bon, ou s'il est mauvais, te vendre ma plume.

TANTOPÉJUS.

Le monstre!

TANTOMÉLIUS.

Eh bien! sois content. Je méprise trop ta plume pour l'acheter; et je te crains si peu,

que je vais te livrer mon secret. Lève cette portière; et regarde dans ce cabinet.

(L'orchestre joue l'air : CHANGEZ-MOI CETTE TÊTE. Thersite reparaît en procureur.)

THERSITE.

Homme étonnant! tu m'as donc, malgré moi, donné le bonheur. Un feu nouveau me brûle; ma main pétille d'écrire : plus que jamais je me sens la soif du bien d'autrui. Ce ne sont plus les bords stériles du Permesse que je ravage; c'est l'univers entier. Mais je perds un tems inutile; le moment où je vante mon bonheur, est un moment de calme pour le monde. Antres de la chicane, ouvrez-vous; que tout s'abaisse, que tout tremble devant un critique devenu procureur.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

TANTOPÉJUS, TANTOMÉLIUS.

TANTOMÉLIUS.

Eh bien! N'est-il pas, pour ce qu'il est, au mieux possible?

TANTOPÉJUS.

Mais des êtres pareils déshonorent la nature.

TANTOMÉLIUS.

Mon ami, tu sais comme moi, qu'elle marche au grand but, par le mélange du bien et du mal; qu'il faut qu'un être malfesant le soit parfaitement. Souviens-toi de ce que, dans son chef-d'œuvre, a dit le plus grand homme dont la France puisse se glorifier:

» Et mon esprit, enfin, n'est pas plus offensé
» De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
» Que de voir des vautours affamés de carnage,
» Des singes malfesans, et des loups pleins de rage. »

TANTOPÉJUS.

Je suis de bonne foi; je conviens qu'à présent ton homme est tel qu'il doit être; mais permets-moi du moins une réflexion.

TANTOMÉLIUS.

Très-volontiers.

TANTOPÉJUS.

Comment Thémis, cette vierge si pure et si sacrée, souffre-t-elle que de pareils monstres heurlent autour de son temple?

TANTOMÉLIUS.

Pour épouvanter le malheureux que l'intérêt et la mauvaise foi amènent à ses pieds. C'est ainsi qu'un prudent laboureur, qui vient de confier au sillon l'espoir d'une précieuse

récolte, place au milieu de son champ, pour écarter l'avide oiseau qui viendrait lui enlever son grain, un épouvantail horrible : plus il est affreux, plus l'oiseau timide s'en éloigne.

TANTOPÉJUS.

Tu as raison.

TANTOMÉLIUS.

Et de quatre donc, si je sais bien compter.

TANTOPÉJUS.

Parbleu! je t'attends au dernier.

TANTOMÉLIUS.

Il peut paraître.

TANTOPÉJUS.

Nous verrons s'il changera la tête d'un être qui n'en a pas.... Venez, monsieur l'Abbé, venez.

SCÈNE XIII.

TANTOPÉJUS, L'ABBÉ POMPON, TANTOMÉLIUS.

L'ABBÉ.

Soutenez-moi, mon cher; je suis excédé, anéanti; toute la nuit debout, culbuté, tiraillé, ce masque sur le visage : il faudrait être

d'acier pour y tenir. J'ai les yeux battus, n'est-il pas vrai? le teint plombé, heim?

TANTOPÉJUS.

Vous me faites pitié.

L'ABBÉ, à Tantoméljus.

Vous êtes ce docteur qui promet le bonheur?

TANTOMÉLIUS.

Et qui le donne.

L'ABBÉ.

Avancez-moi donc un fauteuil, ce sera pour moi le plus grand des bonheurs. Je suis d'une faiblesse... Si je ne fais pas tomber ces après-soupers, j'en mourrai.

TANTOPÉJUS.

Pourquoi y allez-vous?

L'ABBÉ.

Par décence.

TANTOPÉJUS.

Par décence?

L'ABBÉ.

Sans doute. Nous sommes nécessités, nous autres agréables, à un million de choses qui nous contrarient horriblement. Que dirait-on, je vous prie, de l'abbé Pompon, si on ne le voyait pas à une fête nouvelle? On le croirait

perdu, éclipsé, et, en vérité, j'aime tout autant être mort qu'enterré.

TANTOMÉLIUS.

Vous pouviez, au moins, ne vous pas affubler de ce masque, de ce domino.

L'ABBÉ.

On m'aurait reconnu.

TANTOPÉJUS.

Non... Un fat est toujours déguisé, quand il porte un habit respectable.

L'ABBÉ.

Il est caustique; et que seraient devenus, sans ce masque, mes projets? Cent espiégleries faites à Zélis, la mystification de Zulmé? Comment aurais-je intrigué, pendant deux heures entières, l'innocente Ismène? Elle était ravissante, mise d'un goût..... Sa lévite était délicieuse. Oh! je saurai quel est son tailleur, je le découvrirai.

TANTOPÉJUS.

Qu'en avez-vous besoin?

L'ABBÉ.

Vous ne savez donc pas que toutes les jolies femmes me consultent dans leur toilette, leur parure, leurs ajustemens; je suis le dieu du goût. Demain, nous nous assemblons à l'Union-des-Arts, pour un travail important.

TANTOPÉJUS.

Peut-on savoir?...

L'ABBÉ.

Ce n'est plus un mystère. Il s'agit d'imaginer un chapeau tournant à tout vent : il portera mon nom.

TANTOPÉJUS.

Avec un pareil titre vous êtes sûr d'aller à l'immortalité.

L'ABBÉ.

Je vois bien, à la tournure et à la couleur de votre manteau, que je vous parle une langue étrangère.

TANTOPÉJUS.

Il fallait vous faire marchand de colifichets.

L'ABBÉ.

Je ne vends pas les fruits de mon génie, je les distribue.

TANTOPÉJUS.

Rares cadeaux ! et qui vous conduiront....

L'ABBÉ.

A tout, mon cher, à tout. Je suis chéri, idolâtré des belles, envié du public, et regardé comme un être précieux à tous les gens du bon ton.

TANTOPÉJUS.

Du bon ton! Voudriez-vous bien, Monsieur, m'expliquer ce que vous entendez par ce mot?

L'ABBÉ.

Une chose que tout le monde sent, que peu de gens possèdent, et que personne ne peut définir.

TANTOPÉJUS.

Est-ce la probité dans les affaires?

L'ABBÉ.

Fi donc!

TANTOMÉLIUS.

La douceur dans la société?

L'ABBÉ.

Eh! non.

TANTOPÉJUS.

La décence dans les mœurs?

L'ABBÉ.

Tout au contraire. Le bon ton, est un certain rien, qui appartient à de certaines gens, d'une certaine manière, qui vient enfin dans un certain monde... Vous entendez, je crois?

TANTOPÉJUS, très-haut.

Oui : le bon ton, est le talent des sots.

L'ABBÉ.

Plus bas, s'il vous plaît, plus bas. Ce verbe, trop aigu, me blesse la tête, irrite la sensibilité de mes nerfs; et pour surcroît d'infortune, je n'ai pas d'éther sur moi. Je n'en puis plus.

(Il tire de sa poche un éventail, et s'évente.)

TANTOMÉLIUS.

Quel est donc ce bijou?

L'ABBÉ.

C'est l'éventail d'Orphise; don cher et précieux dont elle payà mes soins, et récompensa ma tendresse. Voyez si jamais femme sut l'agiter avec plus de grâce. Voyez...

TANTOMÉLIUS.

Aimé, chéri, précieux, que pouvez-vous désirer?

L'ABBÉ.

Je ne sais. Je sens tout mon mérite; mais j'ai le malheur qu'il n'est pas universellement reconnu: je ne puis me livrer à tout mon génie. J'ai un cabinet rempli des modes les plus nouvelles et les plus élégantes; mais il est cruel de ne pouvoir les porter moi-même. On me ravit la moitié de ma gloire, et ma vie est une continuité de privations.

TANTOPÉJUS.

La nature s'est trompée, en fesant un pareil fat.

TANTOMÉLIUS.

Réparons sa faute. Venez, Monsieur l'abbé, venez. Soulevez cette portière; vous trouverez dans ce cabinet le bonheur.

L'ABBÉ.

Cette draperie est d'un lourd... Aidez-moi, de grâce.

TANTOPÉJUS.

Ce n'est pas un homme.

(L'Orchestre joue l'air : CHANGEZ-MOI CETTE TÊTE l'Abbé reparaît en femme.)

L'ABBÉ.

Eh bien! mon cher docteur, où donc est ce bonheur que vous m'aviez tant promis?

TANTOMÉLIUS.

Vous n'apercevez en vous aucun changement?

L'ABBÉ.

Pas le moindre.

TANTOMÉLIUS.

Regardez dans cette glace.

L'ABBÉ.

Ah! ah!... C'est plaisant, mais tout-à-fait

plaisant. En honneur, je ne suis pas mal du tout. Eh! dites-moi, divin docteur, la métamorphose est-elle bien complète?

TANTOMÉLIUS.

On ne peut davantage.

L'ABBÉ.

C'est fort singulier... mais très-singulier... Vous êtes un sorcier charmant.

TANTOPÉJUS.

Ce n'est pas là ton tour le plus difficile.

L'ABBÉ.

Je puis donc, enfin, me livrer à tout mon goût. Que de modes nouvelles je vais mettre au jour! C'est un service, mais un service essentiel que vous avez rendu à l'humanité. L'imagination était épuisée, le goût perdu, le génie éteint; tout va se ranimer: parures, ajustement, coiffures, équipages, boudoirs, tout va prendre une nouvelle vie. Et vous, mon cher docteur, je veux, pour vous prouver ma reconnaissance, vous mettre à la mode, et vous amener ici ce que Paris a de plus aimable et de plus élégant. Sans adieu, je viendrai vous revoir. L'ingratitude n'est pas mon défaut; j'ai la tête un peu légère, la poitrine abîmée; mais le cœur tout aimant, et d'une sensibilité... Vous verrez. Adieu: il faut que je vole aux Traits-Galans, au Magnifique,

et à l'Union-des-Arts. Ces pauvres filles ! je vais leur donner l'immortalité, comme vous m'avez donné le bonheur.

SCÈNE XIV.

TANTOPÉJUS, TANTOMÉLIUS.

TANTOMÉLIUS.

Ne voilà-t-il pas une femme charmante?

TANTOPÉJUS.

Oui.

TANTOMÉLIUS.

Mon mauvais critique, n'est-il pas à présent un excellent procureur?

TANTOPÉJUS.

J'en conviens.

TANTOMÉLIUS.

N'ai-je pas fait de mon plat marquis un bon palfrenier?

TANTOPÉJUS.

Il est vrai.

TANTOMÉLIUS.

N'est-il pas dans la règle qu'une jeune

beauté connaisse tout le prix de ses charmes, et lorsque ces charmes seront éclipsés, lui fera-t-on un crime de chercher dans les sciences une ressource contre l'ennui, et le cruel souvenir d'avoir été belle?

TANTOPÉJUS.

On aurait tort.

TANTOMÉLIUS.

Dans le meilleur des mondes possibles, tous ces êtres-là sont donc placés pour le mieux?

TANTOPÉJUS.

Je vois bien où tu en veux venir, et je suis obligé de m'avouer vaincu; mais comment as-tu découvert ce merveilleux secret?

TANTOMÉLIUS.

Lorsque Prométhée forma l'homme, il fit séparément les têtes et les corps; puis ayant dérobé le feu du ciel, il en anima toutes ces têtes; et dit alors aux sylphes qui le secondaient, de les poser sur les corps qu'il avait préparés. Ces sylphes, jaloux de l'ouvrage de leur maître, jaloux de ces nouveaux êtres qui devaient devenir leurs égaux, lui jouèrent un tour de page. Ils mirent toutes les têtes à contre-sens : de-là, ces désordres dont tu te plains; de-là, ces contradictions continuelles entre les têtes et les corps.

TANTOPÉJUS.

Puisque tu as découvert ce merveilleux secret, fesons-en sur-le-champ un usage général ; changeons toutes les têtes.

TANTOMÉLIUS.

Veux-tu nous faire lapider ? L'amour-propre a si bien travaillé sur les pauvres hommes, qu'il n'en est pas un qui ne se croie parfait, et que le dernier des marabous ne voudrait pas changer sa tête contre celle d'un sultan. J'ai voulu seulement te donner la preuve que la nature était meilleure que tu ne pensais ; j'ai réussi, tu t'avoues vaincu, et tu sais quel est le prix de ma victoire.

TANTOPÉJUS.

Je te tiendrai parole.

TANTOMÉLIUS.

T'ai-je, enfin, raccommodé avec ces pauvres humains ?

TANTOPÉJUS.

Oui ; je vois qu'ils sont encore plus ridicules que méchans.

TANTOMÉLIUS.

Je ne voulais pas t'en prouver davantage.

TANTOPÉJUS.

Tout n'est pas bien,

TANTOMÉLIUS.

Mais tout est au mieux.

TANTOPÉJUS.

Où est Azor?

SCÈNE XV.

TANTOPÉJUS, TANTOMÉLIUS, AZOR, NADINE.

AZOR.

Me voici.

TANTOPÉJUS.

Azor, Tantomélius vient de changer jusqu'à ma tête. Je te rends Nadine; soyez heureux, aimez-vous long-tems, et ne nous oubliez jamais.

AZOR, lui baisant la main.

Je reconnais, enfin, l'ami de mon père.

TANTOPÉJUS.

Prends ma baguette, je veux que ta Nadine te doive sa liberté.

(Azor touche la bouteille qui renferme Nadine, aussitôt elle se brise, et en se brisant, forme un trône, sur lequel Nadine est assise.)

AZOR, se précipitant aux genoux de Nadine.

Ma chère Nadine!

NADINE.

Mon cher Azor!

(Ballet de jeunes génies.)

FIN DES TÊTES CHANGÉES.

LE SCULPTEUR,

OU

LA FEMME COMME IL Y EN A PEU,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

PAR FEU Mme DE BEAUNOIR,

Représentée, pour la première fois, aux Variétés, le 14 janvier 1784.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ARTIPHILE.
LE DOUX, sculpteur.
BÉCARRE, musicien.
L'ABBÉ RÉMIFA.
MADEMOISELLE DES BRISÉES, danseuse.
DU CISEAU, sculpteur.
SUZANNE, épouse de le Doux.
MADAME CAQUET.

La scène se passe à Paris.

LE SCULPTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un atelier de sculpteur.

SCÈNE I.

Mme CAQUET, SUZANNE.

(Au lever de la toile, Suzanne est occupée à peindre.)

Mme CAQUET.

Tenez, ma voisine, voilà une lettre que vient de me remettre pour vous le facteur de la petite poste.

SUZANNE, la mettant dans la poche de son tablier.

Bien obligée, madame Caquet.

Mme CAQUET.

Que je ne vous gêne pas.

SUZANNE.

Elle n'est pas pour moi.

Mme CAQUET.

N'est-elle pas pour monsieur le Doux?

SUZANNE.

Oui, Madame.

Mme CAQUET.

Eh bien! est-ce qu'entre mari et femme, on doit avoir des secrets l'un pour l'autre?

SUZANNE.

Aussi, le Doux n'a-t-il rien de caché pour moi.

Mme CAQUET.

Et vous n'osez l'ouvrir?

SUZANNE.

Mon mari ne décachète pas les miennes.

Mme CAQUET.

Il a raison; mais, s'il n'a rien de caché pour vous, vous pouvez voir ce qu'on lui écrit : peut-être est-ce une affaire pressée, peut-être exige-t-elle une prompte réponse?

SUZANNE.

Le Doux est ici; il va bientôt descendre, et je la lui remettrai.

Mme CAQUET.

Ah ! ma pauvre voisine, ma pauvre voisine !

SUZANNE.

Que voulez-vous dire, Madame ?

Mme CAQUET.

Si la plupart des femmes sont trompées, elles le méritent bien.

SUZANNE.

Cela se peut, Madame.

Mme CAQUET.

Comme on endort aisément une jeune femme !

SUZANNE.

Voulez-vous bien m'expliquer, madame Caquet, ce que veulent dire tous ces demi-mots ? Est-ce à moi qu'ils s'adressent ?

Mme CAQUET.

Vous ? bon ! vous avez un mari trop sage.

SUZANNE.

On ne peut être plus heureuse que je le suis.

Mme CAQUET.

C'est ce que tout le monde dit : cette pauvre petite madame le Doux, qu'elle doit être

contente! Au bout d'un an et plus de mariage, son époux est toujours aussi empressé, aussi amoureux que le premier jour. Ce n'est pas de ces mauvais sujets qui n'ont pire maison que la leur; qui abandonnent leur femme, leur ménage, et vont s'enfermer toute la journée, et souvent une bonne partie de la nuit, dans un estaminet, pour fumer, boire et jouer. Le Doux est toujours chez lui, toujours à travailler; il n'a pas de meilleur ami que sa femme : n'est-il pas vrai, ma voisine?

SUZANNE.

Sans doute.

Mme CAQUET.

Il voit, à la vérité, dit-on, ce monsieur Bécarre, ce musicien toujours altéré, qui ne sort d'un cabaret que pour rentrer dans un autre; qu'on rencontre le matin gris; qu'on ramasse le soir ivre-mort : mais il ne le voit que pour le faire rougir de ce goût, pour l'en détourner; et s'il se permet quelquefois de boire un coup avec lui; c'est qu'il sait qu'on ne corrige un ivrogne, qu'en feignant de partager son défaut. N'est-il pas vrai, ma voisine?

SUZANNE.

Monsieur Bécarre est son ami depuis longtems : il peut avoir ce malheureux goût que vous lui reprochez; mais il a le cœur excellent.

Mme CAQUET.

Il est bien certain qu'il ne ressemble en rien à ce vilain monsieur du Ciseau, qui est bien le plus méchant homme, l'être le plus envieux qui soit dans la nature. Monsieur le Doux le voit tous les jours, ne le quitte pas; mais c'est certainement pour adoucir son caractère; et puis il vaut mieux vivre en paix avec les méchans, que d'être leur ennemi : n'est-il pas vrai, ma voisine?

SUZANNE.

Monsieur du Ciseau est lié d'affaires avec mon mari.

Mme CAQUET

C'est encore une raison; et, comme disent les hommes, les bonnes affaires ne se font que le verre à la main. Voilà pourquoi, sans doute, monsieur du Ciseau et votre mari s'enferment ensemble des jours entiers dans ce petit jardin du faubourg : on doit y traiter bien des affaires, ma voisine : car il s'y boit rudement de vin; ces Messieurs y travaillent tant, qu'ils ont toujours en sortant la tête cassée, et ne savent pas même où ils mettent leurs pieds. C'est cependant bien désagréable pour une femme jeune, douce, honnête, jolie, de voir rentrer son mari dans un pareil état : n'est-il pas vrai, ma voisine?

SUZANNE.

En voilà assez, Madame. Je vois bien quelle est votre intention ; mais voulez-vous qu'à mon tour je vous ouvre mon cœur?

Mme CAQUET.

Très-volontiers. J'espère que vous pensez bien que tout ce que je vous dis, m'est dicté par le tendre intérêt que vous inspirez à tout le monde.

SUZANNE.

J'en suis persuadée, Madame ; je crois même qu'il n'y a point de malignité dans votre conduite ; que, si vous cherchez à m'éclairer sur celle de mon mari, c'est uniquement par bonté d'ame, et non, comme on pourrait le penser, pour porter le trouble et la discorde dans mon ménage.

Mme CAQUET.

Vous me rendez justice; vous lisez dans le fond de mon cœur.

SUZANNE.

Eh bien ! Madame, supposons pour un instant que mon époux ait tous les défauts que vous lui prêtez : si je les connais, votre confidence est inutile ; et si je les ignore, elle est cruelle, puisqu'elle détruit une erreur qui me rend heureuse.

Mme CAQUET.

Écoutez donc, madame le Doux : ce que je vous en dis, n'est que par amitié pour vous. Vous êtes jeune encore; vous ne savez pas combien il est intéressant qu'une femme ait l'œil à son ménage, et veille de près la conduite de son mari : il est de certains goûts qui, arrêtés dans leurs commencemens, ne sont rien; mais qui, lorsque l'on les laisse croître et s'enraciner, deviennent des habitudes cruelles, se changent bientôt en vices, et finissent par conduire à tout. Je puis vous en parler par expérience; je sais tout ce que j'ai eu à souffrir, pour avoir été comme vous, trop bonne, trop douce, trop confiante : j'avais un mari brutal, ivrogne, débauché, dissipateur; eh bien! Madame, je l'ai tant querellé, tant battu, qu'il a fini par prendre son parti; il est allé, je crois, aux antipodes, et depuis vingt ans, Dieu merci! je n'en ai pas seulement entendu parler; mais vous n'êtes point dans ce cas-là.

SUZANNE.

Heureusement, Madame. Le Doux fait mon bonheur, et sa conduite est telle qu'elle doit être.

Mme CAQUET.

Je vous crois, ma voisine. Monsieur le Doux est sage, rangé, toujours amoureux :

je vous en fais mon compliment. Mais, si par hasard (car tout peut arriver) il devenait jamais ivrogne : s'il négligeait son ouvrage pour ses plaisirs; s'il abandonnait sa femme pour ses cotteries; souvenez-vous que je vous ai prévenue de bonne heure d'y mettre ordre; et si votre maison se trouve ruinée, dites bien : c'est ma faute, et si j'eusse cru Madame Caquet, je ne me trouverais pas dans l'embarras où je suis; entendez-vous, Madame?

SUZANNE.

Oui, Madame.

Mme CAQUET.

De tous les goûts, celui du vin est le plus bas; c'est aussi le plus dangereux. Il le paraît peu dans les commencemens; mais les suites sont terribles, sont affreuses. Le vin éteint la raison et le talent, abrutit l'homme, et le mène de l'inconduite aux bassesses, des bassesses au vice, du vice au crime. Adieu, ma chère voisine; je suis charmée de vous savoir heureuse.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

SUZANNE.

HÉLAS! ses funestes présages ne sont peut-être que trop vrais. Le calme est sur mon front, quand la douleur est dans mon cœur. Mais, est-ce de moi de déshonorer mon mari? Eh! qui donc prendra soin de sa réputation, si ce n'est son épouse? (*Elle se remet à peindre.*) Que sont devenus ces premiers momens, ces momens si doux de notre union! Mon époux n'était alors occupé que de moi, il ne me dérobait que les momens qu'il donnait à son ouvrage; il le néglige aujourd'hui, pour se livrer tout entier aux plaisirs de la société. Bécarre le perd, du Ciseau le trahit. Peut-être son cœur se sèche, son génie s'éteint; il se déplaît dans son atelier; il se déplaît auprès de moi. Pourquoi donc sa maison lui devient-elle désagréable! Serait-ce ma faute? Cela se peut. Eh bien! redoublons encore de complaisance et de douceur, et rendons, s'il est possible, son ame à la gloire, et son cœur à l'amour.

SCÈNE III.

SUZANNE, LE DOUX.

LE DOUX.

Bonjour, Suzanne : déjà tout à l'ouvrage!

SUZANNE, l'embrassant.

Oui, mon ami, il faut bien que je répare un peu tes fautes; quand tu négliges ton travail, il faut que je force le mien, pour maintenir l'équilibre.

LE DOUX.

Tu me grondes, Suzanne?

SUZANNE.

Non, mon ami, non.

LE DOUX.

Pourquoi t'en défendre? tu n'as pas tort. Je te parais un paresseux; mais crois qu'il me faut des raisons puissantes pour te quitter aussi souvent que je le fais.

SUZANNE.

Je croirai tout ce que tu voudras. Est-il possible, cependant, que tu puisses traiter des affaires bien importantes avec ce pauvre Bécarre?

LE DOUX.

Ne badine pas ; quand il a la tête froide, il est d'un excellent conseil.

SUZANNE.

Le malheur est que sa pauvre tête est bien souvent échauffée.

LE DOUX.

Il est vrai : aussi n'est-ce pas sur lui que je compte.

SUZANNE.

Sur qui donc?

LE DOUX.

Sur M. du Ciseau.

SUZANNE.

Sur M du Ciseau !

LE DOUX.

Tu ne l'aimes pas?

SUZANNE.

Je ne hais aucun des amis de mon mari. Mais mérite-t-il ce titre?

LE DOUX.

J'en suis sûr, il me le prouve. Il est chargé dans ce moment d'une entreprise superbe qu'il veut bien partager avec moi, et qui peut me donner toute l'aisance que je désire te procurer.

SUZANNE.

Ne suis-je pas heureuse, ne suis-je pas contente, le Doux? Est-ce donc la fortune qui donne le bonheur? Je n'ai jamais formé de vœux que pour ta gloire.

LE DOUX.

Eh bien! sois contente; en travaillant à ma fortune, j'assure en même tems ma réputation.

SUZANNE.

Je vois bien que tu ne manqueras jamais de bonnes raisons, et tu sais que tu n'en as pas besoin auprès de moi; mais tout le monde ne me ressemble pas. On crie, on murmure, on s'impatiente. Tiens, voilà une lettre que je viens de recevoir.

LE DOUX.

De quelle part.?

SUZANNE.

Je l'ignore.

LE DOUX, lit.

« Lassé de vos retards continuels, je vous » prie, Monsieur, de ne plus toucher à la » statue que je vous avais commandée : je la » confierai à des mains moins négligentes; et » demain, de grand matin, je viendrai la faire » enlever de chez vous :

» Le Comte D'ARTIPHILE. »

SUZANNE.

Voilà ce que je craignais depuis long-tems.

LE DOUX.

C'est ma faute : j'ai trop abusé de sa patience, j'ai trop abusé de ses bontés.

SUZANNE.

Tu l'as cruellement négligé.

LE DOUX.

J'ai des torts sans nombre vis-à-vis de lui.

SUZANNE.

Il est vrai qu'il nous a comblés de bienfaits.

LE DOUX.

Et je n'oublierai jamais le plus grand de tous !

SUZANNE.

Lequel donc ?

LE DOUX.

C'est à lui que je dois la main de ma Susanne.

SUZANNE.

Mon ami !

LE DOUX.

Sa menace m'afflige et me désespère. J'ose me flatter que ce morceau n'est pas sans mérite ; j'attendais avec impatience l'instant précieux

où le ciseau, le burin et le pinceau, réunis dans le même Musée, présenteront à l'œil étonné du connaisseur, les chefs-d'œuvres des arts et les fruits du génie; et ce morceau, fait pour m'illustrer, n'y sera pas.

SUZANNE.

Il y sera, le Doux; il y sera. Monsieur d'Artiphile menace; mais tu connais la bonté de son cœur; tu sais qu'il t'aime. S'il te surprend travaillant à sa statue, jamais il n'aura la fermeté cruelle de t'enlever un morceau qui doit faire la réputation d'un artiste, qu'il a ouvertement protégé.

LE DOUX.

Tu as raison, Suzanne. Eh! quel homme serait assez hardi pour oser porter la main sur ma Minerve? Je la briserais plutôt.

SUZANNE.

Fais mieux; achève-la.

LE DOUX.

Oui, je l'acheverai, et l'envie même se taira devant elle.

SUZANNE.

Bien, mon ami, bien. Voilà cette noble fierté qu'on pardonne au talent.

SCÈNE IV.

SUZANNE, LE DOUX, L'ABBÉ RÉMIFA.

L'ABBÉ.

Bonjour, mon cher monsieur le Doux, comment vous portez-vous ?

LE DOUX.

Monsieur...

L'ABBÉ.

Vous me prenez pour un revenant, n'est-ce pas ? Il y a un siècle que vous ne m'avez vu ; mais c'est qu'on m'a enlevé. Me voilà enfin rendu à ce cher Paris.

SUZANNE, lui présentant un siége.

Voulez-vous...

L'ABBÉ.

Ah ! je ne vous avais pas vue, Madame ! Il est inutile de vous demander des nouvelles de votre santé ; elle perce à travers vos charmes, et le petit poupon ! Toujours l'amour...

SUZANNE.

Vous êtes trop...

L'ABBÉ.

En vérité, je ne puis me lasser d'admirer la

prudence de ce cher époux. Voilà ce qui s'appelle marier l'utile et l'agréable! Trouver dans une femme charmante un modèle parfait, et toujours prêt... C'est très-bien l'entendre, M. le Doux, et je ne m'étonne plus si tous vos ouvrages sont marqués au coin de la perfection.

LE DOUX.

Vous avez bien...

L'ABBÉ.

A propos, et mon buste? Où en est-il?

LE DOUX, découvrant un buste.

Le voilà.

SUZANNE.

Comment le trouvez-vous?

L'ABBÉ.

J'en suis assez content... Je voudrais cependant dans le tout un peu plus de moëlleux.

LE DOUX.

Ce serait affaiblir le caractère.

L'ABBÉ.

Mais je n'en veux point de caractère; il ne me faut que des grâces. Je vous l'avais tant recommandé.

LE DOUX.

Je croyais...

L'ABBÉ.

Je voudrais aussi plus de passion dans les yeux, plus de volupté dans la bouche; la tête plus penchée. Tenez, voyez...

(Il chantonne, avec une expression outrée.)

Je n'ai point trouvé de cruelles,
Et je n'en trouverai jamais,
Et je n'en trouverai jamais.

Saisissez bien mon genre?

LE DOUX.

Je le tiens à présent, monsieur l'Abbé, et si vous voulez seulement m'accorder une heure de séance...

L'ABBÉ.

Très-volontiers; mais pas pour aujourd'hui.

LE DOUX.

Quand vous voudrez.

L'ABBÉ.

Eh bien! je tâcherai de vous sacrifier un jour.

LE DOUX.

Je serai à vos ordres tous les matins.

L'ABBÉ.

A merveille... J'ai aussi une idée à vous donner pour la base... Elle est charmante.

LE DOUX.

Je n'en doute pas.

L'ABBÉ.

De deux guirlandes de myrthes et de roses s'entrelaçant, vous formerez une couronne. Vous m'entendez bien?

LE DOUX.

Je vous entends.

L'ABBÉ.

Dans ces guirlandes, vous jetterez, comme par hasard, quelques feuilles de laurier, qui auront l'air de vouloir percer à travers les roses...

LE DOUX.

Je vous comprends.

L'ABBÉ.

Et, au milieu de la couronne, vous graverez ce quatrain que je me suis amusé à griffonner ce matin, et qui rend très-bien mon genre.

SUZANNE, quittant son ouvrage.

Voulez-vous avoir la complaisance de nous le lire?

L'ABBÉ.

Très-volontiers. C'est un rien ; mais vous en serez contente.

(Il lit.)

Je n'irai pas, au temple de Mémoire,
Le front ceint du laurier de l'immortalité ;
J'ai connu le bonheur, l'amour, la volupté.
Un instant de plaisir vaut un siècle de gloire.

Eh bien ?

LE DOUX.

Délicieux ?

SUZANNE.

Je savais bien que monsieur l'abbé Rémifa pinçait délicieusement une guitare, que la romance lui devait ses plus doux charmes ; mais j'ignorais qu'il joignît, à tant de talens, l'art des vers.

L'ABBÉ.

Eh ! qui n'en fait pas aujourd'hui ? Il est vrai que si j'avais voulu m'y livrer davantage, m'en occuper un peu plus sérieusement, j'aurais pu me placer, je crois, entre Horace et Chaulieu ; mais à quoi m'eût servi, pour le bonheur, une étincelle de réputation ? Trop de mérite eût pesé sur la société ; et pour rester à sa portée, j'ai préfére n'être qu'aimable.

SUZANNE, se remettant à peindre.

Et vous avez parfaitement réussi.

L'ABBÉ, contemplant avec admiration le tableau que peint Suzanne.

On me le persuade.... Oh ! oh ! oh ! mais voilà qui est charmant, divin ! Quelle vérité ! Voilà la majesté de Junon, la fierté de Minerve et le sourire de Vénus. C'est elle-même : quelle fraîcheur ! quel vif dans les chairs ! Ce sont ses formes ! C'est la nature ! Mais pourquoi m'en étonner, quand la déesse elle-même se trouve l'artiste et le modèle ?

SUZANNE.

Galanterie à part, en êtes-vous content ?

L'ABBÉ.

Enchanté !.... Ces tems de barbarie sont donc entièrement disparus, où nos idiots de pères prétendaient qu'une femme en savait assez, quand elle pouvait distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausses, recoudre un rabat, et plisser leurs fraises antiques. Aujourd'hui, nous voyons tour-à-tour dans la main des grâces,

L'aiguille et le compas, la plume et le pinceau.

SUZANNE.

Quelle est cette charmante personne ?

L'ABBÉ.

Eh ! c'est mademoiselle des Brisées !

SCÈNE V.

LE DOUX, SUZANNE, L'ABBÉ REMIFA, MADEMOISELLE DES BRISÉES.

Mlle DES BRISÉES.

C'EST ce cher Abbé !

L'ABBÉ.

Qui m'eût dit que ces lieux, par les arts habités,
Présenteraient Vénus à mes yeux enchantés ?

Mlle DES BRISÉES.

Toujours charmant! Vous êtes un monstre...

L'ABBÉ.

Pourquoi ?

Mlle DES BRISÉES.

Comment ! il y a trois mois qu'on ne vous a vu ?

L'ABBÉ.

J'ai été enlevé comme un ballon.

Mlle DES BRISÉES.

Nos coulisses, pendant votre absence, ont

été d'un triste, d'une décence; c'est à y périr d'ennui.

L'ABBÉ.

Je compte bien m'y montrer incessamment... Mais puis-je vous demander ce qui vous amène ici?

Mlle DES BRISÉES.

Un projet que très-certainement vous approuverez.

L'ABBÉ.

Vous n'en doutez pas.

Mlle DES BRISÉES.

Monsieur est monsieur le Doux?

LE DOUX.

A vous obéir, Madame.

Mlle DES BRISÉES.

On m'a beaucoup vanté vos talens, votre honnêteté, vos mœurs.

L'ABBÉ, montrant Suzanne.

Voilà sa caution.

Mlle DES BRISÉES.

C'est un modèle!

LE DOUX.

C'est ma femme.

Mlle DES BRISÉES.

Ah ! ah !.... Je viens, Monsieur, implorer le secours de votre art.

LE DOUX.

Jamais il ne m'aura été plus précieux, jamais il ne m'aura donné de plus doux momens.

Mlle DES BRISÉES, à l'Abbé.

Il sait vivre.

L'ABBÉ.

Vous en serez contente.

Mlle DES BRISÉES, à l'Abbé.

C'est dommage que ça soit marié.

LE DOUX, bas à l'Abbé, tandis que mademoiselle des Brisées s'amuse à regarder quelques modèles de sculpture.

Monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Eh bien ?

LE DOUX.

Quelle est cette belle nymphe ?

L'ABBÉ.

C'est mademoiselle des Brisées, la nouvelle danseuse de l'Opéra. Tout le monde connait

ça. (*Haut à mademoiselle des Brisées.*) Vous allez nous faire un cadeau?

Mlle DES BRISÉES.

Oui... Vous savez combien, tous les jours je suis excédée des demandes indiscrètes de mille adorateurs. Vous connaissez tout le liant de mon caractère; je voudrais n'en mécontenter aucun, et je n'ai trouvé qu'un seul moyen de satisfaire leurs désirs.

L'ABBÉ.

Et ce moyen, c'est de donner à chacun une copie de l'original?

Mlle DES BRISÉES.

Justement : on m'avait proposé la gravure; mais elle devient bien commune.

L'ABBÉ.

Vous avez raison.

Mlle DES BRISÉES.

Et puis, tapisser tous les coins de rues à côté d'un poëte, ou de mon maître de musique; c'est une idée qui me blesse l'imagination.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas là votre place.

Mlle DES BRISÉES.

Toute réflexion faite, je préfère le ciseau au burin.

L'ABBÉ.

Très-bien vu. Le marbre seul était digne de nous rendre ces traits divins.

Mlle DES BRISÉES.

Je viens, en conséquence, prier M. le Doux de vouloir bien me faire....

LE DOUX.

En buste, Madame ?

Mlle DES BRISÉES.

Non, Monsieur ; en pied.

L'ABBÉ.

Charmante !

Mlle DES BRISÉES.

Ah ! ça, l'Abbé, vous êtes pêtri de goût. Quel costume choisirai-je ?

L'ABBÉ.

Eh ! quel autre convient à la déesse de la danse, que celui de Terpsicore ?

Mlle DES BRISÉES.

Oh ! non, l'Abbé, non ; il n'y a pas de jour où je ne reçoive à ma toilette des couplets ou

des vers innocens, et ce nom m'y est si souvent prodigué qu'il m'en donne des vapeurs.

L'ABBÉ.

La rose, dans nos parterres, reçoit tour-à-tour les caresses du zéphir et le baiser du papillon; comme elle, vous voyez les cœurs voler autour de vous. Soyez Flore à nos yeux.

Mlle DES BRISÉES.

Ne trouvez-vous pas un peu de fadeur dans cette idée?

L'ABBÉ.

Eh bien! voulez-vous rendre cette gaîté si mutine, si libertine, qui vous rend divine à la fin d'un souper? Prenez le costume d'une bacchante.

Mlle DES BRISÉES.

D'une Bacchante? L'Abbé...

L'ABBÉ.

Entendons-nous... Non telle qu'on la peint, outragée, furieuse, déchirant ce langoureux Orphée; mais vive, folâtre, s'échappant aux caresses du vieux Silène, pour se précipiter dans les bras du jeune Satyre, qui l'emporte en riant dans le plus épais du bois.

Mlle DES BRISÉES.

Cette image est charmante : mais c'est que je tiens à une idée singulière.

L'ABBÉ.

Quelle est-elle ? ?

Mlle DES BRISÉES.

Vous allez peut-être la trouver ridicule ?

L'ABBÉ.

Voyons.

Mlle DES BRISÉES.

Je préférerais, à tout autre habit, celui de vestale.

L'ABBÉ.

Parlez-vous tout de bon ?

Mlle DES BRISÉES.

Oui...

L'ABBÉ.

C'est d'une folie qui ne rime à rien. La coiffure pourra bien vous aller ; mais cette draperie lourde et masse nous déroberait trop de charmes, si généralement admirés. Personne ne vous reconnaîtrait, à moins que vous ne vous fissiez faire qu'en buste.

Mlle DES BRISÉES.

Voleur...

L'ABBÉ.

Voulez-vous nous faire un cadeau bien précieux, et nous forcer à une reconnaissance générale ?

Mlle DES BRISÉES.

Eh bien?

L'ABBÉ.

Ne nous cachez aucun de vos appas. Vénus, sortant du sein des eaux, n'avait d'autre parure que celle de ses charmes.

Mlle DES BRISÉES.

Qu'en pensez-vous, monsieur le Doux?

LE DOUX.

Personne, mieux que vous, ne peut en fournir le modèle.

Mlle DES BRISÉES.

Mais, au moins, de la modestie.

L'ABBÉ.

Que l'imagination devine ce que le désir regrette.

Mlle DES BRISÉES.

Quand voulez-vous commencer?

LE DOUX.

Je suis tout à vos ordres.

Mlle DES BRISÉES.

Eh bien! demain, si vous voulez, rendez-vous à ma petite maison de la Villette. L'Abbé vous amènera.

L'ABBÉ.

Très-volontiers.

Mlle DES BRISÉES.

Que devenez-vous aujourd'hui, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

J'ai promis à la petite Julie ; la grosse présidente m'a fait promettre, et je ne sais à laquelle donner la préférence.

Mlle DES BRISÉES.

Eh bien ! soyez un homme galant : manquez à toutes deux.

L'ABBÉ.

Mais...

Mlle DES BRISÉES.

Mais, il le faut. Je vais dîner chez mon vieux Commandeur.

L'ABBÉ.

Il est ennuyeux.

Mlle DES BRISÉES.

Oui ; mais son cuisinier est divin, et sa cave est délicieuse.

L'ABBÉ.

Je me vais faire une querelle.

Mlle DES BRISÉES.

Ne peut-on vous dédommager ? A demain, monsieur le Doux.

LE DOUX.

Oui, Madame.

L'ABBÉ, à le Doux.

Je viendrai vous prendre.

LE DOUX.

Je vous attendrai ; si même vous pouviez venir de bonne heure, je pourrais vous donner une dernière séance...

L'ABBÉ.

Je ferai mon possible... Serviteur, madame le Doux.

(Il sort avec mademoiselle des Brisées.)

SCÈNE VI.

LE DOUX, SUZANNE.

LE DOUX.

Voila, ma foi, une excellente affaire!

SUZANNE.

Comment cela?

LE DOUX.

Comment? Mais songe donc que si chaque amant favorisé me commande seulement un plâtre, jamais moule ne m'aura tant rapporté.

SUZANNE.

D'autant plus que monsieur l'Abbé a fort bien choisi le costume.

LE DOUX.

Il est vrai.

SUZANNE.

A parler franchement, j'en aimerais tout autant un autre.

LE DOUX.

Comment ! Suzanne, serais-tu donc jalouse ?

SUZANNE.

Je t'aime trop pour ne pas l'être un peu ; mais je t'estime assez pour ne le paraître jamais.

LE DOUX.

Tu serais bien injuste, si tu pouvais douter du cœur de ton mari.

SUZANNE.

Je n'en doute pas non plus. N'as-tu pas pris jour pour demain avec mademoiselle des Brisées ?

LE DOUX.

Oui.

SUZANNE.

Tu aurais bien dû, avant de rien entreprendre de nouveau, achever ta Minerve.

LE DOUX.

L'une ne me fera pas négliger l'autre. Je ferai marcher de front Vénus et la Sagesse.

SUZANNE.

Ce n'est pas chose aisée.

LE DOUX.

Plaisanterie à part, je ne pouvais pas la remettre : ces demoiselles sont toujours fort pressées de jouir; ce sont des oiseaux de passage qu'il faut prendre à la volée ; et puis cet ouvrage doit nécessairement me faire connaître et m'en procurer d'autres.

SUZANNE.

Je n'en doute pas ; je sais même qu'en général c'est assez bien payé. Mais songe cependant que de tels objets ne doivent pas te faire négliger ta réputation : il est bon de travailler un peu pour le profit ; mais ton principal but doit être la gloire.

LE DOUX.

Eh ! ma pauvre Suzanne, le siècle des talens est passé. Aujourd'hui, le génie même est trop heureux de trouver un boudoir, ou un jardin anglais à décorer. Un artiste qui voudrait marcher à l'immortalité, courrait risque de mourir de faim sur la route, en attendant un amateur.

SUZANNE.

En est-il donc besoin, quand sa patrie elle-même confie, au ciseau de ses plus célèbres sculpteurs, les traits des grands hommes qui ont fait sa gloire? Ah! mon ami, si tu pouvais être un jour choisi pour un ouvrage aussi précieux! Songe que tes premiers succès t'ont déjà fait désigner par le public. Songe que le protecteur des arts attend, sans doute, ton nouvel ouvrage pour confirmer un choix si glorieux. O mon ami, qu'un époux illustre devient cher à son épouse! Combien alors elle s'énorgueillit de porter un si beau nom!

LE DOUX.

Combien la voix d'une femme adorée est puissante! Tu rallumes dans mon sein toute la flamme, la voix du génie. Oui, ton époux fera bientôt ta gloire et ton bonheur Oui, je sens que mon nom sera placé près de ceux des plus célèbres artistes.

SUZANNE.

Promets-moi donc de travailler un peu plus assidûment.

LE DOUX.

Oui, je te le promets. Je ne veux plus sortir que ma Minerve ne soit achevée.

SUZANNE.

Si Bécarre et du Ciseau viennent te chercher?

LE DOUX.

Je les refuserai.

SUZANNE.

En auras-tu le courage?

LE DOUX.

Est-il donc si difficile de rester près de toi? Ma femme, mon enfant, mon ouvrage, n'en voilà-t-il donc pas assez pour être heureux et s'occuper?

SUZANNE.

Certainement.

LE DOUX.

Tu es trop bonne aussi, Suzanne; tu es trop douce; tu ne grondes jamais.

SUZANNE.

Eh! peut-on gronder ce qu'on aime?

LE DOUX.

Il faut être un peu méchante. Je suis faible, tu le sais; je me laisse aller facilement, c'est à toi de me retenir.

SUZANNE.

Tu ne te fâcheras pas?

LE DOUX.

Non, certainement.

SUZANNE.

Nous allons bientôt voir... Voilà Bécarre; il en tient déjà.

SCÈNE VII.

BÉCARRE, déjà un peu gris, mais pas trop; SUZANNE, LE DOUX.

BÉCARRE.

Bonjour, mon ami : votre très-humble serviteur, madame le Doux, Toujours charmante!

SUZANNE.

Toujours de bonne humeur!

BÉCARRE.

Je n'engendre pas de mélancolie.

SUZANNE.

C'est fort bien fait.

BÉCARRE, à le Doux.

Je viens de chez du Ciseau; il nous attend.

LE DOUX.

Pourquoi faire?

BÉCARRE.

Pour déjeûner.

LE DOUX.

Je ne puis y aller. Je suis pressé d'ouvrage, et j'ai promis à ma femme de ne pas sortir aujourd'hui.

BÉCARRE.

Tu serais rentré sur-le-champ.

LE DOUX.

Un déjeûner va souvent plus loin qu'on ne pense.

BÉCARRE.

Oh ! non, nous avons ce matin fait vœu de sobriété.

SUZANNE.

Vous avez fort bien commencé à tenir votre vœu.

BÉCARRE.

Je me sentais l'estomac un peu faible, et j'ai bu un petit coup.

SUZANNE.

Qui a monté à la tête.

BÉCARRE.

Ça se dissipera. Un clou chasse l'autre; pas vrai, le Doux ?

LE DOUX.

Tu as raison.

BÉCARRE.

Du Ciseau a fait cuire ce jambon qu'il a reçu de Bayonne. Il a une odeur... Ah !...nous devons l'entamer, et tu connais son petit vin blanc... Heim !... ça ne te tente pas ?

SUZANNE.

Eh ! mon cher M. Bécarre, vous êtes l'ami de le Doux, n'est-il pas vrai ?

BÉCARRE.

Pour la vie, Madame.

SUZANNE.

Eh bien ! soyez assez raisonnable pour le laisser travailler tranquillement pendant quelques jours. Il est pour lui de la dernière conséquence d'achever son ouvrage ; sa fortune, sa réputation en dépendent. Ne venez donc pas le détourner. Donnez-lui cette preuve d'amitié : engagez-le vous-même à travailler.

BÉCARRE.

Vous avez raison, madame le Doux ; vous parlez comme un astre, et je vais vous prouver combien je suis bon ami. Du Ciseau nous attend pour déjeûner ; il a un jambon excellent, du vin... Ah !... Eh bien ! du Ciseau, le

jambon, le vin, le déjeûner, je vous sacrifie tout, et je vais rester avec le Doux : c'est-il beau de ma part ?

SUZANNE.

Je vous en aurai une obligation infinie.

BÉCARRE.

C'est à une condition, cependant.

SUZANNE.

Quelle est-elle ?

BÉCARRE.

C'est qu'il y aura un petit coup à boire, et une croûte à casser ; car je suis presque à jeun.

SUZANNE, ouvrant une petite armoire, de laquelle elle tire une bouteille, deux verres et du pain.

C'est trop juste. Tenez, voilà une bouteille de vin, qui vaudra bien celui de monsieur du Ciseau. Voulez-vous quelque chose encore ?

BÉCARRE.

Une croûte, rien davantage.

SUZANNE.

De la sagesse, surtout ?

BÉCARRE.

N'ayez pas peur.

LE DOUX, à sa femme qui prend le tableau où elle travaillait.

Tu sors ?

SUZANNE.

Oui, mon ami. Je vais porter ce tableau, et je reviens tout de suite; je te retrouverai ?

LE DOUX.

Certainement.

BÉCARRE.

C'est moi qui vous en réponds.

SUZANNE, souriant.

Bonne caution !

BÉCARRE.

Vous verrez, vous verrez.

LE DOUX.

Adieu, Suzanne.

SUZANNE.

Adieu, mon bon ami. Sans adieu, M. Bécarre. Vous dînerez avec nous ?

BÉCARRE.

Très-volontiers. J'aime à rester où je suis.

(Suzanne, en partant, embrasse son mari.)

SCÈNE VIII.

LE DOUX, BÉCARRE.

BÉCARRE.

Si j'avais, chez moi, un petit bec comme cela, je n'irais pas si souvent dehors siffler la linotte; tu es trop heureux!

LE DOUX.

Jamais femme n'eut un caractère plus honnête et plus doux.

BÉCARRE.

Buvons à sa santé.

LE DOUX.

Bien volontiers.

(Ils boivent.)

BÉCARRE.

J'ai vingt fois envié ton sort.

LE DOUX.

Je le crois.

BÉCARRE.

Je donnerais le dernier tonneau de ma cave, pour trouver une femme comme ta Suzanne.

LE DOUX.

Ce n'est pas chose aisée !

BÉCARRE.

Je le sais bien. J'aime ta femme, moi ; mais je suis honnête homme, et puis elle est sage.

LE DOUX.

Je le sais.

BÉCARRE.

Encore un coup à sa santé.

LE DOUX.

Tope.

(Ils boivent.)

BÉCARRE.

Sais-tu bien une chose, le Doux ?

LE DOUX.

Quoi ?

BÉCARRE.

C'est le désœuvrement, la solitude qui rendent la taverne et le jeu nécessaires à un garçon ; il n'est que d'être marié pour le ranger.

LE DOUX.

Certainement.

BÉCARRE.

Un garçon ne tient à rien.

LE DOUX.

Il est vrai.

BÉCARRE.

Pour bien travailler, il faut aimer son chez soi; et pour l'aimer, il faut y trouver quelqu'un qui nous le rende agréable.

LE DOUX.

Une Suzanne.

BÉCARRE.

C'est ça. A ta santé.

(Ils boivent.)

LE DOUX.

A la tienne.

BÉCARRE.

On peut se livrer un instant à ses plaisirs; mais il faut aussi songer à sa fortune, à sa réputation, et ce n'est pas au cabaret qu'elles se font.

LE DOUX.

Non, certainement. Je me suis aperçu mille fois que nous commencions par y parler d'affaires, et que nous finissions par y perdre la raison.

BÉCARRE.

On n'a pas dessein de se griser; mais on boit un coup, on en boit deux. L'exemple entraîne, la vanité s'en mêle, et l'on finit

par ne plus savoir ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait.

LE DOUX.

Le pire encore, c'est qu'on y joue; on perd son argent; on se dispute : on rentre chez soi malade, de mauvaise humeur. Le lendemain, la tête est lourde, la main tremblante, et l'on ne fait rien qui vaille.

BÉCARRE.

C'est à la lettre... Buvons un coup.

LE DOUX.

Il n'y a que ce diable de du Ciseau qui ne perd jamais la tête; il boit mieux que nous.

BÉCARRE.

Tais-toi donc : dis qu'il n'est pas franc comme nous; c'est un sournois, vois-tu, dont je me défie, et qui n'est pas véritablement ami.

LE DOUX.

Pourquoi mal penser de lui ?

BÉCARRE.

J'ai des raisons.

LE DOUX.

Il en faut de fortes pour soupçonner un ami.

BÉCARRE.

Elles sont convaincantes.

LE DOUX.

Puis-je les savoir?

BÉCARRE.

Il trempe toujours son vin, et fait d'un verre deux coups.

LE DOUX.

Effectivement, je crois m'en être aperçu plus d'une fois.

BÉCARRE.

Tiens, mon ami, il faut nous ranger.

LE DOUX.

Je le veux bien.

BÉCARRE.

Travailler.

LE DOUX.

Oui.

BÉCARRE.

Ne boire que de l'eau.

LE DOUX.

On s'en porte mieux.

BÉCARRE.

On fait de bien meilleure besogne.

LE DOUX.

Ce petit jardin nous perd.

BÉCARRE.

Il faut y renoncer ; tu as du talent ; j'en ai aussi. On veut me faire entrer à l'Opéra.

LE DOUX.

Il faut être sobre ou rester toute sa vie dans les chœurs.

BÉCARRE.

J'aime ma liberté ; et j'ai, Dieu merci, de quoi vivre sans rien faire.

LE DOUX.

Un peu d'occupation est nécessaire à l'homme.

DÉCARRE.

Et la célébrité !

LE DOUX.

Jamais ivrogne n'en acquiert.

BÉCARRE.

Tiens, le Doux ; vois le serment que je fais : je veux que ce verre de vin soit le dernier que je boive, si je me grise davantage. Jure avec moi.

LE DOUX.

Volontiers.

BÉCARRE.

Notre bouteille est vide?

LE DOUX.

J'ai la clef de la cave.

BÉCARRE.

Bravo! Est-ce que nous ne sommes pas mieux ici qu'au cabaret?

LE DOUX.

Certainement.

BÉCARRE.

Bien plus honnêtement?

LE DOUX.

Bien plus agréablement.

BÉCARRE.

On boit modérément?

LE DOUX.

Pour le plaisir. On ne se grise pas.

BÉCARRE.

Descends-tu à la cave?

LE DOUX.

Bien pensé!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DU CISEAU.

DU CISEAU.

Est-ce que vous vous moquez de moi, tous les deux, de me faire attendre si long-tems ?

LE DOUX.

Serviteur, Monsieur du Ciseau ?

DU CISEAU.

Bécarre ne t'a donc pas dit ?...

BÉCARRE.

Si fait ; mais il n'a pas voulu venir.

LE DOUX.

J'ai de l'ouvrage extraordinairement pressé.

BÉCARRE.

Et nous avons promis à madame le Doux de ne pas sortir d'aujourd'hui.

DU CISEAU.

Vous avez promis à madame le Doux ?

LE DOUX.

Oui, mon ami.

BÉCARRE.

Elle nous a mis à la réforme.

DU CISEAU.

Je vous en fais mon compliment. Te voilà donc à la lisière; tu n'auras de volonté, tu ne prendras de plaisir, qu'autant que Madame voudra bien t'en accorder la permission. N'as-tu pas de honte de te laisser ainsi mener par ta femme.

LE DOUX.

Ma femme ne me mène pas. Elle est mon amie.

BÉCARRE.

Et c'est la femme la plus honnête, la plus douce...

DU CISEAU.

En ce cas, mon cher le Doux, tu fais fort bien de lui obéir ponctuellement. Cela te fera un honneur infini; et, très-certainement, les fidèles du petit jardin viendront t'en complimenter. Il y a justement, ce matin, une assemblée de tous ces bons enfans. Nous avons un nouveau récipiendaire, qui doit, dit-on, faire les choses en grand. Tu le connais, c'est Dupré.

LE DOUX.

Le sculpteur ?

DU CISEAU.

Lui-même. Garçon de mérite, qui désire fort se lier avec moi. On s'est bien promis de rire, et de faire sauter maint bouchon de vin de Champagne.

BÉCARRE.

Diable! tu ne m'avais pas dit cela...

LE DOUX, à part.

Ce Dupré m'inquiète.

DU CISEAU.

Je voulais vous surprendre agréablement tous les deux. J'avais cru pouvoir répondre de vous. Mais puisque vous êtes dans la réforme; puisque vous avez promis à madame le Doux de ne pas sortir, je vais donner vos démissions et faire vos excuses.

BÉCARRE, retenant du Ciseau.

Attends donc; je n'ai point de bonnes raisons à donner, moi, pour me dispenser d'y aller. Le Doux a son ouvrage, mais je suis libre.

LE DOUX.

Et ton serment?

BÉCARRE.

Je commencerai aussi bien ma réforme de-

La médiocrité est à la tâche, mais le génie a des ailes.

BÉCARRE.

Bien dit.

LE DOUX.

Si j'étais certain que l'on ne poussât pas trop avant...

DU CISEAU.

Tu peux y compter. On a arrêté qu'on n'y dînerait pas, et qu'à deux heures on se séparerait.

LE DOUX.

Certainement?

DU CISEAU.

Très-certainement; ils ont tous affaire ce soir.

BÉCARRE.

Ta femme ne sera peut-être pas encore rentrée, et elle ignorera même que nous sommes sortis.

LE DOUX.

Au reste, je reviendrai tout de suite.

DU CISEAU.

Tu ne feras que paraître, si tu veux; cela sera suffisant, et du moins, tu ne manqueras à personne : tu peux même ne point boire du tout.

LE DOUX.

Oh! je boirai si modérément...

BÉCARRE.

Nous nous placerons à côté l'un de l'autre à table, et je te maintiendrai.

DU CISEAU.

Ne perdons pas de tems.

LE DOUX.

Laisse-moi prendre, au moins, ma canne et mon chapeau.

DU CISEAU.

Tu n'en as pas besoin, pour une heure ou deux, au plus, que nous y resterons.

LE DOUX.

Tu as raison. Si même ma femme revenait avant moi, elle se douterait, au moins, où je suis.

DU CISEAU, à part.

Je le tiens.

(Il sort avec le Doux et Bécarre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SUZANNE, seule.

(Une pendule sonne sept heures.)

Sept heures !... et le Doux n'est pas encore rentré : la nuit entière est passée, et le Doux n'est pas revenu. Où est-il ? Si l'incertitude en est cruelle, la certitude en est affreuse ; pourvu du moins qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux. Je succombe à la peine, et mes yeux se refusent au sommeil... (*Regardant la Barcelonette.*) Dors encore, dors, mon enfant, n'accrois pas mes maux par tes cris ; hélas ! ta pauvre mère a bien assez de sa douleur !

SCÈNE II.

Mme CAQUET, SUZANNE.

Mme CAQUET.

Comment ! c'est vous, ma voisine ?

SUZANNE, à part.

Ah ! ciel ! c'est madame Caquet.

Mme CAQUET.

Je voudrais dire un mot à M. le Doux.

SUZANNE.

Il n'est pas... il n'est pas encore levé.

Mme CAQUET, fesant semblant de sortir.

Je repasserai.

SUZANNE.

Quand vous voudrez...

Mme CAQUET, revenant sur ses pas.

A propos. Eh ! pourquoi donc levée et habillée avant le jour ? Où allez-vous donc ?

SUZANNE.

Je vais porter de l'ouvrage au faubourg Saint-Honoré. (*A part.*) Je ne sais ce que je dis.

Mme CAQUET.

De l'ouvrage de si bonne heure ?

SUZANNE.

C'est à quelqu'un qui part pour la campagne.

Mme CAQUET.

Allez-vous à pied ?

SUZANNE.

Oui, Madame...

Mme CAQUET.

Tant mieux : j'ai justement affaire dans ce quartier, je vous accompagnerai ; nous causerons en chemin, il nous paraîtra moins long ; et puis si vous avez quelque chose à porter, je vous aiderai...

SUZANNE.

Vous êtes trop bonne, et je craindrais d'abuser...

Mme CAQUET.

Non, non, je ne souffrirai pas.

SUZANNE.

C'est si léger.

Mme CAQUET.

Il n'est pas de fardeau, si léger qu'il soit, qui ne lasse à la fin. Donnez-moi...

SUZANNE.

Je ne compte pas encore partir tout de suite.

Mme CAQUET.

Eh bien! je vous attendrai.

SUZANNE.

Mais...

Mme CAQUET.

Je ne suis pas pressée, et je serai bien aise même de causer un instant avec vous.

SUZANNE, à part.

Faut-il que cette cruelle femme me fasse même craindre le retour de le Doux!

Mme CAQUET.

Vous n'avez rien à faire?

SUZANNE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai un ouvrage très-pressé à achever, et je vous demanderai même la permission...

Mme CAQUET.

De travailler?

SUZANNE.

Oui, Madame.

Mme CAQUET.

Je ne vous interromprai pas; et c'est un plaisir pour moi de voir avec quel art vous animez la toile.

SUZANNE.

Vous êtes bien honnête; mais il faut que je sois seule.

Mme CAQUET.

Pourquoi?

SUZANNE.

L'ouvrage que je fais...

Mme CAQUET.

Est un peu libre? Mais à mon âge...

SUZANNE.

Vous vous trompez, Madame; jamais mon pinceau ne fera rougir la décence, et mes ouvrages sont aussi purs que le fond de mon cœur; mais j'ai promis le secret...

Mme CAQUET, soufflant la lampe, et s'asseyant.

Et moi, je ne souffrirai pas que vous perdiez ces beaux yeux, en travaillant à la lumière. Il faut ménager sa vue, nous n'avons rien de plus précieux. Asseyez-vous.

SUZANNE, à part.

Écoutons-la donc : c'est peut-être le seul moyen de m'en débarrasser ?

Mme CAQUET.

Vous souvenez-vous, ma voisine, de notre dernière conversation.

SUZANNE.

Oui, Madame; elle m'est encore présente, et je n'en ai point perdu un seul mot.

Mme CAQUET.

Eh bien! moi, ma chère vosine, j'ai fait des

réflexions depuis, et tout bien examiné, je venais faire réparation à M. le Doux, des soupçons que je m'étais permis sur sa conduite.

SUZANNE.

Je vous en remercie.

Mme CAQUET.

C'est un poids pour moi, mais un poids insupportable de mal penser de quelqu'un!

SUZANNE.

Je le crois.

Mme CAQUET.

D'après ce que vous m'avez dit, j'ai examiné de plus près votre mari, et j'ai reconnu combien ces bruits injurieux qu'on répandait contre lui, étaient faux et mal fondés.

SUZANNE.

Il est tant de gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, et qui se plaisent à tout envenimer.

Mme CAQUET.

Ce sont des monstres dans la société! Eh bien! ma voisine, croiriez-vous qu'en vous quittant, j'en ai rencontré de ces gens malintentionnés, de ces médisans, de ces mauvaises langues qui ont voulu me soutenir, me prouver même que votre époux était un homme sans mœurs, sans conduite; et, tenez, à l'ins-

tant même, je viens, je vous en réponds, de le défendre vigoureusement contre la commère Bertrand, qui soutenait qu'il n'était pas rentré coucher chez lui; et que, tandis que vous passiez la nuit à travailler, à pleurer, il était à faire la débauche avec un tas de mauvais sujets, d'ivrognes, qui se rassemblent, pour leurs orgies, dans un petit jardin du faubourg, où ces beaux Messieurs, sans s'embarrasser de leurs ménages, sans se soucier de leurs pauvres femmes, fument, boivent et jouent. Je l'ai rembarrée de la bonne manière, et je lui ai bien dit que le Doux n'était pas homme à aller dans de pareils endroits.

SUZANNE.

Il faut laisser parler les méchans, Madame, et les mépriser.

Mme CAQUET.

Non, ma voisine, non; il faut les confondre. Il faut que les honnêtes gens se soutiennent les uns les autres; voilà comme je suis. C'est au point, ma voisine, que je viens de gager un écu, contre cette madame Bavardin, qui est bien la plus mauvaise langue du quartier, en présence de Simonne et de la commère Bonbec, qui a même reçu les enjeux; que le Doux était dans ce moment occupé à travailler, et qu'il avait passé la nuit à côté de vous, et je suis bien certaine d'avoir gagné à-coup-sûr; n'est-il pas vrai, Suzanne?

SUZANNE.

Assurément, et s'il n'est pas encore à son atelier, c'est que je l'ai forcé de se reposer aujourd'hui un peu plus qu'à l'ordinaire; il était fatigué...

Mme CAQUET.

Du grand travail qu'il a fait hier? Voilà ce qui s'appelle une bonne femme, bien intentionnée! Il faudrait que votre mari fût un monstre, pour ne pas sentir tout ce que vous valez ...

SUZANNE, à part.

Cette femme se plaît à déchirer mon cœur.

Mme CAQUET, se levant.

Je vais bien punir cette méchante Mme Bavardin, en lui gagnant son écu. J'aurais dû gager plus gros, n'est-il pas vrai, ma voisine? En vérité, je vous félicite d'avoir un mari si rangé, si parfait!...Eh! ma voisine, le voilà qui revient en bon état, et bien accompagné.

SCÈNE III.

LE DOUX, BÉCARRE, DU CISEAU, Mme CAQUET, SUZANNE.

SUZANNE, volant à son mari.

Eh! mon ami, c'est toi!..

LE DOUX, la repoussant avec brutalité.

Laissez-moi.

SUZANNE.

N'es-tu pas incommodé? N'as-tu besoin de rien?

LE DOUX.

Non... Laissez-moi... Retirez-vous.

SUZANNE.

Ne me connais-tu pas, le Doux? Je suis Suzanne, je suis ta femme.

LE DOUX.

Parbleu, je sais bien qui vous êtes.

SUZANNE.

Voilà comme tu me traites?

LE DOUX.

Ne m'étourdissez pas. Vos doléances m'ennuient, vos remontrances me fatiguent, et

j'ai besoin de repos. Pour vous, monsieur du Ciseau, vous devez être content de votre nuit, et vous m'avez appris à vous connaître.

DU CISEAU.

Vous avez tort de vous plaindre.

LE DOUX.

Vous m'avez appris à vous connaître, Monsieur; la leçon me coûte cher, mais elle n'est pas trop payée.

BÉCARRE.

Quand tu auras fait un petit somme...

LE DOUX.

Je me fais honte à moi-même... (*Il rentre dans sa chambre, Suzanne se prépare à l'accompagner, il la repousse.*) Ne me suivez pas.

SCÈNE IV.

Mme CAQUET, SUZANNE, BÉCARRE, DU CISEAU.

Mme CAQUET.

Votre mari me paraît fort indisposé, ma voisine, et si vous voulez, je le garderai...

SUZANNE.

Eh! Madame, laissez-moi respirer, je vous en conjure. Allez, si vous voulez, divulguer

mes peines et mes malheurs ; mais ne venez pas davantage jouir de mes larmes, et laissez-moi, du moins, les répandre en liberté.

Mme CAQUET.

Je suis fâchée, Madame, que vous preniez aussi mal les marques d'intérêt et d'amitié qu'on vous donne, et dorénavant je garderai pour d'autres mes conseils, puisque vous les recevez ainsi.

SUZANNE.

Vous me ferez grand plaisir, Madame.

Mme CAQUET.

Cela suffit. Restez à roucouler douloureusement auprès d'un époux si tendre, si rangé; vous méritez bien ce qui vous arrive.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

SUZANNE, DU CISEAU, BÉCARRE.

SUZANNE.

Qu'attendez-vous donc, Messieurs? N'êtes-vous pas contens?

BÉCARRE.

Vous devez nous en vouloir un peu, belle Suzanne; mais quand vous saurez...

DU CISEAU, feignant d'être gris.

Votre mari me boude; mais je veux faire ma paix avec vous, et vous expliquer...

SUZANNE.

N'avez-vous pas de honte de me ramener mon mari dans un pareil état?

BÉCARRE, chantonne sur un air d'opéra.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense.

SUZANNE.

Et vous osez vous dire ses amis?

DU CISEAU.

C'est un crâne, c'est un sot.

BÉCARRE.

Ça n'a pas plus de tête qu'une linotte. Je n'ai bu un coup ni plus ni moins que lui, et vous voyez que je suis frais. Mais, dame aussi, je ne joue pas, moi; je ne perds pas mon argent, je ne m'emporte pas, je ne me dispute pas : je bois un petit coup d'amitié; mais lui, c'est un enragé.

SUZANNE.

Vous m'effrayez! Il a joué, dites-vous, il a perdu : ce n'est rien; mais il s'est disputé?

BÉCARRE.

Et battu.

SUZANNE, effrayée.

Battu!...

BÉCARRE.

J'étais là. Je les ai séparés; je n'aurais pas souffert que deux amis... Un verre de vin a tout raccommodé, et je vous réponds qu'ils n'ont plus de rancune : n'est-il pas vrai, du Ciseau?

DU CISEAU.

Je lui pardonne de bon cœur.

SUZANNE.

Comment! Monsieur, c'est contre vous?

DU CISEAU.

Ce n'est pas ma faute. Votre mari a le vin joueur, on joue; il est mauvais joueur, on se fâche; il est brutal, on se défend. Tout est dans l'ordre.

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

DU CISEAU, d'un ton naturel.

Il est vrai; je vous plains d'avoir un mari qui se dérange tous les jours, et je vous conseille, en bon ami, d'avoir assez de fermeté de séparer votre sort de celui d'un homme qui finira par vous ruiner.

SUZANNE, s'aperçoit que du Ciseau feint d'être gris, elle le regarde avec une surprise mêlée d'indignation.

Vous me conseillez...

BÉCARRE.

Mauvais conseil que cela ! Ne l'écoutez pas; c'est un sournois. Le Doux aime la petite goutte, eh bien ! il faut en tirer vengeance, mais une vengeance plus douce, plus usitée : vous êtes charmante, je vous aime de tout mon cœur, et si vous voulez...

(Il s'avance pour l'embrasser, Suzanne le repousse fièrement, et, comme il est réellement gris, il trébuche, et tombe à demi aux pieds de la statue de Minerve.)

SUZANNE.

Insolent !...

BÉCARRE.

On peut repousser les gens un peu plus doucement.

DU CISEAU.

Ah ! ah ! douce Suzanne, vous oubliez votre caractère...

SUZANNE.

Et vous, votre rôle. Je vois toute l'horreur de la bassesse de votre cœur ; mais vous n'êtes plus à craindre, vous êtes démasqué.

DU CISEAU, reprenant le ton d'un homme gris.

Ah ! démasqué...

SUZANNE.

Vous ne m'abusez plus : votre ivresse est feinte. Bécarre est à plaindre; mais vous, vous êtes un monstre, et c'est vous seul que j'accuse de la perte de mon mari.

DU CISEAU.

Moi, Madame?

(On entend du bruit, etc.)

SUZANNE.

Ah! ciel! mon mari serait-il blessé?

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

BÉCARRE, DU CISEAU.

DU CISEAU, à part.

Tu m'as démasqué, mais trop tard : tous les coups sont portés; le Doux ne s'en relèvera pas, et je vais triompher. (*Regardant la statue aux pieds de laquelle Bécarre est resté, et l'admirant.*) Qu'elle est belle!

BÉCARRE, parlant de Suzanne.

Charmante.

DU CISEAU.

Des contours!

BÉCARRE.

Un embonpoint...

DU CISEAU.

Des formes !

BÉCARRE.

Une taille....

DU CISEAU.

Une fermeté !

BÉCARRE.

Je le crois...

DU CISEAU.

Quelle fierté !

BÉCARRE.

Un peu trop.

DU CISEAU.

Que de vigueur !

BÉCARRE.

Oh ! oui.

DU CISEAU.

Aujourd'hui elle est à moi.

BÉCARRE.

A toi ?

DU CISEAU.

Oui, Bécarre ; oui, à moi. Je la lui ravis.

BÉCARRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

DU CISEAU.

J'en suis fou.

BÉCARRE.

Et moi aussi.

DU CISEAU.

Est-ce que tu t'y connais ?

BÉCARRE.

Aussi bien que toi.

DU CISEAU.

Non, mon ami, non; il n'y a qu'un artiste qui puisse apprécier au juste tout son mérite.

BÉCARRE.

N'ai-je pas des yeux aussi bien que toi ?

DU CISEAU.

Tu ne devines pas mille beautés cachées ?

BÉCARRE.

Oh ! que si fait.

DU CISEAU,

Ces coups hardis d'un ciseau sublime ?

BÉCARRE.

Qu'est-ce que tu dis donc?

DU CISEAU.

De quoi parles-tu ?

BÉCARRE.

De Suzanne.

DU CISEAU.

Il s'agit bien ici de Suzanne?

BÉCARRE.

De qui donc?

DU CISEAU.

De sa Minerve, ivrogne! de ce morceau divin!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE D'ARTIPHILE.

LE COMTE.

Pourriez-vous me dire, Messieurs, si monsieur le Doux est ici?

BÉCARRE.

Certainement.

DU CISEAU.

Vous venez, peut-être, pour lui parler d'affaire?

LE COMTE.

Oui... d'une affaire très-importante.

DU CISEAU.

Pour de l'ouvrage ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur, pour de l'ouvrage.

DU CISEAU.

Excusez, Monsieur; mais c'est que dans ce moment le Doux n'est guère en état de vous rendre aucune raison.

LE COMTE.

Comment cela ?

DU CISEAU.

Il a passé toute la nuit, dans une taverne, à faire la débauche; il vient de rentrer ivre-mort, et sa femme est allé le coucher.

BÉCARRE.

Pourquoi donc dire ça ?

DU CISEAU.

J'ai des raisons.

BÉCARRE.

Dis de la rancune, et c'est vilain. Ne le croyez pas, Monsieur; il est vrai que nous avons passé la nuit ensemble, mais je vous réponds que le Doux vient de rentrer aussi sain d'esprit et de corps que moi.

LE COMTE, à part.

Ce qu'on me marque n'est donc que trop véritable! (*Haut, regardant la statue.*) Quel dommage que tant de talens soient perdus pour jamais!

DU CISEAU.

Vous examinez cette statue?

LE COMTE.

Ce marbre respire. Quelle fierté!

DU CISEAU.

Et croyez-vous, Monsieur, que ces beautés appartiennent à le Doux?

LE COMTE.

Oui, Monsieur.

DU CISEAU.

A lui? Apprenez, Monsieur, qu'il les doit toutes à un artiste de ses voisins, qui est son guide et son maître

LE COMTE, à part.

C'est ce qu'on me marque... (*Haut.*) Vous aïmez la sculpture?

DU CISEAU.

J'en fais mon état.

LE COMTE.

Et vous croyez que le Doux...

DU CISEAU.

Homme perdu, Monsieur, talent éteint...

LE COMTE.

Il en annonçait cependant, et beaucoup.

DU CISEAU.

Fleur trop hâtive, qui ne donnera jamais de fruit.

LE COMTE.

Vous le jugez bien sévèrement.

BÉCARRE.

C'est qu'ils sont brouillés. Ils ont passé la nuit à boire et à jouer. Ils se sont disputés, battus, et je les ai raccommodés, parce que j'avais conservé ma raison, moi; mais il est rancuneux, lui!

DU CISEAU, bas à Bécarre.

Tais-toi donc?

BÉCARRE.

Pourquoi dis-tu du mal de mon ami?

DU CISEAU.

J'ai mes raisons pour parler ainsi.

BÉCARRE.

Tu as tes raisons?

DU CISEAU.

Oui; et si tu veux venir jusques chez moi

boire un verre de liqueur, je te les expliquerai.

BÉCARRE.

Ceci change la thèse. Je veux les savoir, moi, ces raisons.

DU CISEAU.

Eh bien! donne-moi le bras. (*Au Comte.*) Votre très-humble serviteur, Monsieur.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE D'ARTIPHILE.

Cet homme est plus que méchant, c'est un envieux. Ah! pourquoi les talens, au lieu d'exciter dans le cœur des artistes une noble émulation, une généreuse rivalité, n'y font-ils naître qu'une basse et lâche jalousie? Un succès dans tous les genres, est le tocsin qui réveille la haine, ameute la médiocrité, effraie le demi-talent. Malheur à celui, qui, jeune encore, se couronne d'un laurier! Il peut dès-lors compter autant d'ennemis qu'il a de rivaux; tous chercheront à l'écraser; et si la dent de l'envie se brise contre son ouvrage, on attaquera son cœur, on dénigrera ses mœurs, on souillera son berceau, et son

nom même prêtera une arme nouvelle à la plate maliguité.

SCÈNE IX.

LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE, à part.

Ah! ciel! c'est le comte d'Artiphile lui-même! (*Haut.*) Pardon, monsieur le Comte, j'ignorais que vous fussiez ici. Y a-t-il longtems?

LE COMTE.

Non, Madame. Quels sont ces deux hommes que je viens d'y trouver?

SUZANNE.

Ce sont deux amis de mon mari.

LE COMTE.

Deux amis de votre mari?

SUZANNE.

Oui, Monsieur. L'un est musicien, qui n'est pas sans talent, mais qui a le malheureux défaut de boire un peu.

LE COMTE.

Je m'en suis bien aperçu; mais quel est l'autre?

SUZANNE.

C'est monsieur du Ciseau, un confrère de mon mari, et qui demeure ici près.

LE COMTE.

Monsieur du Ciseau ! Et c'est, dites-vous l'ami de votre mari ?

SUZANNE.

Son ami intime.

LE COMTE.

Le lâche !... Revenons à le Doux. Vous savez, Madame, la manière dont je me suis comporté vis-à-vis de lui ?

SUZANNE.

Ah ! Monsieur le Comte, après avoir élevé sa jeunesse, après avoir été son bienfaiteur, voudriez-vous le perdre ?

LE COMTE.

Il m'y force, Madame, il y a plus d'un an que cet ouvrage devrait être fini. Je lui en ai fourni le marbre, je lui ai avancé plus de cent louis au-delà du prix convenu; je ne lui demande pas d'argent, mais je veux au moins, son ouvrage, je le veux tel qu'il est.

SUZANNE.

Vous voulez donc notre ruine ? Je sais jusqu'à quel point vous avez poussé vos bontés, et combien mon mari paraît avoir de torts,

vis-à-vis de vous; mais ces torts, j'en suis peut-être la première cause.

LE COMTE.

Vous, Madame!

SUZANNE, lui montrant la barcelonette de son fils.

Oui, moi, Monsieur. C'est vous qui nous avez mariés; mais voyez le premier fruit de vos bienfaits et de l'amour de le Doux : peut-être ma tendresse l'a-t-elle trop de fois détourné de son ouvrage. Il est bien difficile de se livrer à tout son génie, quand le cœur parle si haut. Je suis donc seule coupable; mais mon crime fut de trop aimer l'époux que vous m'aviez donné. Le punirez-vous de ma faute?

LE COMTE.

J'admire avez quelle adresse vous défendez votre époux; mais plus vous employez d'art pour le disculper, plus il est coupable à mes yeux.

SUZANNE.

Lui, coupable!

LE COMTE.

Oui, puisqu'il ne vous rend pas heureuse.

SUZANNE.

Le Doux ne me rend pas heureuse! Eh! que manque-t-il à mon bonheur? Mon mari

m'aime, m'adore, a pour moi les complaisances d'un amant.

LE COMTE.

Vous me trompez, Madame ; le Doux vous néglige, vous maltraite même.

SUZANNE.

Qui peut vous avoir fait de tels rapports ?

LE COMTE, lui donnant une lettre.

Tenez, Madame, voyez ce qu'on m'écrit.

SUZANNE.

C'est l'écriture de M. du Ciseau.

LE COMTE.

De l'ami de votre mari?

SUZANNE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Et en êtes-vous bien certaine ?

SUZANNE.

On ne peut davantage. Je vous montrerai vingt de ses lettres.

LE COMTE.

Lisez donc.

SUZANNE, lit.

« Monsieur le Comte, je me crois, en hon-
» neur, obligé de vous donner un avis qui

» coûte beaucoup à mon cœur, mais je ne
» puis laisser indignement tromper un homme
» aussi généreux que vous, et dont la protec-
» tion est si précieuse à tous les artistes.
» Vous avez confié un ouvrage très-consé-
» quent à un jeune homme, nommé le Doux,
» qui, à la vérité, annonçait quelque talent;
» mais qui, depuis quelque tems, est absolu-
» ment dérangé, maltraite sa femme, et passe
» sa vie dans une taverne, adonné au jeu, à
» la boisson; il n'a plus ce ciseau ferme et
» hardi qui a dégrossi votre marbre, et je
» vous préviens qu'il est hors d'état de l'ache-
» ver.

» Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de
» le confier à des mains plus sûres. Il est
» beaucoup d'artistes qui méritent votre con-
» fiance; il en est un surtout, qui, ami, dit-
» on, et voisin de le Doux, a seul échauffé
» son imagination, et conduit sa main. J'ignore
» son nom, l'avis que je vous donne en est
» d'autant plus sincère, ainsi que le profond
» respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,
» quoique je ne me nomme pas; monsieur le
» Comte, votre, etc. »

Le monstre!

LE COMTE.

Eh bien! Madame?

SUZANNE.

L'envie seule, Monsieur, l'envie la plus

basse a pu dicter une pareille lettre. Jugez quel est cet homme qui n'ose se nommer?

LE COMTE.

J'avoue qu'un pareil écrit ne peut venir que d'une main méprisable; mais est-ce donc la première fois que la vérité parvient jusqu'à nous par un organe impur?

SUZANNE.

Eh bien! je me sens le courage de vous la dire, moi, cette vérité si cruelle, et vous m'en croirez, monsieur le Comte. Il est vrai, le Doux est changé; mais ce n'est pas un monstre, ce n'est pas non plus un homme sans talent. C'est un jeune artiste faible, qui, depuis quelque tems, entraîné par des amis dangereux, a négligé son ouvrage, mais sans rien perdre de son génie. Ce monsieur du Ciseau, ce lâche qui vous écrit, vient tous les jours l'arracher de son atelier, pour le conduire dans un jardin, où s'assemblent des gens désœuvrés, mais honnêtes. Voilà les seuls torts de le Doux. Trop de facilité, un peu de paresse, un peu de négligence; mais ce n'est qu'un léger nuage qui peut bientôt se dissiper. Ma tendresse, vos conseils, vos bontés, si vous daignez les lui conserver, la vue de cet enfant qui lui doit le jour, auquel il doit le bonheur, tout va ranimer dans son ame les premiers élans du génie. Mon

époux a toujours le cœur excellent. Songez qu'en le perdant, vous perdrez sa femme et cette innocente créature. Non, vous n'en aurez pas la fermeté cruelle.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE DOUX.

SUZANNE, voyant descendre son mari, vole à lui et le présente au Comte.

VIENS, mon ami, viens tomber avec moi aux pieds d'un homme sensible, qui ne résistera pas à nos larmes.

LE DOUX

Pardon, monsieur le Comte, si je parais en cet état devant vous ; une indisposition subite, un malaise...

LE COMTE.

Avouez, mon ami, qu'il en coûte cruellement à un homme honnête pour mentir. Épargnez-vous cette peine.

LE DOUX.

Quoi! Suzanne?...

SUZANNE.

Peux-tu me soupçonner, le Doux?...

LE COMTE.

Ne faites point de reproches à votre femme. Il est bien rare d'en trouver une pareille : loin de vous accuser, elle a tout employé pour vous justifier, et sa tendresse pour vous m'a plus apaisé que ses raisons. C'est un ange, mon ami, c'est un ange tutélaire qui veille sur vous et sur votre maison. Voyez tout ce que vous lui devez, puisque je vous conserve encore mes bontés, mon estime et ma protection, malgré cette lettre affreuse que m'écrivait contre vous votre ami du Ciseau. Reconnaissez-vous son écriture ?

LE DOUX.

Oui, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Gardez-la.

LE DOUX.

Qui donc a pu l'armer contre moi ?

LE COMTE.

Vos succès ; et voilà l'ami pour lequel vous abandonniez cette femme respectable, cette créature intéressante à laquelle vous devez un père.

LE DOUX, fesant un mouvement pour se jeter aux pieds du Comte.

Ah ! Monsieur, permettez...

LE COMTE, lui tendant la main.

Ce n'est pas à mes pieds que vous devez tomber le Doux; c'est à ceux de cette adorable femme.

SUZANNE, l'embrassant.

Oh! mon ami!

LE DOUX, à sa femme.

Ma Suzanne... j'abjure à tes pieds ce malheureux goût, qui allait, peut-être, me faire oublier que j'étais époux et père.

LE COMTE.

Voyez, le Doux, voyez à quoi tiennent les talens, les mœurs, le bonheur même. Voyez, surtout, combien un faux ami est à craindre, et redoutez toujours les liaisons dangereuses.

FIN DU SCULPTEUR.

LA TRISTE JOURNÉE,

OU

LE LENDEMAIN DE NOCES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FEU Mme DE BEAUNOIR,

Représentée, pour la première fois, aux Variétés, le 14 juillet 1784.

PERSONNAGES.

MADAME ARGANTE.
ISABELLE, sa nièce.
LÉANDRE, son neveu.
M. DUMONT, son caissier.
BERTHE, sa femme de charge.
LA FLEUR, valet de madame Argante.
L'ABBÉ DES FLEURETTES.
BRILLANT, joailler.
FAUSSET, huissier.

La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Argante.

LA TRISTE JOURNÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon, auquel communiquent plusieurs appartemens, et dans lequel on a dressé une toilette.

LÉANDRE, BERTHE.

LÉANDRE.

Berthe?

BERTHE.

Eh quoi! c'est vous, Monsieur?

LÉANDRE.

Oui, Berthe. Ma sœur est-elle levée?

BERTHE.

Certainement, Monsieur.

LÉANDRE.

Prie-la de venir ici sur-le-champ.

BERTHE.

Sur-le-champ?

LÉANDRE.

Oui, Berthe...

BERTHE.

Vous avez l'air bien agité?...

LÉANDRE.

Fais venir ma sœur.

BERTHE.

Ce mariage lui donne de l'humeur... Mademoiselle Isabelle, Mademoiselle...

LÉANDRE.

Je vais donc être enfin vengé, et démasquer le plus fourbe des hommes.

SCÈNE II.

ISABELLE, LÉANDRE, BERTHE.

BERTHE.

Venez; Mademoiselle, venez; c'est monsieur Léandre qui vous demande.

ISABELLE.

Ah! mon frère!

LÉANDRE.

Ma sœur, indigné d'être tous les jours témoin de la faiblesse de ma tante, qui rougissant, de son ancien état de marchande, état auquel elle dut sa fortune et sa considération, s'est laissée éblouir par la jolie figure, les propos impertinens, l'air de conséquence et d'insolence de son prétendu Marquis, et surtout par sa livrée et ses titres imaginaires ; j'avais juré de ne jamais remettre les pieds dans cette maison, mais je n'ai pu me refuser au plaisir de vous annoncer que je puis enfin déchirer le bandeau qui couvre ses yeux, et qu'aujourd'hui même, son beau Pâris, son prétendu Marquis est démasqué.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire ?

LÉANDRE.

Que, si le fourbe est adroit, s'il est difficile à saisir, il n'a pu cependant se soustraire à l'œil clair-voyant de la vengeance. Je connais tout le roman de sa vie, depuis le jour de sa naissance jusqu'à ce jour ; j'en ai suivi le fil ; j'ai fait sur lui, sur sa famille, les recherches les plus exactes. Imaginez-vous, ma sœur, qu'il est le fils d'un malheureux paysan de Gascogne ; que, jeune encore, la misère le chassa de son pays ; que déjà son front est marqué d'infamie ; et que ma tante est peut-

être la dixième folle qu'il a trompée et ruinée.

ISABELLE.

Ah ! ciel !

LÉANDRE.

J'en ai les preuves ; et j'espère bien rompre ses projets dangereux, et sauver à la fois la fortune et l'honneur de ma tante, et l'arracher, malgré elle, de l'abîme dans lequel il se prépare à l'entraîner.

BERTHE.

Vous ne savez donc pas ?....

LÉANDRE.

Quoi ?

BERTHE.

C'est fait.

LÉANDRE.

Que veux-tu dire ?

BERTHE.

Madame votre tante...

LÉANDRE.

Eh bien ! ma tante ?

BERTHE.

Elle est mariée !

LÉANDRE.

Elle est mariée !

BERTHE.

D'hier de grand matin.

LÉANDRE.

Avec ?

ISABELLE.

Avec lui.

LÉANDRE.

Avec ce Craquenville ?...

BERTHE.

Vous deviez vous y attendre.

LÉANDRE.

Non, Berthe, j'espérais que le tems..... la réflexion.....

BERTHE.

Ah! mon cher Monsieur, si l'amour fait faire des folies aux jeunes gens, c'est cent fois pis encore quand il se loge dans la tête d'une veuve; ce n'est plus une passion, c'est une fureur, c'est une rage...

LÉANDRE.

Ma sœur!...

ISABELLE.

Je sens combien il est désagréable...

LÉANDRE.

Désagréable! dites cruel. Ce n'est pas à nous de nous plaindre; c'est madame Argante

qui doit verser des larmes de sang : elle est donc déshonorée.

ISABELLE.

Elle n'est pas la première qui, maîtrisée par un penchant victorieux, a fait un mariage disproportionné ; les railleurs commenceront par en rire, petit à petit le public s'y accoutumera, et les honnêtes gens finiront par la plaindre.

LÉANDRE.

Elle est déshonorée, ma sœur... Mais comment monsieur Dumont, son conseil, son ami, son caissier, a-t-il pu lui laisser commettre une pareille bassesse ? C'est un homme sage, honnête, sensé !...

BERTHE.

Lui ! il est cent fois plus fou qu'elle.

LÉANDRE.

Comment ?...

BERTHE.

Tant qu'il n'a écouté que la raison, il s'est toujours courageusement opposé à ce mariage. Le Marquis, après avoir écarté tous les amis de Madame, vous surtout, qu'il lui peignait sans cesse comme un avide héritier qui calculait impatiemment le nombre de ses jours, s'aperçut que Dumont était le seul point de résistance ; et pour le vaincre, il eut recours

au plus puissant de tous les agens ; à l'Amour.

LÉANDRE.

Comment cela?

BERTHE.

Sous le titre intéressant d'une jeune orpheline, née de parens pauvres, mais honnêtes, il plaça près de Madame une certaine Suzanne, à l'œil simple, au front candide, au cœur faux, qui, à force de douceurs, de complaisance, de prévenance, la subjugua bientôt ; elle subjugua encore plus promptement le vieux Dumont ; quelques œillades malignes, quelques demi-agaceries, enflammèrent ce cœur glacé; en dépit des promesses et des sermens qu'il m'avait faits, et auxquels, Dieu merci, je tenais peu, il offrit à l'adroite friponne sa fortune et sa main ; la friponne accepta tout, mais à condition que son jeune protecteur épouserait madame Argante ; et, dès ce moment tous les scrupules du vieux coquin disparurent, et autant il s'était opposé au mariage du Marquis, autant, dès qu'il sut la condition de son bonheur, fit-il tous ses efforts pour en accélérer l'instant ; et Madame, pour le récompenser de sa complaisance, feignant de ne se rendre qu'à ses sages conseils, a comblé sa Suzanne de bienfaits, lui a fait présent d'une dot de deux mille écus, et a voulu que leur mariage se célébrât le même

jour, et au même instant que le sien ; et c'est aujourd'hui l'heureux lendemain de ce double hyménée.

LÉANDRE.

Je le troublerai peut-être : qu'il redoute tout de ma vengeance. Je sais les armes qu'il faut employer contre de pareils adversaires.

ISABELLE.

Modérez-vous, j'entends ma tante.

LÉANDRE.

Me modérer !... Qu'ai-je donc à ménager ?

SCÈNE III.

Mme ARGANTE, ISABELLE, LÉANDRE, BERTHE.

Mme ARGANTE, en peignoir, et les cheveux pendans.

Ah ! c'est vous, Monsieur ?

LÉANDRE.

Oui, Madame, c'est moi.

Mme ARGANTE.

Et qui vous amène ici ? Qu'y venez-vous faire ?

LÉANDRE.

Je viens vous féliciter de votre heureux mariage, sur le beau choix...

Mme ARGANTE.

Je sais, Monsieur, qu'il n'est pas de votre goût; il dérange un peu vos projets de fortune.

LÉANDRE.

Eh! Madame, gardez votre fortune; gardez-la, donnez-la, peu m'importe: mais vous devez compte de votre réputation à votre famille; et quand j'aurai arraché le masque qui couvre le front de votre indigne époux...

Mme ARGANTE.

Songez-vous, Monsieur, que vous êtes chez lui?

LÉANDRE.

Chez lui?

Mme ARGANTE.

Oui, Monsieur, chez lui: qu'indépendamment de son nom, de son rang, de sa naissance, il est mon époux, et vous devez le respecter.

LÉANDRE.

Le respecter!... Vous le connaîtrez un jour, et ce jour n'est pas loin. C'est alors que vous regretterez la vie simple, les momens heureux et tranquilles que vous passiez dans le sein

d'une famille dont vous fesiez le bonheur, et dont vous étiez adorée : votre cœur se briscera, en voyant ceux qui vous estimaient dans votre état honnête, vous sourire amèrement, en se disant : La voilà cette marchande, qui, pour devenir marquise, a sacrifié son bonheur, sa fortune et sa réputation. Vos valets même, couverts de votre orgueilleuse livrée, vous mépriseront, vous railleront insolemment : tel est le sort de toutes celles qui, comme vous, oublient leur premier état, abandonnent leur comptoir pour un hôtel étranger. Insensée ! l'ennui te suit dans ton hôtel, l'ennui s'assied auprès de toi dans ton salon doré, il monte avec toi dans ton équipage superbe. Étrangère au milieu d'une famille qui te méprise, à charge à ton époux qui rougit de te voir porter ses couleurs et ses armes, méconnue de ton fils honteux de te devoir le jour, tous les cœurs te sont fermés ; tu ne connaîtras plus, ni les douceurs de l'amitié, ni le charme de la nature : ton ame se serre, se dessèche ; et bientôt la honte, le repentir et le désespoir abrègent des jours que ta famille, ton époux, tes enfans même, comptaient impatiemment. Le sort qui vous attend, Madame, est mille fois plus cruel encore.

Mme ARGANTE.

En attendant ce moment, faites-moi la

grâce de me laisser tranquille chez moi, et surtout de ne jamais vous y représenter.

LÉANDRE.

Aussi le ferai-je, Madame, et je compte bien que ma sœur se respectera assez pour m'imiter.

Mme ARGANTE.

Votre sœur n'est plus une ingrate, elle m'aime; et tant que ma maison lui sera agréable, je l'y verrai toujours avec plaisir, avec reconnaissance : je lui prouverai même combien elle m'est chère; je lui prouverai que mon sang ne m'est pas étranger.

LÉANDRE.

Il ne fallait donc pas le déshonorer.

Mme ARGANTE.

Je ne dois compte de mes actions à personne, et moins encore à vous qu'à tout autre.

LÉANDRE.

C'est ce que nous verrons, Madame, c'est ce que nous verrons.

SCÈNE IV.

Mme ARGANTE, ISABELLE, BERTHE.

Mme ARGANTE.

Que prétend-il donc faire ?... Tu vois, ma nièce, avec quel ton, quelle insolence me parle ton frère.

ISABELLE.

Excusez sa sensibilité, il vous aime...

Mme ARGANTE.

Il m'aime, et il me déchire le cœur : si je suis heureuse, pourquoi donc mon bonheur chagrine-t-il tout ce qui m'environne ?

ISABELLE.

Rendez-moi plus de justice.

Mme ARGANTE, l'embrassant.

Ma nièce.... si tu lisais dans mon âme.... Laisse-moi, laisse-moi seule un instant.... je vais achever ma toilette.

SCÈNE V.

Mme ARGANTE, BERTHE.

(Madame Argante se met à sa toilette ; Berthe la coiffe.)

BERTHE.

Ma chère maîtresse... Madame la Marquise.

Mme ARGANTE.

Ce n'est pas pour toi, Berthe, que j'ai changé de titres.

BERTHE.

Plus je vous examine, plus vous m'inquiétez. Mais vous avez l'air abattu ; qu'avez-vous, ma belle maîtresse ?

Mme ARGANTE.

Ta belle maîtresse ! ah ! Berthe, mes charmes sont éclipsés.

BERTHE.

Consultez cette glace... hem ?...

Mme ARGANTE.

Elle est plus vraie que toi.

BERTHE.

Est-elle plus vraie que les yeux de mon-

sieur le Marquis? Avec quelle joie, avec quelle ivresse il reçut hier votre main! avec quelle magnificence il a célébré le jour de son bonheur! fut-il jamais journée plus brillante et plus belle?

Mme ARGANTE.

Ah! Berthe! hier fut le plus beau jour de ma vie; j'ai bien peur que le lendemain n'en soit le plus triste.

BERTHE.

Ma maîtresse.... vos yeux se couvrent de larmes malgré vous. Monsieur le Marquis?..

Mme ARGANTE.

C'est un ingrat, Berthe, c'est un ingrat.

BERTHE.

Est-il possible?

Mme ARGANTE.

Il ne m'aime plus.

BERTHE.

Déjà, c'est prendre de bien bonne heure le ton d'un époux : au bout d'un an, passe; mais le lendemain...

Mme ARGANTE.

Il ne m'a jamais aimée.

BERTHE.

N'êtes-vous pas trop exigeante? Nos jeunes

gens d'aujourd'hui ne ressemblent guère à ceux d'autrefois. Feu monsieur Argante, votre époux, était un bon bourgeois qui vivait tout rondement; au lieu qu'un marquis...

Mme ARGANTE.

Si tu savais...

BERTHE.

Allons, ma chère maîtresse, soulagez votre cœur : ce secret-là m'appartient de droit. Monsieur le Marquis...

Mme ARGANTE.

Tu me connais, Berthe; tu sais si l'ambition, si l'amour, si la vivacité, ont ébloui mes yeux, s'ils ont déterminé mon second mariage : l'amitié seule avait décidé mon choix.

BERTHE.

Je vous rends justice : vous avez épousé monsieur le Marquis par estime, par amitié; mais cependant on n'est pas fâché que l'amour fasse un peu les honneurs de la fête.

Mme ARGANTE.

A peine étais-je rentrée dans mon appartement, que le Marquis s'est plaint d'une indisposition subite, m'a quittée brusquement, et a été s'enfermer seul toute la nuit.

BERTHE.

Et vous n'avez eu aucune inquiétude de sa santé ?

Mme ARGANTE.

Oh ! beaucoup.

BERTHE.

Et vous n'avez pas été...

Mme ARGANTE.

Le devais-je, Berthe ? Le pouvais-je décemment ?

BERTHE.

Une femme a des droits...

Mme ARGANTE.

Qu'elle perd en les fesant valoir : tu ne connais pas les hommes...

BERTHE.

Si fait, un peu ; mais cette indisposition pouvait être réelle. La peine qu'il s'est donnée pour rassembler autour de vous tous les plaisirs, l'ivresse du bonheur, l'ennui des témoins, tout peut, un jour de noce, altérer une santé délicate.

Mme ARGANTE.

Ne cherche pas à l'excuser, Berthe ; s'il m'aimait, c'est à mes genoux qu'il devrait être dans ce moment : déjà la matinée est à moi-

tié passée, et il n'a pas encore paru, il n'a pas envoyé demander de mes nouvelles; quelle froideur! quelle indifférence!

BERTHE.

Peut-être s'occupe-t-il à vous préparer de nouveaux plaisirs?

Mme ARGANTE.

Paix, voici M. Dumont; le bonheur est peint dans ses yeux.

BERTHE.

Quel air triomphant!

SCÈNE VI.

Mme ARGANTE, M. DUMONT, BERTHE.

M. DUMONT, *bien paré, poudré à blanc, gros bouquet au côté, gants blancs.*

Puis-je, sans indiscrétion, venir demander à madame la Marquise, comment elle a passé la nuit?

BERTHE.

Très tranquillement, monsieur Dumont; il paraît que la vôtre...

M. DUMONT.

A mis le comble à mon bonheur. Ah! ma-

dame la Marquise, quel cadeau vous m'avez fait ! C'est une véritable Suzanne que j'ai reçue de votre main.

Mme ARGANTE.

Je suis charmée de vous savoir heureux.

M. DUMONT.

Heureux, Madame ! C'est la rose de l'innocence que vous m'avez donnée.

Mme ARGANTE.

Je le crois.

BERTHE.

Et cette rose s'est épanouie sous le souffle amoureux de ce jeune zéphir ?

M. DUMONT.

Vous ne devinez pas la moitié de mon bonheur.

BERTHE.

Le plus doux prix de la victoire est de pouvoir la raconter.

M. DUMONT.

Les jeux avaient fait place à la nuit et au silence, tout était calme ; déjà je me croyais le plus heureux des amans, le plus fortuné des époux : à l'instant ma Suzanne s'échappe, ferme la porte à double tour sur moi, et me laisse seul, incertain si je dois regretter le

bonheur qui me fuit, ou bénir le ciel qui me donne une épouse si innocente et si simple.

BERTHE.

Et, sans doute, attendrie par vos prières, la jeune Aurore est revenue enfin dans les bras de l'amoureux Titon ?

M. DUMONT.

Non. Agenouillé devant la porte, je lui disais en vain : ma poule, ma reine, reviens ; si mon amour alarme ta pudeur, je te jure de la respecter : rien n'a pu la rassurer ; et voyant qu'à la fin je l'appelais vainement, j'ai cherché dans les bras de Morphée un soulagement à ses rigueurs ; et ce dieu consolateur a changé en pavots bienfesans les myrthes qui devaient couronner mon front.

BERTHE.

Et Suzanne ?

M. DUMONT.

Enfermée dans son boudoir, elle y a passé toute la nuit.

Mme ARGANTE.

Dans son boudoir ?

M. DUMONT.

Oui, Madame.

Mme ARGANTE, tombant à la renverse dans son fauteuil, à demi-évanouie.

Ah ! Berthe, je me meurs...

BERTHE.

Ma chère maîtresse !

M. DUMONT.

Madame la Marquise !

Mme ARGANTE.

Quel jour affreux vient m'éclairer ! Je suis trompée de la manière la plus cruelle ; je suis unie au plus lâche, au dernier des hommes.

M. DUMONT.

Que voulez-vous dire, Madame ?

Mme ARGANTE.

Que c'est dans mon boudoir, qu'hier au soir mon infidèle époux a été s'enfermer ; que c'est dans mon boudoir qu'il a passé toute la nuit.

M. DUMONT.

Qu'entends-je ?

BERTHE.

Recevez mon compliment sur cette rose d'innocence. Vous méritez bien ce qui vous arrive ; au lieu de vous attacher à une femme honnête, raisonnable, qui vous eût été fidèle ; il vous faut une jeune poulette de seize

ans ; allez donc, bel Adonis, vous agenouiller devant sa porte ; allez donc lui dire : reviens, ma poule, ma reine... Ah ! ah ! ah !...

Mme ARGANTE.

Savez-vous, Berthe, que vous insultez à ma douleur ?

BERTHE.

Pardon, ma chère maîtresse.

Mme ARGANTE.

Ah ! monsieur Dumont, comme on nous a trompés !

M. DUMONT.

Ce ne sera pas impunément, Madame ; monsieur le Marquis est votre époux, je dois le respecter ; mais ma femme m'appartient, il y a de bonnes lois, et avant une heure, tout Paris saura...

Mme ARGANTE.

Gardez-vous en bien, mon ami ; il est des maux qu'il faut dévorer en silence. A quoi vous servirait d'ébruiter votre affront ? A apprêter à rire à vos dépens et aux miens.

M. DUMONT.

Mais être aussi cruellement trompé, le jour même de mes noces !

Mme ARGANTE.

Mon sort est aussi cruel que le vôtre; et vous, Berthe, je vous recommande, je vous ordonne le plus profond silence sur tout ce que vous venez d'entendre.

BERTHE.

Oui, Madame.

Mme ARGANTE.

Songez-y bien.

BERTHE, à part.

Oh? comme la langue me démange! et je garderais ce secret? J'aimerais mieux mourir.

SCÈNE VII.

Mme ARGANTE, L'ABBÉ DES FLEURETTES, M. DUMONT, BERTHE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Monsieur l'abbé des Fleurettes.

Mme ARGANTE.

Dites que je n'y suis pas; je ne veux voir personne, absolument personne.

L'ABBÉ, entrant.

Excepté moi, belle Marquise; je suis trop

intéressé à savoir des nouvelles de la santé de ma chère cousine, à juger par moi-même de son état pour ne pas forcer ses ordres.

M. DUMONT, en sortant.

Allons vite chercher ma carogne de femme.

BERTHE, à part, en sortant.

Allons vite alléger le secret qui m'étouffe.

SCÈNE VIII.

Mme ARGANTE, L'ABBÉ DES FLEURETTES.

Mme ARGANTE.

Pardon, monsieur l'Abbé, mais je suis dans un accablement...

L'ABBÉ.

Je m'y attendais bien... Restez donc... Savez-vous que vos yeux ont justement l'air de langueur, d'abattement, qui convient délicieusement à un lendemain de noces ; cette pâleur, cet embarras, tout cela vous sied à ravir.

Mme ARGANTE.

Cessez vos plaisanteries, monsieur l'Abbé ; je suis réellement malade.

L'ABBÉ.

En ce cas, je gronderai le Marquis, mais bien sérieusement.

(Il chantonne.)

Il faut cueillir
La rose sans la flétrir.

Je prétends qu'il nous ménage cette chère santé.

Mme ARGANTE.

Je n'ai pas, je vous jure, à me plaindre de lui.

L'ABBÉ.

Serait-ce donc vous qui ne seriez pas raisonnable? voilà des yeux...

Mme ARGANTE.

De grâce, monsieur l'Abbé, laissons-là ces propos; je sais qu'un usage indécent les autorise un jour comme aujourd'hui; mais ils me fatiguent, pour ne rien dire de plus, et ne conviennent ni à vous, ni à moi.

L'ABBÉ.

Ne vous fâchez pas, belle cousine, je respecterai votre pudeur enfantine; mais permettez-moi, du moins, de présenter le petit tribut que ma muse paie à l'hymen.

Mme ARGANTE.

Je vous en tiens quitte.

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, vous l'entendrez; je parie même que vous en serez contente... Écoutez-bien... c'est un peu gai... mais c'est le genre...

(Il lit.)

LENDEMAIN DE NOCES.

Bonjour aux nouveaux mariés.

Combien de fois l'avez-vous répété
Le mutuel serment de vous aimer sans-cesse?
D'être toujours unis, d'augmenter en tendresse,
Et de vivre à jamais l'un de l'autre enchanté?
Certainement vous vous êtes promis
D'écarter loin de vous la triste indifférence?
L'estime l'amitié produisent la constance;
On n'est qu'un jour amans, on est un siècle amis.

Charmant? n'est-ce pas? Délicieux.

Mme ARGANTE.

Voulez-vous m'obliger, monsieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Il faut vous laisser mes petits vers.

Mme ARGANTE.

Non.

L'ABBÉ.

Non?

Mme ARGANTE.

Vous pouvez les garder.

L'ABBÉ, les serrant avec dépit.

Aussi ferai-je... (*A part.*) Que cette femme est roturière! c'est toujours marchande.

Mme ARGANTE.

Je me sens la tête et le cœur également malades; je suis absolument hors d'état de voir personne, et vous me ferez grand plaisir...

L'ABBÉ.

De me retirer?

Mme ARGANTE.

Oui, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

J'entends à demi-mot; et j'ai fait vœu de ne jamais rien refuser aux belles. (*A part.*) C'est une espèce que cette femme-là. (*Haut.*) Adieu, charmante Marquise; demain, sans doute, tous ces nuages seront dissipés, et nous verrons ces beaux yeux reprendre leurs feux et leur premier éclat.

SCÈNE IX.

Mme ARGANTE, BERTHE.

Mme ARGANTE.

BERTHE, Berthe...

BERTHE.

Me voilà, Madame.

Mme ARGANTE.

Où étais-tu donc?

BERTHE.

J'étais passée dans ce cabinet. (*A part.*) La bonne fortune de M. Dumont court.

Mme ARGANTE.

Pourquoi me laisser seule?

BERTHE.

Vous étiez avec monsieur l'Abbé.

Mme ARGANTE.

Qui vient, par ses mauvais propos, de me déchirer le cœur.... Quel ton! quel jargon! Ah! Berthe, quelle cruelle journée! Mais que me veut cet homme?

SCÈNE X.

MADAME ARGANTE, MONSIEUR BRILLANT, BERTHE.

BERTHE.

Qui demandez-vous donc, Monsieur ?

M. BRILLANT.

Madame la Marquise ; et c'est elle, sans doute, que j'ai l'honneur de saluer.

Mme ARGANTE.

Oui, Monsieur; mais si vous vous étiez fait annoncer, on vous eût dit que je n'étais pas visible.

M. BRILLANT.

Je suis sans conséquence, Madame, et je viens de la part de monsieur le Marquis.

Mme ARGANTE, vivement.

Asseyez-vous donc, Monsieur; de quoi s'agit-il ?

M. BRILLANT.

D'une misère, Madame, d'un petit effet de mille louis, qu'il m'a assuré que vous voudriez bien acquitter.

Mme ARGANTE.

Moi, Monsieur?

M. BRILLANT.

Vous-même, Madame.

Mme ARGANTE.

Mais je ne vous connais pas, Monsieur!

M. BRILLANT.

Je n'ai pas encore cet honneur, Madame; mais j'espère que par la suite vous voudrez bien m'accorder votre confiance.

Mme ARGANTE.

Qui donc êtes-vous, Monsieur?

M. BRILLANT.

Samuel Brillant, à vous servir, marchand bijoutier, rue Saint-Honoré; c'est moi, Madame, qui ai eu l'honneur de fournir à monsieur le Marquis les girandoles et les bracelets dont il vous fit présent en signant le contrat de mariage qui lui assure tous vos biens et votre personne; il m'a assuré que le lendemain de ce beau jour, vous ne feriez aucune difficulté d'acquitter ce billet d'honneur.

Mme ARGANTE.

Mais, Monsieur...

M. BRILLANT.

Je crois que Madame doit être contente des pierres ; elles sont de la plus belle eau, pas une tache : vous en avez certainement reçu bien des complimens ; et j'espère que Madame voudra bien...

Mme ARGANTE.

Mais, Monsieur, j'ignorais absolument...

M. BRILLANT.

Je n'en doute pas, Madame ; monsieur le Marquis est trop galant pour être déjà entré dans ces petits détails de ménage... D'ailleurs, Madame, c'est la marche ordinaire ; tous les bijoux que nous fournissons pour un mariage, ne nous sont payés que le lendemain avec la dot de la mariée ; nous n'avons là-dessus aucune inquiétude, et quand nous avons fait nos informations, que nous sommes bien assurés s'il y a de la fortune, nous nous fesons un plaisir d'obliger les gens de qualité qui veulent bien nous faire l'honneur d'accepter nos services.

Mme ARGANTE.

Et ce billet est?

M. BRILLANT.

De vingt-quatre mille francs, Madame, c'est en conscience, je n'y gagne pas dix pistoles ; et c'est par amitié pour monsieur le

Marquis que je lui ai donné la préférence sur Milord Sterlin, qui me les prenait comptant pour cette jeune et jolie cantatrice qui débute ce soir à l'Opéra; mais, pour avoir la pratique de madame la Marquise, je n'ai point hésité...

Mme ARGANTE.

Je vous en suis fort obligée, Monsieur; mais j'avais mes diamans à moi.

M. BRILLANT.

Montés peut-être à l'antique; n'importe, Madame, je vous les reprendrai en déduction, vous voyez combien je suis raisonnable.

Mme ARGANTE.

Je suis attachée à mes diamans, Monsieur, et les vôtres me sont absolument inutiles.

M. BRILLANT

Eh bien! Madame, avec un petit arrangement je les reprendrai. C'est ce qui nous arrive encore tous les jours. Telle demoiselle se marie couverte de diamans, qui, le lendemain de ses noces, vient les troquer contre de modestes mirzas; je ne suis point ridicule, tout dépendra du petit dédommagement.

Mme ARGANTE.

A combien le portez-vous?

M. BRILLANT.

Mais à dix pour cent, Madame; vous voyez qu'on ne peut être plus raisonnable.

Mme ARGANTE.

Comment, Monsieur, à dix pour cent pour deux jours ?

M. BRILLANT.

Vous savez ce que c'est que le commerce, madame la Marquise.

Mme ARGANTE.

Je sacrifierai vingt-cinq louis; voyez si cela vous convient.

M. BRILLANT.

Je prendrai tout ce que vous voudrez; mais, en vérité, je traite avec vous comme de marchand à marchand; monsieur le Marquis n'y regarde pas de si près.

Mme ARGANTE.

Je le crois bien. Berthe...

BERTHE.

Madame.

Mme ARGANTE.

Remettez à Monsieur mon écrin... Tenez, voilà les vingt-cinq louis.

M. BRILLANT.

En vérité, Madame, je ne puis me lasser d'admirer votre courage; j'ai bien vu des dames faire des sacrifices, mais aucune n'avait cette fermeté, cette tranquillité; l'écrin ne sortait d'entre leurs mains, qu'arrosé de leurs larmes.

Mme ARGANTE.

Leur bonheur tenait donc à bien peu de choses.

BERTHE, donnant l'écrin à Monsieur Brillant.

Tenez, Monsieur.

M. BRILLANT.

Mille remercîmens, ma belle Demoiselle.

(Il ouvre l'écrin, et le trouve dégarni.)

Un petit mot, Madame.

Mme ARGANTE.

Que voulez-vous, Monsieur?

M. BRILLANT.

Pardon, Madame, mais ce n'est pas l'écrin que vous voulez me rendre, mais les diamans.

Mme ARGANTE.

Sans doute.

M. BRILLANT, lui montrant l'écrin dégarni.

Voyez.

Mme ARGANTE.

Ah, ciel! Berthe...

BERTHE.

Madame.

Mme ARGANTE.

Les diamans n'y sont plus.

BERTHE.

Est-ce possible? Vous-même les avez serrés hier au soir. Personne n'est entré que Monsieur...

Mme ARGANTE.

Paix... la Fleur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MADAME.

Mme ARGANTE.

Sachez où est monsieur le Marquis, et priez-le de me venir trouver sur-le-champ.

LA FLEUR.

Il n'est pas encore rentré, Madame.

Mme ARGANTE.

Il est donc sorti ?

LA FLEUR.

A la pointe du jour.

Mme ARGANTE.

Où est-il allé ?

LA FLEUR.

On l'ignore, Madame, il n'a voulu se faire suivre de personne.

Mme ARGANTE, à part.

Quel affreux soupçon!

BERTHE, à demi-voix.

Serait-il possible ?

Mme ARGANTE, à demi-voix.

Tais-toi, c'est mon époux... (*Haut.*) Monsieur, je garde vos diamans ; repassez demain à pareille heure, mon caissier vous comptera le montant de votre billet ; les vingt-cinq louis sont pour le silence que vous garderez sur ce que vous venez de voir et d'entendre.

M. BRILLANT.

Oui, Madame, demain matin, à pareille heure, je demanderai...

Mme ARGANTE.

Monsieur Dumont; c'est mon caissier, et je lui donnerai des ordres en conséquence.

M. BRILLANT.

Il suffit, Madame.

Mme ARGANTE.

Sortez, la Fleur.

SCÈNE XII.

Mme ARGANTE, BERTHE.

Mme ARGANTE.

Eh bien, Berthe! suis-je assez malheureuse? et c'est à cet homme que j'ai sacrifié parens, amis, fortune, honneur. La leçon est-elle assez cruelle?

BERTHE.

Madame.

Mme ARGANTE.

Et il ne revient pas; où est-il allé, Berthe? Mes diamans sont disparus... si... je n'ose même me livrer à mes craintes.

SCÈNE XIII.

Mme ARGANTE, M. DUMONT, BERTHE.

M. DUMONT.

Ah ! Madame !

Mme ARGANTE.

Qu'avez-vous donc ? vous m'effrayez.

M. DUMONT.

Ma femme...

Mme ARGANTE.

Eh bien ! votre femme ?...

M. DUMONT.

Elle est disparue.

Mme ARGANTE.

Elle est disparue ?

BERTHE.

Rose d'innocence !

M. DUMONT.

Je viens de la chercher vainement dans toute la maison, je ne puis la trouver; je la demande à tout le monde, tout le monde me rit au nez, et personne ne peut m'en donner aucune nouvelle. Où est-elle, Madame ? Qu'est-elle devenue ?

Mme ARGANTE.

Serait-ce donc elle ?

BERTHE.

Oui, oui, sans doute.

M. DUMONT.

Quoi ?

Mme ARGANTE.

On m'a volée.

M. DUMONT.

On vous a volée ?

Mme ARGANTE.

Tous mes diamans sont enlevés.

M. DUMONT, se fouillant et cherchant une clé.

Vos diamans !... et ma caisse... je tremble !

(Il va pour sortir, Fausset l'arrête.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, M. FAUSSET.

M. FAUSSET.

Mon doux Monsieur.

M. DUMONT.

Que me veut cet original ?

M. FAUSSET.

Pourriez-vous me dire si Madame est madame la marquise de Craquenville ?

M. DUMONT.

Oui.

M. FAUSSET.

Je vous suis bien sensiblement obligé, mon bon Monsieur.

M. DUMONT.

Il n'y a pas de quoi.

SCÈNE XV.

Mme ARGANTE, BERTHE, FAUSSET.

M. FAUSSET.

Je vous demande bien humblement pardon, madame la Marquise, si je vous importune : pourrais-je vous dire deux mots en particulier.

Mme ARGANTE.

Mademoiselle n'est pas de trop ; c'est ma femme-de-chambre, et vous pouvez librement vous expliquer devant elle.

FAUSSET.

Vous le permettez... en ce cas ; voulez-vous

bien que j'aie l'honneur de vous signifier ce petit commandement.

Mme ARGANTE.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur ?

FAUSSET.

Je vous en demande mille pardons; mais c'est une petite saisie que je suis autorisé à faire en vertu d'une sentence rendue contradictoirement contre très-haut et très-puissant seigneur, messire de Garognac, marquis de Craquenville, au profit d'Abraham-Samuel-Aaron Millepoint, maître fripier, tailleur d'habits demeurant à Paris, rue de la Juiverie, par laquelle sentence, moi, Baltazar Fausset, huissier à verge au châtelet de Paris, suis commis par le roi et justice, à la saisie et enlèvement des meubles dudit messire Marquis de Craquenville.

Mme ARGANTE, dans le plus grand effroi.

Une saisie.., Monsieur ! un enlèvement des meubles ! Ah ! Berthe, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

BERTHE.

Rassurez-vous, Madame, rassurez-vous. Monsieur, vous pouvez avoir une sentence contre M. le marquis de Craquenville; mais apprenez que vous êtes ici chez Madame, que

ces meubles lui appartiennent, qu'elle ne doit rien, et qu'elle n'a rien à démêler, ni avec Abraham-Samuel-Aaron Millepoint, ni avec Baltazar Fausset, ni avec la justice.

FAUSSET.

Pardonnez-moi, ma douce Demoiselle; au titre du contrat de mariage de Madame, dont M. le Marquis a eu la complaisance et l'honnêteté de nous donner communication, elle a accepté la communauté, et, par une clause particulière, dérogeant à tous ses droits, elle s'est même engagée personnellement pour toutes les actions de messire de Craquenville, soit actives, soit passives, et c'est en conséquence de ce contrat que je viens mettre à exécution l'arrêt obtenu contre ledit sieur votre époux; exécution que, pour l'obliger, j'ai bien voulu remettre au lendemain de son mariage avec vous. J'ai cru cependant, avant de procéder à la saisie en règle, devoir vous en prévenir, pour savoir quelles sont vos intentions à ce sujet.

Mme ARGANTE.

Vous êtes bien honnête, Monsieur; j'ignore la marche des procédures, et ce que je dois faire.

FAUSSET.

Rien n'est plus aisé, Madame, c'est une bagatelle, une misère; je suis porteur des

titres et des pièces, et en me comptant vingt-mille écus, je vous remets le tout.

Mme ARGANTE.

Vingt mille écus!

FAUSSET.

A quelque chose près... Le principal est de douze mille livres, et les petits frais que ma partie a été obligée de faire depuis cinq ans pour la poursuite de la conservation de ses droits, se montent à quarante-sept mille neuf cent quatre-vingt dix-huit livres six sols neuf deniers.

Mme ARGANTE.

C'est bien cher, Monsieur.

FAUSSET.

Voulez-vous que je procède à l'exécution ? j'attends vos ordres.

Mme ARGANTE.

Non, Monsieur, non. Berthe, va chercher Monsieur Dumont; mon Dieu, je ne sais où j'en suis... Vous allez être satisfait, Monsieur, asseyez-vous : va donc vite, Berthe.

BERTHE.

Il n'en est pas besoin, Madame, le voici.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, M. DUMONT.

Mme ARGANTE.

Ah! M. Dumont, arrivez donc..... Je suis perdue!

M. DUMONT.

Vous le savez déjà?

Mme ARGANTE.

Voilà Monsieur qui vient...

M. DUMONT.

Vous connaissez le voleur?...

FAUSSET.

Que voulez-vous dire?

M. DUMONT.

J'ai cru que Madame...

Mme ARGANTE.

Je vous disais que Monsieur vient saisir et enlever mes meubles.

M. DUMONT.

Saisir!

Mme ARGANTE.

Pour une somme de soixante mille francs

que doit mon mari, et qu'il faut que vous donniez sur le champ.

M. DUMONT.

Ah! Madame... impossible...

Mme ARGANTE.

Comment, impossible.... vous avez des fonds.

M. DUMONT.

Vous ne savez pas?

Mme ARGANTE.

Quoi?

M. DUMONT.

Ils ont forcé ma caisse; ils m'emportent cinq cent mille francs.

Mme ARGANTE.

Comment se peut-il?

M. DUMONT.

Par ordre de M. le Marquis, j'avais tout converti en billets de banque...

Mme ARGANTE.

Ah! Dieu!

FAUSSET.

Il paraît que Madame ne peut, dans ce moment, me compter les vingt-mille écus.

M. ARGANTE.

Il ne vous reste rien ?

M. DUMONT.

Rien absolument.

FAUSSET.

Monsieur est votre caissier ?

Mme ARGANTE.

Oui, Monsieur.

FAUSSET.

Par conséquent, votre comptable, répondant de vos fonds ; si vous voulez, je puis l'actionner, le poursuivre.

Mme ARGANTE.

Que proposez-vous ? le pauvre homme est assez malheureux de me voir dans l'embarras, je le tiens quitte de tout.

M. DUMONT, tombant à ses genoux.

Ma digne maîtresse.

Mme ARGANTE.

Relevez-vous, monsieur Dumont !... puisse ce jour n'être cruel que pour moi... Allons, Monsieur, faites votre devoir.

FAUSSET.

C'est avec bien du déplaisir, Madame; entrez, Messieurs, et verbalisons.

(Deux recors entrent, et se mettent à écrire.)

FAUSSET, bas aux recors.

Doucement!... détaillez bien, entendez-vous?... Il y a de quoi payer les frais.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah! ma tante, que viens-je d'apprendre?

Mme ARGANTE.

Regarde, ma nièce.

ISABELLE.

Ma pauvre tante!

Mme ARGANTE.

On me trahit; tout le monde m'abandonne.

ISABELLE.

Vous ne me comptez plus pour rien. O ma tante, grâces à vos bontés, grâces à vos premiers bienfaits, j'ai de quoi vivre honnê-

tement, permettez que je partage avec vous ma fortune ; si elle n'est pas suffisante, je suis adroite, je suis laborieuse, mon travail suppléera à tout ; refuserez-vous votre bien, refuserez-vous votre enfant ?

Mme ARGANTE, la serrant contre son sein.

Ma fille ! Et voilà celle que j'ai déshérité ; et pour qui, mon Dieu ?

ISABELLE.

Rappelez votre courage, ma tante, rappelez-le, je vous en conjure.

Mme ARGANTE.

Je suis ruinée.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LÉANDRE.

LÉANDRE.

Non, ma tante, tout est réparé ; votre honneur, votre fortune, sont également en sûreté ; je n'ai pas perdu un instant ; le Marquis et sa digne compagne sont arrêtés ; on les a heureusement trouvés nantis de tous vos effets, et tout vous seront fidèlement rendus. Tous deux ont été conduits en prison.

Mme ARGANTE.

Et le malheureux est mon époux!

LÉANDRE.

Non, ma tante, le ciel vous a sauvée malgré vous. C'est un fripon reconnu à qui pareille aventure est déjà arrivée dix fois, sous dix noms différens; votre contrat de mariage est absolument faux, puisqu'il y a pris un nom et des titres imaginaires. La loi vous déclare libre.

BERTHE.

Et d'autant plus libre, que le mariage n'a point été consommé.

M. DUMONT.

Savez-vous, Monsieur, si les fonds que j'avais à Madame...

LÉANDRE.

Rassurez-vous, Monsieur Dumont, ils vous seront remis, ainsi que votre fidèle épouse... Mais que font donc ici ces gens?

BERTHE.

Ils saisissent les meubles..

LÉANDRE.

De quel droit!

FAUSSET.

Excusez, Monsieur, mais c'est en consé-

quence du contrat de mariage de Madame, par lequel elle s'était déclarée commune en biens avec le Marquis de Craquenville....

LÉANDRE.

L'acte est faux : peut-être même le saviez-vous mieux que moi, ainsi vous agissez sans titre valide... Retirez-vous, et promptement... sinon...

FAUSSET, et les recors sortent précipitamment.

Monsieur, sous la réserve des droits de qui il appartiendra.

Mme ARGANTE.

Léandre, c'est donc à toi que je dois et l'honneur et ma fortune ; et j'avais oublié que vous étiez mes enfans...

LÉANDRE.

Notre attention vous prouvera que nous étions dignes d'un titre si doux.

ISABELLE, lui baisant la main.

Oui, vous serez heureuse.

Mme ARGANTE.

Puisse mon exemple éloigner du précipice celles qui, comme moi, aveuglées par l'amour ou par l'ambition, peuvent oublier les droits de la nature, de l'honneur et de l'amitié. Ne m'abandonnez plus, mes enfans, et pardonnez un moment de faiblesse dont le ciel m'a

si cruellemen punie. (*Ils sortent excepté Berthe qui arrête monsieur Dumont.*)

BERTHE.

Eh bien! monsieur Dumont, vous êtes plus heureux que ma maîtresse; vos fonds vous rentrent, et Rose d'innocence va vous être rendue.

M. DUMONT.

Ah! Berthe, ne suis-je donc pas assez puni?

BERTHE.

Voilà ce que c'est que de faire un bon choix; un choix dicté par l'honneur et la raison, d'épouser, à soixante ans, une jeune poulette de quinze, le ciel répand toujours sur de pareilles unions le bonheur et la fécondité; et si le jour du mariage est réellement la folle journée, le lendemain...

M. DUMONT.

Est la triste.

FIN DE LA TRISTE JOURNÉE.

EUSTACHE POINTU

CHEZ LUI,

OU QUI A BU BOIRA,

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE,

PAR FEU Mme DE BEAUNOIR,

Représentée, pour la première fois, aux Variétés, le 21 juillet 1784.

PERSONNAGES.

EUSTACHE POINTU.
MADAME DUMONT.
ISABELLE.
FANFAN.
M. PARAPHE, notaire.
CANDOR.
TOINON.

La scène se passe à Paris, dans la maison d'Eustache Pointu, butte Saint-Roch.

EUSTACHE POINTU

CHEZ LUI,

COMÉDIE-PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon commun aux chambres d'Eustache Pointu, et de madame Dumont, et au magasin, ce qui forme trois entrées différentes.

EUSTACHE, seul.

Toinon ne m'a pas éveillé ce matin; je me suis levé plus tard qu'à l'ordinaire, et je ne suis pas content de moi; mon sommeil a été inquiet, agité; je me sens la tête pesante, l'estomac chargé, la poitrine brûlante; j'ai besoin de me rafraîchir... Toinon... Toinon...

SCÈNE II.

EUSTACHE, TOINON.

TOINON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?... Ah! c'est vous!

EUSTACHE.

Oui, Toinon.

TOINON.

Vous voilà donc enfin levé?

EUSTACHE.

J'ai mal dormi.

TOINON.

Ce n'est pas bien étonnant, après la vie que vous avez menée hier.

EUSTACHE.

De quoi me grondes-tu?

TOINON.

De quoi? Vous devriez mourir de honte: un bon bourgeois de Paris, un marchand des six-corps, garde de sa communauté, se mettre dans de pareils états! Où avez-vous été hier? Avec qui avez-vous passé la journée?

EUSTACHE.

Avec des gens respectables, Toinon : avec les nouveaux officiers en charge de notre corps.

TOINON.

Et vous appelez respectables, des gens qui souffrent, qu'à votre âge, vous rentriez chez vous au milieu de la nuit, dans un état à épouvanter toute votre maison?

EUSTACHE.

C'est le grand air qui m'aura fait mal.

TOINON.

C'est bien plutôt le mauvais vin que vous avez bu.

EUSTACHE.

Tu as raison, mon enfant, il n'était pas naturel, car je n'ai pas bu extraordinairement, et c'est la qualité, plutôt que la quantité, qui m'a rendu malade.

TOINON.

C'est bien l'une et l'autre.

EUSTACHE.

Non, Toinon, je me suis modéré : mais ces jeunes gens ne savent pas boire, changent de vin à tous les services, veulent des vins étrangers, et Dieu sait quels vins! Ce n'est pas

comme de mon tems : on n'en buvait que d'une sorte, mais c'était bon, c'était franc ; on pouvait s'y livrer sans crainte : aujourd'hui l'on ne boit plus que de la ripopée : c'est ce qui m'a fait mal; je m'en suis aperçu au second verre.

TOINON.

Il fallait donc alors ne boire que de l'eau.

EUSTACHE.

Et qu'aurait-on dit ? qu'aurait-on pensé de moi ? N'avais-je pas mon honneur à conserver ?

TOINON.

Bel honneur, ma foi, pour lui sacrifier votre santé.

EUSTACHE.

J'en tenais donc un peu.

TOINON.

Un peu ? Vous êtes rentré ivre-mort.

EUSTACHE.

C'est-il possible ?

TOINON.

Très-possible. Demandez à madame Dumont, à sa fille.

EUSTACHE.

Est-ce qu'elles m'ont vu, Toinon ?

TOINON.

Vu et secouru. Sans leurs soins, vous seriez mort, je crois.

EUSTACHE.

Que je suis fâché qu'elles aient été témoins de ma petite indisposition!

TOINON.

Effectivement, n'y a-t-il pas beaucoup de précautions à prendre avec deux femmes que vous logez ici, et que vous nourrissez par charité ?

EUSTACHE.

C'est le dépôt de l'amitié, Toinon; c'est la dernière preuve que Dumont me donna de son estime et de son attachement. Eustache, me dit-il, en me serrant la main (ces paroles sont toujours gravées là), je meurs sans avoir eu le tems de mettre ordre à mes affaires; si ma fortune se trouve dérangée, c'est à toi que je confie le sort de ma femme et de ma fille; je connais ton cœur; tu ne les abandonneras pas. Juge, Toinon, si je peux faire trop pour elles; dois-je trahir le dernier vœu de mon ami ?

TOINON.

Tout cela est bel et bon, mais si M. Dumont, au lieu de boire avec vous du matin au soir, eût veillé sur son commerce, fût resté dans sa boutique, il ne serait pas mort insolvable, et nous n'aurions pas aujourd'hui sa femme et sa fille sur nos crochets.

EUSTACHE.

Leur sort peut changer; les affaires de Dumont étaient plus embarrassées que mauvaises, et j'espère qu'avec mes soins...

TOINON.

Vos soins! vous vous en donnez beaucoup effectivement : et si je n'avais pas l'œil à votre maison, si vous n'aviez pas à la tête de votre magasin un jeune homme aussi sage, aussi honnête, aussi rangé que M. Candor, vous vous trouveriez bien vite dans le même cas que votre cher ami.

EUSTACHE.

Tu grondes toujours.

TOINON.

Et toujours inutilement : si vous saviez tout ce qu'on dit de vous, non-seulement à la butte Saint-Roch, mais dans tout Paris, vous en mourriez de honte. Pour qui passez-vous? Les petits enfans vous montrent au doigt,

s'attroupent, crient après vous, et, quand ils voient un ivrogne, c'est par votre nom qu'ils l'appellent.

EUSTACHE.

Quel mal cela me fait-il? Peut-on me rien reprocher sur ma probité?

TOINON.

Il s'agit bien de probité : est-ce à cela qu'on regarde aujourd'hui?

EUSTACHE.

Que veux-tu? J'ai besoin de me dissiper, de m'étourdir : j'ai des chagrins bien cuisans.

TOINON.

Quels sont donc ces chagrins?

EUSTACHE.

Je suis seul dans la nature, Toinon, ma pauvre femme!...

TOINON.

Je m'en souviens encore, c'était bien la plus méchante créature que le ciel ait formée : tant qu'elle a vécu, elle vous a fait enrager; vous la donniez au diable tous les jours; elle y est, et vous vous avisez de la regretter?

EUSTACHE.

Il est des maux, Toinon, qui deviennent

des habitudes nécessaires. Elle me fesait enrager, mais j'y étais accoutumé ; et puis, c'était ma femme : elle est morte, Dieu veuille avoir son ame. Mais mon fils...

TOINON.

Autre vaurien.

EUSTACHE.

Il m'a quitté, Toinon : il a abandonné son père.

TOINON.

N'avez-vous pas envie de le faire revenir, pour qu'il force encore une fois votre coffre-fort, qu'il vous vole tout votre argent, et qu'il vous déshonore ?

EUSTACHE.

Un fils a beau avoir des torts, on a toujours pour lui des entrailles de père.

TOINON.

A la bonne heure ; mais il faut avoir de la fermeté. En gâtant les enfans, on leur fait plus de tort que de bien ; et c'est ce qui arrivera un jour à votre petit neveu ; vous avez forcé monsieur Boniface, votre frère, de vous l'envoyer ; son père et sa mère ne voulaient pas y consentir, et ils avaient bien raison : quand il est arrivé ici, c'était un enfant charmant, sans volonté ; à présent, c'est un diable.

Grâces à vous, il boit déjà du vin comme un homme; vous vous amusez à le griser, et puis, quand il est gris, il faut faire du matin au soir tout ce qu'il veut, et Dieu sait tout ce qu'il veut! et quand on s'en plaint, au lieu de le réprimander, de le corriger, qu'il vous caresse, ou qu'il vous dise une douceur, vous le baisez, et tout est dit.

EUSTACHE.

Que veux-tu? c'est le sang de mon frère, c'est le mien; c'est à lui seul que je tiens dans la nature. Veux-tu que je l'arrache à son père et à sa mère pour le chagriner?

TOINON.

Il fallait le leur laisser. Ils vous auront beaucoup d'obligation, n'est-ce pas? et lui aussi, quand vous en aurez fait un mauvais sujet, un vaurien comme votre fils?

EUSTACHE.

Il est si jeune!

TOINON.

Quand il sera grand il nous battra tous.

EUSTACHE.

Oh! que non; que non... Donne-moi à déjeûner.

TOINON.

A déjeûner! Savez-vous l'heure qu'il est?

EUSTACHE.

Non.

TOINON.

Midi va sonner... Vous pourrez bien attendre le dîner.

EUSTACHE.

Non, Toinon, je me sens l'estomac faible, et un petit coup...

TOINON.

Attendez, attendez, vous avez raison, et j'ai tout justement ce qu'il vous faut.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

EUSTACHE.

C'est une brave fille, que cette Toinon, bien soigneuse, bien attentive, bien fidèle : elle a par-ci, par-là, de l'humeur, se donne les tons de me gronder, taille, rogne, commande, ordonne dans la maison, est plus maîtresse que moi-même ; mais c'est par attachement, elle a le fond du caractère excellent.

TOINON, derrière le théâtre.

Voyez un peu le vilain enfant, qui vient de renverser le déjeûner de son oncle.

EUSTACHE.

Renverser mon déjeûner... le petit démon! c'est peut-être une bonne rôtie qu'elle me fesait... monsieur Fanfan? monsieur Fanfan?

TOINON, derrière le théâtre.

Entendez-vous votre grand-oncle qui vous appelle?

FANFAN, derrière le théâtre.

Lui diras-tu que j'ai renversé son déjeûner, ma petite bonne?

TOINON, derrière le théâtre.

Non.

FANFAN, derrière le théâtre.

Tu me le promets bien?

TOINON, derrière le théâtre.

Sur mon honneur, je ne lui dirai rien; vous pouvez même lui annoncer que dans deux minutes je lui porterai.

FANFAN, derrière le théâtre.

Oui, ma belle petite bonne. Baise-moi, pour faire la paix.

EUSTACHE, riant.

Ce pauvre Fanfan... Feignons de n'avoir rien entendu, et voyons un peu s'il est menteur. Monsieur... Petit... Fanfan?

SCÈNE IV.

EUSTACHE, FANFAN.

FANFAN.

Me voici, me voici.

EUSTACHE.

Doucement, doucement donc : tu n'aurais qu'à tomber, tu te fendrais la tête.

FANFAN.

Bonjour, mon petit oncle.

EUSTACHE.

Bonjour, bon sujet !.. Comment, ta toilette n'est pas encore faite?

FANFAN.

C'est que ma bonne est sortie toute la matinée.

EUSTACHE.

Ah ! ah !

FANFAN.

C'est pour toi, mon petit oncle, qu'elle est sortie.

EUSTACHE.

Elle te l'a donc dit ?

FANFAN.

Oui, mon petit oncle.

EUSTACHE.

Eh bien ! va lui demander ton peigne, la poudre, ton ruban de queue, et ton épingle, je te coifferai.

FANFAN.

J'y cours.

(Il sort.)

EUSTACHE.

Va donc doucement... Il me fait des peurs. Il est charmant... Boniface est trop heureux, de voir croître ainsi un rejetton qui sera l'appui, le soutien, la consolation de sa vieillesse : tandis que moi, isolé, abandonné, je n'ai personne qui puisse remplir le vide affreux de mon cœur.

FANFAN, revenant.

Tiens, mon petit oncle, voilà le peigne, la poudre, et le ruban de queue.

EUSTACHE.

Et l'épingle ?

FANFAN.

La voilà.

EUSTACHE.

Bon.

FANFAN.

Fais-moi bien beau, bien beau !

EUSTACHE, le prend entre ses jambes, et lui fait sa toïlette et sa queue.

Beau comme un bon garçon.

FANFAN.

J'aime bien mieux quand c'est toi qui me coiffe, que quand c'est ma bonne.

EUSTACHE.

Pourquoi donc ?

FANFAN.

C'est que tu y vas bien plus doucement qu'elle. Elle me tire les cheveux, me les arrache : tu as peur de me faire du mal, toi.

EUSTACHE.

Certainement... Ne remue donc pas tant... Tu as été bien sage, ce matin ?

FANFAN.

Oui, mon petit oncle ?

EUSTACHE.

Tu n'as pas fait enrager ta bonne ?

FANFAN.

Non, mon petit oncle.

EUSTACHE.

Bien sûrement?

FANFAN.

Bien sûrement.

EUSTACHE.

Je ne sais : mais mon petit doigt murmure.

FANFAN.

Ton petit doigt a tort...

EUSTACHE.

Il ne ment jamais, lui.

FANFAN.

Ni moi non plus.

EUSTACHE.

Oh! oh! ceci devient sérieux, mais très-sérieux.

FANFAN.

Qu'est-ce qu'il dit donc, ton petit doigt ?

EUSTACHE.

Il dit que tu as fait enrager ta bonne, que tu as renverse... Hein ?

FANFAN.

Ton petit doigt est un menteur : il faut le mettre au pain et à l'eau.

EUSTACHE.

Et lui prétend que c'est monsieur Fanfan qui a mérité d'être au pain et à l'eau, d'aller dans la prison noire pour avoir menti, fait enrager sa bonne, et renversé le déjeûner de son oncle.

(Eustache et Fanfan rient tous deux en cachette, l'un en fesant semblant de gronder, et l'autre en feignant de pleurer.)

FANFAN.

C'est un vilain, ton petit doigt.

EUSTACHE.

Comment, comment, tu pleures ?

FANFAN.

Sans doute.

EUSTACHE.

Oh! comme tu es laid ; fi.... Allez-vous-en, allez-vous-en, Monsieur.

FANFAN.

Vous n'avez qu'à me renvoyer chez mon papa Boniface ; il ne me trouve pas laid, lui.

EUSTACHE.

Tu ne vois pas que c'est pour rire.

FANFAN.

Tu ne croiras donc plus ton petit doigt ?

EUSTACHE.

Non, c'est un menteur.... Te voilà beau garçon. (*Il le fait danser.*) Va faire ta cour à madame et à mademoiselle Dumont.

FANFAN.

Volontiers, car je les aime bien.

EUSTACHE.

Parce qu'elles te donnent toujours du bonbon.

FANFAN.

Un peu pour ça : mais beaucoup pour autre chose qui me fait plus de plaisir encore.

EUSTACHE.

Et qu'est-ce que c'est donc ?

FANFAN.

C'est qu'elles disent toujours que tu es le meilleur, le plus aimable des hommes ; et j'aime presque autant entendre dire du bien de mon petit oncle, que de manger un pot de confitures tout entier.

EUSTACHE.

Baise-moi, mon fils, baise-moi : va, mon ami, va.

SCÈNE V.

EUSTACHE, TOINON.

(Toinon entre, tenant sur un plateau une théière, une tasse et un sucrier, qu'elle place sur une petite table ; elle verse une tasse de thé qu'elle sucre et qu'elle remue, pendant qu'Eustache lui parle et qu'elle lui répond.)

EUSTACHE.

Ah ! te voilà, Toinon.

TOINON.

Eh ! oui, me voilà... Qu'avez-vous donc ?

EUSTACHE.

Rien, Toinon.

TOINON.

Mais vous pleurez ?

EUSTACHE.

C'est de tendresse, ma fille, c'est de plaisir !... Ce pauvre Fanfan...

TOINON.

Vous venez encore de le gâter, je gage.

EUSTACHE.

Tu ne le gâtes jamais, toi?... hein, quand il t'appelle : ma belle petite bonne; et puis, baise-moi pour faire la paix... Ah! ah!

TOINON.

Cet enfant-là a plus d'esprit dans sa petite tête, que nous tous ensemble; il nous fait tous enrager, et nous l'adorons tous : pour vous, il vous mène par le nez, et il le sait bien, oui-dà; il fait plus, il s'en vante : mon oncle, dit-il, c'est un bon homme, il est fou de moi, j'en fais tout ce que je veux; quand il me gronde, je n'ai qu'à le menacer de retourner chez mon grand-papa Boniface, et puis faire semblant de pleurer, il me demande bien vite pardon.

EUSTACHE.

C'est à la lettre... Mais qu'est-ce que tu fais donc là?

TOINON.

J'apprête votre déjeuner.

EUSTACHE.

Comment, mon déjeûner?

TOINON.

Sans doute.

EUSTACHE.

C'est du thé cela ?

TOINON.

Oui.

EUSTACHE.

Mais je n'en prends jamais.

TOINON.

Vous avez tort.

EUSTACHE.

C'est un verre de vin que je t'ai demandé.

TOINON.

Et ce sont deux bonnes tasses de thé que je vous apporte.

EUSTACHE.

Mais je ne puis le souffrir.

TOINON.

Vous vous y accoutumerez... Tenez, il est bon à prendre.

EUSTACHE.

Non, Toinon, non ; il m'affadirait le cœur, je me sens l'estomac un peu faible, et je suis sûr qu'un petit verre de vin ..

TOINON.

Du vin ! après la débauche que vous avez faite hier ; quand vous avez le feu dans le corps ; de l'eau, Monsieur, de l'eau.

EUSTACHE.

C'est justement à cause que j'ai fait hier un peu la vie...

TOINON.

Qu'il faut la recommencer aujourd'hui.

EUSTACHE.

Tu l'as dit.

TOINON.

Bonne recette !

EUSTACHE.

Excellente, mon enfant ; écoute là-dessus le précepte des docteurs de Salerne, précepte que je veux faire graver en lettres d'or, et avoir toujours devant les yeux ; écoute bien :

Si pour avoir trop bu la veille
Votre estomac est dérangé ?
Ayez recours dès le matin à la bouteille,
Vous serez bientôt soulagé :
Aux maux de cœur, aux maux de tête,
Vous donnerez un plein congé
En prenant du poil de la bête.

Eh bien !...

TOINON.

Vos docteurs de l'école de Taverne sont des ânes et des ivrognes, j'en sais à moi seule plus qu'eux tous; c'est avec de l'eau qu'on éteint le feu, c'est avec de l'eau qu'on abaisse la fumée du vin.

EUSTACHE.

C'est fort bien dit à toi, mais je veux un verre de vin.

TOINON.

Et vous n'en aurez pas une goutte.

EUSTACHE.

Toinon !

TOINON.

Pas une goutte; et si vous m'obstinez, vous n'en aurez pas même à dîner.

EUSTACHE.

Ceci devient un peu trop fort : qui est-ce donc qui est le maître ici, s'il vous plaît? Est-ce moi, où vous?

TOINON.

Il ne s'agit pas ici de maître ni de maîtresse, il s'agit de votre santé.

EUSTACHE.

Je veux être malade, moi.

TOINON.

Je ne le veux pas, moi.

EUSTACHE.

Coquine !

TOINON.

Dites-moi des sottises, battez-moi, si vous voulez... Mais je l'ai mis là, voyez-vous, et je n'en démordrai pas.

EUSTACHE.

Morbleu... vous me poussez à bout ; sortez à l'instant de chez moi, ou rendez-moi les clefs de la cave.

TOINON, les lui montrant.

Les clefs de la cave? Les voilà...

EUSTACHE.

Donne.

TOINON.

Écoutez bien : je vous jure, foi d'honnête fille, que, si vous ne prenez pas sur-le-champ cette tasse de thé, je vais de ce pas les jeter dans le puits.

EUSTACHE.

Oh ! la coquine !

TOINON.

Eh bien !

EUSTACHE.

Arrête, Toinon... Je vais le prendre.

TOINON.

Sur-le-champ... devant moi...

EUSTACHE.

Je n'ai plus soif.

TOINON.

N'importe, buvez ..

EUSTACHE.

Je ne sais qui me tient... La vieillesse et l'enfance se touchent donc... (*Il boit.*) Pouas, le cœur me lève.

TOINON, lui versant une seconde tasse.

Prenez vite cette seconde tasse, prenez-là, sinon... Ah! nous verrons, nous verrons si je ne serai pas maîtresse de vous conserver, et si vous vous tuerez malgré moi.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

EUSTACHE.

(Il jette la tasse de thé après Toinon.)

Je ne me possède pas : est-il sous le ciel une créature plus impudente, une servante plus effrontée que cette coquine-là? Et je lui obéis, je lui obéis comme un sot, comme un enfant! Ceci finira..... A quoi donc me sert-il d'être veuf, si ma servante me maîtrise, me mène à la baguette : passe encore si c'était ma femme.... Ma pauvre femme !... Elle avait bien des défauts, c'est vrai ; elle était méchante, acariâtre, violente; mais quelquefois le soir elle buvait avec moi la petite goutte, et alors... Oh ! je sortirai de tutelle, j'en sortirai ; je me marierai ; je prendrai une femme, douce, honnête, dont je ferai la fortune, à laquelle je donnerai tout, tout, excepté les clefs de la cave.... C'est décidé... Ah ! voici Candor.... un bien honnête garçon...

SCÈNE VII.

EUSTACHE, CANDOR.

EUSTACHE.

Qu'est-ce que c'est, mon ami?

CANDOR.

Comme vous n'êtes pas encore descendu au magasin, je vous apporte le bordereau de la vente d'hier.

EUSTACHE.

Bon.

CANDOR.

Voilà aussi l'état des différentes demandes que j'ai faites à vos manufacturiers... Voulez-vous jeter un coup-d'œil dessus?

EUSTACHE.

Il n'en est pas besoin, mon ami.

CANDOR.

Pardonnez-moi, Monsieur, je pourrais....

EUSTACHE.

Non, mon ami, tu as ma confiance entière, et tu la mérites, on n'a ni plus d'honnêteté, ni plus de talens que toi...

CANDOR.

C'est vous qui m'avez formé.

EUSTACHE.

Les bons sujets se forment d'eux-mêmes; tu iras loin, Candor, tu iras loin; je m'y connais, tu es sage, rangé et d'une sobriété,... C'est cela qui te fait honneur; ne boire jamais ni liqueur, ni vin pur.... J'ai été comme ça dans ma jeunesse.

CANDOR.

C'est une habitude qui me coûte peu.

EUSTACHE.

Conserve-la, mon ami, conserve-la long-tems; le vin pur est un poison pour la jeunesse, comme il est le lait des vieillards; c'est ce qui les soutient, c'est ce qui les ranime.

CANDOR.

On le dit.

EUSTACHE.

Eh bien! croirais tu, mon bon ami, que cette coquine de Toinon vient de m'en refuser un verre, un doigt.,. Elle m'a forcé de prendre du thé.

CANDOR.

Elle a cru qu'il vous ferait plus de bien.

EUSTACHE.

Elle veut me tuer, mon ami, elle veut me tuer; mais je la chasserai; oui, mon ami, je la chasserai; j'ai ce thé-là sur le cœur; c'est un parti pris.

CANDOR.

C'est cependant une bonne et brave fille, qui vous est attachée....

EUSTACHE.

Point du tout... Je veux me marier.

CANDOR.

Vous marier!

EUSTACHE.

Je veux être maître chez moi, pouvoir boire une bouteille d'amitié avec un ami, chez moi, sans que personne compte les coups que nous boirons; et je sais bien qui j'épouserai, je le sais, mon choix est déjà fait, et très-certainement tu l'approuveras.

CANDOR.

Vous n'en doutez pas...

EUSTACHE.

Je vais passer chez ton oncle, le notaire, et tout en déjeûnant avec lui, faire dresser mon contrat de mariage..... C'est un bon

homme que ton oncle, il boit sec; mais dame, c'est qu'il a du bon!

CANDOR.

Il a justement une nouvelle à vous apprendre, qui certainement vous fera grand plaisir.

EUSTACHE.

Qu'est-ce que c'est, mon ami?

CANDOR.

Il a la main-levée de tous les créanciers dans la succession de votre ami, monsieur Dumont; tous ont reconnu la validité de votre créance, et consentent à ce que, sur les fonds que mon oncle a entre les mains, vous touchiez les quarante mille francs qui vous sont dus.

EUSTACHE.

Je gage que c'est toi qui as arrangé cela.

CANDOR.

J'ai fait tout ce que j'ai dû et tout ce que j'ai pu, pour accélérer cette opération.

EUSTACHE.

Embrasse-moi : voilà une nouvelle qui me fait réellement grand plaisir; j'attendais ces fonds-là avec grande impatience.

CANDOR.

Avez-vous un objet d'emploi?

EUSTACHE

Oui, mon ami, et un emploi bien précieux. Va finir ton travail. Ton oncle est trop heureux d'avoir un neveu comme toi: pourquoi, mon fils... Va.

SCÈNE VIII.

EUSTACHE.

Je vais donc encore jouir d'un moment de bonheur. Mon cœur est content, ma tête est plus libre; cette nouvelle, je crois, a fait passer mon thé... Madame Dumont. (Il sonne.)

SCÈNE IX.

EUSTACHE, Mme DUMONT, FANFAN.

Mme DUMONT.

Ah! c'est vous, monsieur Pointu; ma fille et moi, nous étions inquiètes de votre santé, et j'allais passer chez vous...

EUSTACHE.

Vous êtes trop bonne. . Je sais combien je vous ai d'obligation...

Mme DUMONT.

Je ne vous cacherai pas que vous nous avez très-effrayées; vous étiez dans un état...

EUSTACHE.

Je vous en demande mille pardons.

Mme DUMONT.

Vous devriez bien nous aimer assez pour ne nous donner jamais de pareils sujets de crainte.

EUSTACHE.

Il ne tiendrait qu'à vous, Madame.

Mme DUMONT.

Que voulez-vous dire!

EUSTACHE.

Pouvez-vous me donner un moment d'entretien en particulier?

Mme DUMONT.

Très-volontiers.

EUSTACHE.

Fanfan...

FANFAN.

Mon petit oncle.

EUSTACHE.

Laisse-nous seuls un instant.

FANFAN.

Je vais aller trouver mon bon ami Candor.

EUSTACHE.

Ne le fais pas enrager.

FANFAN.

Tu sais bien, mon petit oncle, qu'il ne se plaint jamais de moi, lui.

EUSTACHE.

C'est qu'il te gâte comme moi.

FANFAN.

Oui, mais aussi je l'aime beaucoup, un peu moins que toi, cependant.

EUSTACHE.

Vas, et sois sage.

SCÈNE X.

EUSTACHE, Mme DUMONT.

EUSTACHE.

Je dois commencer par vous apprendre une nouvelle qui vous fera grand plaisir. Vous savez toutes les mauvaises chicanes qu'on me fesait sur ma créance.

Mme DUMONT.

J'en étais plus affligée, plus affectée que vous.

EUSTACHE.

Elles sont enfin terminées; je suis maître de toucher mes quarante mille francs, souffrez que je les place sur la tête de votre fille.

Mme DUMONT.

Mon ami, vous me voyez pénétrée de reconnaissance, mais je vous déclare en même tems que ma fille ne peut accepter un tel bienfait au détriment de votre fils.

EUSTACHE.

Je ne lui dois rien.

Mme DUMONT.

Vous lui devez tout : c'est votre fils.

EUSTACHE.

Avez-vous donc oublié la manière affreuse dont, à la mort de sa mère, il me redemanda son bien ? Je le lui avais pardonné ; j'oubliai même la façon indigne dont il le dissipa ; mes bras lui furent toujours ouverts ; je le reçus dans mon sein, il le déchira de nouveau, il força mon secrétaire ; il m'enleva la plus grande partie de ma fortune ; il fit plus : il m'abandonna, il renonça à sa patrie, à son père ; j'en gémis encore tous les jours.

Mme DUMONT.

Perdez un souvenir qui vous afflige.

EUSTACHE.

En est-on le maître ? Ah ! Madame, plus la main qui nous déchire le cœur nous est chère, plus la blessure est cruelle.

Mme DUMONT.

Je le sais.

EUSTACHE.

Le peu de bien qui me reste, je ne le dois qu'à moi : c'est le fruit de cinquante années de travaux, laissez-moi le plaisir de l'offrir à l'amitié.

Mme DUMONT.

Je ne serais venue dans votre maison que pour vous dépouiller !

EUSTACHE.

Vous pouvez me refuser ?

Mme DUMONT.

Je le dois.

EUSTACHE, se retirant tout fâché.

Il suffit.

Mme DUMONT, l'arrêtant.

Écoutez, mon ami : il n'est qu'un titre auquel ma fille puisse accepter vos bienfaits..... (*A demi-voix.*) On reçoit tout d'un époux, sans rougir... Vous m'entendez.

EUSTACHE.

Vous avez deviné le dernier vœu de mon cœur; ce titre va me rendre le plus heureux des hommes... Mais, Madame, croyez-vous qu'à mon âge... Isabelle...

Mme DUMONT.

Vous connaissez ma fille, et vous doutez d'elle ?

EUSTACHE.

Je suis vieux... Je ne suis pas aimable.... Quels droits ?...

Mme DUMONT.

Ceux de la reconnaissance ; je vous avoue cependant qu'en vous donnant ma fille, je veux qu'elle soit heureuse. Vous avez le caractère excellent ; mais je ne puis vous dissimuler que le malheureux goût...

EUSTACHE.

Je vous entends, Madame ; mais je vous donne ma parole d'honneur que dorénavant vous n'aurez jamais aucun reproche à me faire à ce sujet.

Mme DUMONT.

Vous m'en donnez votre parole d'honneur ; songez-y bien.

EUSTACHE.

Je connais comme vous toute la bassesse de ce malheureux défaut ; mais que voulez-vous ? J'étais obligé tous les jours d'étourdir mes peines; c'est en perdant la raison que j'oubliais mes chagrins. Mais, heureux dans mon ménage, heureux dans ma maison, soyez certaine...

Mme DUMONT.

J'y compte.

EUSTACHE.

Permettez-vous que je lui demande son aveu ?

Mme DUMONT.

Non ; laissez-moi le plaisir de la prévenir ; c'est un droit qui n'appartient qu'à sa mère.

EUSTACHE.

Eh bien ! je vole chez mon ami, monsieur Paraphe, avec lequel je vais tout concerter pour assurer mon bonheur.

(Il sort.)

Mme DUMONT.

Il n'est plus jeune, mais il est bon, et c'est un père que je rends à ma fille... Isabelle !...

SCÈNE XI.

Mme DUMONT, ISABELLE.

ISABELLE.

Que voulez-vous, maman ?

Mme DUMONT.

Viens ici, mon enfant, embrasse ta mère ; je suis ton amie, tu le sais.

ISABELLE.

Oui, maman.

Mme DUMONT.

Nous ne sommes pas riches, mon enfant ;

ton père fut trop bon, trop facile : s'il eut des défauts, tu dois les ignorer, ce ne sera jamais ta mère qui te les apprendras Tu n'ignores pas que nous devons tout à monsieur Pointu...

ISABELLE.

Ah ! combien ses bontés pour moi me l'ont rendu cher ! Combien il a de droits à ma reconnaissance !

Mme DUMONT.

Il vient encore de s'en acquérir de nouveaux, d'immortels. Sa créance vient d'être universellement reconnue ; sais-tu quel est l'emploi qu'il fait de ses fonds ? C'est sur ta tête qu'il les place.

ISABELLE.

Ah ! maman ! et son fils.

Mme DUMONT.

Je lui ai fait le même reproche, sans pouvoir changer sa résolution.

ISABELLE.

Est-ce que vous les accepteriez ?

Mme DUMONT.

Oui, ma fille ; et notre bien bon ami sera encore ton redevable : en échange de sa fortune, tu vas lui rendre le bonheur.

ISABELLE.

Je ne vous entends pas.

Mme DUMONT.

N'est-il pas vrai que tu regardes monsieur Pointu comme un père ?

ISABELLE.

Ah ! oui, maman, comme un père bien respectable.

Mme DUMONT.

Que tu as pour lui l'amitié la plus tendre ?

ISABELLE.

Oui.

Mme DUMONT.

Que son âge n'a rien qui te rebute ?

ISABELLE.

Compte-t-on les années d'un bienfaiteur ?

Mme DUMONT.

Eh bien ! mon enfant, je lui donne ta main.

ISABELLE, troublée.

Ma main ?

Mme DUMONT.

Oui, mon enfant, j'en fais ton époux.

ISABELLE.

Ah! maman!

Mme DUMONT.

Causons tranquillement : ton cœur n'est pas libre, Isabelle, il a fait un choix.

ISABELLE.

Oui, maman; et vous l'approuverez.

Mme DUMONT.

J'en suis sûre.

ISABELLE.

Vous connaissez M. Candor?

Mme DUMONT.

Je l'aime autant que je l'estime.

ISABELLE.

C'est lui.

Mme DUMONT.

Je t'entends : ah! ma fille! pourquoi donc ton cœur a-t-il eu un secret pour ta mère? Pourquoi ne m'avoir pas mise dans votre confidence? Combien nous nous serions évité de chagrins! C'est moi-même qui, pénétrée de reconnaissance, viens d'offrir ta main à M. Pointu : lui déchireras-tu le cœur, dans le moment où il te comble de bienfaits?

ISABELLE.

Non, maman, non, je vous obéirai.

Mme DUMONT.

Mais tu seras malheureuse.

ISABELLE.

Personne ne s'en apercevra.

Mme DUMONT.

Mais ta mère le saura... Ne pourrions-nous donc pas trouver aucun moyen... M. Candor.

ISABELLE.

Ah! combien vous allez l'affliger!

SCÈNE XII.

MADAME DUMONT, ISABELLE, CANDOR.

CANDOR.

Vous m'avez appelé, Madame.

Mme DUMONT.

Oui, M. Candor, venez consoler deux femmes désolées.

ISABELLE.

Mon ami, maman sait tout.

CANDOR.

Désapprouverez-vous un attachement que l'estime a fait naître, et qui n'a jamais fait rougir la vertu la plus sévère ?

Mme DUMONT.

Votre silence nous a perdus tous trois.

CANDOR.

Que dites-vous ?

Mme DUMONT.

Ignorant les vrais sentimens de ma fille ; dans un moment où M. Pointu lui assurait une partie de sa fortune, je lui ai proposé moi-même la main d'Isabelle, il l'a reçue avec transport, et il est allé chez votre oncle, assurer ce qu'il appelle son bonheur. Que devons-nous faire ?

CANDOR.

Tenir votre promesse.

ISABELLE.

Et c'est vous ?...

CANDOR.

Songez que M. Pointu est votre bienfaiteur, qu'il est le mien. C'est à vous, Madame, à nous sauver de notre faiblesse ; ne voyez que la fortune que M. Pointu va assurer à Made-

moiselle. Il est bon, doux, honnête, bienfesant. S'il a quelque défaut, Mademoiselle l'en corrigera bien aisément. Le voici avec mon oncle; adieu, Madame, adieu, Mademoiselle.

SCÈNE XIII.

Mme DUMONT, ISABELLE, EUSTACHE, M. PARAPHE.

(Eustache et M. Paraphe arrivent tous deux en pointe de vin, mais surtout Eustache qui trébuche et qui fait son possible pour cacher son ivresse, ce qui prête au comique de situation.)

M. PARAPHE.

Marche donc droit, voisin.

EUSTACHE.

Est-ce qu'on s'aperçoit?

M. PARAPHE.

Certainement, vous vous grisez toujours.

EUSTACHE.

Votre vin est capiteux en diable.

M. PARAPHE.

Vous le connaissez... Pourquoi vous y fiez-vous?

EUSTACHE.

C'est que j'aime mes amis avec leurs défauts... Madame Dumont, voilà M. Paraphe et moi qui venons.... Nous venons tous les deux... Parle donc, toi.

M. PARAPHE.

Laisse faire.... Ma voisine, et vous, ma belle Demoiselle, voulez-vous bien recevoir mon compliment... C'est là, pas vrai?

EUSTACHE.

A merveilles.

M. PARAPHE.

M. Pointu, votre futur époux, vient de me faire dresser son contrat de mariage. Il y a quarante ans que j'ai l'honneur d'être conseiller du roi, notaire, et d'exercer ma charge avec une probité...

EUSTACHE.

Bien rare.

M. PARAPHE.

Je n'ai jamais rédigé aucun acte qui fût plus à l'avantage de la future; il a même dérogé à la coutume pour vous assurer tous ses biens, meubles, immeubles, acquêts, conquêts.

EUSTACHE.

Ne parlez donc pas de cela.

Mme DUMONT.

Je suis bien sensible à tous les avantages que vous faites à ma fille; mais je vous prie de ne pas oublier que vous avez un fils.

EUSTACHE.

Un ingrat... que je renonce.

Mme DUMONT.

Non, Monsieur, je n'accepte vos bienfaits qu'à condition que vous lui conserverez tous ses droits.

M. PARAPHE.

Madame... on n'a jamais eu de ces scrupules-là...

EUSTACHE.

Elle est originale... Ma belle future, voulez-vous bien accepter ce petit écrin? ce sont les diamans de feu madame Pointu; ils sont montés à l'antique, mais vous les rajeunirez... Que vois-je? Vous pleurez?... Madame Dumont....

Mme DUMONT.

Monsieur.

EUSTACHE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Elle pleure.

Mme DUMONT.

Ah ! Monsieur, est-ce ainsi que vous m'avez tenu votre promesse ?

EUSTACHE.

Pardon.... Nous parlions d'affaire.... Nous avons bu un petit coup d'amitié... Il fait chaud ; son vin est fumeux... J'ai été pris sans m'en apercevoir... Nous buvions à votre santé... à celle de ma belle future... à chacune de ses bonnes qualités... ça mène loin... Mais c'est la dernière fois.

Mme DUMONT.

Le jour même de votre contrat !

EUSTACHE.

Le jour le plus heureux de la vie doit en être aussi le plus gai...

Mme DUMONT.

Mon enfant.

EUSTACHE.

Pourquoi donc cette tristesse ? Ah ! si mon bonheur doit vous coûter une seule larme, j'y renonce à jamais.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FANFAN.

FANFAN.

Ah ! mon bon oncle, mon bon oncle, viens vite.

EUSTACHE.

Où donc ?

FANFAN.

Viens empêcher mon bon ami Candor de sortir ; il veut à toute force quitter la maison.

EUSTACHE.

Quitter ma maison ?

FANFAN.

Pour n'y plus rentrer ; il vient de m'embrasser en pleurant, je le retenais de toutes mes forces par son habit, et il m'a dit : Adieu, Fanfan, tu ne me reverras jamais, jamais. Ma bonne a toutes les peines du monde à l'arrêter....

EUSTACHE.

Que veut donc dire tout cela?... Candor!... Candor!...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, CANDOR, TOINON.

CANDOR, à Toinon, qui l'amène malgré lui sur le théâtre.

Laisse-moi, Toinon, laisse-moi; que vas-tu faire ?

TOINON.

Non, Monsieur, non, vous ne vous en irez pas; vous ne connaissez pas encore monsieur Pointu, c'est l'insulter que de douter de la bonté de son cœur; il ignore ce qui se passe ici, et je vais l'en instruire.

CANDOR.

Tais-toi.

EUSTACHE.

Non; parle, parle vite.

TOINON.

En deux mots voici le tout. Monsieur Candor adore mademoiselle Isabelle, il en est aimé; il comptait l'épouser dès qu'il serait établi. Madame Dumont, ignorant leur amour, vous a offert sa main; vous l'avez acceptée,

et ces pauvres enfans aimaient mieux se taire et être malheureux toute leur vie que de vous causer un seul moment de chagrin.

EUSTACHE.

Combien je t'aime, Toinon! je te pardonne ton thé de ce matin... Embrasse-moi, Candor, et sois mon fils : voilà ma fille que je te donne, avec quarante mille francs de dot ; et si ton oncle fait quelque chose pour toi...

M. PARAPHE.

Je lui en donne autant.

EUSTACHE.

Eh bien ! je lui cède mon fonds.

ISABELLE.

A condition que vous finirez vos jours avec nous ?

EUSTACHE.

Est-ce qu'un père peut quitter ses enfans ? Voisin, nous allons boire le vin du marché.

M. PARAPHE.

De bien bon cœur.

TOINON, sautant au cou de M. Pointu.

Bravo ! mon maître ; je vous reconnais là ; et je suis si contente de vous, que voici les

clefs de la cave : modérez-vous pour vos amis ; vivez long-tems pour eux, buvez le petit coup : je voudrais en vain vous en empêcher, le proverbe est trop vrai : *Qui a bu boira.*

FIN D'EUSTACHE POINTU.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Le Niais de Sologne, comédie en un acte, par Dorvigny. 1

Vénus Pélerine, comédie en un acte, par feu madame de Beaunoir. 65

Les Têtes Changées, comédie en un acte, par la même. 103

Le Sculpteur, comédie en deux actes, par la même. . . . . .

La Triste Journée, comédie en un acte, par la même. 245

Eustache Pointu, comédie en un acte, par la même. 297

FIN DE LA TABLE.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

75.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

VARIÉTÉS. — TOME IV.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.

1822.

CADET ROUSSEL

PROFESSEUR DE DÉCLAMATION,

OU

L'ÉCOLE TRAGIQUE,

COMÉDIE EN UN ACTE;

PAR M. AUDE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, au théâtre Montansier-Variétés, le 27 août 1798.

NOTICE SUR M. AUDE.

Joseph Aude, né à Apt, le 12 décembre 1755, fut fait chevalier de Malte ; a donné, en 1778, sur le théâtre de Versailles, un vaudeville intitulé l'*Impromptu du cœur*, à l'occasion de la naissance de S. A. R. Madame, aujourd'hui duchesse d'Angoulême. Ce vaudeville fut composé et joué dans la nuit même qui suivit la naissance de la princesse. Il n'y a pas eu deux exemples d'une pareille facilité.

M. Aude fut cinq ans secrétaire du célèbre *Caraccioli*, et a eu le bonheur d'assister à l'abolition de l'Inquisition en Sicile, le seul jour où le vice-roi philosophe s'estima heureux d'être dans cette île sanglante. Revenu en France, il fut aussi pendant plusieurs années secrétaire du grand Buffon, dont il a publié la vie en 1788. Il est étonnant qu'il ait pu passer de la contemplation de la nature, à laquelle il s'était accoutumé avec le Pline français, à la composition de pièces dont les mœurs et les personnages sont d'un genre bouffon, telles que celles des Variétés. Cela prouve qu'il avait une grande variété dans l'es-

prit. Dans cette même vie de Buffon on trouve une lettre de Mme Necker à M. Aude, ainsi qu'une réponse de Frédéric-le-Grand au même, qui avait félicité ce monarque sur sa décision en faveur du meûnier de Sans-Souci.

M. Aude a composé un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux :

L'Héloïse anglaise, en trois actes et en vers, 1783; *Le Retour de Camille à Rome*, drame, 1783; *Saint-Preux et Julie*, drame, 1787; *Momus aux Champs-Elysées*, comédie, 1790; *J.-J. Rousseau au Paraclet*, comédie en trois actes, 1794; *Diderot*, ou *le Voyage à Versailles*, comédie en un acte, 1805.

En société avec M. Lion, *la Ruse d'un jaloux*, comédie, 1805.

Il a donné deux mélodrames, dont l'un a pour titre : *Elisabeth*, ou *les Exilés de Sibérie*, en trois actes, 1800; et l'autre, *Madame Angot au Sérail*, en trois actes, 1805.

En outre, il a donné beaucoup de vaudevilles, dans lesquels les *Cadet Roussel* figurent souvent. Le genre de farces que ce nom a rendu célèbre, est de l'invention de M. Aude, ce qui est toujours un mérite, car tous les genres sont bons quand ils sont bien traités.

Les deux pièces que l'on trouve ici ont fait

rire tout Paris pendant bien des années, et si on ne les voit plus jouer, c'est que les goûts sont changés : on est las même des farces de Molière.

M. Aude a été un des membres de la commission italienne aux archives royales de France.

—

PERSONNAGES.

CADET ROUSSEL.
BLANCHET FILS.
BLANCHET PÈRE.
MARIANNE GRUGEOT.
LA MÈRE CLOUTIER.
MANON, femme de Cadet Roussel.
Mme GRUGEOT, mère de Marianne.
BEUGLAN, poëte.
GRIGNARDET.
JOBARD.
LA MÈRE ROUSSEL.
LE PETIT ROUSSEL.

La scène se passe dans l'intérieur du ménage de Cadet Roussel, où un petit théâtre est élevé.

CADET ROUSSEL,

PROFESSEUR DE DÉCLAMATION.

SCÈNE PREMIÈRE.

BANCHET PÈRE, LA MÈRE CLOUTIER.

BLANCHET père.

Je vous l'ons dit, mère Cloutier, je vous le répétons : il ne sera pas dit que mon fils s'incorpore dans un état ous qu'il n'entend rien.

LA MÈRE CLOUTIER.

Mais vous ne savez donc pas ce que votre enfant peut devenir dans les mains de mon gendre ; Cadet l'aime comme ses yeux.

BLANCHET père.

Diable ! c'est donc bien changé ? Ce n'était pas d'même quand ils poursuivions le même objet pour le mariage, et que Blanchet était son rival.

LA MÈRE CLOUTIER.

Sans doute, il faut une finition z'à tout. Cadet a t'eu la préférence, le voilà z'établi ;

Blanchet s'est fait z'une raison, les voilà bons amis. Il prend des leçons depuis un mois; mon fils veut en faire un bon sujet. C'est le premier de ses élèves.

BLANCHET père.

Je n'éntends rien à tout ça ; mais ce que je savons très-bien, c'est qu'il veut quitter sa place de la marée, pour se fourrer dans les comédies, et jarni! ça ne sera pas.

LA MÈRE CLOUTIER.

J'étais dans l'aveuglement comme vous sur cet artique, je ne voulions pas de Cadet. Savez-vous ben ce que c'est que d'être un artiss?

BLANCHET père.

Oui, morgué! je le sais, et il y en a très-bien qui escamotont ce nom-là dans Paris, qui n'en connaissont pas pus que moi, et qui feriont mieux d'aller piler du poivre cheu l'épicier, ou de peser du foin à la diligence.

LA MÈRE CLOUTIER.

Je ne dis pas non; mais fiez-vous à nous, père Blanchet. Votre fils a des dispositions superbes; puisque Cadet l'a commencé, laissez-le finir.

BLANCHET père.

Non, de par tous les diables. Il reviendra cheu nous, à Montreuil, ou bien il travaillera comme un brave garçon, à son bureau de la halle.

LA MÈRE CLOUTIER.

Il faut pousser ses enfans, les mettre plus haut que soi. Le vôtre vous fera honneur.

BLANCHET père.

Oui, l'honneur d'être plus bête que son père, et de se rendre ridicule sans profit.

LA MÈRE CLOUTIER.

Sans profit! Que dites-vous donc? Il peut se mettre en troupe dans six mois; on a déjà voulu l'enrôler de société, dans la rue des Boucheries, pour jouer le Grand Turc, à Chartres, en Beauce, dans les pièces de comédie, pour les rôles de tyran. Vous n'avez donc pas entendu son genre de déclamation, pour un commençant tout nouveau?

BLANCHET père.

Tenez, velà trop de paroles. Je sis son père, c'est un fait; mais pas d'aveuglement pour ça: je sais ce qui le tient, et mon jugement en vaut bien un autre. Blanchet déclamateur! artiss'! Allez donc, est-ce que c'est possible? Je ne sis qu'un paysan, mais je les ons vus les comédies et les comédiens, et depuis trente cinq ans que j'amenons du bois à Paris, je savons distinguer un homme d'un fagot dans c'tétat de la parole. Chacun s'en mêle; il y en a des nichées aujourd'hui, et morgué! je ne voulons pas qu'il augmente la fourmilière.

LA MÈRE CLOUTIER.

Mais les bons, les bons, c'est une différence. Avec la corporence de votre fils, et l'encolure de son maintien, il peut faire un chemin magnifique.

BLANCHET père.

Il fera le chemin d'ici à Montreuil, dès demain, pour y labourer comme moi, s'il s'obstine à perdre son tems, à fâcher ses protecteurs. Comment! v'là six jours que je sommes ici, et je ne l'ons vu qu'deux fois! Il ne paraît pas à son bureau de la halle, ou crac! il disparaît après l'heure du poisson. Il est ici les trois quarts de la journée: hier encore on me l'a caché, je n'saurions le trouver. Avisez-le aujourd'hui, s'il vient encore déclamer, s'haürir, et lever les bras, que j'y rabattrai ses gess's avec ce gourdin-là.

LA MÈRE CLOUTIER.

Au bout du compte, qu'est-ce que ça nous fait? pour six blancs par cachet qu'il donne, c'est trop d'embarras pour mon gendre.

BLANCHET père.

Et bien! qu'il se l'épargne c't'embarras-là, ou jarni!...

LA MÈRE CLOUTIER.

Pas de ton comme ça, je vous prie, dans une maison comme celle-ci.

BLANCHET père.

Je n'avons jamais manqué à personne, je vous demandons not' fieu.

LA MÈRE CLOUTIER.

Il n'est pas dans la salle d'étude, on vous l'a dit; on l'avertira s'il vient z'à la répétition.

BLANCHET père.

Vous y rendrez service ainsi qu'à vot' fils, à vot' école et à moi. Je ne vous dis qu'ça.... Adieu, Madame.

(Il sort en murmurant.)

SCÈNE II.

LA MÈRE CLOUTIER.

Bonjour... Tiens, Jacquot l'Éveillé, au diable des pratiques comme ça !... Queu désagrément pour un écolier de plus !

SCÈNE III.

LA MÈRE CLOUTIER, MANON.

MANON.

Ma mère, mame Grugeot vient de me payer les quinze jours de déclamation de sa fille avec z'une oie qu'elle nous fait présent. Res-

tez à diner avec nous, vous en mangerez une aile.

LA MÈRE CLOUTIER.

Oui, et le marché et ma place, qu'est-ce qui la garderait? Ton père est à la capelle.

MANON.

Eh bien! et les voisines...

LA MÈRE CLOUTIER,

Il n'y a pas de voisine, il faut avoir l'œil à ses affaires. D'ailleurs, reste ici qui voudra. Elle me plante là, pendant une heure, pour avoir des raisons.

MANON.

De qui donc?

LA MÈRE CLOUTIER.

Eh! le père à Blanchet?

MANON.

Je l'ai vu venir. Son fils s'est caché; c'est un des élèves qui paient le mieux.

LA MÈRE CLOUTIER.

C'est ça! et moi j'ai supporté sa mauvaise humeur.

MANON.

Moi tout d' même hier; il voulait z' aller se plaindre au commissaire qui demeure au premier, dans c' te maison.

LA MÈRE CLOUTIER.

Il y est ben allé, à ce qu'il m'a dit.

MANON.

Oui, mais Cadet est sûr que les commissaires ne peuvent pas empêcher la déclamation. N'y a pas de patente pour les artiss's.

LA MÈRE CLOUTIER.

Qu'il s'arrange comme il voudra. Donne-moi les serviettes de c'te vente, que j'm'en aille.

MANON.

Où est-ce donc que vous avez les yeux? vous ne les voyez pas sur ce buffet?

LA MÈRE CLOUTIER.

Est-ce que tu n'peux pas me les donner? Comme elle est honnête pour sa mère! T'aurais dû t'arranger de ça pour ton ménage; c'est du solide et pas cher.

MANON.

Et de l'argent?

LA MÈRE CLOUTIER.

Pardine, il n'en faut pas des sacs. Ton homme est donc bien à court? ta fortune devait être faite avec lui.

MANON.

Jolie fortune! On n'est pas sorcier, plus d'apparence que d'effet; il ne me gagne seu-

lement pas mon savon à la halle, et les cachets de déclamation paient à peine le local.

LA MÈRE CLOUTIER.

Tu l'as voulu, ce gain de loterie m'a fait succomber au goût de ton inclination.

MANON.

Je lui croyais beaucoup plus d'avance et le caractère moins taquin.

LA MÈRE CLOUTIER.

Vous avez déjà eu du bruit, je le sais, à cause de Blanchet qui apprend l'état malgré son père.

MANON.

Il est jaloux de son ombre, et ce garçon que j'ai méprisé rapport z'à lui, et qui m'offrait tout, n'aurait pas agi comme ça, si j'avais pu correspondre à sa passion.

LA MÈRE CLOUTIER.

Allons, v'là que ça commence; j'ai tout prophétisé pour ton bien, ma pauvre Manon; prends ton mari du bon côté et tâche de vivre en travaillant, car, comme dit le proverbe, vois-tu, quand il n'y a pas de foin au ratelier....

SCÈNE IV.

MANON, LA MÈRE CLOUTIER, BLANCHET.

BLANCHET fils, passant mystérieusement sa tête par la porte entr'ouverte, et ayant une brochure en ses mains.

MAME Roussel, est-il parti?

LA MÈRE CLOUTIER.

V'la Blanchet.

BLANCHET fils.

Est-il parti?

MANON.

Tiens, il y a plus d'une heure.

BLANCHET, fils.

Qu'est-ce qu'il a dit?

LA MÈRE CLOUTIER.

Il a dit qu'il irait plutôt en justice, pour t'empêcher d'être de l'état.

BLANCHET fils.

Eh! laissez donc : est-ce que la justice peut z'empêcher l'avancement d'un jeune homme? Suis-je t'y un enfant de quatre jours, pour être mené à la baguette? Faut-y que je sois borné z'à la halle, pour plaire à mes parens? Ce que j'ai ramassé est à moi, et je peux t'en

faire usage pour mes talens, sans que personne y trouve à redire.

LA MÈRE CLOUTIER.

On vous dit ce qu'il a dit, et c'est à vous t'à faire....

BLANCHET fils.

Oui, c'est à moi z'à faire ce qui me convient, et j'ai six bonnes raisons pour ça.

MANON.

Ça vous regarde, et faut les faire valoir.

BLANCHET fils, avec volubilité.

Oui, plus de six raisons: la première, c'est que j'y trouve mon plaisir; la seconde, c'est que c'est mon goût; la troisième, c'est que ça me plaît; la quatrième, c'est que ça m'amuse; la cintième, c'est que j'aime ça.

LA MÈRE CLOUTIER.

Et la sixième?

BLANCHET fils, avec sentiment.

Oh! la sixième, bernique! je la garde pour moi dans mon cœur.

LA MÈRE CLOUTIER.

Ah mon dieu! que c'est beau! Garde-là tant que tu voudras; ce sont tes affaires..... Mais qu'est-ce donc que je fais ici? Je n'ai pas encore étalé, et v'là l'heure du marché. (*Blanchet étudie son rôle.*) Ton père est allé pour

du charbon : je n'ai pus d'aide, pus d'soutien de personne ; tout roule sur moi. (*Blanchet gesticule beaucoup, la mère Cloutier est effrayée.*) Ah mon dieu ! on dirait qu'il va nous avaler.

MANON.

Ma mère, renvoyez-moi mon homme, s'il a fini ses barbes. Tous les écoliers sont venus, ils étudient dans la cuisine ; on n'attend plus que Grignardet.

BLANCHET fils, déclamant avec force.

Je vous traîne à l'autel....

LA MÈRE CLOUTIER, effrayée.

Laisse-moi donc passer.

BLANCHET fils.

Eh bien ! passez.

LA MÈRE CLOUTIER.

Adieu, je reviendrai à ce soir.

MANON.

De bonne heure ; vous verrez déclamer la tragédie.

(La mère Cloutier sort.)

SCÈNE V.

MANON, BLANCHET FILS.

BLANCHET fils, déclamant le livre à la main.

Je vous traîne à l'autel aux yeux de mon rival,
Et ma main, sur sa main à votre main donnée,
Trempera dans le feu le flambeau d'hyménée.

MANON.

Ne criez donc pas si fort, vous me fendez la tête.

BLANCHET fils.

Il faut ça pour le genre terrible. Hem! queu position de tyran!

MANON.

Vous seriez assez bon pour effrayer le monde; mais vous ne pouvez pas continuer, puisque vot' père n'entend pas vos raisons.

BLANCHET fils.

Je ne vous ai pas dit la sixième, mam'selle Manon, mais vous la comprenez bien. Je ne veux plus vous appeler Roussel! ça r'augmente mon désespoir.

Roussel, est-ce le nom que vous devez porter?

MANON.

Ah ça! si vous allez recommencer vos bêtises, je file.

BLANCHET fils, la retenant.

N'ayez crainte, mam'selle; votre mariage est consumé, n'y a pus de remède pour moi. Je suis t'une bête, un enfant, je le sais : voyez mes pleurs de mes yeux, laissez-les couler; c'est un moribond qui se plaint.

MANON.

Je vous dis que ça m'endort. Je n'ai déjà pas trop de repos dans mon ménage ; vous m'avez déjà fait battre deux fois par mon mari. J'en supporterai pas davantage.

BLANCHET fils.

Il vous a battue par rapport z'à moi?

MANON.

Un peu.

BLANCHET fils.

Ah! voilà la condamnation de mon arrêt. J'ai mis, comme un désespéré, des centimes dans du vinaigre: j'avale à ce soir le paquet.

MANON, à part.

Il le ferait comme il le dit. (*Haut.*) Je vas tout dire d'abord, si c'est comme ça; je ne serai pas cause d'un massacre. Vous me faites peur comme tout.

BLANCHET fils.

Rassurez-vous, objet respectueux, je ne veux plus jamais mourir à cause de vous. J'ai un petit brin d'espérance : oui, j'attends, je suis sûr que Cadet vous battra z'encore plus, et vous en viendrez au divorce.

(Il se met aux genoux de Manon.)

MANON.

Voulez-vous finir ces manières-là ? Levez-vous.

BLANCHET fils.

Manon, Manon, pardonne-moi !

MANON.

V'là mon mari, v'là mon mari !

BLANCHET, donnant son rôle à Manon.

Prenez mon rôle.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CADET ROUSSEL, LE PETIT ROUSSEL, LA MÈRE ROUSSEL.

(Le petit Roussel arrive, portant la chaise et le peignoir sur la tête ; il traverse la scène et va se débarrasser dans un des cabinets.

BLANCHET fils, feignant de déclamer et braillant les vers suivans.

Non, je reste à vos pieds, princesse insupportable,

J'avais sur l'estomac un poids incomparable;
Vous avez entendu l'aveu de mon amour.

MANON, lui remettant son rôle.

C'est bien; vous n'avez pas manqué une parole; mais tenez, voilà mon homme, répétez avec lui; j'ai affaire.

CADET.

Tais-toi donc, laisse-le finir puisqu'il a commencé; cette exclamation-là n'est pas mauvaise; ne lui ôte pas le mouvement.

BLANCHET fils, se revelant.

Je sais tout mon rôle par cœur, dans la tragédie de Monsieur Beuglan.

CADET.

Continue: mon frère fera Phanor, et moi l'époux de la princesse: dis le dernier vers.

BLANCHET fils

Vous avez entendu l'aveu de mon amour.

CADET.

Fort bien, Garganida, faites-lui votre cour.

(Blanchet prend du tabac)

CADET, avec humeur, prenant la tabatière de Blanchet.

Je t'en prie, ne prends pas de tabac dans une tragédie: le fais-tu exprès ?

BLANCHET fils, voulant reprendre sa tabatière.

J'y suis habitué, et puis ce n'est que la répétition.

CADET.

Non, je ne veux pas; ça serait la même chose à la représentation; et alors, ton confident serait obligé de te dire, Dieu vous bénisse.

BLANCHET.

Ah! mon Dieu, v'là ben du bruit.

CADET, avec humeur.

Ah! ça, voyons, veux-tu jouer la tragédie, oui ou non?

BLANCHET fils.

Puisque je prends des leçons.

CADET.

Eh ben, laisse-toi conduire. C'est que si tu veux jouer des bêtises, y n'faut pas venir dans mon école. Il y a deux sortes d'arts: l'art noble et l'art gilles, et tu as l'art gilles.

BLANCHET fils.

Je suis pour l'art noble.

CADET.

A la bonne heure. (*Il reprend son couplet.*)

Fort bien, Garganida, faites-lui votre cour,
C'est pour trouver l'abîme où votre erreur la plonge,

Qu'elle a depuis trois mois déserté la Saintonge.
C'est pour vos passe-tems que je la garde ici.

BLANCHET.

Cet ironique ton cause peu mon souci...

CADET, l'interrompant.

Allons, voilà qu'il gasconne à présent. Tiens, à l'oreille ça fait ticqueton. Ecoute-moi donc: quand tu dis le mot *ironique*, mange ton *e*.

BLANCHET, recommençant.

Cet ironique ton cause peu mon souci.

CADET.

Eh ben! à présent qu'il a mangé son *e*, il n'est plus reconnaissable.

BLANCHET fils.

Je peux dans tous les lieux idolâtrer ses charmes.

LE PETIT ROUSSEL.

Voyez, voyez ses yeux, ils ont versé des larmes.

CADET.

Allons, vl'à l'autre qui dit ça comme en revenant de Gonesse.

BLANCHET fils.

Oui, je pleure la nuit, oui, je pleure le jour:
Je pleure en la quittant, je pleure à mon retour.
Je pleure: et ce qui peut adoucir mon martyre,
C'est l'espoir consolant d'un gracieux sourire.

CADET.

L'effet est totalement manqué. Change de ton avec le sourire, et puis ces bras pendans, ça ne dit rien ; au mot de sourire, un demi contour de bouche entr'ouverte, la dent machelière en avant. Tiens, regarde-moi.

Je pleure...

Je pleure.... Vois-tu, je n'ai pas besoin de le dire, on voit sur ma figure que c'est un homme qui pleure.

Je pleure, et ce qui peut adoucir mon martyre,

Remarque bien la transition.

C'est l'espoir consolant d'un gracieux sourire...

Vois-tu le sourire qui vient se fondre sur ma figure ?

BLANCHET fils.

Tu appelles ça un sourire ? j'ai pris ça pour une grimace.

CADET.

Tu es pas mal ganache ; (*Mettant sa main dans sa poche*) à la réponse du mari attention, c'est moi qui parle.

Rival audacieux, parle, ne sais-tu pas
Que je suis au sérail maître de ses appas ?
J'ai pu sacrifier, ma fortune, mon être,
Pour entendre et pour voir!... Regarde la fenêtre.

CADET.

C'est censé; il y en aura une.

C'est assez, tu m'entends; et vous, Madame, et vous,
Redoutez mes transports; j'aime, je suis jaloux;
Je n'aurai pas toujours cette main dans la poche.

Allons, v'là que j'ai cassé mon peigne! (*Il le tire de sa poche.*) C'était mon dernier, il avait toutes ses dents. Voilà ce que c'est que de ne pas répéter avec les costumes.

J'en atteste les Dieux, ta première bamboche
Est un arrêt de mort pour toi, pour moi, pour nous.
Et ces lambris fumans nous engloutiront tous.

C'est chaud, ça : allons, à toi.

BLANCHET fils.

Que ce palais sanglant, ou s'écroule ou s'embrase,
(Bas à Manon.)
Je t'aimerai toujours ou le diable m'écrase.

MANON, à Blanchet fils.

Taisez-vous donc.

BLANCHET fils, à Manon.

C'est le naturel de ma passion.

CADET.

Allons, continuons; c'est mon frère qui fait Phanor. A toi.

LE PETIT ROUSSEL

Eh! quoi! vous l'entendez, Seigneur, et votre bouche
Reste immobile.

CADET, le reprenant.

Reste immobile.

LE PETIT ROUSSEL, disant comme Cadet.

Reste immobile auprès de ce monstre farouche!
Elle nourrit sa flamme; oui, j'en suis convaincu,
Vous êtes, vous serez, ou vous fûtes...

CADET, lui reprenant le poignet.

Veux-tu...

Allons, v'là qu'il a des épingles sur sa manche à présent. (*Les ôtant.*) Il n'y en a rien que quatre. C'est pour jouer à la poussette, tout ça?

BLANCHET, voyant que Cadet saigne à la main.

Mets du tabac dessus. (*Roussel en met.*) Eh! ben! si je n'en prenais pas de tabac, pourtant.

CADET.

Oui. (*A son frère.*) Voyons, avance ton bras. (*Il regarde s'il a encore des épingles.*) (Continuant.)

Veux-tu
Qu'au quartier, sans pudeur, offrant un grand scandale,
Sur un premier soupçon ma fierté se ravale?

Sans cesse vous portez la main sur votre front,
Et votre orgueil blessé s'arrête à la menace.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BEUGLAN.

BEUGLAN, qui a entendu les deux derniers vers, s'écrie :

Ce n'est pas ça, mon ami, ce n'est pas là mon intention.

CADET.

N'interrompez donc pas. Que trouvez-vous de mauvais ?

BEUGLAN.

Les gestes.

CADET.

Laissez donc les gestes de côté ; j'aime mieux qu'ils n'en fassent pas que de s'accoutumer aux mauvais. J'ai inventé une mécanique que vous allez voir tout-à-l'heure, pour les dresser sur cet artique-là. A la dernière tirade, Blanchet.

BLANCHET fils.

Mon père à mon bonheur oserait mettre obstacle !

(Blanchet père entre furtivement et écoute.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BLANCHET PÈRE.

BLANCHET fils.

Mon père, qui dans moi...

CADET, l'interrompant.

Comment! comment! mon père cuit...

BLANCHET, montrant son rôle.

C'est dans mon rôle. (*Épelant.*) Q, u, i, qui.

BEUGLAN.

Oui, *qui* en latin.

CADET.

Sans doute, et crud en français. Allons, r'achève ta tirade.

BLANCHET fils.

Mon père, qui dans moi vit toujours un oracle,
Sans égard pour ma gloire et mon nom triomphant,
Leverait z'aujourd'hui la main sur son enfant!

BLANCHET père.

Non, je n'oserais pas.

(Il lui lance un coup sur la tête, et fait tomber son chapeau.)

Qu'est-ce que vous avez donc ?

CADET.

Comment ! Monsieur, dans mon école.

BEUGLAN.

C'est un scandale.

BLANCHET père.

T'y prends de belles leçons, scélérat ! tu traitais joliment ton père.

BLANCHET fils.

Est-ce que c'est de vous que je parlais ?

CADET.

Vous êtes donc bien borné ! (*Blanchet père le menace de son bâton.*) C'est moulé dans les livres, ce qu'il disait, puisqu'il fait l'emploi des tyrans.

BLANCHET père.

A ton poisson, libertin ; à ton poisson, ou à la charrue.

CADET.

Ma mère, appelez du monde.

LA MÈRE ROUSSEL.

Jobard, Grignardet !....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JOBARD, GRIGNARDET.

CADET, à ses élèves.

On manque à votre professeur.

BLANCHET père.

Oui, appelle du monde pour défendre un garnement contre son père. Ce n'est pas l'histoire de la déclamation qui attire ici ce débauché, c'est ton divorce qu'il voudrait. Tout le quartier m'en a instruit.

CADET, surpris.

Comment!

BLANCHET, fils.

Ne crois pas ça, Cadet, c'est un paquet.

BLANCHET père.

Un démenti à ton père, libertin! (*Il lance un soufflet à Blanchet fils qui sort.*) Attends, attends. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté les BLANCHET.

CADET, s'asseyant sur le devant du petit théâtre.

Voila une jolie scène! La répétition ne

moins.

MANON.

Faut-il avertir les élèves?

CADET, se levant avec humeur.

Y ne faut rien; allez à votre cuisine. Vous avez entendu les propos.

MANON.

Queux propos? en suis-je t'y cause, moi?

BEUGLAN

Vous voyez que c'est de la médisance.

CADET.

Je ne dis pas qu'elle m'ait manqué; mais j'y trouve trop d'hardiesse dans la conduite.

MANON.

Queu conduite! Allez-vous recommencer? Je n'ai pas fait une fin avec vous, pour me mettre dans un enfer, d'abord. (*En le menaçant.*) Ma mère le saura, cette fois-ci.

CADET.

Retirez-vous.

L'honneur parle, il suffit, le reste est arbitraire.

(Manon sort.)

LES PRÉCÉDENS, excepté MANON.

LA MÈRE ROUSSEL.

Elle n'a pas tort, cette femme.

CADET.

Soutenez-la; c'est çà, mêlez-vous de tout dans mon ménage.

LA MÈRE ROUSSEL.

Il sera gentil, ton ménage, avec c't' humeur là; ça sera un plaisir.

CADET.

Est-ce que vous croyez que c'est pour le plaisir que je me suis marié? C'est pour le solide, c'est pour ne pas laisser finir la perpétuité de ma famille, pour me voir renaître en moi-même, et avoir des prédécesseurs.

BEUGLAN.

Allons, mon ami, dépêchons.

CADET, à sa mère.

Vous v'là les bras croisés! Et les costumes, le manteau de vert cramoisi à longues manches, mon habit noir de professeur.

LA MÈRE ROUSSEL.

Est-ce que je peux m'y reconnaître? t'as tout z'enfermé dans la supente avant z'hier.

CADET.

J'y vas voir moi-même ; toi, mon frère, fais préparer la mécanique.

LE PETIT ROUSSEL.

J'y cours. (*Il sort.*)

CADET.

Avons-nous tous nos artiss's ?

GRIGNARDET.

Tous, excepté mam'selle Grugeot.

BEUGLAN.

Voici sa mère.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mme GRUGEOT.

CADET, après avoir salué madame Grugeot.

Et votre fille, madame Grugeot ?

Mme GRUGEOT.

A me suit, elle est dans l'allée avec sa cousine Pichard qu'elle a rencontrée, qu'est donneuse de cachets au bal de la montagne Sainte-Geneviève.

CADET.

Bon, vous v'là tous, je reviens. Vous avez bien chaud, madame Grugeot ; voulez-vous vous rafraîchir ?

CADET.

Ma mère, ouvrez les fenêtres et faites les honneurs. (*A Jobard*) Toi, viens avec l'auteur pour t'emparer des costumes. (*Jobard sort, Cadet entre dans un cabinet.*)

SCÈNE XIII.

Mme GRUGEOT, LA MÈRE ROUSSEL, GRIGNARDET, BEUGLAN.

LA MÈRE ROUSSEL.

Mme Grugeot donnez-vous la peine de vous asseoir.

Mme GRUGEOT.

Je ne suis pas s'traordinairement fatiguée, je viens du théâtre des petits t'enfans ous que je compte placer mon fillot pour la pantomine.

LA MÈRE ROUSSEL, à Grignardet.

Allez étudier avec les autres.

GRIGNARDET, en s'en allant.

Vous faites devant vous reculer la nature.

(Beuglan sort.)

SCÈNE XIV.

LA MÈRE ROUSSEL, Mme GRUGEOT.

Mme GRUGEOT.

Pas mal, il a une belle poitrine, il a l'organe forte.

LA MÈRE ROUSSEL.

C'est Grignardet.

Mme GRUGEOT.

Je le sais, de l'Estrapade, il a du talent.

LA MÈRE ROUSSEL.

C'est l'ouvrage de mon fils. Ah! ça, vous parliez de votre fillot, j'espère que ça nous fera un écolier de plus.

Mme GRUGEOT.

Il n'aura pas d'autre maître que Cadet; i le commencera en rachevant ma fille.

LA MÈRE ROUSSEL.

Elle va bon train dans l'état.

Mme GRUGEOT.

Et rien que trois mois de leçons: hardie comme un page, une mémoire de possédé, un gosier superbe dans les exclamations; d'une couleur magnifique sur scène quand elle a du far avec ce turban espagnol, ous

les plumes d'oiseau. Preuve de ça j'oubliais de vous conter, tenez : jeudi dernier, au théâtre du Mont-Parnasse, plus haut que l'allée des invalides, l'extravagance ou moi, c'était la même chose ; ma fille a manqué de me faire mourir de joie; elle a été couronnée d'une couronne de laurier; tous les voisins y étaient, la rue Guérin-Boisseau, Mlle Grugeot s'est surpassée ; si jamais mère a reçu plus de glorifications, je peux bien dire que c'est moi.

LA MÈRE ROUSSEL.

Oui, je sais qu'elle s'en est bien sortie ; tenez, la v'là.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, Mlle GRUGEOT.

Mlle GRUGEOT, mangeant une flûte.

MAMAN va-t-on t'y commencer ? j'étais t'avec ma cousine.

Mme GRUGEOT.

Pourquoi se faire attendre, mam'zelle ?

Mlle GRUGEOT.

Qu'est-ce que ça fait-y ? je ne suis que de la dernière acque.

Est-ce que vous ne voyez pas la mère de votre maître?

Mlle GRUGEOT, fesant la révérence.

J'ai bien celui de vous saluer, mame Roussel.

LA MÈRE ROUSSEL.

C'est bien de l'honneur pour moi, je vas aller avertir mon fils.

Mlle GRUGEOT, ayant fini sa flûte.

Donnez-moi l'autre, maman, j'ai fini.

Mme GRUGEOT.

Vous faites donc deux déjeûners, aujourd'hui, mam'zelle?

Mlle GRUGEOT.

Je n'ai commencé qu'en sortant de chez nous, peur de faire attendre les camarades.

LA MÈRE ROUSSEL.

Voulez-vous prendre quelque chose? un verre de vin, une croûte?

Mme GRUGEOT, tirant une flûte de son sac à ouvrage.

Non, j'ai ce qu'il lui faut: elle aime à croustiller, quatre ou cinq flûtes, voilà son repas du matin.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CADET, en habit noir.

CADET, à sa mère.

COMMENT, ma mère, mam'zelle Grugeot est ici, et vous ne me le dites pas.

LA MÈRE ROUSSEL

Elle ne fait que de venir.

CADET.

Vous n'êtes pas faite pour être à la tête d'une école de déclamation.

Mme GRUGEOT.

Sa cousine l'a retenue.

Mlle GRUGEOT.

On pouvait toujours débiter le commencement sans moi.

CADET.

Non, mam'zelle, il faut voir l'ensemble; puisque l'auteur est ici, il veut voir comment tout ça se confond.

LA MÈRE ROUSSEL.

Mais puisque...

CADET.

Mais puisque.... Vous n'avez que faire de vous mêler de ça.

Trop de vivacité, M. Cadet; au bout du compte elle est vot'mère...

CADET.

Je ne vas pas à l'encontre de ça; mais, vous conviendrez qu'un jeune homme qui a un corps-de-logis sur les bras, une mère qui ne fait rien, une femme qui pleure toujours, un frère à pousser dans l'état, et deux petits garçons mâles en nourrice.

Mme GRUGEOT, vivement à Cadet.

Jumeaux?

CADET.

A un an près... A quelque raison de se regimber; ni aide, ni soutien de personne, la maison ne vit que par moi; on ne mangerait pas sans mes barbes, et on serait rasé sans mes leçons.

LA MÈRE ROUSSEL.

Tant mieux pour toi, si t'as de l'esprit.

CADET, à mademoiselle Grugeot.

Allez vous habiller, tout le monde est déjà sous le costume.

Mme GRUGEOT.

Ous qu'elle va s'habiller, M. Cadet?

CADET.

Vous savez ben, les hommes sont là.

Oh ! M. Cadet...

CADET.

Elle et la confidente, dans le cabinet du petit, à côté de la suspente. (*A sa mère.*) Allez leus-y montrer.

Mme GRUGEOT.

Vous donnez de la chandelle?

CADET

Sans doute.

Mme GRUGEOT.

Bon; deux chandelles.

CADET.

Non, qu'une.

Mme GRUGEOT.

On peut la couper en deux.

(Elle donne la main à sa fille et elles rentrent dans un cabinet.)

CADET.

Allez donc, ma mère, je ne sais quoi vous abasourdit aujourd'hui. Le coche de Melun va plus vite que vous.

LA MÈRE ROUSSEL.

Tu fais ben ton embarras.

(La mère Roussel sort.)

SCÈNE XVII.

CADET, seul.

Queu métier que celui de notre art, quand il fait chaud ; on se sacrifie, pour l'histoire de la réputation, et l'on n'a pas tant de profit qu'un bal champêtre.

SCÈNE XVIII.

CADET, BLANCHET fils.

BLANCHET fils.

Me v'là Cadet, a-t-on commencé la tragédie?

CADET, le retenant.

Oui, elle va commencer; mais cela ne vous regarde pas. Qu'est-ce que vous venez faire chez moi ?

BLANCHET.

Est-ce que tu croirais les propos de menterie qu'on tient ! Je serais capable de susplanter z'un ami ! v'là pour trois mois d'avance de nouveaux cachets ; onze francs vingt-cinq centimes : avance-moi dans l'état, j'aurai celui de le reconaître.

CADET.

Je veux ben croire à tout ça, mais ton père ?...

C'est fini ; il part demain pour Montreuil, et je l'ai t'esquivé aujourd'hui.

CADET.

Oui, mais il peut venir révolter la maison ; je ne veux pas d'attroupement chez moi ; garde ton argent, je te dis.

BLANCHET fils.

Mais mon Dieu ! queu simplicité ; prends donc l'argent. (*Lui mettant dans sa poche.*) Tiens, le v'là dans ta poche.

(Il entre dans un cabinet.)

CADET.

Eh bien, il y restera.

(La mère Cloutier et sa fille entrent et écoutent.)

SCÈNE XIX.

CADET, LA MÈRE CLOUTIER, MANON.

LA MÈRE CLOUTIER.

Encore des mots, des bavardages, des jalousies ; inculper ce garçon pour des riens ; chasser tes écoliers, perdre ton état, faire sécher ma fille sur pied..... Jour de Dieu ! que ça finisse, M. Roussel, vous me connaissez.

En ben? c'est bon, tout est n
chet aille s'habiller.

MANON.

Oui, ma mère, mais quand vou

CADET, allant près de Manon et l

C'est bon, à ce soir, mame l
soir.

MANON, vivement.

Ma mère, il me menace pour

LA MÈRE CLOUTIER, suivant Ca

Attends, attends.

(Manon veut suivre sa mère, et Blanche
caché la retient.)

SCÈNE XX.

BLANCHET FILS, MA

BLANCHET fils.

MADEMOISELLE Manon?

MANON.

Vous m'ahurissez; c'est vous
sionnez tout ça.

BLANCHET fils.

Je ne vous dis pu qu'une parole,

vous pour toujours : un père me violentait. J'ai trouvé le moment dans mon désespoir, de vous écrire au cabaret, la façon de penser d'un cœur sensible qui ne vous manquera jamais : prenez en lecture, c'est pour not' bonheur à tous deux.

MANON.

Gardez votre papier, je n'en veux pas.

BLANCHET fils.

Prenez la lettre, je vous en prie.

MANON.

Non.

BLANCHET fils, mettant la lettre à terre.

La v'là z'a vos pieds.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

MANON.

Ah! mon Dieu, l'on vient, ous que je vas la cacher. (*Elle la met dans une corbeille.*) Quel enfer; après çà, mariez-vous donc par faiblesse d'inclination; comme on dit : qui choisit prend le pire, et nos parens en savent plus que nous sur tout ça.

SCÈNE XXII.

CADET, MANON.

CADET, en casque, en doliman.

Vous venez de me faire avoir une jolie scène avec votre mère.

MANON.

Qu'es-qui a cherché tout ça.

CADET.

Allons, ne ressoufflez pas le désordre, quand tout est raccommodé. Allez vous habiller.

MANON, d'un ton pleureur.

Qu'est-ce que je vas mettre.

CADET.

Mettez ce que vous voudrez.

MANON.

Je suis ben en train de m'habiller.

(Elle sort en murmurant.)

SCÈNE XXIII.

CADET, Mme GRUGEOT, Mlle GRUGEOT.

CADET se fait des cothurnes avec du blanc d'Espagne.

Mme GRUGEOT.

Ferme dans la démarche, mamzelle Grugeot, la tête droite, est-ce t'y ça, monsieur Cadet.

CADET.

La drapure est magnifique.

Mme GRUGEOT.

Comme elle fait la sœur du turc, j'y ai mis le doliman de côté, c'est le véritable costume espagnol : allons, commençons.

CADET.

Comment, vous aussi, madame Grugeot, vous en êtes.

Mme GRUGEOT.

L'auteur m'en a priée; je fais une comparse en place de mamzelle Moutié ; n'y a pas grand'chose à dire, et puis quand on est estillée à la chose, on ne peut pas se tromper le papier à la main.

Monsieur Cadet, nous attachez-vous t'y les bras aujourd'hui?

CADET.

Sans doute, j'enseigne par principes, ou pas du tout.

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, BEUGLAN, JOBAR, GRIGNARDET, LA MÈRE ROUSSEL, LE PETIT ROUSSEL, tous les artistes sont en costumes.

CADET.

Levez le rideau; plaçons-nous; silence, qui est-ce qui soufle?

BEUGLAN.

Moi, je verrai mieux les positions.

(Blanchet et la princesse ont les bras attachés; Grignardet, comme premier acteur, a les bras libres, ainsi que Jobar et madame Grugeot; la mère Cloutier et la mère Roussel font partie du public. Cadet, par le moyen de son invention, est censé faire mouvoir chaque personnage à son tour.)

CADET.

Hors du théâtre, tous ceux qui ne sont pas de la première aque; non, de la première

Des pruneaux.

CADET.

Comment! des pruneaux! des pruniers donc.

EUGLAN, lui montrant le manuscrit.

Des pruneaux, vous dis-je.

CADET.

C'est que c'est une faute d'impression dans le manuscrit. D'ailleurs, est-ce que les pruneaux donnent de l'ombre? (*Continuant.*)

A l'ombre des pruniers j'y voyais mes amours.
C'est ainsi que je peux appeler Marianne,
Celle que le sultan voudrait faire sultane.
La Touraine, pour nous était un paradis.
Un jour, c'était le tems de la chasse aux perdrix,
Marianne pleurait de joie et de tendresse,
Un char brillant s'arrête auprès de ma maîtresse,
Un homme à longue barbe, un turc, un arménien,
Descend, et dès l'abord entame l'entretien:
Jeune homme, me dit-il, je connais l'oncle infâme,
Qui voudrait dévorer...

BEUGLAN, le souflant.

Désunir.

CADET, continuant.

Désunir deux cœurs qu'amour enflamme.
En effet, cher Phanor, mon oncle le frotteur,

BEUGLAN, soufflant.

Le doreur.

CADET.

Oui, la rime est plus riche. (*Continuant.*)

Mon oncle le doreur
S'opposait à nos nœuds, et fesait mon malheur.
Venez, poursuit le Turc, au sein de la fortune;
Il portait sur son front la moitié de la lune,
Des perles, des rubis. Tremblans au premier choc,
Nous croyions voir tous deux l'empereur de Maroc.

BEUGLAN.

C'est divin!

CADET.

C'est détaillé, c'est fini! Diction, épanchement, chaleur, c'est consumé. M. Talma, qui passe pour un malin, ne dirait pas ça comme moi; je l'en défie bien. (*A Grignardet.*) Dis le reste, c'est plus facile.

LE PETIT ROUSSEL.

Vous la verrez, Fanfan: c'est moi qui vous l'assure.

GRIGNARDET, passant le bras gauche au-dessus de la tête du petit Roussel.

Plus d'espoir, mon ami.

CADET.

Le bras droit, Grignardet. C'est une gau-

lui donnait une giffe.

LE PETIT ROUSSEL.

Ma valeur vous le jure:
Vous aurez ce bonheur.

GRIGNARDET, avec volubilité.

Comment? par qui? par où?

CADET.

Détaille ça donc: comment, virgule, pa
qui, virgule, par où...

GRIGNARDET, vivement.

Ils garderont ma femme, et j'aurai le Poitou.

CADET.

Ah! que c'est mauvais! Est-ce que tu le fai
exprès? Il faut détacher ça... Ils garderon
ma femme, et j'aurai, quoi? le Poitou... M
femme et le Poitou, ça fait deux.

JOBAR.

Fanfan, tu vas la voir, la voici qui s'avance.

GRIGNARDET.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

Mlle GRUGEOT.

Dans tes bras je m'élanc

Mlle GRUGEOT.

Fanfan!

CADET.

Chaud! chaud!

GRIGNARDET.

Comment? par quel destin?

Mlle GRUGEOT.

J'ai sauté, pour te voir, du deuxième au jardin.

BEUGLAN.

Vite à la femme du sérail.

Mme GRUGEOT, montant sur le petit théâtre.

C'est moi qui la fais.

Vous ici! juste ciel! Dieux vengeurs! quelle audace!
Qu'y venez-vous cher? Qui?

Mlle GRUGEOT.

Fanfan.

LE PETIT ROUSSEI.

Bramar passe.

Mme GRUGEOT.

Vous venez de signer l'arrêt de son trépas.
Si vous restez encore, il périt.

Mme GRUGEOT.

Je m'en vas.

BLANCHET fils, entrant.

Arrête, malheureuse, et reconnais ton crime;
Tu seras drès ce soir ma femme ou ma victime.
Garganida vaincu ne peut plus rien sur toi :
Choisis entre nous deux, il ne reste que moi.

CADET.

Grignardet, ne regarde pas de ce côté ici. Elle est sortie, tu es censé ne pas la voir. C'est une double scène qui sera d'un grand effet. Madame Grugeot, je suis fâché de vous le dire, mais vous êtes mal à droite.

Mme GRUGEOT.

Je fais ce que je peux.

CADET.

Vous seriez mieux à gauche. A présent, c'est moi qui arrive avec l'homme de loi de Constantinople. (*Il monte sur le théâtre.*)

O toi, de qui l'audace en ces lieux pénétra,
Toi, toi qui dans l'abîme entraînes cette esclave,
Tu verras de quel bois je chauffe qui me brave.
Qu'on prépare un bûcher...

GRIGNARDET.

Des torches, des flambeaux

CADET.

Mais tais-toi donc. Il demande des torches,

Des torches, des flambeaux!

JOBAR, au loin.

Ce mot d'écrit, seigneur, trouvé sous les berceaux,

CADET, à Jobar.

Approche donc. Eh bien! et ce mot d'écrit, ous qu'il est?

JOBAR.

On ne m'en a pas donné.

CADET.

Allons, à l'autre, à présent. Il vient me donner une lettre, et il n'a pas de papier. Voyons mame Cloutier, cherchez un billet, un papier, une lettre, un cornet de tabac, la première chose venue; cherchez.

LA MÈRE CLOUTIER, cherche partout, et finit par trouver la lettre que Manon a cachée.

Tiens, v'là une lettre.

CADET, la prenant.

Allons, recommence ton entrée.

JOBAR, présentant la lettre.

Ce mot d'écrit, Seigneur, trouvé sous les berceaux...

CADET.

Serait-ce le complot? Donne-moi cette lettre.

Ouvrons.

BLANCHET fils, à part.

Tiens, c'est la mienne ! Queu coup de pos
sédé ! (*Haut.*) Cadet, donne-moi la lettre

CADET.

Eh ! laisse-moi donc ; c'est moi qui doi
la lire en premier. (*Il ouvre l'écrit, et le lit.*
C'est-y possible ? Ah ! scélérat ; Belle mère
où avez-vous pris cette lettre ?

LA MÈRE CLOUTIER.

Dans la corbeille de ta femme

CADET.

Venez, écoutez ça, venez prendre encor
son parti, me dire que j'ai tort, que je sui
un jaloux, un brutal.

(Cadet saute à bas du petit théâtre ; tous les personnage
l'imitent, excepté Blanchet qui reste attaché.)

Mme GRUGEOT.

Est-ce que c'est dans la pièce, ça, M. Cadet

CADET.

Non, ce n'est pas dans la pièce. Ça n'es
pas une tragédie pour la frime, celle-là
c'en sera une pour tout de bon.

BLANCHET fils.

Détachez-moi, je veux m'en aller.

CADET.

Non, ne le détachez pas. Écoutez c'est Monsieur qui écrit.

(Il s'assied.)

LA MÈRE ROUSSEL.

Allons, voyons, lis-nous ça.

CADET, lisant la lettre.

« Je sais, charmante Manon, que vous
» avez de la passion pour moi : vous avez beau
» me le cacher par honnêteté, je le vois bien
» dans vos yeux. Vous m'avez dit que votre
» mari vous battait pour la moindre chose. Je
» suis fils unique, j'ai la succession de ma
» tante Gamelin et l'héritage de mon père Cheu.
» Répondez-moi du oui z'ou du non ; je tâ-
» cherai d'engourdir mon père à Montreuil,
» avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-
» humble.

FRANÇOIS BLANCHET.

Scélérat ! (*Il jette une chaise dans les jambes de Blanchet que celui-ci sait esquiver.*) Je suis perdu ! laissez-moi mourir.

Mme GRUGEOT.

Au contraire, je vas vous ressusciter tout d'un coup. La lettre n'était pas décachetée, votre femme l'a méprisée.

CADET.

C'est vrai, elle n'était pas ouverte.

LA MÈRE CLOUTIER.

Tu vois donc l'innocence de mon enfant... La v'là.

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENS, MANON.

CADET, lui présentant la lettre.

MANON, vous creusez le tombeau d'un époux.

MANON.

Tiens, c'est pour la lettre! Je l'aurais brûlée à ce soir, en défendant la porte à Blanchet.

CADET.

C'est-y vrai?

MANON.

Peux-tu z'en douter? (*Cadet embrasse sa femme.*)

BLANCHET père, en-dehors, frappant à la porte.

Ouvrez, ouvrez donc.

LA MÈRE CLOUTIER.

Queu tintamarre à c'te porte!

CADET.

C'est l'père à Blanchet, tant mieux. Ouvrez-lui.

SCÈNE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, BLANCHET père.

BLANCHET père

Ou est-il? où est-il

CADET.

Le v'là le coquin; il voulait me chiper ma femme.

BLANCHET fils, se détachant de la mécanique, dit en se sauvant.

Je pars pour Montreuil.

(Blanchet père le poursuit avec un bâton.)

SCÈNE XXVII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES BLANCHET.

CADET.

Allons, v'là qu'il emporte mon casque et mon doliman, courez après lui.

BEUGLAN.

Voilà ma tragédie au croc à présent, comment voulez-vous qu'elle aille à présent, dimanche.

CADET.

Elle ira tout de même, soyez tranquille.

la pièce de Zaïre, mais je ne t'ai pas immolée, me pardonnes-tu ?

Voilà le seul chagrin que jamais en sa vie :
Le ciel aura voulu que ma Manon essuie.

Mme GRUGEOT.

On répètera donc demain ?

CADET.

Oui, si nous avons du monde, et si la première séance n'a pas fatigué l'auditoire.

FIN DE CADET ROUSSEL, PROFESSEUR.

CADET ROUSSEL,

BARBIER,

A LA FONTAINE DES INNOCENS,

FOLIE EN UN ACTE;

PAR M. AUDE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, au Théâtre Montansier-Variétés, le 20 mars 1799.

PERSONNAGES.

CADET ROUSSEL, barbier, amant de Manon.
BLANCHET, commis à la marée, amoureux de Manon.
CLOUTIER, marchand d'habits.
Mme CLOUTIER, marchande à la halle.
MANON, leur fille, promise à Roussel.
La mère RODOLPHE, marchande.
ROUSSEL le jeune.
BEUGLAN, poëte.
Marchandes.
Joueurs d'instrumens.
Peuple.

La scène se passe à la halle.

CADET ROUSSEL,

BARBIER,

A LA FONTAINE DES INNOCENS.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la partie du marché des Innocens où l'on voit la fontaine; quelques parasols garnis de hardes, d'hommes et de femmes, sont disposés sur le théâtre, de manière que ceux de la mère Cloutier et de la mère Rodolphe se trouvent sur le devant, vis-à-vis l'un de l'autre; celui de la mère Roussel est garni des habits de tragédien de Cadet. Le peuple va et vient sur le théâtre, marchandant en pantomime, pour ne pas troubler les acteurs. La boutique de Cadet est au pied de la fontaine, et consiste en une chaise, un peignoir, une serviette sale, un plat à barbe, et autres attributs de son état.

LA MÈRE CLOUTIER, BLANCHET, le jeune ROUSSEL, gardant la boutique de sa mère, LA MÈRE RODOLPHE, assise sous un parasol.

LA MÈRE CLOUTIER.

Monsieur Blanchet, ce que vous me dites là est-il la vérité?

J'aurai celui de vous en donner la preuve sur le quart-d'heure, si vous voulez; j'ai son billet chez moi, z'écrit de sa propre main.

LA MÈRE RODOLPHE.

C'est-y dieu possible? Quoi! c'est vous qui li avez prêté les cinquante écus pour avoir sa place à la fontaine.

BLANCHET.

Ce n'est point z'en répétant une chose trente mille fois qu'on peut être cru; c'est quand le fait z'est évident, et le voici en quatre mots.

LA MÈRE CLOUTIER.

Ah! Monsieur mon mari! votre aveuglement sur Cadet Roussel va donc être dissipé! j'avais tort de ne pas vouloir de ce rouget-là pour mon gendre! oh! la bonne nouvelle! parlez, parlez.

BLANCHET.

C'était dimanche, aux Deux-Moulins, le jour qu'il pleuvait à sciaux. Nous étions à la promenade avec ma tante Godard; nous rencontrons la famille Roussel; voilà qu'on mange un morceau de salade ensemble sur le pouce; tenez, ce petit qui garde la boutique de sa mère en était aussi. Ce n'est pas tout, dit l'oncle à Cadet, nous sommes des amis,

il s'adresse directement à moi, Monsieur Blanchet, mon neveu Roussel quitte la déclamation, on lui cède la place, le fonds, les pratiques et le casuel de la fontaine, moyennant une cinquantaine d'écus; si cette avance ne vous gênait point, on vous rembourserait sous quinzaine. Ma réponse fut : je le veux bien, à condition que pour les intérêts, y me ferait la barbe pendant un an gratis pour rien. Nous fons un écrit; je lui compte le lumméraire, et c'est pour avoir ma prétendue, pour m'enlever vot' fille et faire la désolation d'un cœur sensible; ce trait est trop noir pour que je garde le silence que je lui avais promis sur le prêt.

LA MÈRE CLOUTIER.

Ah! c'est vous qui li aviez prêté les cinquante écus?

BLANCHET.

Oui, mère Cloutier, de ma caisse.

LA MÈRE CLOUTIER.

Et mon benêt de mari s'obstine à prendre sa défense! il le croit à son aise. Il refuse un homme de plume pour lui, il m'avait z'endormie; Cadet Roussel était mon gendre.

BLANCHET.

Comme si un bambocheur valait un homme d'écriture pour la considération d'une famille.

BLANCHET.

Bon, assez causé, la mère Rodolphe nous écoute.

LA MÈRE CLOUTIER.

Écouter, bavarder, rapporter, voilà son métier; mais nous serons plus fins qu'elle.

BLANCHET.

C'est ça, faut d'la politique. Je vais à mon bureau; voici l'heure du poisson, et le bonheur d'être avec vous ne doit pas retarder les affaires.

LA MÈRE CLOUTIER.

On vous verra, monsieur Blanchet?

BLANCHET.

A la finition des bureaux. Au revoir, madame Cloutier.

(Blanchet sort.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, hors BLANCHET.

LA MÈRE CLOUTIER

Oh! la bonne découverte! je n'en prendrais pas deux écus de six francs. Toutes les com-

Blanchet, qui prennent le parti des Roussel cette mère Rodolphe surtout, qui voulait me faire battre par mon mari; quel pied de nez ça va avoir en apprenant de queu manière Cadet s'est établi barbier. (*Voyant la mère Rodolphe qui vient à elle.*) V'là qu'elle vient caliner pour savoir la conversation; mais ne fesons mine de rien.

LA MÈRE RODOLPHE.

La vente ne va pas bien fort ce matin?

LA MÈRE CLOUTIER.

Peut-être que ça viendra.

LA MÈRE RODOLPHE.

Est-ce que M. Blanchet est déjà parti?

LA MÈRE CLOUTIER.

Pardienne! l'ouverture du bureau? Qu'est-ce qui ferait les écritures?

LA MÈRE RODOLPHE.

A propos de bureau, j'ai rêvé de mariage; queu numéros, c'est-y à la loterie.

LA MÈRE CLOUTIER.

Les deux 6 et les deux 9.

LA MÈRE RODOLPHE.

Faut-il que je les y mette?

C'est s'y prendre un peu tard, on la tire à midi.

LA MÈRE RODOLPHE.

Je le sais bien. J'ai fait ma mise hier, c'est Cadet Roussel qui m'a donné les numéros. Je crois que la finale des zéros ne sera pas mauvaise.

LA MÈRE CLOUTIER.

La mère Roussel n'est guère matineuse aujourd'hui?

LA MÈRE RODOLPHE.

C'est vrai, comment abandonner une boutique aussi conséquente à un enfant.

LA MÈRE CLOUTIER.

Si conséquente! Qu'est-ce qu'il y a donc de si rare là-dedans?

LA MÈRE RODOLPHE.

Les habits de comédien de Cadet, tous brodés en or et en argent, ça leur fera un fier comptant pour son mariage, puisque la place et la patente sont payées; un état et des avances ça met joliment un ménage sur pied.

LA MÈRE CLOUTIER.

Oui, des avances qu'on prend dans la bourse des autres.

LA MÈRE RODOLPHE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, voisine?

LA MÈRE CLOUTIER.

Je n'ai pas parlé. Roussel, ta mère est donc malade ?

ROUSSEL, le jeune.

Non, Madame, elle se porte bien.

LA MÈRE CLOUTIER.

Et pourquoi n'est-elle pas ici ?

ROUSSEL, le jeune.

Elle est avec mon frère.

LA MÈRE RODOLPHE.

Oui, je les ai vus remonter avec votre homme, tous trois ce matin, par là bas, du côté d'un notaire.

LA MÈRE CLOUTIER, riant.

D'un notaire, ah ! ah ! ah !

LA MÈRE RODOLPHE.

Vous riez.

LA MÈRE CLOUTIER.

Oui, d'un souvenir qui me vient dans l'idée.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BEUGLAN, ensuite MANON.

LA MÈRE RODOLPHE, à Beuglan qui examine les marchandises.

Par ici, Monsieur. (*Lui montrant un habit.*) Tenez, voilà ce qu'il vous faut; c'est du solide, et pas cher.

LA MÈRE CLOUTIER, à Beuglan.

Voulez-vous un jupon, un petit casaquin?

BEUGLAN.

Est-ce que vous plaisantez, bonne femme; je ne porte pas de casaquin.

LA MÈRE RODOLPHE, voyant entrer Manon.

Voisine, voilà votre fille.

LA MÈRE CLOUTIER.

Eh bien! Manon, comme te voilà diligente! savez-vous qu'il est plus de neuf heures? elle pleure.... Voyons qu'est-il arrivé?

MANON, toujours d'un ton pleurant.

Est-ce que je pouvais faire autrement, moi? ce M. Blanchet qui ne devait plus m'épouser, grâce à Dieu, par l'accord de mon père et de vous, m'a retenue pendant un quart-d'heure, pour me dire que vous vouliez encore qu'il

m'épousît; ma mère, c'est-y vrai? j'en mourrai de chagrin.

LA MÈRE CLOUTIER.

Manon, ma fille, écoute ma raison; tu ne sais pas ce que j'ai appris de nouveau sur Cadet.

MANON.

Est-ce qu'il n'a pas sa place? est-ce qu'il n'a pas soldé pour sa patente et pour tout? c'était-il pas là votre intention? il n'a plus besoin de faire des bamboches au café, à présent; je n'en aurai pas d'autre, je vous le dis, je ne serai pas sacrifiée sans le consentement de mon cœur.

LA MÈRE CLOUTIER.

Pourrai-je ti parler à mon tour?

MANON.

Tout ce que vous direz, ne servira de rien du tout. (*Mettant la main sur son cœur.*) Quand ça est pris, tout est fini.

(Pendant cette scène Beuglan a essayé un habit.)

LA MÈRE CLOUTIER, en colère.

Allez-vous-en, insolente, à la maison, et n'en sortez pas; encore ici? plus vite que ça. (*Manon s'en va en pleurant.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté MANON.

LA MÈRE RODOLPHE.

Mère Cloutier, c'est jeune, faut pas brusquer.

BEUGLAN.

Mieux fait douceur que violence.

LA MÈRE CLOUTIER.

Allez vous promener, mes affaires ne regardent que moi.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CADET ROUSSEL, poursuivi par les enfans.

PLUSIEURS VOIX, dans la coulisse.

Ah! ah! ah! oui, vraiment,
Cadet Roussel est bon enfant.

LA MÈRE CLOUTIER.

Le joli charivari.

CADET, entrant poursuivi par les enfans qui crient après lui.

Ah! ça, finirez-vous vos bêtises; ou je me

fiche à la fin. (*Il prend un pot à l'eau, et les arrose.*) Qu'est-ce que c'est que ces manières là? (*Les enfans s'enfuient.*)

ROUSSEL, le jeune.

Regarde un peu comme tu m'as arrangé; je suis tout mouillé.

CADET.

C'est bien fait. Pourquoi que tu es toujours après moi comme une scie. (*A Beuglan.*) C'est des enfans, c'est jeune, c'est des riseries qui font, je suis connu comme le loup blanc dans c'te halle. Voilà plus de trente ans que ces enfans-là me connaissent. Et mon frère a la fureur de m'appeler Cadet Roussel; ils ont fait une chanson qui a quarante-cinq couplets. C'est une chanson critique.

(Il chante.)

Cadet Roussel rase en pleine air, (bis.)
Son loyer ne sera pas cher, (bis.)
Sa boutique est toujours ouverte,
C'est par le ciel quel est couverte,
Ah! ah! oui, vraiment...

Des bêtises, quoi. Il y en a un autre.

Cadet Roussel a trois cheveux, (bis.)
Deux pour les fac's un pour la queue, (bis.)
Et quand il va voir sa maîtresse,
Il les met tous les trois en tresse,
Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Roussel est bon enfant.

vous été content de mon dernier coup de rasoir.

BEUGLAN.

Si content que je viens de vous prier de me rendre le même service. Voulez-vous me faire le plaisir de mettre mon chapeau quelque part pour qu'il ne se salisse pas.

CADET, mettant le chapeau à terre.

Bon, il ne tombera pas.

BEUGLAN, s'asseyant.

Donnez-moi du linge blanc.

CADET.

Toujours. (*Il secoue sa serviette et la passe autour du col de Beuglan.*) Êtes-vous frileux?

BEUGLAN.

Non.

CADET.

C'est que je vous aurais fait chauffer de l'eau chaude, j'ai là une femme qui fait des beignets, qui a mon coquemar.

BEUGLAN.

Ce n'est pas la peine.

CADET, savonnant.

Vous ne savez rien de nouveau?

Non pour le quart-d'heure.

CADET.

Faites-vous toujours des pièce

BEUGLAN.

Toujours. M. Roussel; avez-
parler de ma pastorale.

CADET, savonnant toujours

Non. Vous faites donc aussi d

BEUGLAN.

Quelquefois. Je vais vous en
idée :

Quand je vois ma bergère assise sur l'h

Que dites-vous de ce vers ?

CADET.

Je vais vous dire ma façon
j'aime assez votre bergère, il n'y
air bête que je n'aime pas. Je pré

Quand je vois ma bergère assise sur la

BEUGLAN.

Ah! quel vers dur. (*Cadet ra*
qui, au premiér coup de rasoir,
mace.) Mon ami, vous me faites

CADET, passant le rasoir sur le

Attendez, et puis soyez tran
vous coupe, j'ai de l'amadou.

BEUGLAN.

Ah! ça, est-ce que c'est du bois que votre cuir.

CADET.

C'est d'un homme qui a eu un brevet d'invention.

(Il rase Beuglan.)

BEUGLAN.

Mais, que diable, votre rasoir mord.

CADET.

Çà se pourrait bien; il a des dents. Mais vous faites aussi des tragédies?

(Il continue de raser.)

BEUGLAN.

Oui, j'en ai une de reçue, qui a pour titre : *le Siége d'Antioche, ville prise par les Croisés.*

CADET.

C'était donc dans un pays chaud?

BEUGLAN.

Certainement.

CADET.

S'ils avaient fermé leurs fenêtres, la ville n'aurait pas été prise.

BEUGLAN.

Vous ne m'entendez pas. La scène se re-

sades dérive le mot croise.,

CADET.

J'ai entendu dire que vous
pièce de reçue, qui étoit mêm
qui avait pour titre : *Suzanne C
Ruines de Montélimar, ou les
chirans et délirans d'une Pers
affectée*, ouvrage en six actes
logue.

BEUGLAN.

C'est cela.

CADET.

Qu'est-ce que vous faites pend

BEUGLAN.

Les trois premiers contiennent

CADET.

De sorte qu'au quatrième ac
mence à savoir ce que cela veut

BEUGLAN.

Au quatrième tous mes persor
rent ; il ne reste plus que le souf

CADET.

Eh! ben, qu'est-ce qui sou
souffle donc les quinquets.

BEUGLAN.

Il est utile pour les autres acte

Et qu'est-ce qu'on fait au cinquième acte?

BEUGLAN.

Je fais faire l'enterrement.

CADET.

De la pièce?

BEUGLAN.

Non, l'enterrement de tous mes personnages morts. Au sixième, c'est différent, le feu prend de toutes parts, et le spectateur effrayé n'a que le tems de se sauver.

CADET, toujours rasant.

A la bonne heure, au moins, le public, en sortant, peut dire que ça finit chaudement... Et vous nommez cette pièce?

BEUGLAN

Une tragédie.

CADET.

Une tragédie?

BEUGLAN.

Oui.

CADET, lui ôtant la serviette.

Vous êtes rasé.

BEUGLAN, s'essuyant devant un petit miroir que Cadet tire de sa poche.

Un œil de poudre s'il vous plaît. Une aile de pigeon.

Oui, une aîle de pigeon collée

BEUGLAN.

Madame, je vous prie de expressions.

CADET.

Ne faites pas attention.

BEUGLAN.

Donnez-moi quelque chose blanchir mon habit.

CADET, lui mettant un peignoir p

Soyez tranquille je ne mets linge blanc.

(Pendant le reste de la scène, Cadet Beuglan, le quitte et le reprend alte

BEUGLAN.

Mais vous-même monsieur avez joué la tragédie pendant

CADET.

Oui, et d'une fière force, flatter.

BEUGLAN.

Eh! pourquoi donc avez-vou

CADET.

Ça me tuait la poitrine; et

pas le Pérou, cependant il y a des momens ousque je regrette ça; quand j'entrais dans les giries de la passion, c'est comme si ça avait été du vrai; on ne pouvait pas assez jouir de moi, quand je disais à Zaïre, dans la tragédie du Cidre.

« Il est vrai que je vous abandonne;
» Que je vous adorais, agréable personne. »

BEUGLAN.

Ce n'est pas là précisément le vers.

CADET.

C'est égal; c'est pour amener la fin de cette épitaphe.

» De vous une autre loi. Zaïre vous pleurez...

La larme tombait sur mon gilet; je me croyais à la place de la jalousie du grand Turc. Et puis, pour les morceaux de force et de colère, j'avais une haleine de possédé dans la voix; comme j'étais beau quand je disais :

» Avance, Hercule.

BEUGLAN.

Comment faites-vous pour avancer et reculer en même tems?... mais cela ne se peut pas.

Si, c'est à Hercule le maître
qui je parle; et quand je disais a

« Il faut parler Esther.

BEUGLAN.

Ah! ça, c'est incompatible;
parlez, vous ne vous taisez pas,

CADET.

C'est à Esther, dans une trag

BEUGLAN.

Parlant à Esther.

CADET.

Vous connaissez le Siége de T

BEUGLAN.

Sans doute.

CADET.

Il est question du cheval; éco

» Dans ses flancs caverneux, l'un l'autre
» Chacun se fait petit, et même le plus
» Dans la tête, la queue, au ventre et d
» On se fourre partout... même en dorm

Heim! comme ça peint.

flammes et des décombres. C'est moi qui fais le bouillant Ajax :

» Où vais-je? où cours-je? on me parle, réponds-je?
» Que fais-je dans ces lieux? et le sais-je, d'où sors-je?

Heim! ils sont de moi, ces vers là!

BEUGLAN.

Mais je croyais que vous n'écriviez qu'en prose.

CADET.

C'est vrai, que la prose est plus facile, rapport à la rime. Mais je ne suis pas fâché de faire des vers aussi; l'amour-propre, voyez-vous, et puis on est toujours bien aise d'avoir des vers à soi. A propos, quand joue-t-on votre pièce?

BEUGLAN.

Demain, ou après demain.

CADET.

Vous me donnerez un billet?

BEUGLAN.

Venez chez moi, vous savez mon adresse?

CADET.

Attendez; vous ne demeuriez pas tout-à-fait dans la rue de la Monnaie.

Je n'y ai jamais demeuré.

CADET.

C'était aux environs de là; rue Bouchée, ou rue Bétisy.

BEUGLAN.

Non; c'était rue des Mauvaises paroles. Mais je suis déménagé, et demeure maintenant rue des Jeûneurs, n. 120. Je suis très-bien logé; la cave, la chambre à coucher, le grenier, etc., tout ça est de plein pied. Mais je doute que votre nouvel état vous produise autant que celui que vous avez quitté.

CADET.

Laissez donc, j'ai dit que je quittais, mais je reste... je fais des élèves à présent. J'en ai déjà lâché deux à l'Estrapade.

BEUGLAN.

Ont-ils du succès?

CADET.

Je crois bien dix-sept! francs et je ne sais combien de centimes de recette. Le fils du marchand de comestibles, d'ici à côté, Grignardet, en est un. Fort comme un Turc, déhanché comme un Hercule, et jambé comme un coq. Je dois jouer au bénéfice d'un acteur et pour une fois seulement dans une

présente un aréopage de vieillards, en demi-lune. Tibulle est au milieu; au lever du rideau, il est censé qu'il m'accuse depuis une heure. Il est bon que vous sachiez que je m'appelle Abracardabra, un magicien. J'ai mon confident qui s'appelle Harang et qui est placé dans un petit coin; alors, quand il voit qu'on m'accuse, il dit, ah! ah! bon, je vais prévenir mon maître. Harang sort pour me chercher. J'arrive et dis :

« Tibulle m'accuse; mais je démens Tibulle.

Je donne un démenti à Tibulle.

BEUGLAN.

C'est superbe.

CADET.

Tenez, dans les morceaux de force. Une imprécation par exemple :

Va porter à ton frère les sincères souhaits
Que je forme en ces lieux pour prix de ses forfaits.
Exaucez-moi, grands dieux, et que sa tabatière
Quand il prend du tabac se renverse par terre!
Qu'il ne puisse jamais être seul quand il vent!
Qu'il ne trouve jamais de fiacre quand il pleut!
Que quinze fois par mois sa montre se dérange!
Qu'il ne puisse jamais avaler quand il mange!
Que sa poitrine soit tous les jours enrhumée!
Que sa chambre l'hiver soit pleine de fumée!

Qu'elle brûle son crâne et lui grille la nuque!

Et ce qui fait que je quitte la déclamation, c'est que je vas me marier.

BEUGLAN.

La femme qui vous épousera, ne pourra que se féliciter de son choix. Vous êtes doux, vous êtes bon.

CADET, frisant une face de Beuglan.

Oui, je suis doux, et il y a des momens où je m'en repens; car il y a un proverbe qui dit comme ça, que la douceur frise la bêtise. Et puis c'est que ma mère m'a interdit les bamboches.

LA MÈRE CLOUTIER.

Moi! je ne t'interdis que l'entrée de ma maison.

CADET, quittant Beuglan.

Qu'est-ce que vous avez dit, mère Cloutier?

LA MÈRE CLOUTIER.

Si tu n'a pas entendu, c'est que tu veux faire la sourde oreille. J'ai dit que ma fille ne serait pas mariée sans mon consentement.

CADET, ayant la boîte à poudre à la main.

Votre consentement? ne l'ai-je-ti pas de-

son cœur? Ne sommes-nous pas convenus de tous les artiques?

LA MÈRE CLOUTIER.

Oui, mais nous en avons oublié une.

CADET.

Laquelle est-ce?

LA MÈRE CLOUTIER.

Suffit, je m'entends : nous en parlerons à ce soir.

CADET, quittant Beuglan et ayant la houpe très-chargée.

Tenez, c'est que je n'aime pas les équiproquos pour rien. (*Ici Beuglan se tourne du côté de Cadet pour le rappeler, et celui-ci, sans le regarder, lui poudre la figure, en disant* : On a une parole, ou on n'en a pas.

BEUGLAN.

Prenez donc garde, M. Roussel... Mais qu'est-ce que vous faites donc?

CADET.

Ah! pardon. (*Il lui souffle sur la figure.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MANON.

MANON.

Ma mère...

LA MÈRE CLOUTIER.

Ah vous v'là! qu'est-ce que vous venez faire ici d'après ma défense!

MANON.

Ce n'est pas moi qui reviens....

LA MÈRE CLOUTIER.

Comment! ce n'est pas toi qui reviens!

CADET, quittant Beuglan.

Mais non, ce n'est pas elle qui revient.... Ah! mais si c'est vous qui revenez.

MANON.

Ce n'est pas moi qui reviens de mon chef: c'est mon père qui m'a dit...

LA MÈRE CLOUTIER.

Eh bien! quoi qui t'a dit?

CADET.

Oui, on vous dit de dire ce qu'il a dit.

MANON, à sa mère.

Il a dit que vous ne savez ce que vous dites.

LA MÈRE CLOUTIER.

Voyez si ça ne mérite pas la malédiction d'une mère; attends, effrontée.

CADET, transporté.

Ne battez pas mon objet.

BEUGLAN.

Allons, allons, M. Roussel; je perds patience.

CADET, à Beuglan.

Une minute n'est pas mort d'homme : je suis en affaire de famille. Tenez, madame Cloutier, j'ai celui de voir d'où est-ce que ça vient; si c'est moi qui suis cause de tout ça, vous avez tort; si cette enfant a de la passion pour moi, et que vous l'empêchiez de suivre le penchant et le sentiment de l'inclination de son cœur, elle donnera dans le travers; v'la la vérité que je vous dis, demandez-y.

LA MÈRE CLOUTIER.

Eh ben, cette vérité là sera un mensonge, car tu ne l'auras pas.

CADET.

Ah! je ne l'aurai pas.

LA MÈRE CLOUTIER.

Non.

MANON, pleurant.

Je n'en aurai pas d'autre.

Mamzelle Manon, ne pleurez pas, vou m'aurez : (*S'apercevant que Beuglan es tombé.*) Ah! mon Dieu. (*Il le relève et lu donne de l'eau à boire.*) Buvez, ça vous re mettra. J'ai un rival; mais je le connaîtrai.. et vous serez coiffé. (*A la mère Cloutier.*) C ne sera pas ici comme au café Bon-tems; ic j'aime un objet, et je vais trouver M. Clou tier, il va savoir... (*Il met le chapeau a Beuglan.*) Mon frère, reçois l'argent. Nou allons voir. (*Il sort ainsi que la mère Rodol phe.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté CADET et la mère RODOLPHE.

BEUGLAN.

Il s'en va! fort bien! c'est d'une imperti nence! (*Il se lève.*)

ROUSSEL, le jeune.

Monsieur, voulez-vous que je vous finisse

BEUGLAN, furieux, jette le peignoir au nez du jeune Roussel.

Allez vous-en au diable. (*S'apercevan que son habit est plein de poudre.*) O muses Voyez dans quel état on met l'un de vos plu

C'est cependant vous, Madame, qui êtes cause de tout cela. (*Il prend le chapeau de Cadet, et sort en murmurant.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté BEUGLAN.

LA MÈRE CLOUTIER, à Manon.

Vous voyez, Mamzelle, à quoi vous nous exposez.

MANON.

Est-ce-ti ma faute, à moi, si je l'aime.

CLOUTIER, dans la coulisse.

Habit! Habit! marchand d'habits.

LA MÈRE CLOUTIER.

Tiens, tiens, v'là ton père, ton soutien, parles-y.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, CLOUTIER.

CLOUTIER entrant.

Eh! bien? qu'est-ce qui g'na donc encore ici? du grabuge; pourquoi donc que tu renvoyes Manon de sa place! Est-ce un nouveau

consentante de tout hier au soir ?

LA MÈRE CLOUTIER.

C'est que je ne savais pas, hier au soir les belles histoires d'à ce matin.

CLOUTIER.

Il n'y a pas d'histoire qui tienne dans tou ça ; pas de commis, pas de Blanchet ; pou Manon, Cadet Roussel.

MANON.

Mon cœûr me dit tout de même.

LA MÈRE CLOUTIER.

Tu veux donc l'escandale de ta famille (*Montrant Manon.*) Le malheur de cette im bécile. Quoi ! c'est un bambocheur que tu préfères à un homme qui a la plume en main

MANON, pleurant.

L'un m'ennuie à mourir, et l'autre me fai rire comme tout.

CLOUTIER.

Diable ! si c'est comme ça que tu ris, toi..

LA MÈRE CLOUTIER.

V'là comme l'effrontée me répond. Mais a fait sais-tu que Cadet ne possède rien. Veux-t faire la perdition de ta fille ; voyons, répond obstiné.

CLOUTIER.

Ce que tu me contes là de Cadet, n'est pas possible; je connais sa famille et tout ce qu'ils ont pu retirer de la déclamation, quand il en fesait l'état.

MANON.

Moi, aussi dà! puisque tout le monde courait pour voir Cadet dans la trageudie.

LA MÈRE CLOUTIER.

Du silence, quand je parle à vot' père. Si je te montre la preuve de ce que je te dis; son écriture, sa signature. Qu'est-ce que tu diras? Tu sais lire, tu connais les chiffres? voyons.

CLOUTIER.

Dam'! alors ça serait différent, mais je te dis que ça n'est pas possible, moi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BLANCHET.

LA MÈRE CLOUTIER.

M. Blanchet, vous ne pouviez venir plus à propos, je veux voir c'te preuve de l'emprunt de Cadet pour sa place.

BLANCHET.

J'ai t'eu la précaution de m'en munir. Celui

ma confiance ; v'là le papier.

LA MÈRE CLOUTIER.

Lisez, M. Cloutier.

BLANCHET, pendant que Cloutier lit.

Mam'zelle Manon, vous connaissez mes sentimens.

MANON.

Ni vu, ni connu, Monsieur.

CLOUTIER, achevant de lire tout haut.

« Et à défaut de paiement, hypothèque sur » mon avoir et ma place de barbier ; au tems » dit, M. Blanchet, commis à la marée, re- » prendra tous ses droits et disposera du lo- » cal, etc. »

LA MÈRE CLOUTIER.

Eh ! bien, Cloutier ?

CLOUTIER.

Je tombe de mon haut.

BLANCHET.

Vous connaissez son signe ?

CLOUTIER.

Oh ! c'est bien là son écriture, je n'ai pas de doutance sur cet article. J'avais donné parole sur confiance, le bien n'y est pas, c'est dit, vous êtes préféré, s'il n'y a pas de rancune.

BLANCHET.

Moi, rancuneux! preuve du contraire, les fiançailles se feront aujourd'hui, si vous voulez.

LA MÈRE CLOUTIER.

Ça va.

BLANCHET.

J'ai mis en réserve un p'tit brin de poisson, du plus frais, un dinde avec ça, c'est un joli festin assorti.

CLOUTIER.

Pas de dépense, je n'aime pas ça.

BLANCHET.

Laissez-moi faire, beau-père.

LA MÈRE CLOUTIER.

J'entends Cadet.

CLOUTIER, à Blanchet.

Pas de scène à la halle. Ne dis rien.

BLANCHET.

Il doit me faire la barbe pendant un an gratis; je m'en vais profiter de l'occasion.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CADET.

CADET.

Ah vous v'là, M. Cloutier, je vous cherchai pour vous parler au sujet de l'histoire que m'a conté votre femme, tenez devant elle et sa fille, qu'elle soit rossée ou non; ça m'est égal

CLOUTIER.

Dites-donc, M. Cadet, est-ce que je bats ma femme?

CADET.

Je ne dis pas non, mais il y a commencement à tout.

(Blanchet s'assied pour que Cadet lui fasse la barbe.)

CLOUTIER.

Est-ce ainsi que vous faites votre état? et les pratiques. Quand l'ouvrage donne, ne la négligeons pas, fesons-la.

CADET, apercevant Blanchet.

Ah! pardon, M. Blanchet. (*Il savonne Blanchet.*) Je me retiens pour le quart-d'heure, ah! ah! (*Il se met à raser Blanchet.*)

BLANCHET.

Mais la main vous tremble. Faites donc attention; ne coupez pas.

CADET.

Je suis comme un lion, M. Blanchet. On veut me soulever Manon ; mais je connaîtrai mon rival.

MANON, vivement.

Vous l'y faites la barbe, M. Cadet.

CADET, furieux cessant de raser.

C'est-y possible ?

BLANCHET, se levant.

Oui, c'est moi et je m'en fais honneur.

CADET.

Toi ?

BLANCHET.

Moi.

LA MÈRE CLOUTIER.

Pas de bruit.

BLANCHET.

Et tu ne toucheras plus ma figure.

CADET, lui lançant un coup de pied dans le derrière.

Tiens, je toucherai autre chose !

BLANCHET, furieux.

Sors ! viens-t-en avec moi, si t'as l'ame dans le cœur.

CADET.

Oui, je te suis.

BLANCHET, à Cloutier, qui sépare les deux champions.

Non, laissez, ça ne vous regarde pas. Je vas chercher la dinde, beau-père.

CLOUTIER, retenant Cadet.

Cadet, restez ici, possédez-vous.

CADET, se dégageant.

Non, non, je suis mon rival. Vous voyez ma passion. (*Montrant Manon.*)

(Il sort suivant Blanchet qui le précède.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté CADET ET BLANCHET.

MANON.

CADET, mon cher Cadet.

CLOUTIER.

Ah! quelle scène! mon dieu, quelle scène!

LA MÈRE CLOUTIER.

Tout ça retombera sur ta fille.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LA MÈRE RODOLPHE.

LA MÈRE RODLOPHE.

AH! mon compère! mon compère! queu

LA MÈRE CLOUTIER.

Tenez voisine, assiez-vous. (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle a donc ?

LA MÈRE RODOLPHE.

On vient de la tirer, j'y étais.

CLOUTIER.

Est-ce qu'elle bat la campagne?

LA MÈRE RODOLPHE.

Vous n'avez donc pas vu la liste ?

LA MÈRE CLOUTIER.

Tiens, c'est de la loterie que çà lui vient ; elle a encore perdu.

LA MÈRE RODOLPHE.

Tout au contraire, les zéros sont sortis; les numéros de Cadet ont gagné!...

CLOUTIER.

Quoi, c'est d'avoir gagné que vous vous trouvez mal ?

LA MÈRE RODOLPHE.

Ils ont l'ambre mon voisin ; l'ambre à trois livres ; deux cent soixante-dix fois la mise ; 810 livres.

LA MÈRE CLOUTIER.

C'est-t'y possible ?

Oui, oui, les numéros de Cadet. Il partagera, c'est la justice et ça sera. Ils sont à se faire payer sur le quart-d'heure, là au bureau du coin.

(On entend des instrumens.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CADET, portant un sac d'argent, suivi des musiciens qui jouent l'air de Cadet Roussel. PEUPLE.

CADET, en entrant.

La fortune! la fortune!

TOUS.

Vive Cadet, et la mère Rodolphe!

CADET, aux musiciens.

Finissez en sol; je leur dis de finir en sol, ils finissent en si, restez en là. Allons, une aubade à ma prétendue; deux ou trois coups.

(Les musiciens jouent une contredanse; tout le monde danse.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BLANCHET, portant une dinde rotie sur sa tête, deux garçons portant un panier de poisson.

LA MÈRE RODOPHE.

Tiens Cadot, le commis de la marée, ton rival.

CADET.

Ça fait un joli merle.

BLANCHET.

Ne basculez pas ce poisson, vous autres. (*On rit.*) Je vois bien de quoi vous riez, allez.

LA MÈRE RODOLPHE.

Et de quoi ?

BLANCHET.

De ce que je ne suis rasé que d'un côté.

(Il doit paraître tel.

CLOUTIER.

Va, tu l'es tout-à-fait cette fois-ci.

BLANCHET.

Qu'est-ce que ça veut dire, blau père ?

Nix, plus de beau-père.

BLANCHET.

Ah! je n'épouse pas! Je remporte ma dinde.

CADET.

Non, tu seras de la noce.

BLANCHET.

Je n'en veux pas t'être.

CADET.

Faites-lui prendre la file, qu'il soit témoin du bonheur dont je vais t'avoir la jouissance.

(On entraîne Blanchet au milieu de la marche qui commence au son de l'air : CADET ROUSSEL EST BON ENFANT, et revient sur l'avant-scène après avoir fait le tour du théâtre.)

CADET au public, montrant sa femme et le sac.

AIR : *de Cadet Roussel.*

L'hasard a protégé Cadet,
J'ai gagné l'ambre et mon objet,
Vous pouvez me donner le quine,
On joue à coup sûr, on devine,
Le bon billet,
Quand le public est satisfait.

JEANNETTE,

OU

LES BATTUS

NE PAIENT PAS TOUJOURS L'AMEND

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE;

PAR M. DE BEAUNOIR,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Variétés-Amusantes, au mois de mai 1780.

Nota. La notice sur M. de Beaunoir se trouve dans le ton des Comédies en prose, 4e vol. de la présente collection

M. MINUTE, Notaire.
UN CLERC DE COMMISSAIRE.
Mme DU HAZARD, Revendeuse en boutique.
CADET, fils de Madame du Hazard.
JEANNETTE, Servante de Madame du Hazard.
BABET, Servante de M. Minute.
CARILLON, Sonneur du Commissaire.

La scène est à Paris.

COMÉDIE-PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une place publique. A droite, est la maison de madame du Hazard; à gauche, celle de M. Minute; et dans le fond celle du commissaire.

(L'action commence à huit heures du matin.)

BABET, CARILLON.

(On entend la sonnette de Carillon. Aussitôt Babet sort d'un air empressé, un balai à la main, et se met en devoir de balayer le devant de sa porte.)

CARILLON.

Bonjour, mamzelle Babet.

BABET.

Votre servante, M. Carillon.... Ah! mon Dieu! votre sonnette a le son clair aujourd'hui comme de l'eau de roche.

CARILLON.

Que vous avez l'œil fripon, Mamzelle Babet!

(Il fait mine de vouloir l'embrasser.)

vous êtes guilleret de bien bon matin.

CARILLON.

C'est que je viens d'avaler deux petits coups de c't'affaire, et à jeun, ça porte un peu à la tête.

BABET.

Et les jambes s'en ressentent.

CARILLON.

J'ai tant de peines.

BABET.

Oui, vous êtes bien à plaindre!

CARILLON.

Vraiment, si vous aviez, comme moi, une femme qui crie comme un diable, et six enfans qui mangent comme des satans, croyez-vous que ça ne donne pas bien du tintoin?

BABET.

Et vous noyez vos chagrins dans le vin?

CARILLON.

Tenez, mamzelle Babet, c'est qu'on n'a que c t' ami là dans le monde; et comme vous savez, ou comme vous ne savez pas, rien n'abrège la vie comme le chagrin.

Et vous avez envie de vivre long-tems, à ce qu'il paraît?

CARILLON.

Est-ce que vous ne l'avez pas cette envie-là, vous mamzelle Babet?

BABET.

Si fait, vraiment. Mais quand vous rentrez chez vous comme ça un peu gris, est-ce que la bourgeoise ne fait pas le train?

CARILLON.

Elle gronde comme un tonnerre; mais voyez-vous, mamzelle Babet, pour faire taire une femme, il ne faut pas tant de mots, il ne faut que deux poings.

BABET.

Diable! vous avez l'air méchant monsieur Carillon.

CARILLON.

Oh! dame! quand je suis en colère, je bats, je rosse, j'assomme, je tue...

BABET.

Eh! mon Dieu! vous mettez-vous souvent en colère?

CARILLON.

Jamais.

CARILLON, prenant la main de Babet.

Ah! mam'zelle Babet, si j'avais une petite femme comme vous.

BABET.

Eh bien!

CARILLON.

Comme je la caresserais...

BABET.

Comme le vin rend tendre!

CARILLON.

Non, le diable m'emporte si je ments. Vous êtes bien la plus jolie cuisinière du quartier.

BABET.

Allons donc... Et Jeannette.

CARILLON.

Eh bien, Jeannette?

BABET.

C'est celle-là qu'est gentille!

CARILLON.

Où demeure-t-elle donc?

BABET.

Eh! là...

Comment! là, chez la commère du Hazard?

BABET.

Dites donc madame du Hazard.

CARILLON.

Madame du Hazard?

BABET.

Eh! sans doute. Est-ce que vous ne savez pas qu'elle est devenue grosse dame, depuis qu'elle a placé son fils, M. Cadet, dans l'écriture?

CARILLON.

Dans l'écriture?

BABET.

Eh! dans la bonne encore. Il est saute-ruisseau chez mon maître. Dame, ça f'ra, un de ces jours, un homme de plume, et ça volera, faudra voir... Ça nous éclaboussera.

CARILLON.

Et sa mère a pris une servante?

BABET.

De dix écus, et qui est toute neuve encore... Ah! la v'là qui sort, je crois... Non, c'est madame du Hazard elle-même.

CARILLON.

Tant pis... Adieu, mamzelle Babet.

(Carillon s'en va en tintant la sonnette.)

Au revoir, monsieur Carmon.

SCÈNE II.

Mme DU HAZARD, BABET.

Mme DU HAZARD, ouvrant sa boutique.

Mon Dieu ! quel bruit désagréable fait cette maudite sonnette ! Ça vous arrache les oreilles.

BABET.

Que ne faites-vous mettre du fumier devant votre porte ?

Mme DU HAZARD.

Ah ! bonjour, Babet.

BABET.

Bonjour, madame du Hazard.

Mme DU HAZARD.

N'avez-vous pas vu ma servante ?

BABET.

Votre servante ?

Mme DU HAZARD.

Jeannette.

BABET.

Non, Madame.

Je ne sais pas à quoi s'amuse cette petite sotte-là, il y a au moins une heure qu'elle est sortie, et elle ne rentre pas.

BABET.

Vous l'avez envoyée en commissions?

Mme DU HAZARD.

Sans doute... Mais il y a deux heures qu'elle devrait être revenue. N'est-il pas cruel qu'une femme comme moi soit obligée d'ouvrir elle-même sa boutique?

BABET.

Vous avez eu cette peine-là si long-tems?

Mme DU HAZARD.

A la bonne heure; mais quand on a des domestiques, c'est pour se faire servir; et puis, autrefois c'était Cadet, mamzelle. Mais vous sentez bien qu'à présent qu'il est apprentif chez un notaire, il ne lui conviendrait pas...

BABET.

Certainement.

Mme DU HAZARD.

A propos de ça, en êtes-vous contente de mon fils, Mamzelle Babet?

BABET.

Très-contente.

poussera.

BABET.

Il commence déjà.

Mme DU HASARD.

C'est étonnant combien il a de l'esprit.

BABET.

Il a de qui tenir.

Mme DU HAZARD.

C'est qu'aussi je lui ai donné un bien belle éducation. Il a toujours eu un maître d'écriture et d'arismétique. Écoutez donc, les enfans ne sont que ce qu'on les fait.

BABET.

Vous avez bien raison.

Mme DU HAZARD.

Je vous le recommande, mamzelle Babet?

BABET.

A moi?

Mme DU HAZARD.

Dame, voyez-vous si vous vous apercevez qu'il se dérangeât, je vous prierais de m'en avertir.

BABET.

Il est trop bien élevé.

C'est que vos Messieurs ont l'air furieusement éveillés; et, comme dit le proverbe dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

BABET.

Allez, madame du Hazard, s'il se dérange ce ne sera pas chez nous.

Mme DU HAZARD.

J'en suis bien persuadée; mais c'est une manière de parler.

BABET.

A la bonne heure.

Mme DU HAZARD.

Mais voyez donc si cette Jeannette revient. Je n'ai jamais été si mal servie.

BABET.

Que depuis que vous ne vous servez plus vous-même.

Mme DU HAZARD.

C'est bien vrai, ça.

BABET.

Elle est bien gentille au moins, Jeannette

Mme DU HAZARD.

Mais elle est d'une simplicité...

BABET.

Elle se dégourdira, madame du Hazard.

moi-même.

BABET.

Avec du tems et de la patience, ça viendra; Paris n'a pas été fait en un jour. Elle a l'air bien douce, et de bonne volonté.

Mme DU HAZARD.

C'est une brave fille, faut lui rendre justice. Ça n'a pas d'allures, et c'est un grand point.

BABET.

Tenez, la voilà

SCÈNE III.

Mme DU HAZARD, BABET, JEANNETTE, tenant sous son bras un panier de boucherie, dans lequel sont de la viande et des légumes.

Mme DU HAZARD.

J'ai cru que tu n'arriverais pas d'aujourd'hui.

JEANNETTE.

Dame! vous m'avez envoyée dans tant d'endroits aussi.

Mme DU HAZARD.

Tu raisonnes, je crois.

Mme DU HAZARD.

Paix... As-tu été à la boucherie?

JEANNETTE, d'un ton triste.

Oui, Madame... mais il est bien désagréable, monsieur votre boucher.

Mme DU HAZARD.

Qu'est-ce qu'il t'a donc fait?

JEANNETTE.

Il ne m'a rien fait; mais c'est qu'il ne veut jamais me donner de réjouissance, tandis qu'il en donne à tout le monde.

Mme DU HAZARD.

Eh bien! oui; tu n'as qu'à t'aviser d'en apporter, je t'en donnerai, moi de la réjouissance.

BABET.

Eh! ma pauvre Jeannette, il faut bien te garder d'en prendre.

JEANNETTE.

Mais pourquoi donc ça?

BABET

C'est que c'est la plus mauvaise viande.

JEANNETTE.

Ah dame, je n'en savais rien, moi... De là, j'ai été chez monsieur votre peintre.

JEANNETTE.

Vous l'aurez demain.

Mme DU HAZARD.

L'as-tu vu ?

JEANNETTE.

Sans doute.

Mme DU HAZARD.

Eh bien ! comment le trouves-tu ?

JEANNETTE.

Oh ! c'est vous toute crachée. Il est si bien fait, si bien fait, qu'il m'a fait peur, et que ceux mêmes qui ne vous auront jamais vue, vous reconnaîtront de suite.

Mme DU HAZARD.

Tant mieux.

JEANNETTE, gaîment.

Il est bien honnête lui, monsieur votre peintre.

Mme DU HAZARD.

Comment donc ça ?

JEANNETTE.

Ah ! dame, c'est qu'il m'a promis...

Mme DU HAZARD.

Quoi ?

Ça ne vous fâchera pas?

Mme DU HAZARD.

Eh non! non... Eh bien! il t'a promis?...

JEANNETTE.

De me peindre dans un petit coin du tableau, de manière que personne ne pourra me voir, mais que je pourrai entendre ce que diront tous ceux qui le verront.

Mme DU HAZARD.

Comment! tu ne vois pas qu'il s'est moqué de toi?

JEANNETTE.

Oh! que non, Madame. Il m'a trop bien examinée.

Mme DU HAZARD.

Que tu es bête, ma pauvre Jeannette.

JEANNETTE.

Ce n'est pas ma faute.

Mme DU HAZARD.

As-tu passé chez l'apothicaire?

JEANNETTE.

Oui, Madame.

Mme DU HAZARD

Que t'a-t-il dit?

qu'à prendre je ne sais quelle herbe, que je préparerais je ne sais comment, pour la mettre ensuite je ne sais où, et que vous seriez guérie je ne sais quand.

Mme DU HAZARD.

Voilà qui est bien clair.

JEANNETTE.

Voilà vos souliers, que j'ai été chercher chez le cordonnier; il leur a donné un coup de forme; et il m'a dit qu'à présent ils vous chausseraient comme un gand.

Mme DU HAZARD.

C'est bon; monte tout cela là-haut. Tu mettras bien vite le pot au feu, et puis...

JEANNETTE.

Tenez, j'allais tout justement l'oublier.

Mme DU HAZARD.

Quoi?

JEANNETTE.

Je viens de rencontrer le facteur, qui m'a remis cette lettre pour vous.

Mme DU HAZARD.

Donne... Je sais ce que c'est...

JEANNETTE.

Ah, Madame! ne la déchirez pas.

Mme DU HAZARD.

Pourquoi donc!

JEANNETTE.

Donnez-la moi plutôt.

Mme DU HAZARD.

Qu'en veux-tu faire?

JEANNETTE.

Dame, je l'enverrai à ma mère, qui m'a bien recommandé, en partant, de lui en envoyer de tems-en-tems.

Mme DU HAZARD.

Mais, bête que tu es, cette lettre n'est pas écrite pour ta mère.

JEANNETTE.

Bah! c'est égal, puisqu'elle ne sait pas lire...

Mme DU HAZARD.

Tu as bien fait du bruit cette nuit.

JEANNETTE.

C'est que je me suis relevée.

Mme DU HAZARD.

Et pourquoi faire?

JEANNETTE.

Dame, comme je dormais bien fort, j'ai

n'ai pas osé me mettre à la fenêtre. J'ai regardé doucement à travers le rideau ; et, comme j'ai vu que je ne voyais rien, je me suis recouchée toute tremblante d'avoir eu peur.

Mme DU HAZARD.

Rentre, et reviens vite balayer le devant de la porte.

JEANNETTE.

Dans deux tours de main je suis à vous.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

Mme DU HAZARD, BABET.

Mme DU HASARD.

Eh bien! mamzelle Babet, ça ne vous démonterait-il pas, ça ? Avez-vous jamais vu une fille plus sotte et plus niaise ?

BABET.

Non, en vérité.

Mme DU HAZARD.

Vous ne voyez rien encore.

BABET.

Tout de bon!

Oui, tout de bon; elle commence à se former.

BABET.

Elle ne va pas vite.

Mme DU HAZARD.

Imaginez-vous que le lendemain du jour que je la retins à mon service, ne la voyant pas descendre à neuf heures du matin, je l'appelle... Jeannette? — Madame. — Est-ce que tu ne te lèves pas aujourd'hui? — Je vous attends. — Eh pourquoi? — Pour m'habiller. — Comment! pour t'habiller. — Eh, oui. Hier, en m'arrêtant, ne m'avez-vous pas dit que vous me donneriez douze écus de gages (car je lui donne tout autant, mamzelle Babet), et que vous me nourririez et m'habilleriez?... Comment trouvez-vous celui-là

BABET.

Impayable... Ah! voilà M. le commissaire.

Mme DU HAZARD.

Ce n'est que son clerc.

BABET.

C'est tout un; le commissaire est à la campagne.

Mme DU HAZARD.

Jeannette?

JEANNETTE, dans la maison.

Plaît-il, Madame ?

Mme DU HAZARD.

Descendras-tu, coquine ?

JEANNETTE, dans la maison.

J'emmanche le balai.

SCÈNE V.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, Mme DU HAZARD, BABET.

LE CLERC.

Bon! Cette porte est bien balayée.

BABET.

C'est la mienne, M. le Clerc.

LE CLERC.

C'est fort bien.

BABET.

J'ai toujours grand soin de tenir le devant de notre maison propre.

LE CLERC.

Je suis content de vous, et je ne me rappelle pas même de vous avoir jamais trouvée en contravention.

BABET.

Oh! pour ça non.

Ah! ah!... Voilà qui est un peu différent. Qu'est-ce qui demeure là?

Mme DU HAZARD.

C'est moi, Monsieur.

LE CLERC.

Pourquoi votre porte n'est-elle pas enco balayée?...

Mme DU HAZARD.

Parce qu'elle va l'être dans l'instant.

LE CLERC.

Comment! dans l'instant? Huit heures so sonnées, vous êtes dans le cas de l'amende.

Mme DU HAZARD.

L'amende!... Vous badinez, M. le Clerc.

LE CLERC.

De trente livres, le texte est précis.

Mme DU HAZARD.

Comment! trente livres pour une misère

LE CLERC.

Une misère!

Mme DU HAZARD.

Mais, M. le Clerc, écoutez-moi donc: c'e la faute de ma servante, et non la mienne.

LE CLERC.

Les maîtres sont responsables pour leu domestiques; les marchands et artisans, pou

Mme DU HAZARD.

Mais enfin, M. le Clerc, pour une fois que je me trouve en retard d'un quart-d'heure...

LE CLERC.

Tout le monde n'a qu'à en dire autant, où seront, je vous demande, l'ordre et la propreté ?

Mme DU HAZARD.

Une fois n'est pas coutume.

LE CLERC.

La loi est précise.

Mme DU HAZARD.

La loi... la loi, tant que vous voudrez, mais, M. le Clerc... Vous êtes fait pour m'écouter; et quand je vous dis...

LE CLERC.

Monsieur le Clerc! Monsieur le Clerc! Point de raisons; ne me faites pas verbaliser. Je rentre dans notre hôtel, où je reçois les amendes jusqu'à midi, entendez-vous ?

(Il sort.)

Mme DU HAZARD.

Trente livres d'amende! c'est cette petite drôlesse qui en est la cause; elle va me le payer cher.

SCÈNE VI.

BABET, dans la rue; Mme DU HAZARD JEANNETTE, dans la maison.

BABET.

Écoutez donc, madame du Hazard; ce n'es pas sa faute à elle.

JEANNETTE.

Aïe! aïe! aïe!...

Mme DU HAZARD.

Je t'apprendrai, coquine, à me faire mettr à l'amende. Je ne sais qui me tient de te tue sur la place!

JEANNETTE.

Aïe! aïe! aïe!

Mme DU HAZARD.

Sors de chez moi.

JEANNETTE.

Laissez-moi donc prendre au moins mo paquet.

Mme DU HAZARD.

Ton paquet? Il servira à payer l'amende.

JEANNETTE.

Et mes gages?

Mme DU HAZARD.

Ah ! tes gages ?... Tiens, tiens, les voilà...

JEANNETTE.

Aïe ! aïe ! aïe !

Mme DU HAZARD, un bâton à la main, la met hors de la maison, dont elle ferme la porte.

Ne remets jamais les pieds chez moi.

JEANNETTE.

C'est indigne ça. On ne se sert pas d'une pauvre fille sans la payer, et on ne lui donne pas des coups de bâton pour ses gages.

Mme DU HAZARD, à sa fenêtre.

Veux-tu que j'aille te donner ton reste ?

JEANNETTE.

Donnez-moi plutôt mon paquet.

Mme DU HAZARD, à sa fenêtre.

Tu l'iras chercher chez le commissaire, c'est lui qui te le rendra.

BABET.

C'est abominable ça, madame du Hazard.

Mme DU HAZARD, à sa fenêtre.

De quoi vous mêlez-vous ? Est-ce que ça vous regarde ?

BABET.

Il ne vous convient pas de battre ainsi cette pauvre fille.

C'est ma servante.

BABET.

Vous est-il permis pour cela de la frapper Vous pouvez la renvoyer, comme elle est l maîtresse de vous quitter : il n'y a pas d'es claves en France.

Mme DU HAZARD, à sa fenêtre.

Taisez-vous, je ne suis pas faite pour parle à une servante.

BABET.

Eh, mon dieu! ne faites donc pas tant votr embarras; on sait ben ce que vous êtes. Eh parguienne! si je suis servante chez le fils vous l'étiez chez le père; il ne faut pas tan faire la Madame, et vous oublier si vite.

Mme DU HAZARD, à sa fenêtre.

Vous êtes une impertinente, et puis c'es tout.

BABET.

Les impertinentes vous ressemblent. Des cendez donc un peu.

Mme DU HAZARD, fermant sa fenêtre.

Allez, je ne suis pas faite pour me compro mettre avec de la canaille.

SCÈNE VII.

JEANNETTE, BABET.

BABET.

De la canaille !...

JEANNETTE.

Ne vous mettez pas en colère, mamzelle Babet.

BABET.

Je n'y suis pas... Mais c'est que ça fait pitié!

JEANNETTE.

Avez-vous vu les coups qu'elle m'a donnés?

BABET.

Non... Mais je les ai bien entendus.

JEANNETTE.

Que vais-je devenir à présent?

BABET.

Il faut prendre patience, mon enfant.

JEANNETTE.

Prendre patience? Ça vous est bien aisé à dire, mamzelle Babet; je n'ai ni argent, ni connaissance, ni ressources, et l'on me garde mes hardes, encore.

BABET.

Elle a tort.

Certainement... Où irai-je?... Qui voudra de moi?

BABET.

La pauvre enfant!

JEANNETTE.

Dites-moi un peu: qu'est-ce que je m'en vais faire?

BABET.

Écoute, Jeannette: mon maître est un brave homme, lui, qui prend volontiers pitié des pauvres filles, et qui ne demande pas mieux de leur faire plaisir...

JEANNETTE.

Vous êtes bien heureuse, vous!... Je ne puis trouver personne qui veuille me faire plaisir... moi.

BABET.

Je m'en vais lui conter ton malheur, je suis certaine qu'il aura pitié de toi.

JEANNETTE.

Vous croyez?...

BABET.

J'en suis sûre.

JEANNETTE.

Vous êtes bien bonne, mamzelle Babet.

SCÈNE VIII.

JEANNETTE, BABET, CADET.

CADET.

Mamzelle Babet?

BABET.

Eh bien! quoi?

CADET.

M. Minute vous demande.

BABET.

Je rentre... Attends-moi là, Jeannette, je vais voir ce que mon maître me veut, et en même tems je lui parlerai de toi... Ne t'éloigne pas.

JEANNETTE.

Non, mamzelle Babet.

(Babet sort.)

SCÈNE IX.

CADET, JEANNETTE.

CADET.

Bonjour, mamzelle Jeannette.

JEANNETTE.

Bonjour, M. Cadet.

Jeannette.

JEANNETTE.

Rien, M. Cadet.

CADET.

Comment rien!...Et vous pleurez.

JEANNETTE.

C'est qu'on m'a battue.

CADET.

On vous a battue, mamzelle Jeannette?

JEANNETTE.

Et bien fort, encore; que j'en suis toute noire, je gage...

CADET.

Ah, Ciel! Et quel est donc le monstre ?...

JEANNETTE, vivement.

N'en dites pas de mal, M. Cadet.

CADET.

Pourquoi donc ça?

JEANNETTE.

C'est que c'est votre chère mère.

CADET.

Ma chère mère!

JEANNETTE.

Elle-même.

CADET.

Et à quel propos donc ça, mamzelle Jeannette?

JEANNETTE.

A propos de ce qu'on l'a mise à l'amende, parce que je n'avais pas balayé le devant de la maison; elle m'a battue, m'a chassée, et m'a mise à la porte.

CADET.

C'est-il possible ça?

JEANNETTE.

Très-possible... mamzelle Babet peut vous le dire; elle l'a vu aussi bien que je l'ai senti.

CADET.

Que je suis malheureux!

JEANNETTE.

Pourquoi donc ça, M. Cadet?

CADET.

Ma mère vous a battue.

JEANNETTE.

Oh! bien fort.

CADET.

Vous ne m'aimerez plus.

JEANNETTE.

A cause de quoi?

JEANNETTE.

Ce n'est pas votre faute à vous.

CADET.

Écoutez, mamzelle Jeannette; voulez-vous me promettre de m'aimer toujours?

JEANNETTE.

Oh! mon Dieu! oui, je vous le promets.

CADET.

Eh bien! moi, Jeannette, je vous promets que, si vous voulez, je vous épouserai.

JEANNETTE.

Vous vous moquez peut-être de moi?

CADET.

Non, Jeannette, non. Je vous ferai, en attendant, une promesse de mariage sur papier timbré.

JEANNETTE.

C'est bien honnête à vous. Mais ça s'ra-t-il bientôt que vous m'épouserez?

CADET.

Sitôt que j'aurai vingt-cinq ans. Je serai majeur, voyez-vous, et alors je ferai mes soumissions respectueuses à ma chère mère, et tout de suite je vous épouserai.

Oui, mais ça sera peut-être encore bien long?

CADET.

J'ai déjà dix-sept ans; vous voyez que nous n'en avons que huit à attendre.

JEANNETTE.

Mais en attendant, que vais-je devenir?

CADET.

Laissez-moi faire, mamzelle Jeannette; je vais entrer chez ma mère, je tâcherai de l'apaiser, et de l'engager à vous reprendre chez elle.

JEANNETTE.

C'est qu'elle est bien mauvaise.

CADET.

Oui... mais dans le fond elle est bonne femme.

JEANNETTE.

Oh! c'est bien vrai... Elle ne gronde jamais que quand elle est en colère.

CADET.

Je vais tâcher de faire votre paix.

JEANNETTE.

Je ne lui en veux pas beaucoup; et si ce n'était les coups qu'elle m'a donnés, et

CADET.

Le charmant caractère !

JEANNETTE.

Allez, M. Cadet, vous le savez bien, que je ne suis pas méchante.

CADET.

Si vous l'étiez, votre physionomie serait bien trompeuse. Attendez-moi là ; je vais entrer chez ma mère : quand son premier mouvement de colère est passé, j'en fais tout ce que je veux.

JEANNETTE.

Allez donc.

CADET.

Il ne faudra pas lui dire que nous nous aimons.

JEANNETTE.

Pourquoi pas ?...

CADET.

Ce serait une raison de plus pour qu'elle ne vous reprît jamais à son service.

JEANNETTE.

Et si elle s'en aperçoit...

CADET.

Nous aurons soin de nous cacher d'elle.

JEANNETTE.

Je ferai tout ce que voudrez, moi, M. Cadet.

CADET.

Sans adieu, mamzelle Jeannette... Ah ! si vous vouliez me permettre...

JEANNETTE.

Quoi ?

CADET.

De baiser cette jolie main.

JEANNETTE.

Que ne m'embrassez-vous plutôt. Ça me fera bien plus de plaisir.

CADET.

C'est que je n'osais pas ; mais puisque vous me le permettez...

JEANNETTE.

De tout mon cœur

CADET.

Je vous aime pour la vie, mamzelle Jeannette.

JEANNETTE.

Et moi de même, M. Cadet.

(Cadet sort.)

SCÈNE X.

JEANNETTE, seule.

C'est un bien joli garçon, que M. Cadet. Dame c'est lui qui en a, de l'esprit; s'il pouvait m'en donner un peu, sa mère ne me reprocherait plus tant que je ne suis qu'une sotte... Et puis, ça n'est pas fier voyez, tout Monsieur qu'il est, il parle de m'épouser, moi, qui ne suis qu'une pauvre servante.

SCÈNE XI.

M. MINUTE, JEANNETTE, BABET.

(M. Minute reconduit une personne jusqu'à la porte de son étude, en lui fesant de grandes révérences. Quand il est prêt à rentrer, Babet sort de la maison, et la scène commence.)

BABET.

Tenez, la voilà.

M. MINUTE, en robe de chambre.

Elle est charmante!

BABET.

Eh bien! elle est encore plus innocente et plus sage.

M. MINUTE, à part.

Divine!...

BABET.

Voulez-vous que je la fasse entrer?

M. MINUTE.

Non, non; ce n'est pas la peine. Je vais lui dire deux mots, et voir si réellement elle mérite qu'on s'intéresse à elle.

BABET, à Jeannette.

Tiens, ma pauvre Jeannette, voilà M. Minute, à qui j'ai raconté ton aventure. Il veut bien avoir des bontés pour toi. Aye confiance en lui, tu ne t'en repentiras pas.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

M. MINUTE, JEANNETTE.

M. MINUTE.

Eh bien, qu'est-ce, ma belle enfant? on vous a donc battue?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. MINUTE.

Comment peut-on avoir le courage de frapper une fille aussi aimable?

JEANNETTE, lui fesant une grande révérence.

Vous êtes bien bon.

M. MINUTE veut lui prendre la main, qu'elle retire avec précipitation.

Vous êtes charmante, Jeannette !

JEANNETTE, lui fesant une grande révérence.

Ça vous plaît à dire, Monsieur.

M. MINUTE.

Est-il possible qu'une fille comme vous soit servante ?

JEANNETTE.

Que voulez-vous donc que je sois ?...

M. MINUTE.

Ah ! Jeannette, vous serez tout ce que vous voudrez.

JEANNETTE.

Je ne veux qu'être honnête fille.

M. MINUTE.

Vous avez raison, Jeannette.

JEANNETTE.

Ma mère me l'a bien recommandé en m'envoyant à Paris, et de ne jamais me laisser enjôler par les belles paroles, ni par la vue, plus dangereuse encore, de l'or et de l'argent.

moi?

JEANNETTE.

Je ne me défie de personne, moi.

M. MINUTE.

Vous êtes à Paris sans parens, sans ressources?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. MINUTE.

Eh bien je veux prendre soin de vous, moi, Jeannette.

JEANNETTE.

Vous êtes bien bon.

M. MINUTE.

Me promettez-vous d'être toujours honnête.

JEANNETTE.

Est-ce qu'on peut être autrement?

M. MINUTE.

Vous n'êtes pas faite pour être une simple servante.

JEANNETTE.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'est bien du bonheur pour moi, encore.

à la place que vous méritez. Vous portez là des habits indignes de vous.

JEANNETTE.

Ah! Monsieur, c'est mon juste de tous les jours; j'en ai un dans mon paquet qui est bien plus beau, mais je ne le mets que les dimanches et fêtes... il est de soie.

M. MINUTE.

Vous ne m'entendez pas, Jeannette; ce sont de belles robes, les ajustemens les plus galans, des diamans même si vous en désirez, que je vous propose.

JEANNETTE.

A moi, Monsieur.

M. MINUTE.

A vous-même... J'ai une petite maison délicieuse, à une lieue de Paris, je vous y enverrai.

JEANNETTE.

Pour en être la jardinière?

M. MINUTE.

Non, Jeannette, non; mais pour en être la maîtresse et la souveraine. Vous y commanderez en reine. Rien ne vous y manquera. J'irai tous les soirs souper avec vous, et quelquefois si vous le permettez...

M. MINUTE.

Vous tromper!... Moi, Jeannette? Je ne veux que vous rendre heureuse.

JEANNETTE.

Allez, Monsieur, je suis bien simple; mais je gagerais que quand on donne tant à une pauvre fille, c'est qu'on veut la perdre.

M. MINUTE.

Moi, vouloir vous perdre, Jeannette!

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. MINUTE.

Que vous me connaissez peu! Vous êtes charmante; mais votre innocence me plaît plus encore que votre personne.

JEANNETTE.

Justement; voilà pourquoi vous voulez me la ravir.

M. MINUTE.

Non, Jeannette, non. Votre vertu est tout ce que j'aime dans vous.

JEANNETTE.

Eh bien? ne m'exposez donc pas au danger de perdre tout ce que vous aimez.

M. MINUTE.

Que de candeur! Que d'innocence! Je le vois, Jeannette; vous êtes aussi sage que belle, et je renonce au dessein cruel que j'avais formé de vous séduire.

JEANNETTE.

Vous le vouliez donc?

M. MINUTE.

Oui, Jeannette, je le voulais; mais cette douce candeur qui se peint dans vos yeux, change tout mon amour en respect; et Jeannette, plus belle que jamais, ne me paraît plus qu'intéressante.

JEANNETTE.

Vous ne me trompez pas?

M. MINUTE.

Non, mon enfant. Écoutez-moi, Jeannette: vous êtes entourée de précipices; tous ceux qui vous verront chercheront à vous séduire; vous êtes jeune, sans expérience, on vous trompera.

JEANNETTE.

Hélas! Monsieur, je m'y attends bien.

M. MINUTE.

Il n'est qu'un moyen pour vous sauver, et moi-même peut-être. Il faut vous marier.

JEANNETTE.

Me marier?...

gnance pour le mariage.

JEANNETTE.

Oh! mon dieu, non, Monsieur! bien au contraire.

M. MINUTE.

Quelle ingénuité!

JEANNETTE.

Mais, qui est-ce qui voudra d'une pauvre fille comme moi!

M. MINUTE.

Ne me déguisez rien.

JEANNETTE.

Je ne sais pas encore mentir.

M. MINUTE.

Aimez-vous quelqu'un?... Vous rougissez, Jeannette.

JEANNETTE.

C'est de plaisir...

M. MINUTE.

Vous aimez donc!

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. MINUTE.

Et quel est cet heureux mortel?

JEANNETTE.

C'est M. cadet.

M. MINUTE.

Le fils de Madame du Hazard ?

JEANNETTE.

Lui-même.

M. MINUTE.

Il vous aime, sans doute?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur, puisqu'il me le dit, et qu'il doit m'épouser quand il sera majeur; et qu'en attendant il m'a promis de me faire une promesse de mariage sur du papier timbré.

M. MINUTE.

Cela suffit, Jeannette. Je suis le parrain de Cadet, sa mère m'a plus d'une obligation... Allez chez le commissaire, qui demeure là, réclamez-vous de moi; dites-lui que je m'intéresse beaucoup à votre affaire, et que je la lui recommande.

JEANNETTE.

Et qu'est-ce que je ferai chez le commissaire?

M. MINUTE.

Vous lui ferez une plainte de ce que madame du Hazard vous a battue, et de ce qu'elle vous retient vos effets.

JEANNETTE.

Et qu'en arrivera-t-il?

M. MINUTE.

Elle sera punie.

JEANNETTE.

Ah, Monsieur! je serais bien fâchée qu'on lui fît de la peine ou du mal par rapport à moi; elle m'a battue, mais je le lui pardonne, je ne veux que mon paquet.

M. MINUTE.

L'aimable enfant!.. Faites ce que je vous dis, Jeannette, j'ai mes raisons pour cela..... Je vais m'habiller, et vous, sitôt votre plainte faite, venez chez moi nous irons ensemble chez madame du Hazard.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. MINUTE.

Je fais une réflexion, Jeannette; vous n'avez peut-être pas d'argent?

JEANNETTE.

Il est vrai.

M. MINUTE.

Prenez cet écu.

JEANNETTE.

Que voulez-vous que j'en fasse?

Allez, Jeannette, ne perdez pas de tems..... Je vous attends.

(M. Minute sort.)

SCÈNE XIII.

JEANNETTE.

Oh! le brave homme!... Mamzelle Babet avait bien raison de dire que c'est un bon maître, et qui n'est pas fier : que je serais heureuse s'il voulait me prendre aussi à son service!... Voilà la maison de monsieur le commissaire. Frappons... il ne répond pas... Il est peut-être embarrassé... Frappons plus doucement.

SCÈNE XIV.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, JEANNETTE.

LE CLERC sort de la maison en examinant plusieurs papiers; il parle à Jeannette sans la regarder.

Est-ce vous qui frappez à la porte?

JEANNETTE, fesant la révérence.

Oui, Monsieur.

LE CLERC.

Y a-t-il long-tems que vous êtes là?

JEANNETTE.

Un peu.

LE CLERC.

Que ne frappiez-vous plus fort ?

JEANNETTE.

J'avais peur de vous déranger.

LE CLERC.

Que demandez-vous ?

JEANNETTE.

Monsieur le commissaire.

LE CLERC.

Il est à la campagne pour huit jours.

JEANNETTE.

Je ne puis donc pas lui parler ?

LE CLERC.

Non... Mais, pendant son absence, je le représente, et c'est comme si vous parliez à lui-même... De quoi s'agit-il ?

JEANNETTE.

Monsieur, je suis la servante de madame du Hazard, qui demeure là, et que vous venez de mettre à l'amende, parce que je n'avais pas balayé le devant de sa porte.

LE CLERC.

Eh bien, apportez-vous l'amende ?

JEANNETTE.

Non, Monsieur.

LE CLERC.

Que voulez-vous donc?

JEANNETTE.

Je viens de la part de M. Minute, qui m'a dit de me réclamer de lui, et de vous dire qu'il s'intéressait à mon affaire, et qu'il vous la recommandait.

LE CLERC, la regardant, et souriant.

Ah, ah! Elle est ma foi gentille... Eh bien! voyons, mon enfant; que voulez-vous?

JEANNETTE.

Je viens, Monsieur, vous faire une plainte.

LE CLERC.

Une plainte?

JEANNETTE, lui présentant l'écu de M. Minute.

Oui, Monsieur, et voilà...

LE CLERC.

Gardez, mon bijou, gardez... Quand on est aussi gentille que vous, on n'a besoin ni de recommandation, ni d'argent.

JEANNETTE, lui fesant une grande révérence.

Vous êtes bien honnête.

LE CLERC.

De qui vous plaignez-vous?

LE CLERC.

Et vous venez faire une plainte ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

LE CLERC.

Contre qui ?

JEANNETTE.

Contre madame du Hazard.

LE CLERC.

Votre maîtresse ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

LE CLERC.

Que vous a-t-elle donc fait ?

JEANNETTE.

Elle m'a chassée, et m'a battue.

LE CLERC.

Elle vous a battue ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

LE CLERC.

Bien fort ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur ; j'en aurai les marques.

laudra me les montrer.

JEANNETTE.

Oh! Monsieur, vous êtes trop bon.

LE CLERC.

Laissez-moi faire, je vais la mener grand train... Battre une si jolie fille; elle s'en repentira, je vous en réponds.

JEANNETTE.

Ne lui faites pas trop de peine.

LE CLERC.

Eh! pour quelle raison s'est-elle portée contre vous à cette violence?

JEANNETTE.

Parce que je n'avais pas balayé le devant de la porte, et que vous l'avez mise à l'amende.

LE CLERC.

Je n'ai pas pu faire autrement; l'ordonnance y est formelle.

JEANNETTE.

Après m'avoir battue, elle m'a chassée, et elle ne veut pas me rendre mon paquet.

LE CLERC.

Et sa raison?

JEANNETTE.

Elle dit qu'il servira à payer l'amende.

LE CLERC.

Écoutez-moi, mon bijou : je vous remettrais bien l'amende, mais votre madame du Hazard pourrait se douter de la bonne volonté que j'ai pour vous ; et ce lui serait un moyen victorieux de défense, pour ne pas payer les dommages et intérêts auxquels je vais la condamner envers vous. Il faut mieux faire : en voilà le montant... Prenez ces dix écus, prenez-les.

JEANNETTE.

Que voulez-vous que j'en fasse ?

LE CLERC.

Vous allez les lui porter pour payer l'amende à laquelle elle a été condamnée par votre négligence.

JEANNETTE.

Les lui donnerai-je de votre part ?

LE CLERC.

Eh, non ! mon enfant, il ne faut pas parler de moi, vous gâteriez tout. Vous retirerez tout uniment votre paquet.

JEANNETTE.

Mais, dès qu'elle m'aura rendu mon paquet, tout sera dit ; je ne demande rien davantage.

LE CLERC.

Que vous êtes simple ! Vous ne connaissez pas nos ressources. Les coups qu'elle vous a

donnés iront loin, je vous en réponds. Vous êtes en bonnes mains... Mais j'espère bien aussi que je n'obligerai pas une ingrate, et que vous serez reconnaissante de mes peines.

JEANNETTE.

Certainement.

LE CLERC.

Vous voilà sur le pavé... Avez-vous quelque autre condition ?

JEANNETTE.

Non, Monsieur, et j'ai bien peur de n'en pas trouver, car je suis toute neuve.

LE CLERC.

Je le vois bien... Mais n'en cherchez pas.

JEANNETTE.

Eh ! que voulez-vous donc que je devienne? Je suis une pauvre fille; je ne connais personne, je ne sais où aller.

LE CLERC.

Ne vous inquiétez pas; je me charge de vous loger, moi.

JEANNETTE.

Vous avez bien de la bonté.

LE CLERC.

J'ai une petite chambre toute meublée ici près, dont je puis disposer, et dans laquelle vous logerez, en attendant mieux. Vous irez

de ma connaissance, qui se fait un plaisir d'obliger de jeunes infortunées.

JEANNETTE.

Elle me fera donc travailler ?

LE CLERC.

Oui, mon bijou.

JEANNETTE.

Et je gagnerai de l'argent ?

LE CLERC.

Beaucoup.

JEANNETTE.

Oh ! pourvu que j'en gagne assez pour me nourrir, m'habiller, et en envoyer un peu à ma mère, voilà tout ce que je désire.

LE CLERC.

Comment vous nommez-vous ?

JEANNETTE.

Jeannette, Monsieur, à vous servir.

LE CLERC.

Eh bien, Jeannette, laissez-moi faire ; je veux, avant six mois, vous voir dans un équipage brillant.

JEANNETTE.

Allons-donc, Monsieur, vous vous moquez de moi. Une pauvre servante...

LE CLERC.

Avec une figure comme la vôtre, vous ferez de l'or à Paris. Eh! combien en ai-je vu qui ont commencé de plus bas encore, et qui étalent aujourd'hui tout l'orgueil de l'opulence. Vous êtes encore toute simple.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

LE CLERC.

Eh bien... je vous formerai... Rentrez chez M. Minute; mais ne lui parlez ni de la petite chambre, ni de la marchande de modes, entendez-vous?

JEANNETTE.

Pourquoi donc?

LE CLERC.

J'ai mes raisons. Dites-lui seulement qu'il sera content de la manière dont je vous ferai rendre justice. Après quoi vous reviendrez ici, et sur la brune je vous conduirai à votre nouvelle demeure. Allez, Jeannette, je vais travailler pour vous. (*A part.*) Ah! ah! madame du Hazard, vous paierez, ma foi, les frais de l'emménagement.

SCÈNE XV.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, JEANNETTE, BABET.

BABET.

Eh bien! es-tu contente ?

JEANNETTE.

On ne peut pas davantage. Je ne sais pourquoi tous ces Messieurs ont tant de bonté pour une pauvre servante.

BABET.

Je le sais bien, moi... Mais entre; Monsieur est occupé pour quelques instans. Il m'a recommandé de ne te pas quitter. Tu lui parleras dans l'instant.

SCÈNE XVI.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, Mme DU HAZARD, CADET.

LE CLERC.

La charmante enfant! c'est la simplicité même. J'en ferai tout ce que je voudrai, et en travaillant pour elle, je travaillerai pour moi-même. Holà! quelqu'un ?

CADET.

Que voulez-vous, Monsieur?

LE CLERC.

Madame du Hazard est-elle là?

CADET.

Oui, Monsieur.

LE CLERC.

Faites-la venir.

CADET.

Ma chère mère!

Mme DU HAZARD, dans le fond de sa boutique.

Eh bien?

CADET.

C'est un Monsieur qui vous demande.

Mme DU HAZARD.

Me voilà, me voilà.

LE CLERC.

Votre serviteur, madame du Hazard.

Mme DU HAZARD.

Votre servante, Monsieur. Qui vous amène encore?

LE CLERC.

Une affaire très-importante, Madame, et que par amitié pour vous, je viens arranger à l'amiable.

Mme DU HAZARD.

Au sujet de l'amende. On a les vingt-quatre heures pour payer.

LE CLERC.

C'est bien d'une autre conséquence, vraiment... Vous aviez chez vous une jeune servante, nommée Jeannette ?

Mme DU HAZARD.

Oui, Monsieur. Une paresseuse, qui est même cause...

LE CLERC.

Vous l'avez chassée...

Mme DU HAZARD.

Sur-le-champ, Monsieur ; vous sentez bien qu'on ne peut pas garder...

LE CLERC.

Sans lui payer ses gages, sans lui rendre son paquet?

Mme DU HAZARD.

Est-il juste, Monsieur que je paie l'amende à laquelle vous m'avez condamnée pour sa négligence? Je suis prête à lui rendre son paquet, quand elle me remettra mes dix écus.

LE CLERC.

Vous avez raison. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit... Vous l'avez battue.

Mme DU HAZARD.

Un petit mouvement de vivacité, dont je n'ai pas été la maîtresse...

LE CLERC.

Eh, de quel droit, s'il vous plaît, l'avez-vous battue ?

Mme DU HAZARD.

Monsieur...

LE CLERC.

Elle est venue se plaindre, et je lui dois justice ; c'est mon premier devoir.... Cette affaire peut aller très-loin, Madame, et je vous conseille de l'apaiser le plutôt possible. Si une fois je verbalise, je n'en serai plus le maître.

Mme DU HAZARD.

Eh bien, Monsieur, je consens à la reprendre; aussi-bien l'ai-je promis à mon fils.

LE CLERC.

Il ne s'agit pas de cela ; vous l'avez battue, il lui faut des dommages, et vous ne pouvez pas lui offrir moins de six cents livres, pour l'engager au silence.

Mme DU HAZARD.

Six cents livres ?

LE CLERC.

Tout autant.

piquer cette affaire.

LE CLERC.

Je suis instruit de tout, Madame : vous ne savez donc pas que les voies de fait sont expressément défendues, quand même celui qui s'en servirait pourrait avoir raison, parce qu'il n'est permis à qui que ce soit de se faire justice.

Mme DU HAZARD.

Comment, Monsieur! pour quelques coups donnés à une malheureuse servante!...

LE CLERC.

Et cette servante est-elle une esclave ou une citoyenne? Tous les devoirs dans la société sont respectifs et balancés. Plus le serviteur a de devoirs à remplir vis-à-vis de ses maîtres, plus il s'acquiert des droits à leur bienveillance; d'où il s'ensuit qu'ils ne doivent jamais le maltraiter... *Levis castigatio permittitur, non sævitia.*

Mme DU HAZARD.

Mais aussi Monsieur, six cents livres!....

LE CLERC.

Vous faites rébellion je crois?

Mme DU HAZARD.

Non, Monsieur; mais considérez donc que

me voilà ruinée : où voulez-vous que je trouve jamais six cents livres?

LE CLERC.

Je vous donne un quart-d'heure, Madame, sinon je vous fais exécuter sur-le-champ, et vous n'en serez peut-être pas quitte pour mille écus : vous ne connaissez pas la conséquence de ces affaires-là. Dans un quart-d'heure je suis ici ; que votre argent soit prêt, entendez-vous?

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

Mme DU HAZARD, CADET.

Mme DU HAZARD.

CADET?

CADET.

Ma chère mère.

Mme DU HAZARD.

Approche ici, approche.... C'est une bien jolie fille que ta Jeannette.

CADET.

Pas vrai donc, ma chère mère?

Mme DU HAZARD.

Oh! que je m'en veux de ne l'avoir pas étranglée tantôt.

CADET.

Quoi donc qu'elle a fait encore?

Mme DU HAZARD.

Elle a fait une plainte contre moi, et me demande six cents livres de dommage.

CADET.

Six cents livres!

Mme DU HAZARD.

Eh bien, conseille-moi donc encore de reprendre cette petite drôlesse-là? Voilà, voilà des preuves de sa douceur et de son honnêteté.

CADET.

Je n'en reviens pas.

Mme DU HAZARD.

Nous voilà ruinés. Où veux-tu que je trouve six cents livres?

CADET.

Quelqu'un qui nous en veut, l'aura certainement conseillée; jamais Jeannette, d'elle-même, ne nous eût joué un pareil tour.

Mme DU HAZARD.

Tais-toi.... Tu me ferais soupçonner que Jeannette... Si je le croyais...

CADET.

La voilà avec M. Minute.

SCÈNE XVIII.

M. MINUTE, Mme DU HAZARD, CADET, JEANNETTE.

M. MINUTE.

Venez, Jeannette, venez.

JEANNETTE.

J'ai peur moi, elle n'a qu'à me battre encore...

M. MINUTE.

Ne craignez rien; je veux vous raccommoder ensemble, et récompenser monsieur le clerc du Commissaire de ses bonnes intentions pour vous... Bonjour, madame du Hazard.

Mme DU HAZARD.

Votre servante, monsieur Minute.

M. MINUTE.

Voulez-vous bien que je vous ramène Jeannette?

Mme DU HAZARD.

Comment! cette effrontée ose se représenter devant moi?

M. MINUTE.

De la douceur.

CADET.

Allez, mamzelle Jeannette, c'est bien mal

vous n'êtes qu'une trompeuse.

JEANNETTE.

Qu'est-ce que j'ai donc fait, moi, monsieur Cadet?

CADET.

Ce que vous avez fait, mamzelle! Vous avez été vous plaindre chez le commissaire contre ma chère mère.

JEANNETTE.

Ce n'est pas ma faute ; c'est Monsieur qui l'a voulu.

Mme DU HAZARD.

Comment! monsieur Minute?

M. MINUTE.

Elle dit vrai, c'est moi-même.

Mme DU HAZARD.

Vous qui jusqu'à ce moment m'avez marqué tant d'amitié... vous, pour qui... Je ne l'aurais jamais cru...

M. MINUTE.

Il n'y a pas si grand mal.

Mme DU HAZARD.

Comment! lorsqu'on me condamne à lui payer six cents livres?

M. MINUTE.

Six cents livres !

Mme DU HASARD.

Tout autant... Où voulez-vous que je les trouve?

M. MINUTE.

Monsieur le Clerc a pris vivement ses intérêts.

Mme DU HAZARD.

Je le crois bien... et j'en sais aussi bien la raison : c'est qu'elle est jolie, et qu'il la paie de ses complaisances avec mon argent.

M. MINUTE.

Vous ne lui rendez pas justice; je puis vous répondre, moi, qu'elle est aussi sage que belle.

CADET.

Oh ! pour ça, c'est bien vrai.

M. MINUTE.

Il y a moyen d'arranger tout cela de manière que vous soyez tous contens... Jeannette est bonne.

JEANNETTE.

Oh ! mon Dieu ! Madame, je serais bien fâchée, moi, de vous faire de la peine. Je ne vous demande qu'à rentrer à votre service. Je paierai l'amende; et pour les coups que

vous m'avez donnés, je vous en demande pardon.

M. MINUTE.

Relevez-vous, Jeannette. . Écoutez-moi, madame du Hazard; vous n'êtes pas méchante, vous; votre fils aime Jeannette.

Mme DU HASARD.

Mon fils aime Jeannette?

CADET.

Oui, ma chère mère, je l'aime, et pour la vie, encore.

Mme DU HAZARD.

Est-il possible?

M. MINUTE.

Jeannette l'aime aussi.

JEANNETTE.

Oh! c'est bien vrai, ça.

M. MINUTE.

Eh bien, marions-les.

Mme DU HAZARD.

Y pensez-vous, Monsieur Minute? Un homme comme mon fils épouser ma servante!

M. MINUTE.

Ne vous oubliez pas, Madame du Hazard; vous savez...

Mme DU HAZARD.

Mais, Monsieur, elle n'a pas un sou de bien.

M. MINUTE.

Et les six cents livres que vous devez lui payer ?....

JEANNETTE.

Oh, je n'en veux pas.

M. MINUTE.

Écoutez, je lui donne sa dot, moi.

Mme DU HAZARD.

Vous?

M. MINUTTE.

Oui... J'ai dans ce moment une charge d'huissier à verges à vendre; eh bien, en faveur de ce mariage, j'en fais présent à Cadet.

Mme DU HAZARD.

Tout de bon?

M. MINUTE.

Oui, tout de bon.

Mme DU HAZARD.

Mon fils, huissier à verges!

M. MINUTE.

Y consentez-vous?

Mme DU HASARD.

Si j'y consens!.... De tout mon cœur.

CADET.

Oh! ma chere mère! Monsieur! ma Jeannette!

JEANNETTE.

Nous allons donc être mariés tout de suite?

CADET.

Oui, tu seras ma femme.

JEANNETTE.

Oh! que j'en suis aise!

Mme DU HAZARD.

Viens m'embrasser, Jeannette, et pardonne-moi ma petite vivacité.

JEANNETTE.

Est-ce que j'y peux songer encore!

M. MINUTE.

Chut. Voici Monsieur le Clerc.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS; LE CLERC DU COMMISSAIRE.

LE CLERC.

Ah! Monsieur, je suis charmé de vous rencontrer ici. Vous allez voir que je n'ai rien négligé pour vous prouver tout le cas que je fais de vos recommandations. Eh bien! Ma-

dame, avez-vous donné à cette pauvre enfant les six cents livres auxquelles elle a bien voulu restreindre ses demandes ?

M. MINUTE.

Oui, Monsieur, et Jeannette est contente.

LE CLERC.

J'espère que ceci vous servira de leçon, et qu'à l'avenir vous serez un peu plus modérée.

Mme DU HASARD.

Je vous le promets.

LE CLERC, bas à Jeannette, lui donnant une clé en cachette.

Voilà la clé de la petite chambre.... Prenez donc....

M. MINUTE.

Voulez-vous bien que je vous fasse tous mes remerciemens de la chaleur avec laquelle vous avez daigné prendre les intérêts de cette pauvre Jeannette ?

LE CLERC.

Je n'ai fait que mon devoir, Monsieur. Ne doit-on pas avoir compassion des pauvres filles ? Il est si doux de faire le bonheur d'une jeune personne !

M. MINUTE.

Aussi l'avez-vous fait, puisque, grâce à vos bontés pour elle, Madame consent à son mariage avec son fils.

LE CLERC.

Est-il possible ?

M. MINUTE.

J'espère que vous voudrez bien signer le contrat de mariage, et que, pour mettre le comble aux bontés que vous avez pour Jeannette, vous lui servirez de témoin.

JEANNETTE, lui rendant la clé.

Voulez-vous bien aussi que je vous remercie de la petite chambre !

LE CLERC, prenant la clé vivement.

Paix, paix.... C'est moi qu'on joue, je crois.... Je suis enchanté que tout se soit arrangé à l'amiable. Vous êtes bien maîtresse, Jeannette, de remettre à Madame les dommages auxquels je l'avais condamnée envers vous; mais il faut absolument qu'elle paie l'amende des dix écus.

JEANNETTE.

Eh ! Monsieur, les voilà... Vous savez bien que c'est vous....

LE CLERC.

Taisez-vous donc... Allez, Jeannette, je veux aussi contribuer à votre bonheur. Je ne veux pas que rien trouble la paix d'un si beau jour. En faveur de votre mariage avec monsieur Cadet, je remets à Madame son amende. C'est mon présent de noce.

JEANNETTE.

Grâce à votre bonté et à votre compassion pour les pauvres filles :

Les battus ne paient pas toujours l'amende.

FIN DE JEANNETTE.

JÉROME POINTU,

COMÉDIE EN UN ACTE;

PAR M. DE BEAUNOIR;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés-Amusantes, le 13 juin 1781, et devant Leurs Majestés le Roi et la Reine, le 11 septembre suivant.

JÉROME POINTU, procureur.
LÉANDRE, maître-clerc de M. Pointu.
BLAISE, clerc de Normandie.
JEANNETTE, cuisinière de M. Pointu.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Pointu.

JÉROME POINTU,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le cabinet de M. Pointu; on y voit, d'un côté, un bureau sur lequel il y a plusieurs papiers, et de l'autre une petite table, sur laquelle est un trictrac.

LÉANDRE, JEANNETTE.

(Au lever de la toile, Jeannette finit de balayer le cabinet de M. Pointu. Léandre entre furtivement sur la pointe du pied.)

LÉANDRE, à demi-voix.

Jeannette?

JEANNETTE.

Ah, c'est vous!

LÉANDRE.

Monsieur Pointu est-il levé?

JEANNETTE.

Il est même sorti.

JEANNETTE.

Cinq ou six fois.

LÉANDRE.

Tant pis.

JEANNETTE.

Il est d'une colère de ne vous avoir pas trouvé dans l'étude...

LÉANDRE.

Il sait donc que j'ai découché ?

JEANNETTE.

Certainement.

LÉANDRE.

C'est ta faute aussi.

JEANNETTE.

Comment donc ?

LÉANDRE.

Je suis rentré à minuit, et la porte était fermée à la grosse clé.

JEANNETTE.

Il fallait frapper.

LÉANDRE.

J'avais peur de le réveiller. Où diable aussi t'avises-tu de la fermer !

JEANNETTE.

C'est par inadvertance. Je vous croyais rentré.

LÉANDRE.

Étourdie.

JEANNETTE.

Vous allez être grondé comme il faut.

LÉANDRE, lui montrant une grosse bourse pleine d'or.

Je m'en moque. Vois-tu ?

JEANNETTE.

Comment ! c'est de l'or tout cela ?

LÉANDRE.

Et ce n'est pas tout encore.

JEANNETTE.

Eh ! où l'avez-vous donc pris ?

LÉANDRE.

Je l'ai bien gagné.

JEANNETTE.

Que vous êtes heureux !

LÉANDRE.

Voyant que je ne pouvais pas rentrer, j'ai bien vite retourné rejoindre une troupe de bons enfans avec lesquels j'avais soupé, et nous avons passé le reste de la nuit à rire, à boire et à jouer.

JEANNETTE.

Et vous avez gagné tout cet or?

LÉANDRE.

Et le double qui me sera payé avant midi.

JEANNETTE.

A qui donc?

LÉANDRE.

A un jeune Hollandais. Imagine-toi, Jeannette, qu'il avait encore ses poches pleines de rouleaux. Si j'eusse été hardi, je lui aurais gagné une tonne d'or; mais il faut se modérer dans la fortune.

JULIETTE.

Un pareil bonheur n'arriverait pas à une pauvre fille comme moi.

LÉANDRE.

Parbleu, Jeannette, si tu veux je te mets de moitié.

JEANNETTE.

Vous badinez.

LÉANDRE.

Non; tout de bon. Tu n'as qu'à être un peu moins farouche et permettre... (*Il se met en devoir de l'embrasser.*)

JEANNETTE, le repoussant.

Finissez donc.

LÉANDRE, la pressant.

Oh, quand tu devrais te fâcher, je t'embrasserai malgré toi !

JEANNETTE, se défendant.

Finissez donc, Monsieur : mais c'est abominable !

LÉANDRE, l'embrassant.

O, parbleu, tu as beau faire !

SCÈNE II.

M. POINTU, LÉANDRE, JEANNETTE.

M. POINTU.

Eh bien ! Monsieur, eh bien !

LÉANDRE.

C'est monsieur Pointu !

M. POINTU.

Que faites-vous là ?

LÉANDRE.

Rien, Monsieur, je badinais.

JEANNETTE, à M. Pointu.

C'était malgré moi.

M. POINTU.

Retire-toi, Jeannette, retire-toi.

SCÈNE III.

M. POINTU, LÉANDRE.

M. POINTU.

N'avez-vous pas de honte, Monsieur, de vous comporter comme vous faites ?

LÉANDRE.

Qu'est-ce ce que je fais donc, Monsieur?

M. POINTU.

Ce que vous faites ? J'aime bien encore cette question ! Ce que vous faites ?... D'où venez-vous ?

LÉANDRE.

D'où je viens ?

M. POINTU.

Oui, Monsieur ! D'où venez-vous à l'heure qu'il est ? Où avez-vous passé la nuit ?

LÉANDRE.

Chez un de mes amis.

M. POINTU.

Chez un de vos amis ?

LÉANDRE.

Oui, Monsieur. Quand je suis rentré, j'ai trouvé la porte fermée à la grosse clef. Je n'ai pas voulu frapper, de peur de vous ré-

veiller, et j'ai retourné passer la nuit dans la maison où j'avais soupé.

M. POINTU.

Eh bien, Monsieur, vous pouvez y aller passer aussi la journée!

LÉANDRE.

Que voulez-vous dire?

M. POINTU.

Que je vous prie de faire emporter, dès aujourd'hui, vos effets de chez moi.

LÉANDRE.

Mais, Monsieur....

M. POINTU.

Mais, Monsieur, c'est comme ça. Je vous parle clair, je crois.

LÉANDRE.

Mais on donne des raisons.

M. POINTU.

Des raisons! Ah, vous voulez des raisons? Eh bien! je vais vous en donner. La première, c'est que telle est ma volonté, entendez-vous! Vous ne resterez peut-être pas ici malgré moi. La seconde, c'est que vous êtes un libertin.

LÉANDRE.

Un libertin!

fauts.

LÉANDRE.

Eh! quels défauts avez-vous, je vous prie, à me reprocher?

M. POINTU.

Tous.

LÉANDRE.

Tous!

M. POINTU.

Le vin, le jeu et les femmes.

LÉANDRE.

Le vin! M'avez-vous jamais vu faire aucun excès?

M. POINTU.

Un clerc ne doit boire que de l'eau, entendez-vous, Monsieur? que de l'eau.

LÉANDRE.

Comment! vous voulez que lorsque je suis chez des amis, en partie de plaisir, je refuse un verre de champagne qu'on m'offrira? A-t-on jamais fait un crime à quelqu'un d'une petite pointe de gaîté?

M. POINTU.

Une petite pointe de gaîté! Et c'est sans doute aussi par gaîté qu'on vous voit toujours des cartes en main?

LÉANDRE.

Il faut bien être utile dans la société. Où est le mal, je vous prie, de faire une partie honnête? Comment regarde-t-on un homme qui ne joue pas? Comme un être qui n'est bon à rien.

M. POINTU.

Est-ce aussi par honnêteté, que tous les matins Monsieur envoie de petits vers et de gros bouquets à toutes les belles du quartier?

LÉANDRE.

Est-il défendu d'être galant?

M. POINTU.

Galant! il s'agit bien de cela. Eh! morbleu, Monsieur, faites-moi de bonnes requêtes, et non pas des chansons.

LÉANDRE.

Avez-vous à vous plaindre de mon travail? Depuis dix ans que je suis dans votre étude, ne l'ai-je pas faite ce qu'elle est? Pouvez-vous me reprocher mon incapacité?

M. POINTU.

Non. Je suis juste, vous avez du talent; vous ne tournez pas mal une requête; vous grossoyez fort bien; vous entendez la chicane à merveille: enfin vous êtes un garçon parfait; mais vous allez, s'il vous plaît, avoir la bonté de sortir de chez moi.

LÉANDRE.

Comment, Monsieur, après m'avoir promis votre charge !...

M. POINTU.

Rayez cela de vos papiers. Je ne veux pas pour successeur un freluquet, qui, par décence, se permet une petite pointe de gaîté ; par honnêteté, joue tous les jeux ; et par galanterie, donne des baisers aux jolies cuisinières, malgré elles.

LÉANDRE.

N'avez-vous pas vu que c'était un simple badinage ?

M. POINTU.

Un simple badinage ! Eh, de quel droit badinez-vous avec ma servante ? N'est-il pas affreux de vouloir séduire cette enfant si sage ? qui est l'inocence même ? Ne devriez-vous pas rougir ?

LÉANDRE.

Mais, Monsieur Pointu, vous avez été jeune comme un autre.

M. POINTU.

Oui, Monsieur. Eh bien ?

LÉANDRE.

Et bien ! quand vous voyiez une femme charmante...

M. POINTU.

Quand je voyais une femme charmante, je me disais : demain, ces joues se rideront ;

bientôt ces beaux yeux s'éteindront, ces lis et ces roses se flétriront, et certainement cette tête si belle ne fesait pas tourner la mienne.

LÉANDRE.

Et jamais vous n'avez joué ?

M. POINTU.

Jamais, Monsieur, jamais. Eh, quel peut donc être le plaisir d'un joueur ? Son ame a-t-elle un moment de calme ou de jouissance ? S'il gagne, son gain est toujours au-dessous du désir ; s'il perd, la rage et le désespoir s'emparent de son cœur ; ce n'est plus contre un ami qu'il joue, c'est contre un homme dont il voudrait dévorer la fortune, et qui brûle d'avoir la sienne.

LÉANDRE.

Mais du moins vous aviez des amis, une société. La table a ses plaisirs.

M. POINTU.

Dites donc ses poisons..... Suis-je tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la séduction de la société, je me représente les suites des excès ; une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de sa raison et du tems : je ne mange alors que pour le besoin ; aussi ma santé est toujours égale, mes idées toujours pures et lumineuses... Mais, mais tout cela est si facile, Monsieur, qu'il n'y a pas même de mérite à le pratiquer.

de me ranger tout de suite !

M, POINTU.

Eh, quel est-il, s'il vous plaît ?

LÉANDRE.

Vous connaissez mes parens ?

M. POINTU.

Ce sont d'honnêtes gens, de braves gens, que je respecte, et que j'aime de tout mon cœur, et qui méritaient un autre fils.

LÉANDRE.

Vous savez quelle est ma fortune ?

M. POINTU.

La fortune la plus considérable se fond bien vite, si l'on ne travaille pas tous les jours à l'augmenter un peu.

LÉANDRE.

La vôtre est faite.

M. POINTU.

C'est le fruit de longues années de peines et de travaux.

LÉANDRE.

Eh bien, il est tems de vous reposer ! mademoiselle Pointu compte déjà dix-huit ans, elle est charmante ! Retirez-la du couvent,

donnez-moi sa main et votre charge, c'est le vrai moyen de m'amender sur-le-champ.

M. POINTU.

Voilà donc votre dire?

LÉANDRE.

Ne le trouvez-vous pas raisonnable?

M. POINTU.

Non, Monsieur.

LÉANDRE.

Et la raison?

M. POINTU.

D'abord, c'est que je ne suis pas encore d'âge à me retirer, et que si le ciel me conserve la santé, j'espère bien mourir procureur. Ensuite, c'est que mademoiselle Pointu est encore une morveuse, et qu'on ne doit marier les filles qu'à un âge mûr, à trente ans au plus tôt : enfin, c'est que je ne veux pas pour gendre un freluquet.

LÉANDRE.

Un freluquet!

M. POINTU.

Oui, Monsieur. Est-ce là la mise d'un maître-clerc de procureur? Une coiffure en hérisson, un habit galonné, une épée? Il ne vous manquerait qu'une plume dans votre chapeau. Une épée! Eh, morbleu, une bonne écritoire,

Voilà ce qui rend un homme respectable, et non pas votre brette montée sur la quarte, et de quarante-deux pouces de longueur.

LÉANDRE.

Si j'étais en charge et marié....

M. POINTU.

Monsieur, je vous ai déclaré mes intentions, voulez-vous bien me faire le plaisir de vous retirer sur-le-champ?

LÉANDRE.

C'est donc votre dernier mot, Monsieur?

M. POINTU.

Oui, Monsieur, c'est mon dernier mot, et je vous prie de vous y conformer.

LÉANDRE.

Cela suffit. Nous verrons, nous verrons.

M. POINTU.

Comment, Monsieur, nous verrons?

LÉANDRE.

Oui, nous verrons. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

M. POINTU.

Ma fille... ma charge... à un pareil étourdi?... Que les tems sont changés! Que les mœurs sont corrompues! Est-ce ainsi qu'un maître-clerc eût osé se mettre de mon tems?... C'était alors que la Bazoche était une véritable pépinière de dignes procureurs! Les jeunes soutiens de la pratique ne couraient pas les tripots, les salles d'armes. Renfermés toute la semaine dans leurs études, ils acquéraient des connaissances et des talens, et se permettaient à peine quelque promenade innocente les dimanches et les fêtes. Aujourd'hui, ces Messieurs font les petits-maîtres, les beaux-esprits, parlent nouvelles, littérature, prennent le dé dans les cafés, et jugent définitivement et sans appel aux parterres de nos spectacles. Je ne veux plus chez moi de pareils freluquets. Maître Ronge-Fer, mon confrère, qui, depuis cinquante ans, exerce avec honneur au bailliage de Falaise, m'a promis de m'envoyer un sujet unique, déjà célèbre dans tout le Haut et Bas-Maine. Voilà le digne successeur auquel je remettrai ma robe et ma plume, et non pas à cet étourdi, qui boit, qui joue, et embrasse ma cuisinière, malgré elle.

SCÈNE V.

M. POINTU, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur?

M. POINTU.

Ah, c'est toi, mon enfant! Que veux-tu?

JEANNETTE.

Je viens vous demander, Monsieur, si vous voulez avoir la bonté de compter ma dépense.

M. POINTU.

Très-volontiers, Jeannette, très-volontiers Où est ton livre?

JEANNETTE.

Le voilà, Monsieur.

M. POINTU.

Donne, mon enfant, donne; il y a huit jours que nous n'avons compté.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Je t'ai donné douze francs?

JEANNETTE.

Ils sont écrits.

M. POINTU.

Combien te reste-t-il ?

JEANNETTE.

Trois sous et demi.

M. POINTU.

Que cela ?

JEANNETTE.

Certainement.

M. POINTU.

Donne.

JEANNETTE.

Les voilà.

M. POINTU.

Comme l'argent va vite !

JEANNETTE.

Tout est si cher !

M. POINTU.

Mais marchandes-tu bien, mon enfant ?

JEANNETTE.

Je vous en réponds.

M. POINTU.

Ces marchandes sont si friponnes !

JEANNETTE.

Oh, que je m'en défie !

M. POINTU.

Vois-tu, mon enfant, il ne faut pas avoir

peur de mésoffrir, parce qu'elles n'ont jamais honte de surfaire.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Il faut offrir moins que plus.

JEANNETTE.

C'est bien aussi ce que je fais.

M. POINTU.

Quand on te dit une chose trente sous, combien en offres-tu?

JEANNETTE.

Vingt.

M. POINTU.

C'est trop, ma fille, c'est trop. Je ne m'étonne pas si ton mémoire monte si haut. Il ne faut jamais donner qu'un cinquième.

JEANNETTE.

Oui. Mais c'est qu'elles me disent des sottises.

M. POINTU.

Il ne faut pas les écouter.

JEANNETTE.

Et si elles me battent?

M. POINTU.

Tu prendrais sur-le-champ des témoins, et je te ferais adjuger de bons dommages. Voyons un peu si ton compte est juste.

JEANNETTE.

J'en suis bien sûre.

M. POINTU.

Comment cela ?

JEANNETTE.

C'est que M. Léandre a eu la complaisance de me l'additionner.

M. POINTU.

M. Léandre ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Mais il t'embrassait quand je suis entré ?

JEANNETTE.

C'était bien malgré moi.

M. POINTU.

Bien certainement, Jeannette ?

JEANNETTE.

Bien certainement.

M. POINTU.

Tu n'y prenais aucun plaisir ?

JEANNETTE.

Voyez le beau plaisir ! il me tord les bras et m'écorche tout le visage.

M. POINTU.

Je ne te fais pas de mal, moi ?

M. POINTU.

Je suis bien content de toi, Jeannette. Ne frappe-t-on pas?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Va voir qui c'est.

SCÈNE VI.

M. POINTU.

Elle est tout-à-fait gentille cette petite Jeannette, d'une douceur, d'une innocence, d'une simplicité.... Cet étourdi de Léandre l'aurait pervertie.... Quel dommage qu'elle n'ait pas un peu de fortune!... Eh bien! qui est-ce, Jeannette?

SCÈNE VII.

M. POINTU, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur, c'est un jeune homme qui ar-

rive de Falaise, en Normandie, et qui a, dit-il, une lettre à vous remettre.

M. POINTU.

De quelle part?

JEANNETTE.

Je ne lui ai pas demandé.

M. POINTU.

Fais-le entrer.

JEANNETTE.

Entrez, Monsieur.

M. POINTU.

Laisse-nous.

(Jeannette en sortant emporte son livre.)

SCÈNE VIII.

M. POINTU, BLAISE.

M. POINTU.

Qu'y a-t-il pour votre service, mon ami?

BLAISE.

Monsieur est M. Jérôme Pointu?

M. POINTU.

Oui, mon ami.

BLAISE.

Procureur en la cour?

M. POINTU.

Oui.

BLAISE.

C'est que j'ai, sauf votre respect, une lettre à vous remettre en main propre.

M. POINTU.

De quelle part?

BLAISE.

De la part de M. Ronge-Fer, procureur-greffier au bailliage de Falaise.

M. POINTU.

Voyons.

BLAISE.

Tenez, Monsieur.

M. POINTU, prend la lettre et lit l'adresse.

A monsieur, monsieur Jérôme Pointu, procureur en la cour, demeurant à Paris, rue Courteau-Vilain. — C'est bien moi. Voyons ce qu'il m'écrit : *Monsieur et cher confrère.* — C'est un brave homme, un bien honnête homme que M. Ronge-Fer! Comment se porte-t-il?

BLAISE.

A merveille! Il a sa goutte, son asthme et deux rhumatismes qui l'incommodent un peu de tems en tems.

M. POINTU.

Le pauvre homme! On n'en voit plus de cette trempe. — *Monsieur et cher confrère, connaissant votre scrupuleuse et exacte probité,* — Il me connaît bien, — *connaissant votre scrupuleuse et exacte probité, et cherchant à remplir, autant qu'il m'est possible, vos intentions.* — Je l'ai toujours connu bien obligeant, — *je vous envoie.* — Il m'envoie... Qu'est-ce qu'il m'envoie, mon ami; heim, un pâté, peut-être?

BLAISE.

Oh, que non, Monsieur!

M. POINTU.

Ce n'est pas un pâté. Des chapons, apparemment?

BLAISE.

Mais ce n'est pas cela.

M. POINTU.

C'est donc un dindon?

BLAISE.

Je ne le crois pas.

M. POINTU.

Qu'est-ce qu'il m'envoie donc? Voyons. — *Cherchant à remplir, autant qu'il m'est possible, vos intentions, je vous envoie.* — J'aurais assez aimé un pâté ou des chapons, — *je vous envoie le jeune homme qui vous remettra cette lettre.* — Ah, c'est vous qu'il m'envoie!

BLAISE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Je vous envoie le jeune homme qui vous remettra cette lettre, pour remplir votre place de maître-clerc. — C'est apparemment vous dont il m'a souvent parlé dans ses lettres. Il fait beaucoup de cas de vous. — *Je crois que vous en serez très-satisfait. Je vous en réponds.* — Vous avez là une bonne caution. — *Il se nomme Blaise; il est de cette ville.* — Vous vous appelez Blaise?

BLAISE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Et vous êtes de Falaise?

BLAISE.

Oui, Monsieur?

M. POINTU.

J'en suis fort aise. — *Il a tout plein de bonnes qualités.* — Effectivement, vous avez la physionomie heureuse, ingénue. — *Il a tout plein de bonnes qualités : c'est un cheval...* — Comment, mon ami, un cheval! Mais ce n'est point du tout cela qu'il faut dans notre état. Il faut être doux, souple, insinuant... Vous êtes un cheval?

BLAISE.

Oh, Monsieur, je puis bien vous affirmer

le contraire! Si j'ai un défaut, c'est d'être trop doux.

M. POINTU.

Oh, M Ronge-Fer me l'écrit cependant. Voyez. — *C'est un cheval pour le travail* — Ah! j'entends, j'entends... C'est-à-dire que jamais le travail ne vous lasse?

BLAISE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Que vous le faites toujours avec ardeur?

BLAISE.

Justement.

M. POINTU.

C'est fort bien, mon ami, c'est fort bien. — *C'est un cheval pour le travail. Il a perdu le boire et le manger.* — C'est un vrai cadeau que me fait là M. Ronge-Fer! clerc qui ne boit, ni ne mange! Il n'y en a pas deux comme vous à Paris. — *Il a perdu le boire et le manger, tant il a l'amour de l'étude. Il est en état de faire la barbe.* — Ah, ah! vous savez faire la barbe?

BLAISE.

Oh, pour cela Monsieur s'amuse! c'est un badinage...

M. POINTU.

Mais ça n'est pas désagréable du tout. Au contraire, ça m'épargnera mon perruquier.

BLAISE.

Ah, Monsieur !

M. POINTU.

Pourquoi donc M. Ronge-Fer m'écrit-il que vous êtes en état de faire la barbe ? Vous la lui fesiez apparemment ?

BLAISE.

Jamais, Monsieur.

M. POINTU.

Mais j'y vois clair ; peut-être. — *Il est en état de faire la barbe aux plus vieux praticiens.* — C'est-à-dire, de leur en remontrer.

BLAISE.

Eh, oui, c'est cela ?

M. POINTU.

C'est qu'il a un style haché. — *Je souhaite que vous en soyez aussi content que moi.* — Je l'espère bien. — *C'est un vrai sacrifice que je vous fais.* Il a raison. — *Je suis avec une parfaite considération, Monsieur et cher confrère,* un brave et digne homme, *votre très-humble et très-obéissant serviteur,* RONGE-FER, *procureur-greffier au bailliage de Falaise.* — C'est fort bon mon ami. Dès que M. Ronge-Fer me répond de votre capacité, je vous reçois avec plaisir; venez dès aujourd'hui prendre

possession de votre place. Je vais vous faire balayer le petit grenier.

BLAISE.

En ce cas, je vais chercher mon paquet.

M. POINTU.

Vous ne l'avez pas fait apporter ?

BLAISE.

Nenni; il est encore au coche.

M. POINTU.

Allez, mon enfant; allez, et ne tardez pas.

SCÈNE IX.

M. POINTU.

Voila ce qui s'appelle un joli garçon! qui a des mœurs, et qui s'occupe de son état. Je reconnais bien là les sages principes de monsieur Ronge-fer. Je puis à présent mourir tranquille, je laisse un digne successeur. Voyons maintenant un peu le compte de Jeannette.... Où donc est son livre ? Jeannette, Jeannette !

SCÈNE X.

M. POINTU, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur.

M. POINTU.

Est-ce que tu as remporté ton livre, mon enfant ?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

Mais nous n'avions pas achevé de compter.

JEANNETTE.

Le voilà.

M. POINTU.

Elle est charmante !... Voyons un peu.

Six et neuf font quinze,
Quinze et trois font dix-huit,
Et six font vingt-quatre ;
Vingt-quatre et six font trente.

Pose six et retiens deux.

Deux et cinq sont sept,
Et sept valent quatorze,
Quatorze et quatre font dix-huit,
Et deux font vingt,
Et, six, valent vingt-six.

Pose six et retiens deux.

Deux,
Trois,
Quatre
Et cinq :

La moitié de cinq est deux et demi; pose un, et retiens deux.

Deux et trois font cinq,
Et quatre font neuf,
Et deux font onze.
Onze livres, seize sols, six deniers.

JEANNETTE.

Et les trois sous six deniers que je vous ai remis...

M. POINTU.

Font juste douze francs. Le compte est juste. Tiens, mon enfant, voilà douze autres francs pour cette semaine; ménage-les bien.

JEANNETTE.

Je ménage tant que je peux.

M. POINTU.

Tu as raison, mon enfant, tu as raison. Après la sagesse, rien ne sied mieux à une fille que l'économie.

JEANNETTE.

Je suis bien sage aussi.

M. POINTU.

Sois-la long-tems, Jeannette, conserve ton innocence et ta simplicité. Rien n'est plus aisé à perdre; méfie-toi surtout des jeunes-gens.

JEANNETTE.

Oh, je ne les aime pas!

M. POINTU.

Tout de bon ?

JEANNETTE.

Tout de bon. Ils ne songent jamais qu'à faire enrager les pauvres filles.

M. POINTU.

Tu m'enchantes !.... Il faut que je te fasse un petit cadeau. (*Il tire d'un des tiroirs de son bureau un petit anneau enveloppé de plusieurs petits papiers qu'il déploie.*)

JEANNETTE.

Vous êtes bien bon.

M. POINTU.

Tu me promets d'être toujours bien sage?

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. POINTU.

De ne jamais badiner avec mes clercs.

JEANNETTE.

Jamais.

M. POINTU.

Encore moins avec les domestiques du quartier ?

JEANNETTE.

Fi donc!

M. POINTU.

Donne-moi ta main, Jeannette; donne.

JEANNETTE.

La voilà.

M. POINTU.

La jolie petite menote!

JEANNETTE.

Ce n'est pas celui-là; vous me chatouillez.

M. POINTU.

Conserve bien cet anneau pour l'amour de moi.

JEANNETTE.

Il est d'argent?

M. POINTU.

Et d'or. C'est l'alliance que portait ma pauvre défunte. C'était une bien brave femme qui m'aimait; le ciel en me l'ôtant m'a ravi le bonheur. Pour toi, Jeannette, sois toujours sage, douce, économe.... On ne sait pas ce qui peut arriver. Ma fille, éloignée du monde depuis l'âge de six ans, annonce beaucoup de vocation pour le couvent. En bon père, je ne gênerai jamais ses inclinations; mais, d'un autre côté, je sais ce que je dois à la société, je me sens encore propre à faire un bon mari; et si je trouvais une femme jeune, douce, honnête comme ma Jeannette....

JEANNETTE.

Allons donc, Monsieur, vous vous moquez de moi.

M. POINTU.

Non, Jeannette, non. Je t'aime, je t'adore.

JEANNETTE.

Votre servante !

M. POINTU, voulant l'embrasser.

Tu es ma reine, ma divinité.

JEANNETTE.

Mais finissez donc.

M. POINTU.

Laisse-moi, Jeannette, laisse-moi t'embrasser.

JEANNETTE.

Oh, que non !.... Comme vos yeux brillent !

M. POINTU.

C'est d'amour, Jeannette.

JEANNETTE.

Vous me faites peur.

M. POINTU.

Où vas-tu donc ?

JEANNETTE.

Je m'enfuis.

M. POINTU.

Reste, Jeannette, reste; je t'en conjure... à genoux.

JEANNETTE.

Relevez-vous donc, j'entends du bruit.

SCÈNE XI.

M. POINTU, LÉANDRE, JEANNETTE.

Léandre entre brusquement, et surprend M. Pointu aux pieds de Jeannette. Il est costumé en marin Anglais. Plus son déguisement sera chargé, plus il donnera à cette scène un air de vérité. Il serait même essentiel que l'acteur chargé de ce rôle pût changer sa voix, et prendre la prononciation anglaise.

LÉANDRE.

Ferme, papa! ne vous dérangez pas.

M. POINTU.

C'est que...

LÉANDRE.

La petite est ma foi charmante!

JEANNETTE.

C'est mon maître, Monsieur.

LÉANDRE.

C'est votre servante? Eh bien! rien de plus naturel!

M. POINTU.

Oh, Monsieur!...

LÉANDRE.

Parbleu, l'on ne doit pas rougir d'embrasser les filles quand elles sont gentilles! Si vous permettez...

M. POINTU, à Jeannette.

Retire-toi.

LÉANDRE, à part.

Je ne suis pas reconnu, bon!

SCÈNE XII.

M. POINTU, LÉANDRE.

M. POINTU.

Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?

LÉANDRE.

Volontiers. Vous êtes Monsieur Pointu?

M. POINTU.

A vous servir.

LÉANDRE.

Procureur?

M. POINTU.

En la cour, depuis quarante-cinq ans.

LÉANDRE.

Honnête homme.

M. POINTU.

Ça ne se demande pas.

LÉANDRE.

Eh bien, Monsieur, j'ai besoin de vous !

M. POINTU.

Je suis tout à votre service, Monsieur ; de quoi s'agit-il ?

LÉANDRE, jetant une bourse sur le bureau de M. Pointu.

Tenez, Monsieur, voilà toujours une centaine de louis d'avance pour les frais que vous aurez à faire ; ne les ménagez pas.

M. POINTU.

Rapportez-vous en à moi.

LÉANDRE.

Si ceux-là ne suffisent pas, j'en ai cinq cents j'en ai mille à sacrifier.

M. POINTU, présentant un siège à Léandre.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, Monsieur.

LÉANDRE, en s'asseyant.

Volontiers...

M. POINTU.

Quel plaisir d'être Procureur, si tous les plaideurs vous ressemblaient, Monsieur ! Mais il semble qu'on leur arrache l'ame, quand on leur demande une dixaine de pistoles.

LÉANDRE.

Je ne suis pas de même, et la seule grâce que j'exige de vous, c'est de ne point ménager ma bourse.

M. POINTU.

N'ayez aucune inquiétude. Votre affaire apparemment est très-importante ?

LÉANDRE.

De la dernière importance.

M. POINTU.

Il s'agit de votre fortune ?

LÉANDRE.

De bien plus, Monsieur.

M. POINTU.

De la vie ?

LÉANDRE.

Ce ne serait rien.

M. POINTU.

De quoi donc ?

LÉANDRE.

De l'honneur.

M. POINTU.

J'entends : un moment de faiblesse, de distraction... cela arrive tous les jours aux plus honnêtes gens. Mais quand on s'y prend

comme vous, tout s'arrange. Voyons, expliquez-moi le fait.

LÉANDRE.

Un instant, Monsieur; il fait fort chaud, je suis fort altéré, et jamais je ne parle, ni ne traite d'affaires, que le verre à la main.

M. POINTU.

Qu'à ça ne tienne... (*Il appelle.*) Jeannette!

LÉANDRE.

Vous avez du bon?

M. POINTU.

Vous m'en direz des nouvelles. (*Il appelle.*) Jeannette!

SCÈNE XIII.

M. POINTU, LÉANDRE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Que voulez-vous, Monsieur?

M. POINTU.

Descends à la cave, mon enfant, et monte-nous une bouteille de vin vieux.

JEANNETTE.

Du petit caveau?

M. POINTU.

Justement.

LÉANDRE.

Comment! est-ce que vous me laisserez boire seul?

M. POINTU.

Non, assurément.

LÉANDRE.

Mais à moi seul je bois tous les matins mes deux bouteilles, et c'est les jours que je suis au régime, encore.

M. POINTU.

J'entends. Jeannette, monte-nous-en quatre.

LÉANDRE.

Voilà ce qui s'appelle parler.

M. POINTU.

Mangez-vous quelque chose?

LÉANDRE.

Jamais. Une croûte de pain, si vous voulez...

M. POINTU.

C'est sans façon?

LÉANDRE.

Je n'en fais jamais.

M. POINTU, à Jeannette.

Va, mon enfant, et dépêche-toi.

SCÈNE XIV.

M. POINTU, LÉANDRE.

LÉANDRE.

Elle est, ma foi gentille, votre petite servante !

M. POINTU.

Pas mal.

LÉANDRE.

Vous êtes amateur, papa !

M. POINTU.

Que voulez-vous, je suis vieux ; mais j'aime encore la jeunesse ! Sa vue fait toujours plaisir.

LÉANDRE.

Vous avez parbleu raison ! C'est dommage qu'elle ait l'air un peu farouche !

M. POINTU.

Ça s'apprivoise assez vite.

LÉANDRE.

Et vos clercs ?

M. POINTU.

J'y mets bon ordre.

LÉANDRE.

Revenons à notre affaire.

M. POINTU.

Volontiers.

LÉANDRE.

Je suis Anglais. Je m'appelle George Tribord. Depuis l'âge de dix ans, je suis au service des trois royaumes. J'ai fait deux fois le tour du monde, et sept fois le voyage des Grandes-Indes. Je montais une frégate de trente-six canons, et je revenais en Angleterre, lorsque, le vingt-six octobre dernier, à la hauteur d'Ouessant, nous signalâmes un bâtiment français de vingt-six canons seulement. Il était sous le vent. Il fit force de voile sur nous, et fut à l'instant à la portée du canon. Aussitôt le feu commença : il fut vigoureux de part et d'autre, et vivement servi. Toutes nos mâtures furent brisées, et ne pouvant plus manœuvrer, nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de tenter l'abordage; mais, dans ce moment, quelques grenades lancées sur mon bâtiment y mirent le feu. Voyant qu'il allait sauter, je fis lancer la chaloupe, et ordonnai à tout ce qui restait de mon équipage d'y descendre. De leur côté les Français, voyant notre danger, cessèrent sur-le-champ leur feu, et nous portèrent tous les secours possibles. Cependant seul j'étais resté sur le gaillard : je voulais périr avec mon bâtiment. Un jeune officier français, qui était venu dans la chaloupe à notre secours, voit ma résolution, jette ses armes à la mer, ose

sauter sur mon bord, s'avance vers moi un mouchoir blanc à la main, me conjure de me sauver; et dans le moment où j'y pensais le moins, me saisissant à bras-le-corps, se précipite avec moi dans la mer, à l'instant même où mon vaisseau saute et disparaît pour toujours. Je dois rendre cette justice à vos guerriers; ce sont des lions dans le combat. Sont-ils vainqueurs? Ce sont des hommes; toute haine, tout ressentiment cessent, et l'on ne trouve plus en eux que des amis sensibles et généreux.

M. POINTU.

Monsieur le Capitaine il est bien doux d'entendre un Anglais faire notre éloge.

LÉANDRE.

Nous ne vous aimons pas; mais vous nous forcez quelquefois à l'estime, et souvent à la reconnaissance.

SCÈNE XV.

M. POINTU, LÉANDRE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur, voilà tout ce que vous m'avez demandé.

M. POINTU.

C'est bon, Jeannette... Je n'y suis pour personne, entends-tu?

LÉANDRE.

Bien pensé.

JEANNETTE.

Vous n'avez besoin de rien ?

M. POINTU.

Non, mon enfant; tu peux nous laisser.

LÉANDRE.

Ah, parbleu, cette belle enfant là nous versera le premier verre !

M. POINTU.

Taupe.

LÉANDRE.

A votre santé, la belle.

JEANNETTE.

C'est bien de l'honneur, Monsieur.

M. POINTU.

A ta santé, Jeannette.

JEANNETTE.

Bien obligé... (*Tandis que M. Pointu boit, Léandre baise furtivement la main de Jeannette.*) Vous n'avez plus besoin de moi ?

M. POINTU.

Non, mon enfant.

SCÈNE XVI.

M. POINTU, LÉANDRE.

LÉANDRE.

CHARMANTE ! en vérité, charmante !

M. POINTU.

Comment trouvez-vous ce vin-là ?

LÉANDRE.

Ma foi, la verseuse m'a fait oublier la liqueur ! Goûtons-le.

M. POINTU.

Eh bien ?

LÉANDRE.

Excellent ! divin ! En avez-vous beaucoup ?

M. POINTU.

Il tire vers sa fin ; mais j'espère que nous en viderons encore quelques bouteilles.

LÉANDRE.

Très-volontiers... Lorsque ce jeune officier français me sauva la vie en me précipitant dans la mer, j'avais heureusement sur moi mon porte-feuille assez bien garni. Ayant appris que mon libérateur était un simple officier de fortune, je voulus au moins partager avec lui ce qu'il avait sauvé. Jamais je ne pus

Depuis ce moment, je me suis emparé de lui Nous sommes venus ensemble à Paris. Nous logeons dans le même hôtel. Ma table est la seule chose que j'aie pu lui faire accepter. Nous ne nous quittons pas un instant. C'est le plus honnête homme que je connaisse, et c'est contre lui que je veux plaider.

M. POINTU.

Comment donc cela?

LÉANDRE.

La mer est mon élément. Quand je suis sur terre, je me trouve désœuvré. L'oisiveté, dit-on, est mère de tout vice, et j'ai trois défauts cruels.

M. POINTU.

Qui sont?...

LÉANDRE.

Le vin, le jeu et les femmes.

M. POINTU.

Et vous appelez cela des défauts, Capitaine?

LÉANDRE.

Mais oui.

M. POINTU.

Mais vous badinez. C'est ce qui caractérise en France un homme bien né, un homme de qualité.

LÉANDRE.

En vérité ?

M. POINTU.

C'est en honneur. Eh, que peut-on donc aimer de mieux? Allez, Capitaine, la vraie sagesse est d'être heureux. Eh! l'est-on sans un peu de vin, un peu de jeu, un peu d'amour ?

LÉANDRE.

Vous avez là une morale charmante !

M. POINTU.

C'est la vraie philosophie, Capitaine.

LÉANDRE.

Eh! la mettez-vous en pratique ?

M. POINTU.

Quelquefois, quelquefois.

LÉANDRE.

Avouez cependant, M. Pointu, que les femmes sont bien dangereuses, et que la beauté n'est qu'une fleur passagère.

M. POINTU.

C'est justement à cause de cela qu'il faut se hâter de la cueillir. Eh, qu'y a-t-il de plus doux au monde que l'amour? C'est lui qui fait le bonheur de la jeunesse; c'est lui qui fait naître encore quelques fleurs sous les glaces même de la vieillesse.

que chose de séduisant; mais le vin, la table?..

M. POINTU.

Le vin, Capitaine! la table!.... Est-il des plaisirs plus vrais! Il n'est point d'âge pour les goûter. Lorsque l'hiver des ans nous glace, et ne permet plus à nos cœurs de battre à l'approche d'un objet charmant, où nous consolons-nous? A la table. Qui nous réchauffe encore? C'est le vin. Le vin est le plus doux présent fait à l'humanité. L'homme n'est véritablement heureux qu'à la table. Il n'est charmant que lorsqu'il a une petite pointe de vin.

LÉANDRE.

Buvons donc un coup.

M. POINTU.

Taupe.

LÉANDRE.

Mais le jeu?...

M. POINTU.

Quand il n'est pas poussé à l'excès, qu'il n'est pas une passion, une fureur.... le jeu n'est qu'un amusement que prennent tous les gens honnêtes.

LÉANDRE.

Eh bien, j'ai ces trois passions là, et je voulais prendre sur moi de les vaincre!

M. POINTU.

Gardez-vous-en bien, capitaine, gardez-vous-en bien. Aimons, buvons, (*Il chantonne.*) et fesons joujou, (*Tous deux ensemble chantannant.*) et fesons joujou.

LÉANDRE.

Je me suis écarté de mon affaire, j'y reviens. Je vous disais donc que je demeurais avec ce jeune officier Français.

M. POINTU.

Et que c'était contre lui que vous vouliez plaider.

LÉANDRE.

Justement. Il a les mêmes goûts que moi.

M. POINTU.

Je le crois bien, puisqu'il est militaire et Français.

LÉANDRE.

Toute la matinée, nous fesons notre cour aux belles; l'après-midi, nous buvons; et le soir, nous jouons.

M. POINTU.

C'est fort bien fait.

LÉANDRE.

Hier au soir, fatigué des plaisirs de la journée, je lui ai proposé une partie de triomphe, il l'a acceptée. Je ne suis pas ordi-

nairement heureux; je puis même dire que, sur vingt fois que je joue, je perds au moins dix-huit.

M. POINTU.

Effectivement, ce n'est pas être heureux.

LÉANDRE.

C'est égal; je joue pour jouer, et non pas pour gagner. Eh bien, Monsieur, hier j'ai joué d'un bonheur si continu, que j'ai gagné jusqu'à vingt-cinq louis d'or à mon officier!

M. POINTU.

Et il ne veut pas vous les payer?

LÉANDRE.

Si fait; nous jouions argent sur table.

M. POINTU.

Eh bien?

LÉANDRE.

Eh bien! en nous levant de table, nous avons trouvé une carte par terre; j'ai prétendu qu'en conséquence le jeu étant faux, il n'avait pas légitimement perdu, et qu'il devait reprendre son argent. Il a soutenu que la partie était bonne, et n'a jamais voulu le reprendre. Nous nous sommes échauffés; j'ai jeté l'argent par les fenêtres, et lui les cartes. (*Ici M. Pointu prend avec vivacité la bourse de cent louis que Léandre avait jetée sur son bureau, et la serre dans sa poche.*) Vis-à-

vis de tout autre, je me serais battu; mais je lui dois la vie, je ne peux l'attaquer qu'en justice, et j'y mangerai, s'il le faut, dix mille guinées.

M. POINTU.

C'est là votre procès?

LÉANDRE.

Oui, Monsieur; est-ce que vous trouvez ma cause mauvaise?

M. POINTU.

Excellente, Capitaine, excellente!

LÉANDRE.

Nous le forcerons à prendre l'argent?

M. POINTU.

Je le prendrais plutôt.

LÉANDRE.

Vous ne me flattez pas?

M. POINTU.

Que ce verre de vin soit le dernier que je boive!

LÉANDRE.

N'épargnez rien, je vous prie.

M. POINTU.

Aviez-vous des témoins?

LÉANDRE.

Non.

M. POINTU.

N'importe : je vous en trouverai.

LÉANDRE.

Vous m'en trouverez !...

M. POINTU.

Oui, Capitaine; quand je devrais les faire venir de la Basse-Normandie.

LÉANDRE.

Faites, M. Pointu, faites. Vous entendez bien l'état de ma cause ?

M. POINTU.

A merveille.

LÉANDRE.

Jouez-vous quelquefois ?

M. POINTU.

Quelquefois.

LÉANDRE.

Mais, rarement ?

M. POINTU.

Pardonnez-moi ; toutes les fois que l'occasion s'en présente.

LÉANDRE.

Le jeu dissipe.

M. POINTU.

Il délasse, il rafraîchit. Il est même nécessaire aux gens de cabinet.

LÉANDRE.

Quand on a beaucoup travaillé.

M. POINTU.

Ou parlé long-tems d'affaires, comme dans ce moment-ci, par exemple.

LÉANDRE.

Oh, dans ce moment-ci, je craindrais d'abuser de votre complaisance!

M. POINTU.

Mais point du tout. Je suis tout à vos ordres; et pour peu que cela vous fasse plaisir....

LÉANDRE.

Vous êtes trop honnête.

M. POINTU.

C'est sans façon.

LÉANDRE.

C'est que je crains réellement de vous gêner.

M. POINTU.

Moi, point du tout.

LÉANDRE.

Et puis vous aimez peut-être à jouer petit jeu?

M. POINTU.

Non; le petit jeu ennuie.

LÉANDRE.

Est maussade. J'aime mieux perdre mille louis en deux minutes, que d'en gagner cent en une heure.

M. POINTU.

Je suis de votre avis. Tout ou rien.

LÉANDRE.

Eh bien ! ferons-nous une petite partie ?

M. POINTU.

Très-volontiers.

LÉANDRE.

Nous pouvons attendre le dîner.

M. POINTU.

Fort aisément. Vous me ferez, j'espère, l'honneur d'accepter le mien ?

LÉANDRE.

Avec grand plaisir.

M. POINTU.

Vous êtes un brave homme. A quel jeu voulez-vous jouer ?

LÉANDRE.

Je les joue tous. Choisissez.

M. POINTU.

Au piquet.

LÉANDRE.

C'est bien triste.

M. POINTU.

Un trictrac.

LÉANDRE, courant au trictrac.

Tope, un trictrac. Justement en voici un.

M. POINTU.

Laissez donc, monsieur le Capitaine, laissez donc. Je vais appeler... Jeannette !

LÉANDRE.

N'appelez personne. Le voilà tout dressé. Combien jouerons-nous la partie ?

M. POINTU.

Tout ce que vous voudrez.

LÉANDRE.

C'est bien long un trictrac !

M. POINTU.

Oui, c'est bien long.

LÉANDRE.

Un petit passe-dix est bien plus vif et bien plus égal.

M. POINTU

Vous avez, ma foi, raison.

LÉANDRE.

Tenez, je joue cent louis contre les frais du procès.

M. POINTU.

Volontiers. A vous le dé mon Capitaine.

LÉANDRE.

Non, c'est moi qui propose.

M. POINTU.

Je suis chez moi.

LÉANDRE.

Je ne jouerai plutôt pas.

M. POINTU.

C'est donc pour vous obéir. Va les cent louis. (*Il tire de sa poche la bourse que lui avait donnée Léandre, et la jette dans le trictrac.*)

LÉANDRE, présentant le cornet à M. Pointu.

A vous, monsieur Pointu.

M. POINTU.

Capitaine, je suis au jeu.

LÉANDRE, tirant de sa poche un rouleau de louis.

Je vous entends... C'est un oubli involontaire... Voilà mes cent louis.

M. POINTU, jouant.

Onze, mon capitaine.

LÉANDRE.

Emportez.

M. POINTU.

Voulez-vous votre revanche ?

LÉANDRE.

Volontiers.

M. POINTU.

Rien de fait.

LÉANDRE.

Recommencez. Je vous double mon jeu, si vous permettez.

M. POINTU.

Tout ce que vous voudrez. Rafle de quatre.

LÉANDRE.

C'est à vous. Combien passez-vous de coups.

M. POINTU.

Je ne compte ni ceux que je bois, ni ceux que je passe.

LÉANDRE.

C'est répondre en brave.

M. POINTU.

Je vous gagne trois cents louis. Les voulez-vous d'un coup?

LÉANDRE.

Très-volontiers.

M. POINTU.

Quinze.

LÉANDRE, se levant.

C'est trois cents louis que je vous dois. Attendez.

M. POINTU.

Où allez-vous donc ?

LÉANDRE.

Jusque chez moi chercher quelques rouleaux.

M. POINTU.

Fi donc ! fi donc ! Est-ce qu'entre honnêtes gens la parole ne vaut pas l'argent?

LÉANDRE.

A la bonne heure (*A part.*) Je m'en ressouviendrai. (*Haut.*) Vous ne quittez pas les dés?

M. POINTU.

Je veux passer dix-sept fois de suite.

LÉANDRE.

Je n'ai donc qu'à me tenir ferme.

M. POINTU.

Combien ?

LÉANDRE.

Cinq cents. Les tenez-vous?

M. POINTU.

Mille, si vous voulez.

LÉANDRE.

Eh bien ! va les mille.

M. POINTU.

Tope... dix.

LÉANDRE.

Voilà un coup manqué.

M. POINTU.

Voilà mes quatre cents louis. Je vous en dois six à mon tour, et c'est à vous les dés.

LÉANDRE.

J'ai la main malheureuse. Combien jouez-vous ?

M. POINTU.

Je prends ma revanche. Les mille

LÉANDRE.

Va les mille. Combien ai-je ?

POINTU.

Onze.

LÉANDRE.

Comment donc, j'ai passé !

M. POINTU.

Oui, ça fait...

LÉANDRE.

Mille et six cents.

M. POINTU.

Seize cents !

LÉANDRE.

Ça peut faire ça.

M. POINTU.

C'est beaucoup, Monsieur le Capitaine.

LÉANDRE.

Voulez-vous cesser le jeu?

M. POINTU.

Encore un coup, au moins.

LÉANDRE.

Dix, si vous voulez.

M. POINTU.

Seize cents!

LÉANDRE.

Je vous les joue d'un coup.

M. POINTU.

Tope.

LÉANDRE.

Rafle de six.

M. POINTU.

C'est jouer heureusement.

LÉANDRE.

Je n'ai passé que deux fois, et vous avez passé trois.

M. POINTU.

Oui; mais je vous dois à présent trois mille louis et plus.

LÉANDRE.

C'est une misère.

M. POINTU.

Pour vous, peut-être, monsieur le Capi-

taine ; mais pour moi, qui n'ai d'autre fortune que ma charge de procureur...

LÉANDRE.

Eh bien, je vous la joue, votre charge, contre ce que vous me devez !

M. POINTU.

Et vous garderez les dés ?

LÉANDRE.

Tant que vous voudrez.

M. POINTU.

Jetez donc, monsieur le Capitaine.

LÉANDRE.

La charge ?

M. POINTU.

Allons, la charge.

LÉANDRE.

Rien de fait

M. POINTU.

Que je vous serve.

LÉANDRE.

Oh, voilà mon bonheur rompu !

M. POINTU.

Je le souhaite.

LÉANDRE.

Quinze. — (*Léandre se levant.*) Ma foi, me voilà procureur !

M. POINTU, courant après lui.

Monsieur le Capitaine...

LÉANDRE.

Eh bien ?

M. POINTU.

Est-ce que vous quittez le jeu!

LÉANDRE.

Quand on le pousse trop loin, ce n'est plus un délassement; il devient une étude, un travail. Et puis je me sens aujourd'hui dans ma veine de bonheur. Vous n'êtes pas riche, je serais fâché de vous ruiner.

M. POINTU.

Je le suis bien, de par tous les diables.

LÉANDRE.

Demain, si vous voulez, je vous donnerai votre revanche. En attendant, voulez-vous bien me faire un petit mot d'écrit?

M. POINTU.

Mais, Monsieur.

LÉANDRE.

On ne sait qui meurt, ni qui vit.

M. POINTU.

Mais que ferez-vous d'une charge de procureur ?

LÉANDRE.

C'est le moyen de me venger un peu des français ; et soit dit entre nous, M. Pointu, ce n'est point changer d'état : un procureur vaut un corsaire et demi.

M. POINTU.

Voulez-vous donc me ruiner ?

LÉANDRE.

Non. Tenez, je vais vous faire une proposition qui vous plaira peut-être. Vous avez une fille au couvent, et qui, dit-on, est charmante ?

M. POINTU.

Oui, Monsieur.

LÉANDRE.

Donnez-la moi en mariage, avec votre charge, et je vous tiens quitte de tout.

M. POINTU.

Vous riez ?

LÉANDRE.

Non. Je parle très-sérieusement.

M. POINTU.

Mais comment voulez-vous qu'un capitaine de vaisseau anglais devienne procureur ?

LÉANDRE.

L'amour fait tous les jours de plus grandes

métamorphoses; et si vous en voulez une preuve, regardez-moi.

M. POINTU.

Comment! c'est...

LÉANDRE.

Votre maître-clerc.

M. POINTU.

Ah, le coquin!

LÉANDRE.

Nous n'avons, je crois, rien à nous reprocher. Je vous ai surpris aux genoux de Jeannette; vous avez une bonne petite pointe de vin, et le jeu vient de vous mettre à ma discrétion.

M. POINTU.

Tu es un malin fourbe!

LÉANDRE.

Eh bien?

M. POINTU.

Eh bien! Est-ce que je puis rien te refuser?

LÉANDRE.

Je suis donc votre gendre?

M. POINTU, embrassant Léandre.

Et mon successeur. — Mais plus de vin, plus de jeu, plus de baisers à Jeannette.

LÉANDRE.

Je vous le promets. — Mais vous voyez, M. Pointu, que le plus raisonnable s'oublie quelquefois. Le projet d'être sage est aisé, l'exécution en est difficile ; et pour bien prêcher, il faut prêcher d'exemple.

FIN DE JÉROME POINTU.

RICCO,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

PAR M. DUMANIANT,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 26 novembre 1789.

NOTA. La Notice sur M. Dumaniant, se trouve dans le tome X des comédies en prose, 48e volume de la présente collection.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Les personnes à qui la littérature espagnole est familière, pourront peut-être s'apercevoir que l'auteur de cette comédie a emprunté quelques idées à un poëte de cette nation, quoique les deux pièces n'offrent qu'un rapport très-éloigné, puisque les intrigues ne se ressemblent aucunement, et que les caractères, l'état et les noms des principaux personnages sont absolument changés et qu'on s'est permis d'en supprimer d'inutiles et d'en créer de nouveaux.

PERSONNAGES.

LE BARON D'ORMEUIL, père de Constance.
LE CHEVALIER D'ORMEUIL, neveu du baron.
LE MARQUIS DE GERMANCEI.
FRONTIN, valet du marquis.
RICCO.
CONSTANCE, fille du baron.
LISETTE, femme-de-chambre de Constance.
Un sergent d'invalides.
Un laquais.
Soldats invalides.

La scène est à Saint-Tropez, dans la Haute-Provence.

RICCO,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne.

SCÈNE I.

CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

Non, Lisette, toutes les instances sont inutiles. Il faut rentrer au château; si l'on s'apercevait...

LISETTE.

Qu'a donc cette promenade de si suspect? Depuis deux mois que vous êtes revenue habiter la maison de M. le baron d'Ormeuil, votre père, nous nous promenons ici tous les jours, sans que ni lui, ni votre cousin, malgré son amour et sa jalousie, en aient conçu la moindre alarme.

CONSTANCE.

J'y venais sans dessein alors; et puis-je me

d'aimer.

LISETTE.

Et le seul qui vous intéresse malgré cette défense. C'est une fatalité ordinaire en amour, et voilà ce qui fait le piquant d'une intrigue. Aimer sans avoir d'obstacles à vaincre, il n'y a pas de plaisir à cela, Mademoiselle. Le cœur éprouve une langueur dont les difficultés vous font sortir. Ah! lorsque j'aimais Ricco, pourquoi n'avais-je un père, un oncle, et une demi-douzaine de tuteurs pour me contrarier. Mon traître d'amant ne m'aurait pas plantée-là tout net la veille de notre mariage. Ricco me ressemblait, il dédaignait un bonheur trop facile; et sa fuite, qui naturellement devait m'être indifférente, m'affligea, parce qu'il n'est jamais agréable pour une femme d'être quittée, fût-ce par un magot. C'est un plaisir que nous aimons quelquefois à nous donner, mais que nous ne voulons jamais qu'on s'avise de prendre à nos dépens... Vous ne m'écoutez pas, Mademoiselle; vos yeux distraits, errans sur la campagne, craignent et désirent de voir le trop aimable Germancei.

CONSTANCE.

Hélas! Lisette.

LISETTE.

Que cet hélas est expressif. J'y démêle l'excès de votre amour et de votre tendre inquiétude. Rassurez-vous, ma belle maîtresse, il viendra. Le marquis de Germancei est un cavalier trop galant pour manquer à la parole qu'il vous a donnée.

CONSTANCE.

Non, Lisette, non; je ne veux plus le voir.

LISETTE, à part.

Elle ne veut pas le voir, et nous restons toujours.

CONSTANCE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Que votre père n'a pas le sens commun, d'écouter une vieille haine de famille, pour rayer du catalogue de ceux qui peuvent aspirer à votre main l'unique prétendant qui soit digne de l'obtenir. Est-ce votre faute, est-ce celle de Germancei, si vos aïeux, il y a cent cinquante ans et plus, ont eu une rixe pour un misérable droit de préséance? si leurs descendans ont perpétué la querelle, et s'ils ont été alternativement vainqueurs ou vaincus, selon que la chance leur a été à tous plus ou moins favorable?

CONSTANCE.

Élevé dans les préjugés de sa famille, mon père a sucé avec le lait la haine de Germancei.

Bon, indulgent pour tout le monde, il n'est injuste que pour cette famille. Je ne l'ignorais pas lorsque je vis Germancei pour la première fois. Que j'étais loin de croire que ce fût-là cet ennemi que je devais haïr, et dont le nom, te l'avouerai-je, m'était presque en horreur. Il eut l'attention cruelle de ne pas se nommer. Sa parente qu'il était venu visiter au couvent où j'étais pensionnaire; pour détruire ma prévention ridicule, me le présenta comme un étranger de distinction. Il revint souvent, tous les jours bientôt; et je n'appris qui il était, que lorsqu'il me fut impossible de partager les sentimens de mon père.

LISETTE.

Que j'aime cette bonne parente! Voilà ce qui s'appelle une ame vraiment charitable; au lieu de perpétuer les haines, elle emploie tout son art et la plus sainte ferveur à les détruire. Elle prospérera, Mademoiselle, elle prospérera; et la concorde de deux familles réunies, sera un jour sa récompense.

CONSTANCE.

Je veux absolument que le Marquis s'éloigne. Je vais le voir aujourd'hui pour la dernière fois. Cette séparation me sera douloureuse. Elle est indispensable. Il se rendra à mes craintes, aux soins de ma réputation : et si je ne puis être à lui, je lui jurerai au moins de n'être jamais à un autre.

LISETTE.

Voilà une entrevue qui sera bien intéressante et bien gaie ! Non, Mademoiselle, non ; cela ne sera pas comme vous le dites. Si vous manquez de courage, j'en aurai pour nous deux : car enfin nous fesons cause commune : le maître vous aime, le valet m'en conte ; c'est dans l'ordre. Si votre amant part, le mien le suit ; adieu nos amours ; et j'éprouve encore les chagrins du veuvage, sans en avoir goûté les plaisirs précurseurs. Je veux, par un bon mariage en forme, où il ne manque pas la plus petite cérémonie, me venger du perfide Ricco. Ah ! si quelque bon vent pouvait le conduire à Saint-Tropez le jour même de mes noces ; qu'il arrivât au moment même où, parée et brillante, je marcherais à l'autel ! je l'accablerais de mon dédain ; et sans daigner lui parler, avec un regard insultant, je semblerais lui dire : considère, faquin, quelle est la femme que tu as abandonnée ; sois témoin du bonheur d'un rival, et meurs de jalousie.

CONSTANCE.

Que tu es folle, Lisette ! de quoi vas-tu t'occuper, au moment même d'une séparation peut-être éternelle.

LISETTE.

Ils ne partiront pas.

CONSTANCE.

Ils ne partiront pas ?

LISETTE.

Non, Mademoiselle.

CONSTANCE.

Quel moyen imaginer ?

LISETTE.

Le récit que vous venez de me faire de votre première entrevue avec le Marquis, me le fournit ce moyen. Si Germancei s'est présenté, sous un nom supposé, dans un couvent où il était connu de vingt femmes bavardes par état, ne peut-il pas employer la même ruse dans notre petite ville, où ses traits seront nouveaux pour tout le monde? Qu'il cesse de se cacher; qu'il se fasse annoncer chez Monsieur votre père. Comme il est gouverneur du château de Saint-Tropez, que l'on décore du nom de citadelle, le Marquis lui doit sa première visite. Il chassera avec le cousin, parlera avec lui, habits, armes et chevaux. Il parlera avec le baron, d'histoire grecque et romaine, des paladins du règne féodal, fera sa partie d'échecs, se laissera faire mat, complaisance que n'a jamais votre cousin. Modeste et réservé auprès des belles, ce qui ne lui coûtera rien, puisqu'il n'aime que vous, il sera plein d'attention et de prévenances pour les vieilles douairières qui font la société

de monsieur votre père. Elles le prôneront ; elles vanteront son bon goût, ses mœurs, sa politesse; ce sera le phénix ; il s'établira, s'ancrera dans l'esprit de tous ; on ne pourra plus se passer de lui ; et quand, dans un moment d'effusion et de confiance que la circonstance fera naître, il avouera son innocente supercherie ; la haine alors ne pourra plus se faire entendre ; on lui pardonnera d'être un Germancei, et la conclusion nous deviendra facile.

CONSTANCE.

Ah ! plût au ciel que ce projet pût s'accomplir.

LISETTE.

Notre marche est simple et naturelle. Mais il ne vient pas, ce cher Marquis ! Quel heure est-il ? dix heures. Il ne doit paraître ici qu'au moment où monsieur le baron ira à la parade pour voir défiler ses braves invalides. Votre cousin ne manque jamais de s'y trouver. A votre impatience, je croyais qu'il était déjà midi. Mais êtes-vous bien sûre que le Marquis sera fidèle au rendez-vous ?

CONSTANCE.

Il me le dit au moins par son billet, que l'aubergiste chez lequel il est descendu, et qu'il a mis dans ses intérêts, m'a remis hier au soir en cachette.... Qu'ai-je donc fait de ce maudit billet ? Tu ne l'as point, Lisette ?

LISETTE.

Ah! mon dieu! non, Mademoiselle; vous m'en avez parlé sans me le faire lire.

CONSTANCE.

Je l'aurai perdu : que je suis malheureuse!

LISETTE.

Tranquillisez-vous, si quelqu'un a trouvé le billet, je le revendiquerai; je soutiendrai que c'est à moi qu'il s'adresse. Je me souviens de vous en avoir vu déchirer l'enveloppe.

CONSTANCE.

Hélas! Lisette, il l'a signé.

LISETTE.

Quelle maladresse!

CONSTANCE.

Il m'y nomme sa chère Constance. Retournons au château, je l'aurai laissé tomber dans le jardin; je l'y ai encore lu il n'y a pas une heure.

LISETTE.

Allons, Mademoiselle, allons... J'aperçois monsieur votre père; il a l'air animé. Le diable aurait-il fait tomber ce billet dans ses mains, pour détruire en un moment toutes nos espérances?

SCÈNE II.

CONSTANCE, LE BARON, LISETTE

LE BARON, avec humeur.

Ah! vous voilà, Mademoiselle!

LISETTE, à part.

Il a eu vent du billet.

LE BARON.

Que faites-vous ici?

LISETTE.

Vous le voyez: nous prenons l'air du matin.

LE BARON.

Taisez-vous, Mademoiselle, ce n'est pas vous que j'interroge. Hé bien! Constance, vous plairait-il de me répondre?

CONSTANCE.

Mon père, à quoi voulez-vous que je réponde?

LE BARON.

A quoi? à quoi? votre trouble me dit tout.

LISETTE.

Tenez, Monsieur, dussiez-vous vous fâcher encore, vous me permettrez de vous dire que vous avez aujourd'hui un air de querelle qui

n'ai pas le plus petit reproche à me faire j'avoue que je ne vous écoute pas sans émotion.

LE BARON.

Encore une fois, Mademoiselle voulez-vous bien vous taire.

LISETTE.

Eh bien, Monsieur, je me tairai; mais je vous remontrerai le plus humblement du monde, qu'avant d'en venir à de certaines extrémités avec des personnes comme Mademoiselle et moi, l'on expose d'abord ses griefs, et qu'on ne vient pas sur des propos équivoques, des propos hasardés, leur faire de but en blanc une algarade dont on peut avoir des regrets dans la suite. Il y a de si méchantes langues dans les petites villes!

LE BARON.

Mademoiselle, il ne s'agit point de tout cela; je n'écoute point les mauvaises langues : mais vous me permettrez peut-être d'en croire le rapport de mes yeux.

LISETTE.

Eh! qu'avez-vous donc vu?

LE BARON.

Ce que j'ai vu? ce que j'ai vu? Le voici ce que j'ai vu.

LISETTE.

Quoi ! c'est pour un misérable billet que vous faites tout ce bruit-là. Eh ! que dit-il donc ce billet ?

LE BARON.

Ce qu'il dit ? (*Lisant.*) « Ma belle et chère Constance. »

LISETTE.

Ce début n'a rien d'alarmant. Mademoiselle est belle, tout le monde peut le dire, elle sera chère à tous ceux qui la connaîtront.

LE BARON.

Voudriez-vous me faire grâce de vos commentaires ? Vous pensez détourner mon attention de ce billet ?

LISETTE.

Au contraire, Monsieur, je suis bien aise que vous en poursuiviez la lecture, pour vous prouver que vous avez pris de l'humeur mal-à-propos, pour une chose qui n'en valait pas la peine.

LE BARON.

Nous verrons comment vous vous y prendrez pour justifier cet écrit audacieux.

LISETTE.

Allons, poursuivez, Monsieur. (*A part.*) Il sera bien fin si nous n'avons réplique à tout. Allons, lisez, Monsieur, lisez donc. (*A part.*) Allons, attention Lisette.

» cruauté me désespère...

LISETTE.

Votre cruauté! Un père qui trouve un billet pareil adressé à sa fille est trop heureux. Sa cruauté! ce mot-là dit tout : en sentez-vous la valeur, Monsieur? Sa cruauté!

LE BARON.

Mademoiselle, avez-vous résolu de m'interrompre sans cesse?

LISETTE.

Je me tais; mais on est bien aise de vous faire voir en passant, que vous êtes dans votre tort.

LE BARON, lisant.

» Après tous les témoignages que vous » m'avez donnés d'un amour réciproque..

LISETTE, à part.

Ahie! ahie!

LE BARON.

» Après tous les témoignages que vous » m'avez donnés d'un amour réciproque! (*A sa fille.*) Hé bien, Mademoiselle?

CONSTANCE.

Continuez mon père.

LE BARON.

» D'un amour réciproque et innocent.

LISETTE.

Et innocent.

LE BARON.

» Pendant nos entretiens dans votre cou-
» vent, où j'ai eu le bonheur de vous voir
» en présence de ma tante.

LISETTE.

En présence de sa tante... Là, qu'avez-vous à dire ?

LE BARON.

» Depuis que vous savez qui je suis, il
» semble que vous partagiez l'injuste haine
» de Monsieur votre père. Ne me refusez pas
» un entretien demain à midi, dans le même
» lieu où je vous ai vue avant-hier, et d'où
» vous vous êtes échappée à mon approche,
» sans me répondre. Venez si vous ne voulez
» pas causer la mort au malheureux Ger-
» mancei. »

LISETTE.

Et voilà donc le sujet du courroux qui vous enflamme ?

LE BARON.

Recevoir un billet de l'homme que je déteste le plus !

écrive.

LE BARON.

L'avoir aimé malgré ma défense !

CONSTANCE.

Ah ! mon père, quand j'ai vu Germancei pour la première fois j'ignorais encore son nom.

LISETTE.

Vous le peigniez sans cesse comme un ennemi redoutable, un homme affreux. Il se trouve que Germancei, est un cavalier plein d'esprit, de douceur et de politesse. Tout autre que Mademoiselle y aurait été prise.

LE BARON.

L'attirer dans le lieu où je demeure, où sa présence seule est un outrage !

LISETTE.

L'attirer ! voilà de la calomnie : il y est venu de lui-même. Mais justifiez-vous donc, Mademoiselle.

LE BARON.

Lui donner un rendez-vous !

LISETTE.

Ah ! ah ! Monsieur, notez que c'est Germancei qui le demande, ce qui est fort différent.

[redacted]

Que venait - elle fai
point pour l'y voir, malgré
dirai plus, malgré mes pri
n'ai - je pas eu toujours pou
mens du plus tendre des pèr
gênée dans vos inclinations?
hymen avec mon neveu, n
ordonné. Dans le nombre d
votre beauté ou votre fortun
sissez celui que votre cœur
dès-lors il deviendra mon
meilleur ami.

CONSTANCE

Ah! mon père, soumise
votre fille se fera un devoir de
quels ques soient les chagrin
sa bou he ne se permettra j
ni murmure.

LE BARON.

Aie la générosité de me ca
je te fais. Je crains ta doule
ta désobéissance. La colère
moyens de te résister, ma
sans défense contre tes larm

LISETTE.

Commentest-il possible
entrer dans un cœur auss

Que vous a donc fait ce malheureux Germancei ?

LE BARON.

Je ne veux jamais entendre prononcer son nom.

LISETTE.

Quoi ! parce qu'un Paul Germancei, en quinze cent trente ou quarante.

LE BARON.

En quinze cent trente-quatre.

LISETTE.

J'allais me rappeler l'époque. Oui, Monsieur, en quinze cent trente - quatre, Paul Germancei...

LE BARON.

Alors de la oblesse mineure.

LISETTE.

Et favori du souverain, dans une cérémonie d'éclat...

LE BARON.

Dans un tournois, en présence de toute la cour, osa prendre la droite sur Henri, baron d'Ormeuil, dont les aïeux étaient déjà célèbres sous la seconde race.

LISETTE.

Ils se battirent en champ clos, à toute outrance.

LE BARON.

Henri d'Ormeuil fut tué. Ce double outrage m'est encore présent.

LISETTE.

J'en conviens. Mais les d'Ormeuil ne laissèrent pas cette mort impunie ; et tout calcul fait, car je sais aussi bien que vous l'histoire de votre famille ; oui, tout calcul fait, il y a eu cinq d'Ormeuil et sept Germancei de tués en différentes rencontres. Votre outrage est suffisamment vengé, et vous avez tort, mille fois tort, de conserver encore de la rancune : et à votre place, puisque l'occasion s'en présente, que les Germancei font les premières avances, j'éteindrais ma haine, et je cimenterais la paix entre les deux familles par un mariage qui ferait votre bonheur et celui de votre fille, de cette Constance qui vous est si chère.

LE BARON.

Mademoiselle, je n'ai pas besoin de vos conseils.

LISETTE.

Et moi j'ai besoin de vous les donner, et je vous prédis que vous finirez par les suivre.

LE BARON.

Vous allez voir qu'elle m'apprendra, à mon âge, comment je dois me conduire.

LISETTE.

Oui, parce que j'ai une tête froide, et que je raisonne juste.

LE BARON.

C'est-à-dire, que je suis un fou, un extravagant ?

LISETTE.

Écoutez donc, Monsieur.

CONSTANCE.

Lisette.

LE BARON.

Non, non, qu'elle continue; elle m'a remis dans la situation où j'avais besoin d'être. Mademoiselle, voyez votre Germancei, mais conseillez-lui de partir au plus tôt. Si j'avais le malheur de le rencontrer, je ne répondrais pas de mes premiers mouvemens; je ne pourrais oublier qu'il est le descendant de ce Paul Germancei qui eut la *témérité* de manquer à l'un de mes aïeux; et je vengerais dans son sang, l'antique injure faite à ma famille, ou je mourrais de sa main.

SCÈNE III.

CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

Ah ! Lisette, qu'as-tu fait? Pourquoi l'irriter encore ?

LISETTE.

Ah ! Mademoiselle, je connais mieux que vous Monsieur votre père : c'est le meilleur homme du monde, irascible par accès, mais cela ne dure pas. Il a besoin de se mettre en colère une fois par jour; et son premier feu jeté, on le mène comme un enfant, et nous avons besoin de le trouver docile.

SCÈNE IV.

Le marquis de GERMANCEI, CONSTANCE, LISETTE, FRONTIN.

GERMANCEI.

Belle Constance, Monsieur votre père s'éloigne; et je saisis ce moment pour obtenir de vous un entretien qui va décider du reste de ma vie.

CONSTANCE

Germancei, je vous aime, je viens de l'a-

que je crains.

GERMANCEI.

Qu'exigez-vous de moi ? Quand un avenir flatteur m'allait rendre le plus heureux des hommes, vous me condamnez à un exil éternel.

CONSTANCE.

J'ai promis à mon père de renoncer à vous pour jamais.

GERMANCEI.

Et vous dites que vous m'aimez, cruelle ?

LISETTE.

Allez-vous vous exhaler en reproches ? Elle a fait son devoir ; et nous, fesons le nôtre.

GERMANCEI.

Elle a fait son devoir !

LISETTE.

Sans doute, elle a promis ; elle devait promettre de renoncer à vous. Je vous dirai plus, c'est qu'elle pense ce qu'elle a dit. N'espérez rien de Mademoiselle. En fille obéissante et soumise, elle a immolé son amour à la nature : mais, je suis là, moi, monsieur le Marquis ; je n'ai rien promis à monsieur le Baron ; il n'est pas mon père : et si monsieur Frontin,

qui n'est pas un sot, et qui a du discernement et du goût, puisqu'il m'adresse son hommage, veut bien se donner la peine de nous seconder, nous conduirons l'intrigue au plus heureux dénoûment, eussions-nous à dérouter tous les cousins et les pères du monde.

FRONTIN.

Mademoiselle Lisette, disposez de mon génie et de mon courage.

LISETTE.

Pour ce dernier, on t'en tient quitte; et c'est, je crois, te mettre à ton aise.

FRONTIN.

Que dites-vous, Mademoiselle, me mettre à mon aise? Ah! ah! vous ne m'avez pas vu dans l'occasion. Ventrebleu! je sers un officier, et je manquerais de cœur! Vous me prenez, je crois, pour un valet de robe ou de finance.

LISETTE.

Bravo! conserve cette fermeté et cette constance; elle pourra t'être utile, si le Baron a quelques coups de bâtons à distribuer; car tu sens bien que, dans l'ordre des choses, c'est sur ton dos qu'ils doivent naturellement tomber.

FRONTIN.

Et je le souffrirais!

dédommagera.

FRONTIN.

Est-ce là toute la part que je dois avoir dans cette intrigue.

LISETTE.

Je te réserve à de plus hautes destinées.

FRONTIN.

Allons, intriguons; je tâcherai d'esquiver la gratification que tu présumes que monsieur le Baron me garde. Quels sont tes moyens ?

LISETTE.

Je n'en sais rien encore.

CONSTANCE.

Il faut nous séparer, Marquis, et pour toujours. Je ne me prêterai jamais à tromper le meilleur des pères; et je ne me permettrai aucune action dont il pourrait me faire le plus léger reproche.

LISETTE.

Eh ! Mademoiselle, laissez-nous agir et ne vous mêlez de rien : vous suivez le cours des événemens que notre adresse ou le hasard pourront amener d'abord : monsieur le Marquis, retirez-vous, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble; l'essentiel est que votre figure reste inconnue à tous les gens de la maison,

sans quoi tout serait perdu. Je veux vous introduire chez le Baron sous un nom quelconque : il ne vous hait que sur parole. Une fois auprès de lui, laissez-moi faire ; allez, le reste ira tout seul.

CONSTANCE.

J'aperçois, je crois, mon cousin qui vient de ce côté. Sauvons-nous.

LISETTE.

C'est lui, il descend de cheval, il prend cette route. C'est notre mauvais génie qui l'amène. Fuyons par ce sentier ; évitons sa rencontre : retournez à votre auberge, vous aurez de nos nouvelles.

GERMANCEI, voulant lui baiser la main.

Ah ! ma chère Constance.

LISETTE, l'arrêtant.

Eh ! le moment est bien choisi. Eh bien, oui ! mettez-vous à ses pieds, pour faire situation. Allons, Mademoiselle, allons, évitons le maudit cousin. Ah ! que les importuns sont donc de sottes gens.

SCÈNE V.

GERMANCEI, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, voici une aventure dont les

commencemens étaient fort agréables, mais dont le nœud s'embrouille, et ne nous promet pas une fin satisfesante.

GERMANCEI.

Il double le pas, il marche droit à nous.

FRONTIN.

Prenons vite par ici.

GERMANCEI.

Il croirait que je le crains.

FRONTIN.

Le père aura jasé; et si le cousin soupconne que vous êtes le marquis de Germancei, l'intérêt de votre amour exige que vous ne lui laissiez pas prendre connaissance de votre figure.

GERMANCEI.

L'intérêt de mon honneur exige que je l'attende, quelles que puissent en être les suites.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, GERMANCEI, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Vous êtes avec ma cousine?

GERMANCEI.

Votre cousine?

LE CHEVALIER.

Je l'ai reconnue, ne cherchez pas à le nier.

GERMANCEI.

Monsieur, que signifie ce ton de menace ?

LE CHEVALIER.

Vous êtes le marquis de Germancei ?

GERMANCEI.

Puisque vous le savez...

LE CHEVALIER.

Je suis le chevalier d'Ormeuil.

GERMANCEI.

Je vous entends, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Non, Monsieur, vous ne m'entendez pas : ce n'est point le désir de venger une ancienne querelle de famille qui m'amène : j'aime ma cousine ; vous l'aimez, dit-on ; et vous ne l'obtiendrez qu'après m'avoir été la vie.

GERMANCEI.

Je suis fâché qu'une rivalité que j'étais loin de prévoir, réveille en vous les sentimens d'une haine que je croyais éteinte.

LE CHEVALIER

Il ne tiendra qu'à vous qu'elle le soit à jamais. Promettez-moi de renoncer à vos prétentions sur ma cousine.

GERMANCEI.

Il m'est impossible de faire une semblable promesse.

LE CHEVALIER.

Je suis sans épée, Monsieur : mon cheval et celui de mon domestique sont à vingt pas d'ici. Il y a, à l'arçon de chaque selle, des pistolets également chargés.

GERMANCEI.

Vous levez toutes les difficultés.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! Monsieur?

GERMANCEI.

Hé bien ! Monsieur, puisque cela vous amuse, marchez, je vous suis.

SCÈNE VII.

FRONTIN, seul.

Quel sang-froid ! Quelle tranquillité ! il va se battre au pistolet, et il s'avance sur le champ de bataille, du même air dont il irait à une partie de plaisir. Je ne suis pas poltron, à ce que je crois, mais si un insolent m'avait fait une proposition comme celle que vient de recevoir mon maître, je me serais mis dans une colère épouvantable. Je lui au-

rais parlé des grosses dents: cela vous anime, vous émoustille, et vous met dans la situation où l'on a besoin d'être pour en venir à ces extrémités. Ah! ces gens comme il faut ont une façon d'envisager les choses!.... ils se coupent la gorge, se brûlent la cervelle, cela avec cérémonie, décence et politesse. Nous voilà beaux garçons! S'il tue le cousin, il n'épousera pas la cousine, il faudra déloger. Si on le tue, il épousera encore moins la jeune personne : et moi chétif, de quelque façon que l'aventure se termine, je perds mon maître ou ma Lisette si chérie. Eh! mon dieu les voilà à cheval, ils prennent du champ. Ils courent l'un sur l'autre. (*Un coup de pistolet.*) C'est le Chevalier qui a tiré, je crois; son cheval se cabre, se renverse, il tombe; mon maître met pied à terre. Les chevaux galoppent dans la plaine. Le valet du Chevalier saute sur un, et s'enfuit vers la ville à toute bride. Que faire? courir vers mon maître, et l'entraîner bien vite loin d'ici.

SCÈNE VIII.

RICCO, FRONTIN.

RICCO, apercevant Frontin qui s'éloigne.

Hé! l'ami, l'ami.

FRONTIN.

Je n'ai pas d'ami.... Ah oui, j'ai bien le tems de t'écouter.

SCÈNE IX.

RICCO.

Comme tout le monde me rudoie, il semble que tous ces gens-là devinent que je n'ai pas un sou dans ma poche. Ah! pauvre Ricco, te voilà joliment dans tes affaires. Je tombe de lassitude, de sommeil et d'appétit. Asseyons-nous au pied d'un arbre. Ahie! ahie! dix lieues à pied d'une traite et en botte; y a de quoi être harrassé. Que devenir! Mon costume n'est pas imposant. J'ai l'air d'un chétif courrier dévalisé, ou d'un postillon qu'on a mis à la porte. J'ai l'air de mon état... Le sommeil me gagne.... Je puis dormir ici. L'hôte ne me demandera rien à mon réveil; mais personne n'apprêtera mon dîner... Ah! pauvre Ricco, tu as bien fait des sottises. Mais de toutes les pénitences, la plus dure est celle de n'avoir rien à mettre sous la dent. Je cours depuis dix ans après la fortune, et la fugitive femelle échappe toujours à mes poursuites. Une vieille gouvernante, sorcière à ce qu'elle croit, me trouve une physionomie heureuse, me tire les cartes, fait des petits paquets... des petits paquets... et de paquets en paquets,

elle me prédit qu'avant peu, la chute d'un grand fera mon élévation; que je jouerai un rôle important. La moitié de la prédiction s'accomplit. Postillon d'un seigneur, je le verse dans un fossé, je commence à me réjouir. Mon maître, qui était d'un naturel contrariant, et qui ne croyait pas à l'astrologie, me retient mes gages, me met sur le dos une mauvaise veste de palfrenier, me chasse poliment de chez lui à grands coups d'étrivières, et me voilà... Qui me donnera des nouvelles de cette Lisette à l'œil émérillonné, que je quittai jadis d'une façon si leste? Aurait-elle trouvé les nobles aïeux dont elle se prétendait issue? Serait-elle une grande dame à présent? Tant pis, elle ne me regarderait plus: c'est son mauvais génie que me poursuit et me promène de guignon en guignon. Ah! si elle pouvait être encore fille... Oui... Je l'attendrirai par mes pleurs. Oh non, elle n'est plus fille... Elle paraissait pressée, et puis... Je crois que je m'endors, et je ferai bien de me souhaiter le bonsoir.

SCÈNE X.

RICCO endormi, GERMANCEI, FRONTIN.

FRONTIN.

Nous ne pourrons rester plus long-tems ici.

GERMANCEI.

C'est un malheur inconcevable. Il tire sur moi, me manque; son cheval, qui n'était pas fait au feu, se cabre et le renverse sous lui.

FRONTIN.

Il ne respirait plus. S'il en meurt, vous n'en serez pas moins poursuivi comme l'auteur de sa mort. Comment vous échapper? On va courir après vous; votre uniforme vous fera remarquer. Si nous changions d'habit... je me ferais reconnaître. Diable! et je pourrais payer pour vous. Ah! Monsieur, l'excellente idée, ce maroufle qui repose vous offre de quoi vous déguiser. Troquez avec lui. (*Il prend l'habit de Ricco.*) Le maraud ne perdra pas au change... Sauvez-vous, je reste aux environs, j'ai un projet unique.

GERMANCEI.

Je ne voudrais pas que ce malheureux devînt la victime de cet événement.

FRONTIN.

Que peut-il en résulter de mauvais pour lui? Une volée de coups de bâton tout au plus; c'est une bagatelle pour gens de cet acabit. Allez, allez vite dans ce cabaret borgne où nous avons passé hier notre soirée; je vous instruirai de ce qui se passera, et nous aviserons au moyen de réparer cette cruelle catastrophe.

GERMANCEI.

Mais...

FRONTIN.

Mais, mais, votre habit et partez.

GERMANCEI.

Allons.

FRONTIN.

Et le chapeau, l'épée, tout dépend de la diligence. Fuyez avant que l'on songe à vous poursuivre.

SCÈNE XI.

RICCO, endormi, FRONTIN.

FRONTIN, jetant l'habit de Germancei sur Ricco.

Tiens, faquin, je te fais, de mon autorité privée, marquis et colonel. (*Il lui jette l'habit de son maître.*)

SCÈNE XII.

RICCO.

Ouf. Qui est-ce qui s'avise d'entrer dans ma chambre à coucher, et de m'éveiller?... Je ne loge plus dans cette auberge, je vous en avertis. Ces insolens, m'interrompre au milieu du plus beau songe! J'étais à dîner auprès de ma Lisette. Eh mais, est-ce que je

rêve tout éveillé. Allons, poursuivons ma route. (*Touchant l'habit.*) Oh! mon dieu! qu'est-ce que c'est que ça? Un habit de militaire!... Deux épaulettes!... C'est l habit d'un colonel.... Et ma veste, où est-elle donc? Mon chapeau de jockei, on m'a tout pris. Que diable veut dire ceci? Est-ce un tour? est-ce que la fortune me viendrait en dormant? La prédiction de la vieille gouvernante commencerait-elle à s'accomplir? Cela se pourrait bien, les petits paquets, les petits paquets.... Eh bien, il y a mille gens dans le monde qui ont le malheur de rire de ça.... Courage, Ricco, te voilà dans le bon chemin. Endossons d'abord cet habit. Il me va à merveille. Un peu étroit, ça donne un air leste. Le chapeau sur l'oreille. Cette épée. Ah! morbleu, je me sens un autre homme. Suis-je comte ou marquis? Quel est mon nom? En conscience, je ne puis m'appeler Rico. Ce nom là n'est pas noble. Il ne me manque plus qu'une maison montée, des gens à mes ordres. Moi qui ai servi, je saurai tenir mon rang comme un autre, me faire obéir.... Je prendrais le ton de ces grands seigneurs quand ils parlent à leurs valets.... holà, holà, hé, laquais, laquais! Pas seulement un valet à mes ordres...

SCÈNE XIII.

RICCO FRONTIN.

FRONTIN.

Que souhaite M. le Marquis?

RICCO, étonné.

Ah! mon dieu!...

FRONTIN.

Me voilà prêt à vous obéir.

RICCO, regardant autour de lui.

D'où diable sort-il? Qu'avez-vous dit, mon ami?

FRONTIN.

Je demande ce que souhaite M. le Marquis.

RICCO.

Ah! ah! je suis Marquis.... Suis-je Marquis tout court?

FRONTIN.

M. le marquis de Germancei.

RICCO.

Marquis de Germancei! Ce nom-là est beau.

FRONTIN.

Il vous appartient depuis plus de cinq cents ans.

RICCO.

Ah! peut-on dire une pareille bêtise? A peine en ai-je trente.

FRONTIN.

Ce sont vos aïeux qui l'ont illustré pendant une douzaine de générations.

RICCO.

Je ne sais : il m'a pris tout-à-coup un espèce d'éblouissement, qui me fait oublier les choses qui devraient m'être le plus présentes.

FRONTIN.

C'est le combat d'où vous sortez, qui en est la cause.

RICCO.

Mon combat?

FRONTIN.

Au pistolet.

RICCO.

Tu as raison, mon ami. C'est l'effet de la poudre. Ça porte à la tête. Oh! je me le rappelle.

FRONTIN.

Ce faquin donne dedans à plein colier. Il est d'un bon genre.

RICCO.

Et mon ennemi?

FRONTIN.

Il n'est plus de ce monde, à ce que je crois.

RICCO.

Es-tu bien sûr qu'il soit mort?

FRONTIN.

Oh! s'il l'est, j'en réponds.

RICCO.

Tant mieux. C'est que je n'aime pas à faire les choses en deux fois. Et ce maraud se nommait de son vivant?...

FRONTIN.

Le chevalier d'Ormeuil. Il voulait vous empêcher d'épouser sa cousine, fille du baron d'Ormeuil.

RICCO.

Ah! ah!

FRONTIN.

Elle est folle de vous.

RICCO.

Elle est riche?

FRONTIN.

A million.

RICCO.

Ah! mon ami! je l'adore, j'en perds la tête. Il faut épouser tout de suite.

RICCO.

Pourquoi diable a-t-elle un père?

FRONTIN.

Il entendra raison.

RICCO.

Il fera bien : il sait comme j'ai arrangé son neveu. Qu'il ne me fasse pas prendre d'humeur. Pourquoi m'en veut-il cet homme là?

FRONTIN.

La vieille haine qui existe entre vos deux familles. Les Germancei ont presque toujours eu l'avantage sur les d'Ormeuil. Sept gentilshommes de cette maison ont déjà tombé sous les coups de vos prédécesseurs.

RICCO.

Si le malin vieillard s'obstine, il sera le huitième.

FRONTIN.

Prenez des sentimens plus humains.

RICCO.

Allons, je lui fais grâce; mais qu'il signe, qu'il paraffe, je suis pressé. A propos, comment te nommes-tu?

FRONTIN.

M. de Frontin pour vous servir;.. vous l'oubliez?

RICCO.

C'est la poudre .. Je te l'ai dit cent fois; Frontin, ce nom là ne me plait pas. J'ai eu autrefois à mon service un excellent sujet, un superbe jeune homme qui se nommait Ricco. Tu prendras son nom.

FRONTIN.

Ricco, non Monsieur. J'en ai entendu parler; c'était un mauvais garnement.

RICCO.

Eh! mais.

FRONTIN.

Paresseux.

RICCO, à part.

C'est vrai.

FRONTIN.

Gourmand.

RICCO, à part.

Pas mal.

FRONTIN.

Ivrogne.

RICCO, à part.

Il me connaît.

FRONTIN.

Et qui sans doute est mort, dans quelque coin, de débauche et de libertinage.

RICCO.

Oh! pas encore.

FRONTIN.

Et plût au ciel, qu'il ne le fût point!

RICCO.

Pourquoi, Monsieur?

FRONTIN.

Je me donnerais le plaisir de l'assommer.

RICCO.

Laissons-là ce Ricco.

FRONTIN.

Ce nom-là me donne la fièvre.

RICCO.

Comme je le rosserais, si j'étais le plus fort. Je me déferai de ce drôle.

FRONTIN, à part.

J'aperçois des gardes. Ils cherchent mon maître. Soutenons la gageure; fesons leur prendre le change.

RICCO.

Voilà des gens qui ont bien mauvaise mine.

FRONTIN.

C'est une députation que vous fait le baron d'Ormeuil, pour vous engager à lui rendre visite.

SCÈNE XIV.

RICCO, FRONTIN, LE SERGENT, SOLDATS.

LE SERGENT.

C'est lui : uniforme de dragons. Colonel. Laquais en habit vert

RICCO.

Que veulent ces Messieurs ?

LE SERGENT.

Nous cherchons le marquis de Germancei.

FRONTIN.

Le voici.

RICCO.

Oui, Messieurs, c'est moi-même, de quoi s'agit-il ?

LE SERGENT.

J'ai ordre de vous arrêter.

RICCO.

Mon ami, parlez plus poliment.

LE SERGENT.

Monsieur, tel sont les ordres de mon commandant.

RICCO.

Et pourquoi m'arrêter ?

LE SERGENT.

Pour vous conduire à la citadelle.

RICCO.

Oui ; c'est pour cela que vous venez ? Retournez vous-en, s'il vous plaît, et dites à votre mal-appris de commandant, que ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend avec un homme de ma sorte.

LE SERGENT.

M. le Marquis, remettez-moi votre épée.

RICCO.

Mon épée !... Oh bien oui!... demain.

LE SERGENT, avec humeur.

Monsieur, remettez-moi votre épée, je vous en prie.

RICCO.

Avec de la politesse on a tout ce qu'on veut de moi... Tenez la voilà... J'en marcherai plus à mon aise.

LE SERGENT.

Suivez-nous de bonne grâce. Je serais au désespoir d'être obligé d'user envers vous de violence.

RICCO.

C'est donc tout de bon ?

LE SERGENT.

Sans doute.

RICCO, au sergent.

Écoutez, en ce cas-là, Monsieur, je suis bien aise de vous dire en confidence que je ne suis point le marquis de Germancei.

LE SERGENT, à Frontin.

Monsieur n'est pas le marquis de Germancei?

RICCO.

Non, le diable m'emporte. C'est ce coquin-là qui s'est mis dans la tête de me le persuader.

FRONTIN.

Ah! mon pauvre maître devient fou. Monsieur, ayez pitié de son état, ne lui faites point de mal.

RICCO.

Ah! traître, ah, scélérat. Monsieur, obligez-moi en assommant ce drôle.

FRONTIN, se jetant aux genoux du sergent.

Ah! M. le sergent, prenez pitié de lui... Mon cher maître revenez à vous.

RICCO.

Comment, coquin, tu soutiendrais?... Va-t-en, misérable, va-t-en.

FRONTIN.

Je ne vous quitte pas.

LE SERGENT.

Mon cher Monsieur, nous ne pouvons nous arrêter plus long-tems.

RICCO.

Ils ont le diable au corps.

LE SERGENT.

Allons, Monsieur, allons.

RICCO.

Allons donc, puisqu'il en faut passer par-là. Ah! pauvre Ricco, et c'est-là toute la fortune qui t'est prédite, il ne valait pas la peine de changer d'état.

FRONTIN.

Mon cher maître, ne vous désolez pas, votre honneur ne court aucun risque, et le pis de l'aventure serait d'avoir la tête coupée : çà ne peut pas aller plus loin.

RICCO.

Çà ne peut pas aller plus loin! Et où veux-tu donc que ça aille; infâme coquin?. . La tête coupée! bon Dieu!... Je voudrais bien t'y voir : que dirais-tu si la tienne était-là?

FIN DU PREMIER ACTE.

La scène est chez le Ba

SCÈNE I.

CONSTANCE

LISETTE ne vient point. Je su
mortelle inquiétude. Que s'est
'interroge tous les domestiqu
ent ma présence, ou craign
ondre. Ah! malheureuse, s
nvolontaire de quelque évén
Comment soutenir les justes
non père aura raison de m'ac
noi, moi qui lui suis si chère
l donnerait sa vie, qui vais r
l'amertume! Ah! pour répar
vers ce bon et tendre père, i
sacrifice que mon cœur ne
exige, qu'il ordonne, et sa Co
bante et soumise, se fera un l
voir de voler au-devant de ses

SCÈNE II.

CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

Eh bien ! Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Mademoiselle. Ils se sont battus. On a rapporté votre cousin au château.

CONSTANCE.

Il est mort !

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence jusqu'ici. J'étais à la porte de son appartement, et je l'ai entendu parler d'une voix très-forte. J'allais entrer pour m'informer des détails de cette affaire, lorsque monsieur votre père est accouru, m'a dit de me retirer, que je n'avais que faire là ; et quelque bonne envie que j'eusse d'être instruite, je n'ai pas cru que ce fût l'instant de montrer de la résistance à monsieur le Baron.

CONSTANCE.

Cette aventure est affreuse.

LISETTE.

Affreuse, ce n'est pas le mot : contrariante, oui. Le Marquis est connu de votre cousin ; il n'y a plus moyen de l'introduire dans la

garder la chambre une huit
rait de cet intervalle pour pré
au Baron.

CONSTANCE

Non, non, il n'y faut plu
nonce à Germancei pour tou

LISETTE.

Vous ne l'aimez donc plus

CONSTANCE.

Je ne l'aime plus ! Ah ! Lis
cher que jamais.

LISETTE.

Et vous y renoncez ?

CONSTANCE.

Il le faut.

LISETTE.

Il ne le faut pas.

CONSTANCE.

Et tu veux que je fasse le
père en consentant à revoir s

LISETTE.

Ah ! si j'ai à combattre v
cousin et vous-même, c'est
en vérité. Où est le Marqui

faut savoir. Il est capable, comme vous, de se décourager : mais mon Frontin est-là ; mon Frontin a de l'invention, il sait mon projet et le secondera. Il n'est pas homme à quitter la partie. C'est pourtant notre amour qui fait aller le vôtre : les grands effets sont presque toujours produits par de petites causes.

SCÈNE III.

CONSTANCE, LISETTE, LE BARON.

LE BARON.

Eh bien ! Mademoiselle, voilà de belles affaires que vous nous attirez.

CONSTANCE.

Mon cousin serait en danger ?

LE BARON.

Il n'est pas blessé seulement.

LISETTE.

Il n'est pas blessé. J'ai cru que vous nous alliez apprendre qu'il était mort.

LE BARON.

Il a fait une cl e ; il est resté étourdi du coup.

LISETTE.

Et ce poltron, cet imbécile de Picard, qui

arrive au galop, tout effaré, dans les cours du château, en criant comme un fou, on a tué monsieur le Chevalier, on l'a tué. Ah! il me paiera la frayeur qu'il nous a causée.

LE BARON.

En avons-nous moins à trembler pour les jours du chevalier?

CONSTANCE.

Vous m'effrayez mon père.

LE BARON.

Cette affaire est entamée, elle a fait du bruit; il faut qu'elle se termine.

LISETTE.

Il y a des moyens de conciliation.

LE BARON.

Avec un Germancei!... Oh! non.

LISETTE.

Vous aimeriez mieux perdre votre neveu.

LE BARON.

Perdre mon neveu! lui... cette idée me trouble; lui que j'aime; lui qui est le seul héritier mâle de notre maison. Le perdre, ah! j'ai éprouvé un chagrin trop violent lorsqu'on m'est venu annoncer la fausse nouvelle de sa mort, pour que je souffre qu'il s'expose encore.

LISETTE.

Vous commencez à sentir l'inconséquence

de vos principes, l'absurdité de ces haines de familles; pour vous faire abjurer toutes vos erreurs, je souhaite que quelque jour vous connaissiez le marquis de Germancei, vous n'aurez point la force de le haïr en face.

LE BARON.

Oui, je le verrai.

LISETTE.

Tant mieux.

LE BARON.

Je vais le voir. En vain il se fût échappé, je l'aurais poursuivi partout, après la hardiesse qu'il a eu de venir nous braver en ce lieu.

LISETTE.

Voilà, comme de la part d'un ennemi, on prend tout du mauvais côté. Venait-il ici pour attenter aux jours des vôtres, pour éteindre votre famille? Ah! bien au contraire.

LE BARON.

Quels que soient ses motifs, il me sont également injurieux. Oh! j'ai mon projet. Germancei est en ma puissance, sans doute en ce moment.

CONSTANCE.

En votre puissance!

LE BARON.

Dans ma colère, dans le premier moment où l'on m'a annoncé la fausse nouvelle de la

mort du chevalier, j'ai fait courir après Germancei.

LISETTE.

Il est arrêté !

LE BARON.

L'on m'a dépêché un homme pour me l'apprendre.

LISETTE.

Allons, le diable s'en mêle, nous ne pourrons éviter la reconnaissance.

CONSTANCE.

Et quel est votre dessein, mon père ?

LE BARON.

Cela ne vous regarde pas, Mademoiselle.

SCÈNE IV.

LE BARON, CONSTANCE, RICCO, LISETTE, FRONTIN, LE SERGENT, SOLDATS.

RICCO, aux soldats qui l'accompagnent.

Sera-t-on bientôt las de me promener d'appartement en appartement. Où est-il donc ce commandant qui me force à lui rendre visite? Vous allez voir si vous ne vous êtes pas trompés.

FRONTIN, bas à Lisette et à Constance.

Soutenez l'une et l'autre que c'est le Marquis mon maître.

LISETTE.

Ah! ah! vous entendez, Mademoiselle?

RICCO.

Hé bien! Monsieur, vous me regardez là d'un air tout ébahi. Me reconnaissez-vous?

LE BARON.

Vous vous êtes assez fait connaître par la hardiesse de votre démarche. Il n'y a qu'un Germancei qui puisse se porter à cet excès d'insolence. Venir me braver dans un séjour où vous ne deviez jamais paraître!

RICCO.

Il radotte aussi celui-là. Qui vous a dit que je m'appelais Germancei?

LISETTE, à part.

Que vois-je? C'est lui.

LE BARON.

Qui me l'a dit? Croyez-vous échapper à ma vengeance par une ruse aussi grossière, en osant désavouer qui vous êtes.

FRONTIN.

Ah! mon cher maître, pourquoi recourir à ces détours. Vous vous êtes comporté en brave militaire, et monsieur le Baron est trop hon-

nête homme pour vous en vouloir long-tems d'une action où vous n'avez eu aucun tort.

RICCO.

Le misérable a juré de me faire donner au diable. Tu oseras soutenir, coquin, que je suis le marquis de Germancei.

FRONTIN, au Baron.

Le chagrin d'avoir tué votre neveu lui a bouleversé la cervelle. Il est si sensible, si tendre! depuis ce moment fatal je n'en ai pas pu tirer deux paroles de suite qui n'aient prouvé le dérangement de sa pauvre tête.

RICCO.

Ah! je suis fou? Ils me le feront devenir tout de bon.

LISETTE.

Remettez-vous, monsieur le Marquis, monsieur le chevalier n'est pas mort.

RICCO.

Ah! Lisette, ah! Mademoiselle, c'est toi que je retrouve. (*A Frontin.*) Mon ami, c'est Lisette!... Ah! mon amie, viens à mon secours et tire-moi du labyrinthe où je suis...

LISETTE.

Il me reconnaît, il va reprendre ses sens.

LE BARON.

Comment, c'est-là le marquis de Germancei?

RICCO, à part.

Serait-ce là son père!

LISETTE.

Vous ne courez aucun risque.

FRONTIN.

Pas le moindre, on ne veut vous faire ici que toutes sortes d'honnêtetés

RICCO.

Vrai?

LISETTE.

Monsieur le Baron est un ennemi, mais un ennemi généreux, il n'est pas capable d'abuser de la situation où vous êtes. (*Au Baron.*) Parlez-lui avec douceur.

RICCO, à part.

C'est là le papa!

LE BARON.

Vous avez aimé ma fille, Monsieur?

RICCO, à part.

Oh! c'est lui. (*Haut.*) C'est vrai, mais je ne savais pas qu'elle était votre fille, ou le diable m'emporte. J'ai eu tort dans ma conduite avec elle, je m'en repens. Votre physionomie annonce une bonne personne, oubliez le passé et devenons amis.

FRONTIN.

Il n'a pas de fiel.

LE BARON.

Vous êtes chez moi, Monsieur, et je sais respecter les droits de l'hospitalité.

RICCO.

Fait-on bonne chère ici ?

LISETTE.

Sans doute.

RICCO.

En ce cas-là j'y reste et je suis le Marquis de Germancei.

FRONTIN.

Je savais bien qu'il en conviendrait à la fin.

RICCO.

Puisque vous le voulez tous, et que j'y trouve mon compte.

LE BARON.

Cet homme est un original.

FRONTIN.

Eh bien, monsieur le Marquis, m'en voulez-vous encore?

RICCO.

Non, mon ami, je ne sais où diable j'avais l'esprit, et je t'en demande excuse. (*Il embrasse Frontin.*)

LE BARON.

Quoi ! ma fille, c'est-là l'homme que tu as aimé?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Je te croyais un goût plus délicat.

RICCO.

Mon beau-père futur, savez-vous que vous n'êtes pas trop honnête au moins.

CONSTANCE.

Plût au ciel que Germancei pût paraître à vos yeux en cet instant tel qu'il s'est toujours montré aux yeux de tout le monde. Vous ne blâmeriez plus alors votre fille.

RICCO.

Mademoiselle est connaisseuse.

LE BARON.

S'il continue sur ce ton là, je ne le crois pas dangereux pour ton repos.

RICCO.

Ce sont nos affaires, pourvu que je sois de son goût. De quoi diable allez-vous vous mêler. Mais laissons tout cela, nous aurons le tems d'en parler après dîner. Je meurs de faim. Vingt lieues d'une traite à pied, ça vous aiguise l'appétit : mange-t-on chez vous, ou n'y mange-t-on pas?

LE BARON.

Je vais donner ordre que l'on fasse servir.

RICCO.

Voilà des procédés pour le coup; à vos singularités près vous me paraissez un bon homme.

LE BARON.

Viens, Constance,... tu n'épouseras point cet homme-là.

CONSTANCE.

Ah! mon père ce n'est plus là le Germancei que j'aime.

RICCO.

Ah ça, beau-père, songez au moins que les Marquis de ma façon ont bon appétit, sont gourmets, et donnez vos ordres en conséquence.

SCÈNE V.

LISETTE, RICCO, FRONTIN.

LISETTE, à part.

Jouons ici notre rôle et vengeons notre offense personnelle.

RICCO, à part.

Je suis content de ce vieillard, il sait vivre. Il voit que j'ai besoin d'avoir un éclaircissement préliminaire avec sa fille et il a l'honnêteté de ne point l'emmener avec lui.

LISETTE, à Frontin.

Il a envie de parler, laissons-lui entamer l'entretien.

FRONTIN.

Mon maître, comme je te l'ai dit, est instruit de tout, et s'il peut prendre sur lui de seconder nos projets, tout ira le mieux du monde.

RICCO.

Que dites-vous à mon valet, la belle?

LISETTE.

Nous parlions de vous, Monsieur.

FRONTIN.

Je lui fesais votre éloge, pour la disposer à vous être favorable.

RICCO.

Je n'ai pas besoin d'un interprète de votre façon. Je parle bien tout seul. Vous avez tantôt tenu sur mon compte de certains propos que j'ai encore sur le cœur. Vous m'obligeriez infiniment si vous vous en alliez.

LISETTE.

Je ne veux pas qu'il sorte. C'est un garçon que j'estime et pour qui je n'ai point de secrèt. C'est lui qui me procure en ce moment le plaisir de vous voir, et vous seriez un ingrat si vous ne sentiez point toutes les obligations que vous lui devez.

RICCO.

Il est vrai que c'est lui qui a tout fait. Je ne comprends rien encore à tout cela. Je laisse aller les choses. A tout prendre je ne peux rien y perdre. Mais vous me donnerez un jour le mot de l'énigme.

LISETTE.

Il n'y a point d'énigme à tout cela.

RICCO.

Il n'y en a point? Il faut que je rêve tout éveillé.

FRONTIN.

Oh! non, vous ne rêvez point. Quel singulier homme vous êtes!

RICCO.

Ah! ah! me reconnais-tu bien, ma chère Lisette?

LISETTE.

Est-ce que vous avez de ces figures qu'on oublie?

RICCO.

M'aimes-tu toujours?

LISETTE.

Je vous honore et vous respecte, M. le Marquis.

RICCO.

Tu continues de plaisanter... Tu sais bien que je ne suis pas Marquis.

FRONTIN.

Ah! le voilà qui va retomber.

RICCO.

Comment, je vais retomber?

LISETTE.

Vous ne risquez rien ici, absolument rien.

FRONTIN.

M. le baron d'Ormeuil consentira, j'en suis sûr, à ce que vous soyez son gendre.

RICCO.

Mais dis-moi, mon enfant, par quelle aventure es-tu devenue la fille du Baron. Tu n'avais point ce père-là autrefois.

LISETTE.

Votre raison s'altère tout-à-fait.

RICCO.

Ma raison s'altère. Eh! mon Dieu, est-ce que je deviendrais fou? Il me semble pourtant que je suis toujours le même.

LISETTE.

Rappelez vos esprits. Je suis Lisette, toujours Lisette, votre servante très-humble.

RICCO.

Et tu n'es point amoureuse de moi?

LISETTE.

Ah! ah! je sais trop l'étonnante distance

qui nous sépare. Je ne porte point mes vues si haut. Je n'aime que mon Frontin, c'est lui que je vais épouser.

FRONTIN.

Ma chère Lisette, que ce baiser soit le gage de notre amour réciproque.

LISETTE.

De tout mon cœur.

RICCO.

Comment, en ma présence! me faire un tel affront. Est-ce pour cela qu'on m'a conduit ici? Monsieur le drôle, par toute l'autorité que j'ai sur vous, je vous défends d'envisager cette fille. (*Frontin serre le bras à Ricco.*) Veux-tu me lâcher, tu me fais mal.

FRONTIN.

En fait d'amour, je ne connais personne. Je veux bien vous regarder comme mon maître; mais s'il s'agissait de rivalité entre nous deux, je n'entendrais plus raison, et ma tête une fois montée, je serais homme à m'échapper, à vous rosser d'importance, et vraiment j'en serais désolé.

RICCO.

Misérable! coquin! scélérat!

FRONTIN.

Ventrebleu!

le dit.

RICCO.

Allons, je m'apaise.

LISETTE.

Quel amour ridicule allez vous vous mettre dans la tête, lorsque votre bonheur vous appelle à de plus hautes destinées, et que vous allez épouser la belle Constance, la fille unique de monsieur le Baron.

RICCO.

Quelle est donc cette Constance ?

LISETTE.

Vous venez de la voir. Elle était à l'instant ici avec son père. Elle vous aime.

RICCO.

Elle m'aime ?

LISETTE.

Depuis long-tems, et vous la payez du plus tendre retour.

RICCO.

C'était donc la fille du Baron, cette autre qui m'a trouvé à son goût.

FRONTIN.

Quelle question faites-vous donc là, mon cher maître ; oubliez-vous qu'il y a deux ans que vous l'aimez ?

LISETTE.

Que vous lui avez rendu cent visites au couvent.

RICCO.

Mais à la fin je crois qu'ils ont raison. Elle est vraiment jolie cette Demoiselle.

LISETTE.

Plus que moi ?

RICCO.

Oh ! c'est vrai.

LISETTE, à part.

L'insolent !

RICCO.

Elle consent à m'épouser.

FRONTIN.

Elle sera votre femme, mon cher maître.

LISETTE.

Oui, la femme de monsieur le Marquis de Germancei.

RICCO.

Et c'est moi qui le suis ?

FRONTIN.

Eh ! qui donc ?

RICCO.

Allons, je me résigne ; je suis le marquis de Germancei, et dès ce jour je m'établis chez mon beau-père.

LISETTE, GERMANCEI, RICCO, FRONTIN.

GERMANCEI.

Que j'ai de joie à te revoir, mon cher Germancei !

LISETTE.

Quel est son dessein ?

GERMANCEI.

Ton aventure m'avait causé la plus vive inquiétude.

RICCO, à Frontin.

Quel est cet homme ?

FRONTIN.

Quoi ! vous le méconnaissez ?... (*A part, à Germancei.*) Que lui dire ?

GERMANCEI.

Mon cher cousin.

FRONTIN.

C'est votre cousin.

LISETTE.

C'est votre cousin.

RICCO, à part, à Germancei.

Mon cousin !... Est-ce que vous seriez le

fils de Jacques le palfrenier ?... Il me pleut des parens.

GERMANCEI.

Mais d'où naît ton étonnement à mon abord.

FRONTIN.

Son affaire l'a changé, c'est prodigieux; il ne reconnaît plus personne.

RICCO.

C'est vrai, j'ai peine à me reconnaître moi-même.

GERMANCEI.

Sois tranquille. Je viens ici en qualité de pacificateur. Je vais faire la demande de Constance au Baron. Lui offrir un abandon général de toutes ces prérogatives qui ont brouillé si long-tems les deux familles.

RICCO, à part.

Si j'y entends quelque chose... Je m'étais toujours douté que ne connaissant pas mon père, je pourrais être un homme comme il faut.

GERMANCEI.

Tu es toujours dans les mêmes dispositions?

RICCO.

Puisque vous le voulez tous, et que cela m'arrange.

SCÈNE VII.

LISETTE, GERMANCEI, RICCO, FRONTIN, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur le Marquis, monsieur le Baron m'envoie vous dire que vous êtes servi.

RICCO.

Voilà qui est intéressant... (*Au valet.*) Attendez, mon ami, nous sortirons ensemble.

GERMANCEI.

Un mot.

RICCO.

Oh! bien oui, j'ai bien le tems de vous écouter. On m'attend pour dîner, et cette affaire mérite la préférence sur toutes les autres, et surtout lorsque l'on est à jeun... (*A Frontin.*) Viens... Suis-moi... quand il y en a pour trois, il y en a bien pour quatre....

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LISETTE, GERMANCEI, FRONTIN.

FRONTIN.

Ma lettre vous est donc parvenue?

GERMANCEI

Me voilà prêt à tout entreprendre.

LISETTE.

Nous sommes embarqués sans savoir comment nous tirer d'intrigue. Les événemens nous contrarient, nous maîtrisent. L'erreur ne peut durer. Le Chevalier reconnaîtra aisément le tour qu'on joue au Baron, s'il aperçoit Ricco. Comment l'éloigner ce Chevalier? S'il vous voit, tout est également perdu.

FRONTIN.

C'est ici qu'il faut redoubler d'adresse. Le Chevalier garde la chambre. Il faut que Monsieur, sous le nom d'un médiateur, d'un cousin, comme il a dit, parle au Baron, offre tout pour le désarmer. Ton Baron est bon homme; s'il a vu Ricco sans colère, il se prendra de belle passion pour Monsieur; et une fois installé dans son esprit et dans son cœur, Monsieur n'aura plus qu'à se découvrir pour amener le dénoûment.

quiet et vigilant du cousin... Ah! le voici, plus de ressources. Ah! le cruel homme pour nous désespérer.

SCÈNE IX.

LISETTE, GERMANCEI, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Sur le faux bruit que vous m'aviez tué, on vient de m'apprendre que mon oncle vous avait fait arrêter. Ce procédé m'offense, et je viens vous offrir de vous faire sortir à l'instant du château, et de vous servir moi-même d'escorte.

GERMANCEI.

Vous êtes un ennemi généreux, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ne suis point votre ennemi. J'ai eu tort. Je vous ai cherché querelle. Un événement imprévu nous a sauvé à l'un et à l'autre des regrets inutiles. J'en rends grâces au ciel. Ma cousine vous aime, je l'aimais aussi, elle vous préfère. Le choix d'une femme est libre, et je suis prêt à vous servir auprès de mon oncle,

pour faire ma paix avec ma belle cousine et mériter l'estime d'un galant homme.

LISETTE.

Ah! monsieur le Chevalier, vous nous rendez la vie; si ce n'était la décence je vous embrasserais de bon cœur.

GERMANCEI.

Ah! Monsieur, quel procédé noble, et comment reconnaître?...

LE CHEVALIER.

C'est vous qui m'avez donné l'exemple. J'étais l'agresseur, vous deviez tirer sur moi, vous avez refusé de le faire; égaré par un premier mouvement j'ai oublié mon devoir, j'ai attenté sur vos jours, et je dois m'en punir.

GERMANCEI.

Soyons amis, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Ah! toute la vie.

LISETTE.

Et cet autre, qu'en allons nous faire?

LE CHEVALIER.

Quel autre?

GERMANCEI.

Un malheureux qui a pris mes habits après lui avoir enlevé les siens pendant son som-

Et qui, dans cet instant, est à dîner avec monsieur le Baron, qui se piquant de procédés a cru devoir lui faire politesse.

LE CHEVALIER.

Oh! la bonne aventure, il faut en tirer parti.

LISETTE.

Monsieur vient ici en qualité de parent du Marquis pour apporter des propositions de paix.

SCÈNE X.

LISETTE, CONSTANCE, GERMANCEI, LE CHEVALIER, LE BARON, RICCO, FRONTIN.

RICCO, se débarrassant des mains du Baron.

Me laisserez-vous... me laisserez-vous!. . Non, je n'y consentirai jamais.

LE BARON.

Paix donc, paix, Monsieur, ceci doit être un secret entre nous deux.

LISETTE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

RICCO.

Nous dînions tranquillement tête-à-tête, je

tigo, et il me dit en me se
d'une force à me faire cri
Tiens, comme tu fesais ta

LE BARON

Voulez-vous bien vous t

RICCO.

Non, je veux le dire deva
pour vous faire honte.

LISETTE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit

RICCO.

Ce qu'il m'a dit... Dès qu
tis de table, me dit-il, en m
la main, nous irons nous co
rière la Citadelle... Là, Me
demande, est-ce là une m
futur gendre? cela m'a ôté
suite, et je suis sorti de ta
écouter tous les vieux cont
pour me prouver que c'est
pensable.

LE BARON.

N'êtes-vous pas le marqu

RICCO.

Non, je ne le suis plus

S'

sin, à ce qu'il dit, qui n'a rien d'un jeu garçon, arrangez-vous avec lui, il prendra ma place.

LE BARON.

Quel est ce Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Un brave et digne officier que je vous présente, qui est mon ami, et qui mérite de devenir le vôtre.

GERMANCEI.

Honoré de l'estime et de l'amitié de Monsieur votre neveu, oserai-je intercéder en faveur du marquis de Germancei, qui vous honore et vous respecte.

LE BARON.

Qu'il me le prouve, en se montrant tout autre qu'il ne l'a fait jusqu'à présent.

GERMANCEI.

Ses aïeux ont eu des torts envers les vôtres.

RICCO.

Eh bien, qu'il s'en prenne à mes aïeux...

GERMANCEI.

Le Marquis est tout prêt à les réparer par toutes les déférences et les égards que vous pouvez exiger d'un galant homme. Il aime

...re, et qui n'est pas fai
tel que le vôtre. Daignez ac
Constance au Marquis, et vou
ployer tout les momens de sa
convenir qu'il méritait une fa
si le respect qu'il a pour vous,
pour votre bonté, peut deve
préférence.

RICCO.

Il parle bien le cousin. Je n'
dit.

LE BARON.

Qu'osez-vous me proposer

LE CHEVALIE

Mon oncle ! ne résistez p
votre fille, aux prières, aux sc
neveu qui désire votre bonhe

LE BARON.

Et toi aussi ?

RICCO.

Allons, point d'entêtemen

LE BARON.

Mais connaissez-vous bi
qui vous intercédez? Être d
ennemis serait peut-être le
...
torts. Mais la manière singu
conduit depuis que je l'ai
de faire cesser mes pré

cet emmardi par votre indulgence, paraît sous un autre point de vue.

LE CHEVALIER.

Mon cher oncle, je vous réponds de lui. C'est un militaire aussi généreux que brave. Ah ! si vous saviez avec quelle noblesse il s'est comporté avec moi, ce procédé seul vous déterminerait en sa faveur.

RICCO.

Ne parlons plus de ça.

LE BARON.

Constance, tu l'aimes ?

CONSTANCE.

Lui seul peut faire mon bonheur.

RICCO.

Là, je ne lui fais pas dire.

LE BARON.

Non, je ne puis y consentir.

LISETTE.

Monsieur le Baron !

LE CHEVALIER.

Mon oncle !

CONSTANCE.

Mon père !

RICCO.

Allons, papa, un bon mouvement.

GERMANCEI.

Monsieur, vous portez la mort dans le cœur de Germancei.

LE BARON.

Ah! s'il vous ressemblait, Monsieur.

CONSTANCE.

Que dites-vous, mon père?

LE BARON.

Oui, Mademoiselle, si votre choix était tombé sur un homme qui, comme Monsieur, méritât que je fisse le sacrifice de ma haine...

LISETTE.

Vous consentiriez?

LE BARON.

J'en aurais été capable.

LISETTE.

Vivat! la victoire est à nous.

GERMANCEI, aux genoux de Constance.

Ah! Monsieur: ah! ma belle Constance, nous ne serons plus séparés.

LE BARON.

Que veut dire ceci?

sin, doucement.

LISETTTE.

Vous voyez le marquis de Germancei lui-même.

RICCO.

Hé, qui suis-je donc, moi ?

FRONTIN.

Un faquin dont on s'est amusé.

RICCO.

Ah! ne plaisantez pas. On m'a fait Marquis malgré moi, je veux l'être à présent malgré tout le monde.

LISETTE.

Oui, Monsieur le marquis Ricco.

RICCO.

Ricco! je suis reconnu.

LISETTE.

Oui, Ricco, qui arrive tout à point pour signer mon contrat de mariage avec mon bien-aimé Frontin.

LE BARON.

Eh! mais je n'en reviens pas.

FRONTIN.

On vous expliquera les détails de ce quiproquo!

LE BARON.

Qu'on mette à la porte ce dr
hardiesse de s'asseoir à ma tabl

RICCO.

Hé bien! pour vous venger
place à celle de vos gens.

LE BARON.

Non, tu m'as l'air d'un mau

RICCO.

Ce que c'est qu'un habit et u
presque bon pour être un Marq
et je ne serai pas d'étoffe à être

FRONTIN.

Il n'y aurait rien d'extraordi

LISETTE, au Bar

Il nous a été utile sans le v
sa grâce.

LE BARON, en sor

Qu'il aille endosser la livrée

Me voilà rendu à mon état naturel, j'en étais sorti sans le vouloir, ma chute est moins honteuse. Que de gens dans le monde jouent avec intention le rôle d'un autre ; un instant vient, le voile tombe, et chacun insulte au mannequin dépouillé qu'il encensait la veille... N'importe j'aime encore mieux redevenir Ricco... Dans le service on reçoit de tems en tems quelques taloches, c'est vrai, mais ça ne déshonore pas... Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne donnerai plus dans les vieilles sorcières ni dans les petits paquets.

FIN DE RICCO.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

NOTICE SUR M. AUDE. 3

CADETROUSSEL, professeur de déclamation comédie en un acte et en prose par M. Aude. 7

CADET ROUSSEL, BARBIER, comédie en un acte et en prose par le même. 61

JEANNETTE OU LES BATTUS ne paient pas toujours l'amende comédie en un acte et en prosepar M. de Beaunoir. . . . 103

JÉROME POINTU, comédie en un acte et en prose par le même . . . . . .

RICCO, comédie en deux actes et en prose par M. Dumaniant. 239

FIN DE LA TABLE.

RA